BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVIJ
C
43
NAPOLI

LEGATORIA
Viola Salvatore
Via Giovanni Paladino, 19
NAPOLI

LVII-C-43

NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

Par le P. Loüis le Comte *de la Compagnie de* Jesus, *Mathématicien du Roy.*

TOME SECOND.

Troisiéme Edition.

A PARIS,
Chez Jean Anisson Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DCCI.
Avec Privilege du Roy.

TABLE

des Lettres contenuës dans ce ſecond Volume.

9. A Monſeigneur le Cardinal d'Eſtrées. *De la Politique & du Gouvernement des Chinois.* p. 1.

10. A Monſeigneur le Cardinal de Boüillon. *De la Religion ancienne & moderne des Chinois.* 106.

11. A Monſieur Roüillé Conſeiller d'Etat ordinaire. *De l'établiſſement & du progrés de la Religion Chreſtienne à la Chine.* 156.

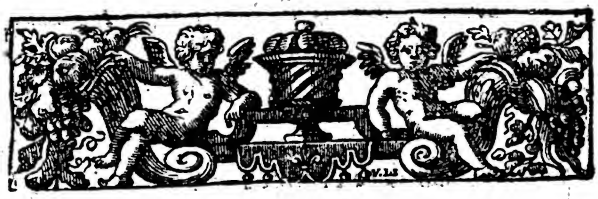
12. Au R. P. de la Chaize Confeſſeur du Roy. *De la maniere dont chaque Miſſionnaire annonce l'Evangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux Chreſtiens.* 214.

13. A Monſeigneur le Cardinal de

Janſon. *De la Religion Chrétienne nouvellement approuvée par un Edit public, dans tout l'Empire de la Chine.* 301.

14. A Monſieur l'Abbé Bignon. *Idée generale des Obſervations que nous avons faites dans les Indes, & à la Chine.* 364.

NOUVEAUX



NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ESTAT PRESENT DE LA CHINE.

LETTRE IX.

A Monseigneur

LE CARDINAL D'ESTRE'ES.

De la Politique & du Gouvernement des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Aprés ce que j'ay eu l'honneur de dire à voſtre Eminence ſur l'eſtat preſent de la Chine, j'ay long-temps douté ſi je devois

vous parler de la forme de ſon Gouvernement. Il faudroit eſtre habile politique, & né comme vous dans les grandes affaires, pour bien traiter une matiere auſſi délicate que celle-cy, embarraſſante pour toutes ſortes de perſonnes, & trop profonde pour des gens comme nous, qui ne voyons dans le monde que la ſurface des choſes.

Cependant, quel tort ne ferois-je pas aux Chinois, ſi je paſſois cet endroit qu'ils conſiderent comme la ſource de leur bonheur & le chef-d'œuvre de la politique la plus rafinée? Ainſi, MONSEIGNEUR, quand ce ſeroit à moy une eſpece d'imprudence de toucher à ces myſteres, & d'entrer un moment dans le ſanctuaire de la ſageſſe mondaine, je conſens qu'on m'en blaſme un peu dans l'Europe, pourveu que la Chine, pour qui j'avouë que j'ay beaucoup de complaiſance, l'approuve & m'en ſçache quelque gré.

Parmi toutes les idées de gouvernement, que l'antiquité s'eſt formée, il n'en eſt peut-eſtre aucune qui eſtabliſſe une Monarchie plus parfaite que celle des Chinois. Les anciens Legiſlateurs de ce puiſſant Eſtat l'ont propoſée de leur temps telle à peu-prés qu'elle eſt encore aujourd'huy. Les autres Empires, ſelon le ſort ordinaire des

choſes de ce monde, ont eu, pour ainſi dire, les foibleſſes de l'enfance; ils ſont nez informes & imparfaits; & il leur a fallu, comme aux hommes, paſſer par tous les degrez de l'âge, avant que d'arriver à la perfection. La Chine ſemble avoir eſté beaucoup moins aſſujettie aux loix communes de la nature; & comme ſi Dieu luy-meſme s'en eſtoit fait le Legiſlateur, la forme de ſon gouvernement n'a eſté guere moins parfaite dans ſon origine, qu'elle l'eſt à preſent aprés plus de quatre mille ans qu'elle dure.

Durant cette longue ſuite de ſiécles, les Chinois n'ont jamais connu le nom de Republique; & ce qu'on leur en a dit dans ces derniers temps, à l'occaſion de la Hollande, les a tellement ſurpris qu'ils ont encore de la peine à revenir de leur premier étonnement. Quelque choſe qu'on leur repreſente là-deſſus, ils ne conçoivent point qu'un Eſtat ſans Roy, puiſſe eſtre gouverné régulierement, & qu'une Republique ſoit autre choſe dans le monde, qu'un monſtre à pluſieurs teſtes, formé dans un temps de troubles par l'ambition, par la révolte, & par la corruption de l'eſprit humain.

Mais s'ils ont eu de l'éloignement pour le gouvernement républicain, ils ont enco-

re esté plus opposez au gouvernement tyrannique ; qui ne vient pas, disent-ils, de la puissance absoluë des Princes, car ils ne sçauroient estre trop maistres ; mais de leurs déreglemens particuliers, que ni la raison ni les loix divines ne peuvent approuver. Aussi les Chinois sont-ils persuadez que l'obligation où sont les Rois de ne point abuser de leur pouvoir, les establit au lieu de les détruire ; & que cette gesne salutaire qu'ils donnent eux-mesmes à leurs passions, ne les rend pas de pire condition sur la terre que le souverain Empereur du Ciel, qui n'est pas moins puissant, parce qu'il ne luy est jamais permis de mal faire.

L'autorité sans bornes, que les loix donnent à l'Empereur, & la necessité qu'elles luy imposent en mesme temps de s'en servir avec moderation, sont les deux colonnes qui soûtiennent depuis tant de siécles ce grand édifice de la Monarchie Chinoise. Ainsi le premier sentiment qu'on a inspiré aux peuples, c'est un respect pour le Prince, qui va presque jusqu'à l'adoration. On le nomme le fils du Ciel & l'unique maistre du monde. Ses ordres sont reputez saints, ses paroles tiennent lieu d'Oracles ; tout ce qui vient de luy est sacré. On le voit rarement, on ne luy parle qu'à genoux. Les

graces de la Cour, les Princes du sang, ses propres freres se courbent jusqu'à terre, non-seulement en sa presence, mais encore devant son Trône; & il y a des jours reglez chaque semaine ou chaque mois pour les assemblées des Seigneurs, qui se rendent dans une des cours du Palais, pour reconnoistre par des adorations profondes, l'autorité de ce Prince, quoy-qu'il n'y soit pas en personne.

Dés qu'il est malade, sur tout si la maladie est dangereuse, le Palais est plein de Mandarins de tous les ordres, qui en habits de ceremonie, passent le jour & la nuit à genoux au milieu d'une vaste cour, pour luy marquer leur douleur, & pour demander au Ciel sa gueriſon. La pluye, la neige, le froid, les incommoditez particulieres ne sont pas des raisons pour s'en dispenser; & tandis que l'Empereur souffre, ou qu'il est en danger; ses sujets ne doivent pas s'appercevoir, qu'il y ait pour eux autre chose à craindre en ce monde que sa perte.

Cette profonde veneration est encore fondée sur l'interest que chacun a de luy faire sa cour. Dés qu'il a esté proclamé Empereur, toute l'autorité de l'Empire est réünie en sa personne, & il devient l'arbitre

souverain de la bonne ou de la mauvaise fortune de tous ses sujets.

Premierement toutes les charges de l'Etat sont à sa disposition, il les donne à qui il luy plaist, & il en est d'autant plus le maistre qu'il n'en vend aucune. Le mérite, c'est-à-dire la probité, la science, une longue experience, & sur tout un air grave & reglé, ont seulement le droit d'éxiger quelque préference, & de faire distinguer ceux qui y prétendent. Non-seulement il choisit tous les officiers de l'Empire ; mais dés qu'il n'est pas content de leur conduite, il les change ou les casse sans façon. Une legereté suffisoit autrefois dans un Mandarin pour le rendre indigne de sa charge ; & on rapporte que le gouverneur d'une ville fut privé de son gouvernement pour avoir un jour paru trop gay devant le peuple à la fin d'une audience ; l'Empereur ne jugeant pas qu'un homme de ce caractere meritast de tenir sa place, & de representer la Majesté Royale.

J'ay vû à Pekin un exemple de cette autorité souveraine d'autant plus surprenant, qu'il se fit avec moins de bruit. On découvrit que trois *Colaos*, (c'est-à-dire, trois Mandarins aussi considerables par leur dignité que le sont icy les Ministres d'Etat)

avoient pris ſous main de l'argent dans l'adminiſtration de leur charge. L'Empereur, qui en fut averti, leur oſta ſur le champ leurs appointemens, & les obligea ſans autre forme de ſe retirer. Je ne ſçay de quelle maniere on en uſa à l'égard des deux premiers; mais le troiſiéme, ancien Magiſtrat, venerable par ſon âge, & eſtimé pour ſa capacité, fut condamné à garder une des portes du Palais avec une compagnie ordinaire de ſoldats, parmi leſquels on l'enrôla.

Je le vis moy-meſme un jour en cet eſtat humiliant: il eſtoit en faction comme un garde ordinaire, mais en paſſant devant luy je ne laiſſay pas, comme tous les autres, de fléchir le genoux; parce que tous les Chinois conſervoient encore du reſpect pour cette ombre de dignité dont il avoit eſté reveſtu peu de temps auparavant.

Neanmoins cette ſevere punition dans la perſonne d'un grand Miniſtre ne me ſurprit pas, quand je vis de quelle maniere on en uſoit à l'égard des Princes du ſang. L'un d'eux eſtoit paſſionné pour le jeu, il ſe plaiſoit ſur tout à faire joûter des cocqs en ſa preſence (c'eſt un divertiſſement fort ordinaire dans tout l'Orient, & les combats opiniâtrez de ces animaux, armez de raſoirs, & qui ſe battent juſqu'à la mort

avec un courage & une adresse incroyable, ont quelque chose de fort agreable.) L'Empereur ne trouvoit pas mauvais que ce Prince donnast quelques heures à ces sortes de divertissemens. Il sçavoit bien que les grands ont des momens à perdre comme les autres; qu'on n'en est pas moins homme, pour descendre quelquefois jusqu'aux plaisirs innocens de l'enfance, & que souvent pour délasser l'esprit il sied bien aux personnes les plus graves de s'occuper de bagatelles. Néanmoins il ne pouvoit souffrir qu'il passast tous les jours en ces sortes d'exercices si éloignez de son rang, & si peu conformes à son âge, il l'en fit avertir; mais tous ces avertissemens estant inutiles, il crut qu'il devoit en faire un exemple, ainsi il le déclara déchû de sa qualité de Prince. On luy osta ses officiers, ses appointemens, son rang, jusqu'à ce que par des actions plus nobles il eust fait connoistre à tout l'Empire qu'il n'estoit pas indigne du sang dont il sortoit.

L'Empereur fit plus, car s'appercevant que le nombre de ces Princes devenoit excessif, & que la mauvaise conduite de plusieurs pourroit avec le temps les rendre mépriſables, il déclara que nul doresnavant n'en porteroit le nom sans sa permis-

sion expresse, laquelle il n'accorderoit qu'à ceux, qui par leur vertu, leur capacité & leur application à tous leurs devoirs, en auroient acquis le mérite.

Semblables reglemens en Europe seroient capables de révolter les esprits, & d'apporter du trouble dans les Etats; mais à la Chine on les reçoit sans peine: & pour les y faire sans danger, il suffit que le Souverain y soit porté par le desir du bien public, & non pas par une haine particuliere, ou par une violente passion, encore ne songeroit-on pas en ce cas à luy en témoigner du ressentiment, si d'ailleurs sa conduite estoit ordinairement reguliere.

Ce qui se passa dans une guerre que l'Empereur eut il y a quelques années avec un Roy Tartare, prouve encore beaucoup mieux ce que j'ay dit de son pouvoir absolu. Il avoit envoyé une puissante armée sous le commandement de son frere, pour punir la temerité de ce petit Roy qui avoit osé ravager les Etats de plusieurs alliez de l'Empire. Le Tartare, dont les trompes aguerries ne cherchoient qu'une occasion de se signaler, s'avança pour combattre l'armée Imperiale, & l'attaqua en effet si brusquement, que malgré l'inégalité du nombre, il l'obligea de plier & de se retirer en desordre.

Le beau pere de l'Empereur, ancien Tartare & fort experimenté dans le mestier de la guerre, qui commandoit l'artillerie, y fit parfaitement bien son devoir, & fut tué à la teste d'une poignée de braves gens qu'il animoit par son exemple & par ses paroles; mais on accusa le General de s'estre retiré des premiers, & d'avoir par sa fuite entraisné le reste de l'armée. L'Empereur qui aime la gloire, & qui est brave de sa personne; fut moins sensible à la perte de la bataille qu'au deshonneur de son frere. Il luy ordonna de se rendre incessamment à la Cour, pour estre jugé dans l'assemblée des Princes du sang qu'il fit convoquer en son Palais.

Le Prince, qui d'ailleurs avoit de grandes qualitez, s'y rendit, comme auroit fait le moindre officier de l'armée : & sans attendre la sentence qu'on devoit porter contre luy, se condamna luy-mesme à la mort. *Vous la méritez*, luy dit l'Empereur, *mais vous devriez, pour réparer vostre honneur, la chercher au milieu des escadrons ennemis, & non pas parmi nous, & au milieu de Pekin, où elle ne peut qu'augmenter vostre honte.* Ensuite il luy vouloit tout-à-fait pardonner; mais les Princes, qui se croyoient deshonorez par cette action, le presserent

de se servir de tout son pouvoir, pour le punir; & son oncle, qui estoit present, le traita d'une maniere qui en France seroit capable de faire mourir ue simple gentilhomme de douleur.

L'Empereur, qui peut oster la vie aux premiers Princes du sang, peut à plus forte raison disposer de celle de tous ses autres sujets; les loix l'en font tellement le maistre, que ni les Vice-Rois, ni les Parlemens, ni aucune autre Cour souveraine n'oseroit faire executer un criminel dans toute l'estenduë de l'Empire sans un ordre exprés de la Cour. On instruit les procés dans les Provinces, mais la sentence est presentée à l'Empereur qui la confirme ou qui la casse comme il luy plaist. Ordinairement il la suit, mais il en diminuë toûjours un peu la peine.

Secondement, quoy que chaque particulier soit maistre de ses biens, & paisible possesseur de ses terres, l'Empereur peut néanmoins imposer de nouveaux tributs, quand il le juge à propos, pour subvenir aux pressans besoins de l'Etat. Il n'use pourtant presque jamais de ce pouvoir, soit à cause que les tributs reglez sont suffisans, quand il ne s'agit que de soûtenir une guerre estrangere; suit par-

ce que dans les guerres civiles il seroit dangereux d'aigrir les esprits par des subsides extraordinaires ; on a mesme coûtume d'exempter chaque année une ou deux Provinces de la taille, sur-tout quand elles ont souffert quelque dommage, ou par les maladies populaires, ou par la sterilité.

Il est vray que les sommes reglées par les loix sont si considerables, que si les terres de la Chine n'estoient aussi fertiles, & les habitans aussi laborieux qu'ils le sont, l'Empire ne seroit bien-tost qu'une assemblée de gueux & de miserables, comme la plûpart des Royaumes des Indes. Ce sont ces prodigieux revenus qui rendent ce Prince si puissant, & qui lui donnent la facilité d'avoir toûjours sur pied de fort nombreuses armées, pour contenir ses peuples dans le devoir.

De sçavoir précisément à quoy montent les revenus de l'Empire, c'est ce qui n'est pas si facile de déterminer, parce qu'outre l'argent qu'on leve en espece, il y a beaucoup de denrées qu'on reçoit en payement, & qui produisent des sommes immenses. Aprés avoir bien examiné ce qu'on en dit, & mesme ce que les Livres en rapportent, je ne croy pas qu'il entre dans le tresor plus de vingt-deux millions d'écus Chinois, que les Portugais appellent *taels*, dont

chacun fait à peu-prés quatre francs de nostre monnoye. Mais le ris, le bled, le sel, les soyes, les toiles, le vernis, & cent autres choses qu'on prend sur les terres, avec les doüannes & les confiscations, vont à plus de cinquante millions de mesme espece. C'est-à-dire, qu'aprés avoir estimé en argent tout ce qu'on retire, & en avoir fait un calcul le plus exact qu'il m'a esté possible, je trouve que les revenus ordinaires de l'Empereur sont pour le moins de deux cens quatre-vingt huit millions de nos livres Françoises.

Troisiémement, il est libre à l'Empereur de déclarer la guerre, de conclure la paix, & de faire des traitez aux conditions qu'il luy plaist, pourveû qu'en cela il conserve toûjours la majesté de l'Empire. Pour ce qui est de ses Arrests particuliers, ils sont de leur nature irrevocables; & pour leur donner toute leur force, il suffit de les envoyer aux Cours Souveraines & aux Vice-Rois, qui n'oseroient differer un moment à les enregistrer & à les publier. Au lieu que les Arrests des Parlemens & des Gouverneurs generaux n'ont de force qu'aprés avoir esté approuvez ou ratifiez par l'Empereur.

Quatriémement, ce qui luy donne une

autorité ſouveraine, c'eſt le choix qu'il peut faire de ſon ſucceſſeur, non-ſeulement parmi les Princes de la Maiſon royale, mais encore parmi ſes ſujets. Cet ancien droit a eſté autrefois mis en pratique avec une ſageſſe & un deſintereſſement qui ſeroit admirable dans nos Rois meſme, dont l'Egliſe honore la ſainteté. Car quelques-uns ne trouvant pas dans leur famille quoy-que nombreuſe, des perſonnes capables de ſoûtenir le poids de la Couronne, nommerent pour leurs heritiers des gens d'une médiocre naiſſance, mais d'une éminente vertu, & d'une capacité extraordinaire; ajoûtant qu'ils en uſoient ainſi, non-ſeulement pour le bien de l'Etat, mais encore pour l'honneur de leurs propres enfans, à qui il eſtoit plus glorieux de ſe ſoûtenir dans une condition privée, que d'eſtre expoſez ſur le Trône à la cenſure & ſouvent à la malediction de tous les peuples. *Si un rang élevé*, ajoûtoient-ils, *donnoit du mérite à ceux qui n'en ont point, nous aurions tort d'en exclure nos enfans. Mais puiſqu'il ne ſert ſouvent qu'à rendre les défauts plus éclatans, l'affection que nous avons pour eux nous oblige de leur épargner cette confuſion.*

Ces exemples néanmoins ont eſté rares, & depuis pluſieurs ſiécles les Empereurs ſe

sont renfermez dans leur famille ; mais ils n'en choisissent pas toûjours l'aisné. Celuy qui regne à present avec tant de sagesse, estoit le cadet ; & il voit son frere aussi soûmis & aussi éloigné de l'esprit de revolte que le moindre de ses sujets. Le grand nombre des Princes du Sang est toûjours à craindre en Europe, mais à la Chine on s'en défie si peu, qu'à la mort du dernier Empereur Chinois, il y en avoit plus de dix mille répandus dans les Provinces, sans que la paix & le bon ordre en fussent troublez ; ce qui certainement ne peut venir que du poids immense de l'autorité des Empereurs, qui dans la Chine commandent aussi facilement à une foule de Princes, que les Princes ailleurs commandent à la populace.

J'ajoûte encore, que l'Empereur, aprés avoir choisi & declaré solennellement son successeur, peut l'exclure dans la suite & en prendre un autre ; mais il faut qu'il ait de grandes raisons pour en user de la sorte, & que les Cours Souveraines de Pekin y consentent en quelque maniere. S'il gardoit une autre conduite, non-seulement il seroit universellement blasmé, mais il s'exposeroit mesme à n'estre pas obéï.

Cinquiémement, ce pouvoir si absolu

sur tous les états differens, ne s'arreste pas à cette vie ; le Prince étend aussi ses droits sur les morts, qu'il abaisse, & qu'il agrandit comme les vivans, pour récompenser ou pour punir leurs personnes ou leurs familles. Il leur donne de nouveaux titres, de Comte, de Duc & autres semblables que je ne puis expliquer en nostre langue. Il peut mesme les déclarer saints, ou comme ils disent, les faire des purs esprits. Quelquefois il leur bastit des Temples; & si leurs services ont esté considerables, ou leurs vertus fort éclatantes, il oblige les peuples à les y honorer comme les autres Divinitez. Le Paganisme a depuis long-temps introduit cet abus ; il est néanmoins certain que dés la fondation de l'Empire, le Roy a toûjours esté regardé comme le chef de la Religion; & il n'appartient encore qu'à luy d'offrir en public & avec ceremonie des sacrifices au Souverain Maistre du Ciel.

Sixiémement, il y a un autre point, qui quoy-que peu important en apparence, ne laisse pas de marquer dans l'Empereur une autorité extraordinaire. C'est qu'il peut abroger les caracteres de la langue, en créer de nouveaux ; changer les noms des Provinces, des villes, des familles ; défendre l'usage de certains termes, donner cours

d'autres, dans la converſation, dans la ompoſition, dans les livres. De maniere ue cet *uſage* en matiere de langue, dont ous nous plaignons ſi fort en Europe ; que oute la puiſſance des Grecs & des Romains 'a pû ſoûmettre; & que quelques-uns pour ela, appellent un tyran bizarre, inconſtant, njuſte, également maiſtre des peuples & es Rois, eſt ſoûmis dans la Chine, & con- raint de recevoir la loy que l'Empereur luy eut donner.

Ce pouvoir ſans bornes devroit, ce ſem- le, produire de méchans effets dans le ouvernement, & il en a produit quelque- ois, car il n'y a rien en ce monde qui n'ait es inconveniens. Cependant les loix y ont pporté tant de remedes, & on a pris de ſi ages précautions, que pour peu qu'un rince ſoit ſenſible ou à ſa réputation, ou à es intereſts, ou au bien public, il ne ſçauroit ong-temps abuſer de ſon autorité.

Du coſté de ſa reputation, trois refle- ions peuvent le porter à ſe conduire ſans aſſion. Premierement les anciens Legi- lateurs ont eſtabli dés le commencement le la Monarchie, comme un premier prin- ipe du bon gouvernement, que ceux qui egnent ſont proprement les peres du peu- le, & non pas des maiſtres eſtablis ſur le

trône pour estre servis par des esclaves. C'est pour cela que de tout temps on appelle l'Empereur, le *Grand-Pere*, & parmi les titres d'honneur, il n'en reçoit aucun plus volontiers que celuy-là. * Cette idée s'est tellement imprimée dans l'esprit des peuples & des Mandarins, qu'on ne louë presque jamais l'Empereur que de l'affection qu'il a pour ses sujets. Leurs Docteurs & leurs Philosophes répetent continuellement dans leurs livres, que l'Etat est une famille, & que celuy qui sçait gouverner sa famille particuliere, est capable de gouverner l'Etat. De maniere que pour peu que le Prince s'éloigne dans la pratique de cette maxime, il seroit guerrier, politique, sçavant, sans estre beaucoup estimé. Tout cela est presque compté pour rien; mais sa réputation diminuë ou croist à mesure qu'il perd ou qu'il conserve la qualité de pere du peuple.

* Ta-fou.

Secondement, il est permis à chaque Mandarin d'avertir l'Empereur de ses defauts, pourvû que ce soit avec les précautions que demande le profond respect qu'on luy doit porter. Voicy comme cela se pratique. Le Mandarin qui trouve quelque chose à redire à sa conduite par rapport au gouvernement; dresse une requeste, dans

laquelle aprés avoir témoigné la veneration qu'il a pour la majesté Imperiale, il prie tres-humblement le Prince de faire réflexion aux anciennes coûtumes & aux exemples des saints Rois qui l'ont précedé. Ensuite il marque en quoy il paroist s'en éloigner.

Cette requeste se met sur une table avec plusieurs autres placets qu'on presente tous les jours, & l'Empereur est obligé de la lire. S'il ne change point de conduite, on y revient de temps en temps selon le zele & le courage des Mandarins, car il en faut avoir beaucoup pour s'exposer ainsi à son indignation.

Quelque temps avant que j'arrivasse à Pekin, un officier du Tribunal des Mathematiques, fut assez hardi pour donner de semblables avis à l'Empereur, touchant l'éducation du Prince son fils, sur ce qu'au lieu d'en faire un sçavant homme dans la connoissance des caracteres & des livres, on s'appliquoit presque uniquement à le rendre habile dans le métier de la guerre & dans l'art de tirer de l'arc, & de manier les armes. Un autre l'avertit encore, qu'il sortoit trop souvent du palais, & que contre la coûtume des anciens Rois il faisoit un trop long séjour en Tartarie. Ce Prince,

l'un des plus fiers, mais en mesme temps l'un des plus grands politiques qui ait jamais esté sur le Trône, sembla déferer à leurs avis. Cependant comme ces voyages de Tartarie contribuoient beaucoup à sa santé, les Princes de sa maison le prierent de n'avoir point d'égard aux idées ridicules d'un particulier.

Pour ce qui est du Mathematicien, qui s'estoit meslé mal-à-propos de l'éducation du Prince, on le chassa du Tribunal, & tous ses collegues furent privez durant un an de leurs appointemens, quoy-qu'ils n'y eussent aucune part. On a de tout temps à la Chine pratiqué ce moyen, & l'histoire remarque qu'il n'en est point de plus efficace pour obliger les Empereurs de revenir, quand ils se sont écartez de leur devoir, quoy-qu'il soit tres-dangereux pour les particuliers qui s'en servent.

Troisiémement, on compose l'histoire de leurs regnes d'une maniere qui est seule capable de les moderer, s'ils aiment tant soit peu leur gloire & leur réputation. Un certain nombre de Docteurs choisis & desintéressez remarquent avec soin toutes leurs paroles & toutes leurs actions; chacun deux en particulier & sans le communiquer aux autres, les écrit sur une feüille

volante à meſure que les choſes ſe paſſent, & les jette dans un bureau par un trou fait exprés. Le bien & le mal y ſont racontez ſimplement. *Un tel jour*, diſent-ils, *le Prince s'emporta mal-à-propos, & parla d'une maniere peu convenable à ſa dignité. Il punit par paſſion, & contre toute ſorte de droit, un tel officier. Il negligea en telle rencontre de rendre juſtice; il caſſa mal-à-propos un Arreſt du Tribunal.* Ou bien, *il entreprit courageuſement la guerre pour défendre ſes peuples, & pour ſoûtenir l'honneur de l'Empire. Il conclut en tel temps une paix encore plus glorieuſe. Il donna telle marque de l'affection qu'il a pour ſes ſujets. Malgré les loüanges des flateurs, il ſe comporta avec modeſtie, & parla d'une maniere humble & douce; ce qui luy attira les applaudiſſemens de toute la Cour.* Et ainſi de tout ce qui ſe paſſe dans le gouvernement.

Mais afin que la crainte ou l'eſperance n'y ayent aucune part, ce bureau ne s'ouvre jamais ni durant la vie du Prince, ni durant le temps que ſa famille eſt ſur le Trône. Quand la Couronne paſſe dans une autre Maiſon, comme il arrive ſouvent, on amaſſe tous ces memoires particuliers, & aprés les avoir confrontez les uns avec les

autres, pour en mieux demesler la verité, on en compose l'histoire de l'Empereur, afin qu'elle serve d'exemple à la posterité, s'il a sagement gouverné; ou qu'elle soit l'objet de la censure publique, s'il a manqué à son devoir. Quand un Prince aime sa gloire, & qu'il sçait que la flaterie des Auteurs passionnez, ne peut imposer aux peuples, il garde bien des mesures durant tout le temps de son regne.

L'interest qui est quelquefois plus capable de toucher certains esprits, que tout le soin de la reputation, n'oblige pas moins l'Empereur de suivre les bonnes coûtumes, & de s'accommoder aux loix. Elles luy sont si favorables à la Chine, qu'il ne peut les violer, sans donner luy-mesme quelque atteinte à son autorité; ni en faire de nouvelles, sans exposer l'Etat à des révolutions dangereuses. Ce n'est pas que les Grands de la Cour ou les Parlemens, quelque zelez qu'ils paroissent pour l'antiquité, soient disposez à la revolte, ou puissent se servir d'un gouvernement foible pour diminuer le pouvoir du Souverain. Quoy-qu'il y en ait quelques exemples dans l'histoire, ils sont rares & toûjours accompagnez de circonstances qui les justifient en quelque maniere.

Mais les Chinois ſont tellement diſpoz, qu'un Empereur violent, paſſionné, eu appliqué au gouvernement, répand infailliblement ce meſme déreglement dans eſprit de ſes ſujets. Chaque Mandarin oit eſtre en droit de regner dans ſa Proince ou dans ſa ville, dés qu'il ne ſent plus e Souverain ou de maiſtre raiſonnable. es Miniſtres vendent les charges à des ens indignes de les remplir. Les Vicelois deviennent des petits tyrans, les Gouerneurs ne gardent plus de meſure dans 'adminiſtration de la juſtice. Le peuple oulé, opprimé, & par conſequent miſerable, ſe revolte aiſément. Les voleurs ſe nultiplient & s'attroupent; & dans un pais où le peuple eſt infini, on voit preſque en un moment des armées nombreuſes qui ne cherchent que l'occaſion, ſous de ſpecieux pretextes, de troubler la tranquillité de l'Empire.

On a remarqué que ces commencemens ont preſque toûjours eu de grandes ſuites, & donné aſſez ſouvent de nouveaux maiſtres à la Chine. De ſorte qu'un Empereur n'a point de plus ſeûr moyen de s'affermir ſur le Trône, que de ſuivre exactement les loix, dont la bonté eſt confirmée par l'experience de plus de quatre mille ans.

Voicy en general ce que ces loix ont determiné pour la forme ordinaire du gouvernement. L'Empereur a deux Conseils souverains ; l'un extraordinaire, & composé des Princes du Sang, l'autre ordinaire où entrent les Ministres d'Etat qu'on nomme *Colaos*. Ce sont eux qui examinent toutes les grandes affaires, qui en font le rapport, & qui reçoivent les dernieres déterminations de l'Empereur. Outre cela il y a à Pekin six Cours souveraines dont l'autorité s'étend sur toutes les Provinces de la Chine, quoy-qu'elles connoissent de differentes matieres. En voicy le nom & l'employ.

Le *Lipou* a vûë sur tous les Mandarins ; il peut leur donner ou leur oster leurs charges. Le *Houpou* leve tous les tributs & tient compte de l'employ des finances. Le *Lipou* doit conserver les anciennes coûtumes ; il regle tout ce qui regarde la religion, les sciences, les arts, les affaires étrangeres. Le *Pimpou* étend sa jurisdiction sur les troupes & sur les officiers qui les commandent. Le *Himpou* juge souverainement des crimes. Le *Compou* ordonne des ouvrages publics & des bastimens royaux. Chaque Tribunal renferme plusieurs chambres ; il y en a jusqu'à quinze en quelques-uns, dont la

premiere

premiere ne consiste qu'en trois personnes, un Président & deux Assesseurs, à qui toutes les affaires importantes reviennent en dernier ressort; les autres sont subalternes, composées d'un President & de plusieurs Conseillers, tous soûmis au President de la Grand'Chambre, qui a seul, quand il veut, l'autorité définitive.

Mais parce qu'il est de l'interest de l'Empereur, que des corps aussi puissans que ceux-là, ne soient pas en estat d'affoiblir l'autorité royale & tramer quelque chose contre l'Estat; on a voulu premierement que les matieres de leurs jugemens fussent tellement partagées, qu'ils eussent tous besoin les uns des autres. Ainsi quand il s'agit de la guerre, le nombre des troupes, la qualité des Officiers, la marche des armées, sont du ressort du quatriéme Tribunal; mais l'argent pour les payer se prend à l'ordre du deuxiéme. De maniere qu'il n'y a point d'affaire de consequence dans l'Estat qui n'ait ordinairement rapport à plusieurs & quelquefois à tous ces Mandarins ensemble.

La seconde précaution qu'on a prise c'est de nommer un officier qui ait l'œil à ce qui se passe en chaque Tribunal. Quoy qu'il n'en soit point du nombre, il assiste-

néanmoins à toutes les aſſemblées, & on luy en communique les actes. C'eſt proprement ce que nous appellons un inſpecteur. Il avertit ſecrettement la Cour, ou meſme il accuſe publiquement les Mandarins des fautes qu'ils commettent, non-ſeulement dans l'adminiſtration de leurs charges; mais encore dans leur vie privée. Il examine leurs actions, leurs paroles, leurs mœurs; rien ne luy échape. On m'a dit, qu'afin de l'obliger à ne ménager perſonne, on le tient toûjours dans le meſme employ, ſans qu'il puiſſe eſperer une meilleure fortune par la faveur de ceux qu'il auroit ménagez; ni en craindre une plus mauvaiſe, par la vengeance de ceux qu'il auroit juſtement accuſez. Ces officiers qu'on nomme *Colis*, font trembler juſques aux Princes du Sang; & je me ſouviens qu'un des principaux Seigneurs de la Cour ayant baſti une maiſon un peu plus élevée que la coûtume ne le permet, il la renverſa peu de jours aprés de luy-meſme, quand il eut appris qu'un de ſes inſpecteurs ſe mettoit en devoir de l'en accuſer.

Pour ce qui eſt des Provinces, elles ſont immédiatement gouvernées par deux ſortes de Vice Rois. Les uns en gouvernent une ſeule. Ainſi il y a un Vice-Roy à Pekin

à Canton, à Nankin, ou dans une autre ville peu éloignée de la capitale. Mais outre cela, ces mesmes Provinces obéïssent à d'autres Vice-Rois qu'on nomme *Tsounto*, & qui en gouvernent en mesme temps deux ou trois, & mesme quelquefois jusques à quatre. Il n'y a guere de Roy en Europe dont les Etats soient si étendus que ceux de ces officiers generaux ; mais quelque grande que paroisse leur autorité, elle ne diminuë en rien celle des Vice-Rois particuliers, & leurs droits sont si bien reglez, qu'il n'y a jamais entr'eux de conflicts de jurisdiction.

Ces Vice-Rois ont chacun dans leur département plusieurs Tribunaux qui répondent aux Cours souveraines de Pekin, & qui leur sont subordonnez, de maniere qu'on appelle des uns aux autres, sans compter un grand nombre de chambres subalternes qui instruisent ou qui finissent les affaires selon l'ordre & les commissions qu'ils leur donnent. Les villes particulieres qui sont de trois ordres differens, ont aussi leurs Gouverneurs & un grand nombre de Mandarins qui rendent la justice ; de sorte néanmoins, que celles du troisiéme ordre sont soûmises à celles du second ; & celles du second, aux villes du premier ordre

Celles-cy obéïssent aux Officiers generaux des Capitales selon la nature des affaires, & tous les Juges de quelque qualité qu'ils soient en matiere civile, dépendent du Vice-Roy, en qui reside l'autorité royale. De temps en temps il assemble les principaux Mandarins de sa Province, pour apprendre les bonnes ou les mauvaises qualitez des Gouverneurs, des Lieutenans de Roy & des officiers moins considerables : il en envoye des memoires secrets aux Cours souveraines de Pekin, pour en instruire l'Empereur qui les prive ensuite de leur charge, ou qui les appelle pour se justifier.

Au reste, le pouvoir du Vice-Roy est balancé par celuy des autres grands Mandarins qui l'environnent, & qui peuvent l'accuser quand ils le jugent à propos pour le bien de l'Etat. Mais ce qui l'oblige encore plus d'estre sur ses gardes, c'est que le peuple a droit de se plaindre de luy immédiatement à l'Empereur, & d'en demander un autre, quand il en est mal-traité ou opprime. Le moindre soulevement dans la Province luy est imputé ; & s'il continuë plus de trois jours, il en répond sur sa teste. *C'est sa faute*, disent les loix, *si la famille*, c'est-à-dire la Province dont il est le chef, *n'est pas tranquille. Il doit regler la conduï-*

te des Mandarins ſubalternes, de crainte que le peuple n'en ſouffre. Un peuple content de ſes maiſtres ne ſonge point à s'en défaire; & quand le joug eſt doux, on ſe fait un plaiſir de le porter.

Mais parce qu'il n'eſt pas aiſé aux particuliers de penetrer juſqu'à la Cour, & que les juſtes plaintes du peuple ne ſe font pas toujours entendre aux oreilles du Prince; ſur-tout à la Chine où les Gouverneurs corrompent facilement par argent les Officiers generaux, & ceux-cy les Cours ſouveraines, l'Empereur envoye ſecrettement des inſpecteurs déguiſez, gens d'une ſageſſe & d'une probité reconnuë, qui courent toutes le Provinces, & qui s'informent adroitement des païſans, du peuple, des marchands, de tout le monde, de quelle maniere les Mandarins ſe gouvernent dans l'adminiſtration de leur charge. Quand par des inſtructions ſecrettes & ſeûres, ou bien par la voix publique qui n'impoſe preſque jamais, ils ont découvert le deſordre; alors ils ſe déclarent publiquement envoyez de l'Empereur, ils arreſtent les Mandarins coupables, & leur font eux-meſmes leur procés. Cela autrefois contenoit tous les Juges en leur devoir; mais depuis que les Tartares ſe ſont rendus maiſtres de la Chi-

ne; on en use plus rarement : parce que quelques inspecteurs abuserent de leur commission, s'enrichissant aux dépens des coupables à qui ils pardonnoient, & des innocens qu'ils menaçoient injustement d'accuser. Néanmoins pour ne se pas priver d'un moyen si utile, quand il est bien pratiqué, l'Empereur d'aujourd'huy, qui aime tendrement ses sujets, a crû estre obligé de visiter en personne les Provinces, & d'entendre luy-mesme les plaintes de tout le monde; ce qu'il pratique avec une application qui fait trembler les Mandarins, & qui le rend les délices du peuple. Parmi les differentes avantures qui luy sont arrivées en ces sortes d'occasions, on raconte que s'estant un jour éloigné de sa suite, il apperçut un bon vieillard qui pleuroit amerement, à qui il demanda le sujet de ses larmes. Seigneur, luy dit cet homme qui ne le connoissoit pas, je n'avois qu'un enfant qui faisoit toute ma joye, & sur lequel je me reposois du soin de ma famille, un Mandarin Tartare me l'a enlevé : je suis à present privé de tout secours, & apparemment je le seray toute ma vie; car comment est-ce qu'un homme foible & pauvre comme moy, peut obliger le Gouverneur à me rendre justice? Cela n'est pas si difficile que

vous penſez, luy dit l'Empereur; montez en croupe derriere moy, & me conduiſez à la maiſon de cet injuſte raviſſeur. Ce bon homme obéït ſans façon, & ils arriverent ainſi tous deux aprés deux heures de chemin chez le Mandarin, qui ne s'attendoit pas à une viſite ſi extraordinaire. Cependant les gardes & une foule de Seigneurs, aprés avoir long-temps couru, s'y rendirent auſſi; & ſans ſçavoir encore de quoy il eſtoit queſtion, entourerent la maiſon, ou y entrerent avec l'Empereur. Alors ce Prince ayant convaincu le Mandarin de la violence dont on l'accuſoit, il le condamna ſur le champ à perdre la teſte; aprés-quoy ſe tournant du coſté du pere affligé, qui avoit perdu ſon fils: Pour vous dédommager entierement, luy dit-il d'un ton ſerieux, je vous donne la charge du coupable, qui vient de mourir; mais ayez ſoin de la remplir avec plus de moderation que luy, & profitez de ſa faute & de ſa punition, de crainte qu'à voſtre tour vous ne ſerviez d'exemple aux autres.

On pratique encore un autre moyen pour obliger les Vice-Rois & les Gouverneurs à faire exactement leur devoir, & je ne ſçay ſi jamais aucune République, ou aucun Legiſlateur, quelque ſevere, qu'il ait eſté

s'eſt aviſé d'un ſemblable expedient. C'eſt que chacun d'eux doit de temps en temps avoüer ſincerement & avec humilité les fautes ſecrettes & publiques dont il ſe ſent coupable dans l'adminiſtration de ſa charge, & les envoyer par écrit à la Cour. Cela eſt plus geſnant qu'on ne s'imagine, car d'un coſté il eſt faſcheux de s'accuſer d'une faute que l'Empereur ne manque preſque jamais de punir, quoy-qu'avec moderation. D'un autre coſté, il eſt encore plus dangereux de la diſſimuler; parce que ſi par hazard les memoires ſecrets des inſpecteurs en ſont chargez, le moindre manquement, que le Mandarin aura déguiſé, ſera capable de le perdre. Ainſi le mieux eſt de faire une confeſſion ſincere, & de racheter ſecretement ſes fautes par de bonnes ſommes d'argent, qui ont à la Chine, la vertu d'effacer tous les crimes; mais ce remede n'eſt pas un mediocre ſupplice pour un Chinois; la crainte ſeule d'un tel chaſtiment le rend infiniment circonſpect & quelquefois vertueux malgré luy.

Les loix, aprés toutes les précautions que je viens d'expliquer, ordonnent que dans les affaires on procedera de la maniere ſuivante. Le Mandarin de quelque rang qu'il ſoit, n'a pas beſoin d'eſtre prévenu

par les parties, pour prendre connoiſſance d'une affaire. Toutes ces formalitez ne ſont point d'uſage. Quelque part qu'il voye le deſordre, il peut le punir, dans une ruë, dans un chemin public, dans une maiſon; il arreſte un joüeur, un emporté; & ſans autre forme de procés; il luy fait donner par les gens de ſa ſuite vingt ou trente coups de baſton: aprés quoy, comme ſi de rien n'eſtoit, il continuë froidement ſon chemin. Ce qui n'empeſche pas qu'on ne puiſſe encore accuſer le coupable à un Tribunal ſuperieur, où on inſtruit tout de nouveau le procés, qui ne finit ordinairement que par une nouvelle punition.

Dans les affaires ordinaires la partie peut ſe pourvoir devant quelque Mandarin que ce ſoit, meſme en premiere inſtance. Par exemple, l'habitant d'une ville du troiſiéme ordre peut s'adreſſer tout d'un coup au Gouverneur de la capitale, ou meſme au Vice-Roy, ſans paſſer par le jugement de ſon gouverneur particulier; & quand un Juge ſuperieur s'en eſt meſlé, les inferieurs n'oſeroient en prendre connoiſſance, ſi le procés ne leur eſt pas renvoyé, comme il arrive aſſez ſouvent. Quand les choſes ſont de conſequence, du Vice-Roy on en appelle à l'une des Cours ſouveraines

de Pekin, ſelon la nature de l'affaire, elle eſt examinée dans l'une des chambres ſubalternes, qui en fait ſon rapport au Preſident de la grand'Chambre. Ce Preſident prononce, aprés avoir pris l'avis de ſes Aſſeſſeurs, & communiqué ſon jugement au Colao qui le porte à l'Empereur. L'Empereur demande quelquefois de nouveaux éclairciſſemens, quelquefois il prononce ſur le champ, & c'eſt en ſon nom que la Cour ſouveraine fait enſuite la minute de l'Arreſt, & l'envoye aux Vice-Rois pour en procurer l'execution. Une ſentence de cette nature eſt irrevocable; on la nomme le ſaint commandement, c'eſt-à-dire, le commandement qui eſt ſans défaut & ſans aucune paſſion.

On aura ſans doute de la peine à comprendre qu'un Prince ait le temps d'examiner luy-meſme les affaires d'un Empire auſſi vaſte que l'eſt celuy de la Chine. Mais outre qu'ordinairement les guerres & les negociations eſtrangeres ne l'occupent preſque point, ce qui fait dans les Cours de l'Europe la matiere la plus importante des conſeils; d'ailleurs les affaires ſont ſi bien digerées, qu'il peut aiſément, & d'un coup d'œil voir le parti qu'il faut prendre, à cauſe de la ſimplicité des loix, qui n'em-

barraſſent point les matieres. Ainſi deux heures tous les jours ſuffiſent à ce Prince, pour regler par luy-meſme un Etat où trente Rois pourroient eſtre utilement employez, ſi d'autres loix y eſtoient en uſage. Tant il eſt vray que celles dont on ſe ſert à la Chine, ſont ſages, ſimples, bien entenduës & parfaitement proportionnées à l'eſprit & au caractere particulier de cette nation.

Pour en donner une idée generale à Voſtre Eminence, je me contenteray de luy faire remarquer trois choſes qui contribuënt infiniment à la tranquillité publique, & qui ſont l'ame du gouvernement. La premiere conſiſte dans les principes de morale qu'on inſpire à tous les peuples; la deuxiéme, dans les reglemens de police qu'on a établis en toutes choſes; la troiſiéme, dans les maximes de pure politique qu'on ſuit, ou qu'on eſt obligé de ſuivre.

Le premier principe de morale regarde les familles particulieres, & recommande aux enfans un amour, une complaiſance, un reſpect pour les peres, que ni le mauvais traitement, ni l'âge avancé, ni le rang ſuperieur, qu'on pourroit avoir acquis, ne puiſſent jamais alterer. On ne ſçauroit croire juſqu'à quelle perfection on a porté ce premier ſentiment de la nature. Il n'y a

point de soûmission, point d'obéissance que les parens ne puissent éxiger de leurs enfans. Ces enfans sont obligez de les nourrir toute leur vie, & aprés la mort de les pleurer continuellement. Ils se prosternent mille fois devant leurs corps, ils leurs offrent des viandes, comme s'ils estoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille luy appartiennent, & qu'ils souhaiteroient de tout leur cœur qu'ils fussent encore en estat d'en joüir. Ils l'enterrent avec une pompe & des dépenses excessives: ils vont regulierement sur leurs tombeaux verser des larmes; ils font souvent les mesmes ceremonies devant leurs tableaux, qu'ils conservent religieusement dans leur maison, & qu'ils honorent par des offrandes & par un culte politique, comme ils feroient, si leurs peres estoient encore presens Les Rois mesme ne se dispensent point de ce devoir de pieté, & celuy qui regne à present en a toûjours usé de la sorte, non-seulement à l'égard des Empereurs de sa famille, mais encore à l'égard des autres qui l'ont précedé. Car un jour estant à la chasse, & ayant de loin apperçû un monument magnifique, que son pere avoit fait élever à *Tçoumtchin*, dernier Empereur Chinois, qui avoit perdu la Cou-

ronne avec la vie dans une révolte ; il courut vers cet endroit, il se mit à genoux auprés du tombeau, il pleura mesme, & touché de sa mauvaise fortune : *O Prince !* luy dit-il, *ô Empereur digne d'un meilleur sort ! Vous sçavez que nous n'avons en rien contribué à vostre perte ; ce n'est pas nous qui sommes coupables de vostre mort. Vos sujets seuls en sont la cause. Ils vous ont eux-mesmes trahi. C'est sur leur teste, & non pas sur celle de mes peres, que le ciel doit faire éclater sa vengeance.* Ensuite il ordonna qu'on allumast des flambeaux, & qu'on luy offrist de l'encens. Durant tout ce temps il tenoit le visage colé à terre, & ne se releva qu'aprés toutes les ceremonies.

Le deüil ordinaire est de trois ans, durant lesquels on ne peut exercer aucune charge publique. De sorte qu'un Mandarin est obligé d'abandonner sa charge, & un Ministre d'Etat son employ, pour se retirer en sa maison, & pour donner tout ce temps à sa douleur. Si un pere est honoré comme une divinité aprés sa mort, il est obéï comme un Roy durant sa vie dans sa famille, qu'il gouverne avec un pouvoir despotique ; maistre absolu non-seulement de ses biens, qu'il donne à qui il luy plaist, mais encore de ses concubines & de ses en-

ſans, dont il diſpoſe avec une entiere liberté juſqu'à les vendre à des eſtrangers, quand il n'eſt pas content de leur conduite. Si un pere accuſe ſon fils de quelque faute devant le Mandarin, il n'a beſoin d'aucune preuve. On ſuppoſe toûjours qu'il a raiſon, & qu'un enfant eſt coupable dés que ſon pere n'eſt pas content. Ce pouvoir paternel va ſi loin qu'il n'eſt point de pere qui ne puiſſe faire perdre la vie à ſon fils, s'il continuë à le pouſſer en juſtice. Quand nous paroiſſons eſtonnez de ce procedé, on nous répond : qui connoiſt mieux cet enfant que ſon pere, luy qui l'a élevé, qui l'a formé, qui depuis tant d'années examine toutes ſes actions ? Mais d'ailleurs eſt-il perſonne qui ait pour luy une affection plus ſincere & mieux reglée ? Si donc celuy qui le connoiſt parfaitement, & qui l'aime avec tendreſſe, ne laiſſe pas de le condamner, comment pouvons-nous le diſculper & l'abſoudre ? Et lors que nous leur repreſentons qu'on a quelquefois des antipaties, & qu'un pere, tout pere qu'il eſt, peut en avoir comme un autre ; ils nous répondent que nous ne ſommes pas plus dénaturez que les beſtes les plus feroces, leſquelles ne ſe portent jamais de gayeté de cœur à déchirer leurs petits ; que s'il ſe

trouve parmi les hommes des monſtres, il faut qu'un enfant par ſa complaiſance, par ſa douceur, par ſes ſervices les rende traitables. Aprés tout, diſent-ils, l'amour paternel eſt ſi profondement gravé dans le cœur, qu'il n'eſt point d'antipatie naturelle qui l'en puiſſe tout-à-fait arracher, ſi elle n'eſt irritée par la révolte ou par une conduite déreglée.

Que s'il arrive, ce qui eſt tres-rare, qu'un enfant ſoit aſſez inſolent pour dire des injures à ſes parens, ou aſſez furieux pour les tuer; alors tout l'Empire paroiſt en mouvement, & toute la Province où cette horrible crime s'eſt commis en eſt allarmée. L'Empereur devient luy-meſme le Juge du coupable. On dépoſe tous les Mandarins voiſins, & ſur tout ceux de la Ville qui l'ont ſi mal inſtruit. On châtie ſéverement ſes proches pour avoir eſté ſi negligens à le reprendre; car on ſuppoſe qu'un ſi méchant naturel s'eſtoit déja manifeſté en d'autres occaſions, & qu'on ne peut venir que par degrez à un attentat ſi abominable. Pour ce qui regarde le coupable, il n'eſt point d'aſſez grand ſupplice dont on ne s'aviſe pour le punir. On le coupe en mille pieces, on le brûle, on détruit ſa maiſon juſqu'aux fondemens, on renverſe celle de ſes voi-

sins, & on dresse par tout des monumens, pour conserver la memoire de cet horrible excés.

Les Empereurs mesme n'oseroient abuser impunément de l'autorité souveraine à l'égard de leurs parens ; & l'histoire nous en rapporte un exemple qui rendra éternellement recommandable en cette matiere la pieté des Chinois. La mere d'un Empereur avoit eu quelque intrigue de galanterie avec un Seigneur de la Cour. L'éclat que cette action fit, obligea l'Empereur d'en marquer son ressentiment pour son propre honneur & pour celuy de l'Empire : de sorte qu'il l'exila dans une Province fort éloignée ; & parce qu'il jugea bien que ce procedé ne seroit pas approuvé des Princes & des Mandarins, il leur défendit à tous, sous peine de la vie, de luy donner aucun avis sur ce point. Ils obéïrent durant quelque temps, persuadez que de luy-mesme il condamneroit bientost sa conduite ; mais comme ils virent qu'il ne revenoit point, ils se résolurent d'éclater, plûtost que de souffrir un si pernicieux exemple.

Le premier qui eut assez de courage pour luy offrir là-dessus une requeste, fut sur le champ mis à mort ; le danger ne rebuta pas les autres. Quelques-jours aprés un se-

cond Mandarin se presenta ; & pour faire connoistre à tout le monde, qu'il ne craignoit pas de donner sa vie, quand il s'agissoit du bien public, il fit porter sa biere à la porte du Palais. Cette action de generosité n'émeut l'Empereur que pour l'irriter davantage. Il le fit non-seulement mourir, mais afin de jetter la frayeur dans l'esprit de ceux qui voudroient suivre son exemple, il ordonna qu'on le tourmentast de diverses manieres. Il estoit, ce semble, de la prudence de ne se pas opiniastrer davantage. Les Chinois en jugerent autrement, & résolurent de perir tous, les uns aprés les autres, plûtost que de tolerer par un lasche silence, une action si indigne.

Il y en eut donc un troisiéme qui se devoüa. Il fit porter comme le second, son cercueil au Palais, & protesta à l'Empereur, qu'il ne pouvoit estre plus long-temps le témoin de son crime. *Que perdons-nous: Seigneur,* luy dit-il, *en mourant si ce n'est la veuë d'un Prince, que nous ne pouvons plus regarder sans horreur. Puisque vous ne voulez pas nous entendre, nous allons trouver vos ancestres & ceux de l'Imperatrice vostre mere. Ils écouteront nos plaintes, & peut-estre que durant les tenebres de la nuit, vous entendrez leurs ombres & les nostres.*

vous reprocher vostre injustice.

Ce Prince plus outré que jamais de l'insolence, comme il l'appelloit, de ses sujets, fit endurer à celuy-cy les derniers supplices. Plusieurs autres encouragez par ces exemples s'exposerent aux mesmes tourmens, & furent tous en effet les martyrs de l'amour filial, qu'ils défendirent jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Enfin cette fermeté heroïque lassa la cruauté de l'Empereur; & soit qu'il apprehendast des suites plus fascheuses, soit qu'il reconnust de bonne foy sa faute; il se repentit, comme pere du peuple, d'avoir si indignement fait mourir ses enfans; & comme enfant de l'Imperatrice, d'avoir si long-temps maltraité sa mere. Il la rappella, la remit en son premier estat; & plus il l'honora dans la suite, plus aussi fut-il luy-mesme honoré de ses sujets.

Le second principe de leur morale, c'est d'accoûtumer les peuples à regarder leurs Mandarins comme l'Empereur mesme, dont ils representent la personne. Pour les tenir dans ce respect, ceux-cy ne paroissent jamais en public qu'avec un train & un air d'autorité capables d'inspirer de la veneration. Ils sont toujours portez dans une chaise magnifique & découverte, préce-

dez de tous les officiers de leurs Tribunaux & entourez des marques de la dignité. A leur vûë le peuple s'arreſte & ſe range à droit & à gauche pour les laiſſer paſſer. Quand ils rendent la juſtice dans leurs Palais, on ne leur parle qu'à genoux, de quelque qualité que ſoient les parties; & comme ils ont droit en tout temps de faire donner à qui que ce ſoit des coups de baſton, c'eſt toûjours en tremblant qu'on les approche.

Autrefois, quand un Mandarin faiſoit voyage, tous les habitans des villages par où il paſſoit, couroient en foule audevant de luy pour luy offrir leurs ſervices, & le conduiſoient ſolemnellement juſqu'aux confins de leur territoire: à preſent quand il ſort de charge avec la ſatisfaction publique, on luy rend encore des honneurs capables de toucher les plus inſenſibles. Dés qu'il eſt ſur le point de partir pour ſe retirer de ſon gouvernement, preſque tous les habitans vont ſur les grands chemins. Ils ſe rangent d'eſpace en eſpace depuis la porte de la ville par où il doit paſſer, juſqu'à deux & trois lieuës loin. On voit par tout des tables d'un beau vernis entourées de ſatin & couvertes de confitures, de liqueurs & de Thé.

Chacun l'arreſte malgré luy au paſſage, on l'oblige de s'aſſeoir, de manger & de boire. Dés que l'un l'a laiſſé, un autre le reprend, & ainſi il paſſe tout le jour en ceremonies parmi les cris & les acclamations du peuple. Ce qu'il y a de plaiſant c'eſt que tout le monde veut avoir quelque choſe qui luy appartienne. Les uns luy prennent ſes bottes, les autres ſon bonnet quelques-uns ſon ſur-tout; mais on luy en donne en meſme temps un autre, & avant qu'il ſoit hors de cette foule, il arrive qu'il chauſſe quelquefois trente paires de bottes differentes.

C'eſt pour lors qu'il s'entend appeller le bienfacteur, le conſervateur, le pere du peuple. On pleure ſa perte, & un Mandarin eſt bien dur, quand à ſon tour il ne donne pas quelques larmes à de ſi tendres marques de leur affection. Car les habitans ne ſont pas obligez d'en uſer de la ſorte, & quand ils n'ont pas eſté contens de leur Gouverneur, ils paroiſſent auſſi indifferens à ſon départ, qu'ils ſont touchez de la ſeparation & de la perte de l'autre.

Ce profond reſpect des enfans pour leurs peres, & cette veneration que les peuples ont pour leur Mandarins, conſervent plus que toute autre choſe la paix dans les fa-

milles & la tranquillité dans les villes ; & je ſuis perſuadé que le bon ordre parmi un ſi grand peuple vient principalement de ces deux ſources.

Le troiſiéme principe que leur morale a établi, c'eſt qu'il importe infiniment d'entretenir parmi les peuples, la civilité, la modeſtie, & un certain air de politeſſe qui ſoit capable d'inſpirer la douceur. C'eſt par là, diſent-ils, que les hommes ſe diſtinguent des beſtes, & les Chinois des autres hommes. Ils prétendent que la ferocité qui ſe trouve en certaines nations, trouble infailliblement les Etats. Ces ſortes d'eſprits nourris dans les querelles domeſtiques, qui ne reſpectent, qui ne ménagent perſonne, ſont naturellement broüillons & portez à la revolte. Au lieu que des gens qui ſe préviennent mutuellement les uns les autres; qui ſçavent ſouffrir, diſſimuler, étouffer un reſſentiment; qui gardent avec ſoin la ſubordination que l'âge, la qualité, le mérite ont établie; ces gens, dis-je, aiment naturellement l'ordre & ne ſortent jamais de leur devoir qu'avec une eſpece de violence.

Les Chinois ont non-ſeulement obſervé cette maxime, ils l'ont meſme outrée en certaines occaſions. Nul état ne s'en diſ-

penſe. Les artiſans, les domeſtiques, les païſans meſme ont entr'eux des manieres douces & honneſtes; & j'ay eſté mille fois étonné de voir des laquais ſe mettre à genoux les uns devant les autres pour ſe dire adieu, & des vilageois ſe faire plus de complimens dans leurs feſtins, que nous n'en ferions dans nos ceremonies publiques. Les matelots meſme qui par leur état & par l'air groſſier qu'ils reſpirent, ſont naturellement bruſques, vivent néanmoins entr'eux comme freres, & ſe préviennent dans le travail commun, comme s'ils eſtoient tous unis par les liens d'une étroite amitié.

L'Etat qui par un eſprit de politique a toûjours regardé ce point, comme tres-important au repos public, a reglé toutes choſes pour ſes ſaluts, les viſites, les feſtins, les lettres qu'on s'écrit. Le ſalut ordinaire eſt de croiſer les mains devant la poitrine & de courber tant ſoit peu la teſte. Quand on veut marquer plus de déference, on joint les mains, & on les abaiſſe juſqu'à terre en inclinant profondement tout le corps; que ſi vous paſſez devant une perſonne de la premiere qualité, ou que vous receviez quelqu'un en voſtre maiſon, il faut fléchir un genoüil & demeurer en cette poſture,

juſqu'à ce que celuy que vous ſaluez vous releve ; ce qu'il ne manque pas incontinent de faire. Mais quand un Mandarin paroiſt en public, ce ſeroit une familiarité digne de chaſtiment que de le ſaluer, de quelque maniere que ce ſoit, à moins qu'on ne luy veüille parler. On ſe retire un moment, & tenant les yeux baiſſez & les bras étendus ſur les coſtez, on attend qu'il ſoit paſſé, pour continuer ſon chemin.

Quoy-que les amis particuliers ſe viſitent ſans façon, les autres néanmoins gardent toûjours entr'eux certaine forme établie par la coûtume. On envoye devant un valet de chambre, avec un cayer de papier rouge, ſur lequel on écrit ſon nom, & pluſieurs termes pleins de reſpect, ſelon la qualité de la perſonne à qui l'on demande audience. Quand cette eſpece de requeſte a eſté acceptée, on entre & on eſt receu ſelon ſa qualité. La perſonne qu'on viſite attend quelquefois dans ſa ſale ſans ſortir, & meſme ſans ſe lever, quand elle eſt d'un rang extraordinairement élevé, ou bien elle attend à la porte ; quelquefois elle s'avance dans la Cour, & quelquefois meſme juſqu'à la ruë.

Dés qu'on ſe rencontre, on court de part & d'autre, & on s'incline chacun de ſon

costé jusqu'à terre. On parle peu, les complimens sont reglez, on sçait ce qu'on doit dire, & ce qu'il faut répondre ; & on n'est point, comme icy, embarrassé pour son compliment, à chercher de nouveaux termes & de nouvelles phrases. On s'arreste à chaque porte pour réïterer les réverences & les inclinations, c'est à qui passera le dernier ; mais toutes les invitations se réduisent à deux termes, dont l'un signifie *passez, tsin* ; & l'autre *poukan, je n'oserois.* Chacun répéte son mot quatre ou cinq fois, & enfin celuy qui est estranger se laisse vaincre, & passe jusqu'à une autre porte, où l'on recommence les ceremonies tout de nouveau.

Quand on est arrivé au lieu où l'on doit s'arrester on se met auprés de la porte sur la mesme ligne, & chacun se courbe jusqu'à terre : ensuite viennent les genuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour estre tantost à droit & tantost à gauche, le salut des chaises (car on leur fait des complimens comme aux personnes, on les frotte avec un pan de sa veste, pour en oster la poussiere ; on se courbe devant elles avec respect) on offre, on refuse la premiere place ; mais tout se passe dans l'ordre : & comme ils sont faits à ce

manége,

manége, ils s'attendent mutuellement dans ces ceremonies, & on n'y voit ni embarras ni confusion.

Cependant c'est une veritable fatigue, & aprés cent differens mouvemens qu'on s'est donné, & qui occupent durant un quart d'heure; quand on commence à s'asseoir, on a bien besoin de se repoſer. Les chaises sont disposées de maniere qu'on est toûjours assis vis à vis l'un de l'autre; il faut s'y tenir droit, sans s'appuyer sur le dossier, les yeux baissez, les mains estenduës sur les genoux, les pieds également avancez, sans les croiser, & avec un air grave & serieux; & sur tout ne se point presser de parler; car parmi les Chinois il semble que les visites ne consistent point dans la conversation, mais dans les ceremonies exterieures: Et c'est proprement en ce pays-là qu'une personne qui en va voir une autre, peut luy dire veritablement: Je viens vous faire la réverence: car souvent on en fait plus qu'on ne dit de paroles.

Un Missionnaire m'a assuré qu'un Mandarin l'avoit une fois visité sans luy en dire une seule. Il est du moins certain qu'on ne s'échauffe point dans le discours, & on diroit quelquefois de deux personnes, que ce sont deux statuës ou deux termes de

theatre qui ont esté placez pour en faire la décoration tant ils sont graves & taciturnes.

Quand ils parlent, leur discours est rempli de termes d'humilité. Ils ne disent point, par exemple : *Je vous suis obligé de la grace que vous m'avez faite. Je prends la liberté de vous offrir quelques curiositez de mon pays. Tout ce qui vient de vostre Royaume, de vostre Province, est propre & bien travaillé ;* mais il faut dire : *La grace que le Seigneur, que le Docteur a accordée, à moy qui suis à ses yeux tres-petit,* ou bien, *à moy qui suis vostre disciple, m'a extrémement obligé. Le disciple prend la liberté d'offrir au Seigneur des curiositez qui viennent de son petit, de son vil pays. Tout ce qui vient du précieux Royaume, de la noble Province du Seigneur, est tres-propre & tres-bien travaillé.* Et ainsi du reste, car on ne dit jamais *je* & *vous*, à la premiere & à la seconde personne ; mais *moy petit, moy disciple, moy sujet.* Et au lieu de *vous*, on dit le *Docteur a dit*, le *Seigneur a fait, l'Empereur a ordonné.* Ce seroit une grossiére incivilité d'en user autrement, si ce n'est quand on parle à ses valets.

Durant la visite on presente toûjours deux ou trois fois du Thé. Il y a encore diverses ceremonies à observer, quand on

prend la porcelaine, quand on la porte à la bouche, ou quand on la rend aux domestiques. Au reste on se retire toûjours comme on est entré, & il en coûte autant pour finir la comedie que pour la commencer. Les estrangers peu faits à y joüer leur rôle, troublent souvent l'ordre de la piece. Les Chinois raisonnables en rient, & les excusent; d'autres le trouvent mauvais, & veulent qu'ils s'instruisent avant que de se commettre en public. Ainsi on donne quarante jours aux Ambassadeurs pour se preparer à l'audience de l'Empereur; & de crainte qu'ils ne manquent à quelque formalité, on leur envoye durant tout ce temps-là des maistres de ceremonies qui les exercent.

Mais les festins passent tout ce qu'on peut s'imaginer. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau dans la bouche, on ne boit pas une goutte de vin, qu'il n'en couste cent contorsions. Il y a, comme dans nos musiques, un officier qui bat la mesure, afin que tous les conviez s'accordent en mesme temps à prendre dans les plats, à porter à la bouche, à élever les petits bâtons qui servent de fourchette, où à les placer regulierement & à propos dans leur lieu. Chacun y a sa table

particuliere, ſans nappe, ſans ſerviette, ſans couteau, ſans cuilliere ; car tout eſt coupé, & on ne touche à rien qu'avec deux petits bâtons ferrez d'argent, dont les Chinois ſe ſervent fort adroitement, & qui eſt leur inſtrument univerſel.

On commence le repas par boire du vin pur, qu'on apporte en meſme temps à tous les conviez dans une petite taſſe de porcelaine ou d'argent, & qu'on prend toûjours avec les deux mains. Chacun l'éleve en l'air, & preſque à la hauteur de la teſte, en s'invitant les uns les autres ſans parler, & en ſe provoquant par geſtes à boire les premiers. Il ſuffit de préſenter la taſſe à la bouche & de l'y tenir juſqu'à ce que les autres ayent bû ; car pourvû qu'on garde les formalitez apparentes, il eſt libre de boire, ou de ne boire pas.

Aprés le premier coup on ſert ſur chaque table une grande porcelaine de viande, où tout eſt en ragouſt. Alors chacun eſt attentif aux ſignes du maiſtre d'hoſtel, qui regle tous les mouvemens des conviez. Selon qu'il les détermine, ils appliquent les deux mains ſur les deux petits bâtons, ils les élevent en l'air, les préſentent d'un certain ſens, & aprés un long exercice, que je ne ſçaurois bien expliquer, il les enfoncent dans la porcelaine,

d'où ils prennent adroitement un morceau, qu'il faut manger de maniere qu'on ne se haste pas trop, & qu'on ne soit pas aussi trop lent, car ce seroit une incivilité de preceder les autres, ou de les faire attendre. Pour lors on recommence l'exercice des bastons, qu'on remet enfin sur la table dans la situation où ils étoient auparavant. Il faut en tout observer la mesure, afin que tout commence & finisse en mesme temps.

Un moment aprés on sert encore du vin, & on boit avec toutes les ceremonies précedentes. Ensuite on apporte un second plat, auquel on touche comme au premier, & ainsi le repas continuë en beuvant un coup à chaque morceau, jusqu'à ce qu'on ait couvert la table de vingt ou vingt-quatre porcelaines, ce qui engage à boire vingt ou vingt-quatre rasades; mais outre que, comme j'ay dit, on en boit ce qu'on veut, les tasses sont extrémement petites, & le vin n'est nullement violent.

Quand tous les plats sont servis, ce qui se fait avec une grande propreté, on cesse d'apporter du vin; & pour lors on peut manger avec un peu plus de liberté, prenant indifferemment dans les plats, en sorte neanmoins que tout le monde se suive, & que l'ordre se garde exactement. C'est en ce

temps-là qu'on commence à donner du ris & du pain, car jusqu'alors on n'a mangé que de la viande ; on presente aussi des boüillons clairs, de chair ou de poisson, afin de les mesler avec le ris, si on le juge à propos.

On est ainsi à table serieux, grave, & sans parler, durant trois ou quatre heures. Mais quand le maistre d'hostel s'apperçoit qu'on ne mange plus, il fait signe de se lever, & on se retire durant un quart d'heure ou dans un jardin, ou dans une salle, pour s'entretenir. On revient ensuite se remettre à table, qu'on trouve garnie de toutes sortes de confitures & de fruits secs, qui servent à boire du thé.

Ces manieres trop ordonnées & infiniment gesnantes qu'on est obligé d'observer depuis le commencement jusqu'à la fin, empeschent tout le monde de manger, & on ne sent d'appetit que quand on sort tout-à-fait de table. Alors on a grande envie d'aller disner chez soy ; mais une bande de farceurs viennent à leur tour donner la comedie, qui par sa longueur extraordinaire fatigue autant que celle qu'on a joüée auparavant à table. La piece est ordinairement assez fade, on n'y garde aucune regle, on crie, on chante, on hurle ; car les

Chinois ne ſçavent guere ce que c'eſt que déclamer. Cependant il ne faut pas rire, mais loüer la politeſſe de la Chine & ſes ceremonies, ſaintement, comme on parle, inſtituées par les anciens, & obſervées avec ſageſſe par la poſterité.

Les lettres qu'ils s'écrivent les uns aux autres, renferment un autre point de civilité qui a ſes myſteres comme tout le reſte. On n'écrit point comme on parle; la grandeur des caracteres, les diſtances qu'il faut laiſſer à propos entre les lignes, les termes infinis d'honneur, que la qualité des perſonnes exige, la forme du papier, la multitude des enveloppes rouges, blanches ou bleuës, ſelon les eſtats differens où l'on eſt, & cent autres formalitez embarraſſent quelquefois les plus ſçavans, & il n'appartient pas à tous les Lettrez de ſçavoir écrire une lettre comme il faut.

Il y a mille autres régles dans l'uſage du grand monde & dans la ſocieté ordinaire qu'il faut religieuſement obſerver, ſi l'on ne veut paſſer pour barbare; & quoi qu'en pluſieurs rencontres ce ſoit plutoſt une affectation ridicule qu'une veritable politeſſe, on ne peut neanmoins diſconvenir que toutes ces coûtumes, qu'on garde ſi exactement, n'inſpirent aux peuples des

sentimens de douceur & un esprit d'ordre.

Ces trois principes de morale, c'est-à-dire le respect des enfans envers leurs parens, la veneration des sujets pour l'Empereur & les Mandarins ; l'humilité & l'honnesteté dans l'usage du monde sont d'autant plus efficaces qu'ils sont soûtenus d'une politique sage & bien entenduë. En voicy, MONSEIGNEUR, les principales maximes.

La premiere, est de ne donner jamais aucune charge à personne dans sa Province, & cela pour deux raisons. Premierement, parce qu'un Mandarin, qui n'est pas de qualité, est ordinairement mépriſé de ceux qui connoissent sa famille. Secondement, parce qu'étant quelquefois trop accrédité par le grand nombre de ses parens & de ses amis, il seroit en estat de faire ou d'appuyer une révolte, ou du moins il n'auroit pas toute la liberté qui est necessaire pour exercer la justice avec un entier desinteressement.

La deuxiéme maxime, est de retenir à la Cour les enfans des Mandarins les plus considerables qui gouvernent les Provinces, sous prétexte de les bien élever ; mais en effet, pour servir d'ôtages, en cas que

leurs peres manquent à la fidelité qu'ils doivent à l'Empereur.

La troisiéme maxime, est de pouvoir faire le procés à qui que ce soit, par tel commissaire qu'il plaist à l'Empereur de nommer, sans que la charge ou la dignité du coupable luy donne droit de le recuser. Que si l'Empereur n'est pas content du premier jugement, il peut le faire réformer par de nouveaux Juges, jusqu'à ce qu'il soit conforme à celuy de la Cour. Autrement il seroit facile par argent ou par intrigue de sauver la vie à un homme, dont la mort est quelquefois necessaire au bien de l'Etat. Au reste, disent-ils, on ne doit point craindre la passion du Prince, qui d'ailleurs ne manque jamais de voye injuste pour perdre un homme de bien, quand il veut. Mais il est important qu'il ait des moyens ordinaires & efficaces pour délivrer l'Empire d'un méchant homme.

La quatriéme maxime consiste à ne vendre aucune charge, mais à les donner toutes au merite; c'est à dire à ceux dont la vie est réglée, & qui par une étude constante ont acquis la connoissance des Coûtumes & des Loix. Pour cela on fait des informations de vie & de mœurs, sur tout quand un Mandarin passe d'une charge ordinaire

à une autre plus considerable. Pour ce qui est de la science, il y a tant d'épreuves, tant d'examens, qu'il est impossible d'échaper aux mesures qu'on prend pour s'en instruire.

Dés qu'on destine un enfant aux sciences, on luy donne un maistre, car les Villes de la Chine sont pleines d'écoles, où l'on apprend à connoistre & à écrire les caracteres, ce qui est une étude de plusieurs années. Quand cet enfant a fait des progrés considerables, on le presente à un Mandarin ordinaire pour estre examiné. S'il a la main bonne, & qu'il forme bien les caracteres, il est admis parmi ceux qui peuvent s'appliquer à l'intelligence des Livres, & aspirer ensuite aux degrez. On en distingue de trois sortes, qui répondent à ceux de Maistre és arts, de Bachelier, & de Docteur. Comme la fortune des Chinois dépend absolument de leur capacité; toute la vie est employée à l'étude. Ils apprennent par cœur les Livres classiques avec un travail incroyable, ils font des interpretations sur les loix: la composition, l'éloquence, la connoissance & l'imitation des anciens Docteurs, la délicatesse & la politesse des récens font depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de soixante, leur occupation continuelle. En quel-

ques-uns, la force ou la facilité de l'esprit abrege le travail, & on a veu des Docteurs à un âge où les autres ne sçavent que médiocrement écrire; mais ce sont là des heros parmi les Chinois, & il faut des siecles pour les former.

Les examens y sont tres-rigoureux. Les principaux Mandarins des Provinces sont les Maistres és arts; la Cour envoye un Commissaire, pour assister aux examens des Bacheliers; & c'est seulement à Pekin où se rendent de toutes parts ceux qui pretendent au Doctorat: mais comme plusieurs ne seroient pas en estat de faire la dépense du voyage, on leur fournit ce qui leur est necessaire, afin que la pauvreté ne nuise en rien au merite, & ne prive pas l'Etat de plusieurs bons officiers.

On juge de la capacité d'un chacun sur sa composition. On les renferme pour cela dans une cellule sans livres, & sans autre papier que celuy dont ils doivent se servir pour écrire. Durant qu'ils travillent ils n'ont aucune communication avec les gens du dehors, & il y a des gardes aux portes que les Mandarins tâchent, autant qu'il est possible, de rendre incorruptibles. On prend encore de plus grandes precautions pour le second examen; car de crainte que

le Commissaire envoyé de la Cour pour y présider ne se laisse luy-mesme corrompre, il luy est severement défendu de voir & de parler à personne jusqu'à ce que les examens soient finis.

Pour ce qui regarde les Docteurs, l'Empereur luy-mesme s'en mesle quelquefois; & celuy qui regne à present est plus craint que personne, non seulement à cause de son exactitude & de son équité rigoureuse, mais encore parce que c'est l'homme du Royaume le plus capable de juger de ces matieres. Dés que les docteurs sont nommez, on les luy presente; & il donne aux trois premiers des couronnes de fleurs, ou d'autres marques d'honneur qui les distinguent; il en choisit aussi quelques-uns pour remplir son Academie Imperiale, d'où ils ne sortent presque jamais que pour occuper des postes considerables dans le Royaume.

Un Docteur est toûjours riche, parce qu'il reçoit de ses parens & de ses amis une infinité de presens. Tout le monde espere avec le temps profiter de sa faveur; mais de crainte que ceux, qui sont promûs aux premiers degrez, ne se relâchent dans la suite, & n'abandonnent l'estude; ils sont encore obligez de comparoistre tres souvent aux examens où on les chastie severe-

ment, s'ils oublient leurs premieres leçons; & où on les récompense, s'ils continuënt de faire du progrés dans les sciences.

Cette politique contribue beaucoup au bon gouvernement. La jeunesse, que l'oisiveté ne manqueroit pas de corrompre, est par une occupation continuelle détournée du vice : à peine a-t-elle le temps de respirer, comment trouveroit-elle celuy qui est necessaire pour s'abandonner à ses passions. Secondement, l'estude forme l'esprit & le polit: un peuple est toûjours grossier, quand il ne cultive pas les sciences. Troisiémement, les charges sont remplies par d'habiles gens. Si on n'arreste pas les injustices que l'avarice & la corruption du cœur ont coûtume de faire, on empesche du moins celles qui viennent de l'ignorance & du déreglement de l'esprit. Quatriémement, puisqu'on donne les charges, l'Empereur peut casser aisément, quand il le juge à propos, ceux qui s'en rendent indignes. Il seroit rude de ruiner tout d'un coup une famille qui s'est épuisée pour l'acheter. On se détermineroit à la verité malgré cette consideration à punir le crime ; mais on seroit naturellement porté à tolerer un Mandarin foible, peu appliqué, trop indulgent, ou excessivement severe,

au lieu que quand la charge est un don du Prince, il peut sans violence l'oster à qui il luy plaist, pour en gratifier un autre.

Enfin la justice se rend sans rétribution. Le Juge, à qui la charge n'a rien cousté, & qui a ses appointemens reglez, ne peut rien exiger des parties; ce qui donne la facilité aux plus pauvres de pousser leur droit, sans se voir injustement opprimez par un ennemi puissant, qu'on ne pourroit faute d'argent réduire à la raison.

La politique des Chinois a pour cinquiéme maxime, de ne point souffrir que les estrangers s'establissent dans leur Empire. Le peu d'estime qu'ils en ont toûjours eue, leur a persuadé d'en user de la sorte. Ils ont apprehendé que ce mélange de nations barbares ne les aviliſt, & ne portaſt parmi eux la corruption & le desordre. La difference des peuples entraisne necessairement une diversité de coûtumes, de langues, d'humeur, & de religion. De-là naissent les querelles particuliers, les partis, & enfin les revoltes. Ce ne sont plus, disent-ils, les enfans d'une mesme famille, élevez dans les mesmes sentimens, accoûtumez aux mesmes idées; & quelque soin qu'on se donne pour les former, ce sont tout au plus des enfans adoptifs, qui n'ont jamais

cette obeïſſance aveugle, & cette affection tendre que la nature donne aux enfans pour leurs veritables peres. Ainſi quand meſme les autres peuples auroient encore de meilleures qualitez qu'eux, ce qu'ils ne ſe perſuaderont jamais, ils croyent que, pour le bien de l'Empire, ils ſont obligez de les éloigner; & c'eſt par une eſpece de miracle fait en faveur de la Religion chrétienne, qu'on y a ſouffert juſqu'icy un petit nombre de Miſſionnaires.

Cette politique eſt ſans doute tres-ſage, quand il s'agit des fauſſes religions, qui inſpirent en effet preſque toûjours des ſentimens de révolte; parce qu'elles ont eſté formées par un eſprit de cabale & de trouble. Mais il eſt bien juſte de diſtinguer les Chrétiens, dont l'humilité, la douceur, l'obéïſſance aux ſouverains ne produit que la paix, l'union & la charité parmi les peuples. C'eſt ce que les Chinois commencent à reconnoiſtre aprés un ſiecle entier qu'ils ont employé à examiner noſtre Religion. Heureux ſi non contens de la recevoir comme utile au gouvernement politique, ils l'embraſſent encore, comme neceſſaire à leur ſalut éternel.

Ils eſtabliſſent pour ſixiéme maxime, qu'on ne doit point reconnoiſtre de nobleſ-

se hereditaire, ni d'autre rang parmi les hommes que celuy où les charges les élevent. Si on en excepte la famille de Confucius, tout est peuple ou Mandarin dans la Chine : il n'y a point de terres qui ne soient roturiéres, non pas mesme celles qu'on a destinées à l'entretien des Bonzes, ou qui appartiennent aux temples des Idoles. Ainsi leurs dieux sont sujets comme les hommes aux charges de l'Etat, & obligez par des tailles & des contributions ordinaires de reconnoistre la souveraineté de l'Empire. Quand un Vice-Roy ou un Gouverneur de Province est mort, ses enfans ont comme les autres leur fortune à faire ; & s'ils ne sont pas heritiers de la vertu & de la capacité de leurs peres, le nom qu'ils portent, quelque illustre qu'il soit, ne leur donne point de qualité dans le monde.

L'avantage que l'Etat retire de cette maxime, est premierement de faire fleurir par là le commerce, que l'oisiveté de la noblesse a coûtume de ruiner. Secondement, de grossir les revenus de l'Empereur; parce que toutes les terres payent la taille. Dans les Villes, où la coûtume a establi la capitation, il n'est personne qui en soit exempt. Troisiémement, comme les familles ne se conservent point dans cet éclat, que la no-

bleſſe donne, meſme à ceux qui n'ont que des qualitez obſcures, on ne craint point qu'elles établiſſent dans les Provinces une autorité dangereuſe, que le Prince auroit peut-eſtre de la peine à contenir dans les bornes legitimes. Enfin c'eſt un maxime à la Chine qu'un Empereur, pour eſtre bien obeï, doit commander à des ſujets & non pas à des petits ſouverains.

La ſeptiéme, eſt d'entretenir en paix comme en guerre de groſſes armées, pour tenir leurs voiſins dans le reſpect, & pour eſtre toûjours en eſtat d'étouffer les revoltes domeſtiques, ou plûtoſt pour les prévenir. Autrefois il y avoit un million de ſoldats deſtinez uniquement à la garde de la grande muraille. Il n'en falloit pas moins pour entretenir les garniſons des Places frontieres, & des Villes conſiderables. A preſent on ſe contente de garder les endroits les plus importans.

Outre cela il n'y a pas moins de quinze à vingt mille hommes en chaque Province commandez par des generaux particuliers; il en faut pour conſerver les Iſles, & ſurtout celles de Haynan & de Formoſe. Les troupes ſeules de Pekin vont à plus de cent ſoixante mille chevaux. Ainſi je croy que l'Empereur dans la plus profonde paix n'a

pas moins de cinq cens mille hommes effectifs, bien payez & bien armez ſelon la coûtume du païs, c'eſt-à-dire de ſabres & de fléches. Ils ont peu d'infanterie, & dans l'infanterie point de picquiers & peu de mouſquetaires.

Ces troupes ſont fort belles, & mediocrement bonnes, parce que les Tartares ſont preſque devenus Chinois, & que les Chinois ſont toûjours les meſmes, c'eſt-à-dire mous & ennemis du travail, plus propres à briller dans une reveuë, ou dans une marche, qu'à ſe diſtinguer dans le combat. Les Tartares donnent au commencement du choc avec chaleur, & pour peu que l'ennemi plie ils profitent du deſordre; du reſte, incapables de continuer long-temps une attaque, ou de la ſoûtenir quand on les charge en bon ordre, & qu'on les pouſſe bruſquement. Le Roy, à qui j'avois l'honneur d'en parler il y a quelque temps, & qui ne dit rien que de juſte, comme il ne fait rien que de grand, en fit luy-meſme le caractere en deux mots; c'eſt-à-dire, ajoûta-t-il, que ce ſont de bons ſoldats, quand on leur oppoſe de mauvaiſes troupes: & qu'ils deviennent de fort mauvaiſes troupes, dés qu'ils ont à faire à de bons ſoldats.

La huitiéme maxime regarde les récompenſes & les punitions. Les grands hommes, qui ont ſervi utilement l'Etat, ne ſont jamais ſans récompenſe ; & parce que les Princes, quelque puiſſans qu'ils ſoient, n'ont pas aſſez de bien pour payer tous les ſervices de leurs ſujets, on ſupplée à ce défaut par des titres d'honneur que l'Empereur leur donne, ſans qu'il luy en couſte rien.

C'eſt ce qu'on appelle les differens ordres des Mandarins. Il y en a neuf, dont chacun a deux degrez. On dit, il eſt Mandarin du premier ordre, ou bien l'Empereur l'a placé au premier degré parmi les Mandarins du ſecond ordre, & ainſi des autres. Cette dignité, qui eſt purement honoraire, leur donne un rang dans les aſſemblées, dans les viſites, dans les Conſeils, mais elle ne leur donne aucun revenu. Pour multiplier ces récompenſes, dont on ſe ſert plus volontiers que de penſions, on les étend meſme juſqu'aux morts, qui ſont ſouvent créez Mandarins aprés leurs obſeques, & à qui on accorde des places d'honneur parmi les grands de la Cour, lors meſme qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'Empereur de leur donner le moindre rang entre les hommes. On leur fait quelque-

fois bastir de superbes mausolées aux dépens du public ou du Prince, & la Cour souveraine des Rites juge selon leur merite de la somme qui y doit estre employée.

Ces marques d'estime sont souvent accompagnées d'un éloge écrit de la propre main de l'Empereur, ce qui rend leurs familles illustres dans la posterité. Mais la plus insigne faveur, c'est de les déclarer saints, de leur bastir des Temples, & de leur offrir des sacrifices comme aux divinitez du pays. C'est par là que les anciens Empereurs ont souvent estabi le Paganisme, adorant eux-mesmes l'ouvrage de leurs mains, & rendant un culte souverain à des hommes, qui durant leur vie s'estimoient heureux de paroistre prosternez à leurs pieds.

On récompense aussi les actions de vertu qui éclatent dans les particuliers, quoyque peu utiles à l'Etat. Nous lisons dans leur histoire qu'on a élevé des Temples à la memoire de quelques filles qui avoient gardé toute leur vie la virginité. Et j'ay vû moy-mesme en plusieurs villes élever à des habitans d'une mediocre condition des trophées accompagnez d'inscriptions honorables, pour faire connoistre à tout le monde leur merite & leurs bonnes qualitez.

Si les Chinois récompensent le bien, ils ne sont pas moins exacts à punir les fautes les plus legeres; les chastimens sont reglez selon les crimes. Le plus ordinaire est la bastonnade qu'on donne sur le dos: quand le nombre des coups ne passe pas quarante ou cinquante, ils l'appellent un chastiment paternel. Ainsi les Mandarins y sont sujets aussi-bien que le peuple; ce n'est pas mesme une punition honteuse; & aprés l'execution, le coupable est obligé de se mettre à genoux devant le Juge, s'il est encore en estat de le faire, de se courber trois fois jusqu'à terre, & de le remercier tres-humblement du soin qu'il prend de son éducation.

Cependant ce chastiment est si rude qu'un seul coup est capable d'assommer, quand on est un peu délicat, & on voit souvent des personnes qui en meurent. Il est vray qu'on a plusieurs moyens d'adoucir ce supplice, quand l'execution se fait dans le Tribunal. Le plus facile est de donner de l'argent à ceux qui frappent, car il y en a plusieurs; & afin que les coups soient plus pesans, de cinq en cinq on change d'executeur. Mais quand le coupable les a gagnez par ses liberalitez, ils l'épargnent; & ils sçavent si bien se ménager, que malgré les

précautions du Mandarin qui eſt preſent ; le chaſtiment devient tres-leger & preſque inſenſible.

Outre cela il y a toûjours dans les Tribunaux des gens à loüer, qui s'entendent avec les petits officiers. Dés que le ſignal eſt donné, ils prennent adroitement la place du coupable, qui s'échappe dans la foule, & reçoivent pour luy le chaſtiment qui a eſté ordonné. On trouve par-tout pour de l'argent ces ſortes de ſuppléans. C'eſt un meſtier : & ainſi il y a à la Chine une infinité de gens qui ne vivent que de coups de baſton.

Ce fut par un ſemblable artifice que *Yam-quam-ſien*, fameux par la perſecution qu'il a élevée contre la Religion, échapa autrefois à la juſte condamnation de ſes Juges. Il promit une ſomme conſiderable à un homme de la lie du peuple, s'il vouloit ſe rendre au Palais pour y prendre ſon nom & ſa place. Il l'aſſura qu'il ne ſeroit tout au plus expoſé qu'à la baſtonnade, & que ſi on le mettoit enſuite en priſon, on trouveroit bien moyen de l'en faire ſortir. Ce pauvre homme déguiſé s'y trouva comme il en eſtoit convenu ; & quand l'huiſſier eut appellé à haute voix *Yam-quan-ſien*, celui-cy répondit, & cria hardiment : Me

voicy. On luy prononça sa sentence, & le Mandarin le condamna à la mort. Les officiers de la justice, qui avoient esté corrompus, se saisirent incontinent de luy, & luy mirent suivant la coûtume un baillon à la bouche; car aprés la sentence il n'est plus permis au criminel de parler. Ensuite on conduisit ce miserable au lieu du supplice où il fut cruellement executé.

La seconde espece de chastiment, est le carcan, où l'on attache le coupable au milieu des carrefours, ou à la porte des villes. Quoy qu'il ne soit pas si sensible que la bastonnade, il est néanmoins plus considerable, à cause de l'infamie qui y est attachée; & une personne qui a eu le malheur d'en estre puni est perdu pour toute sa vie de réputation.

Outre cela il y a divers genres de mort qu'on pratique differemment. On coupe le cou aux roturiers, parce que la séparation du corps & de la teste a parmi les Chinois quelque chose de honteux. Au contraire on étrangle les gens de qualité, & on prétend que c'est-là une marque de distinction; que si leur crime est scandaleux, on les traite comme le peuple, & on suspend en certaines occasions leur teste à un arbre sur les grands chemins.

Les revoltez & les criminels de Léze-Majesté sont punis du dernier supplice ; c'est-à-dire, pour parler comme eux, ils sont hachez en dix mille pieces. Car aprés que l'executeur les a attachez à unt pôteau, il leur coupe tout au tour de la teste la peau du front, qu'il arrache de force, jusqu'à-ce qu'elle soit abbatuë sur les yeux, & qu'elle leur oste la veuë des tourmens qu'ils doivent endurer. Ensuite il les coupe indifferemment en toutes les parties du corps ; & quand il est las de ce barbare exercice, il les abandonne à la populace & à la cruauté de leurs ennemis.

On fait aussi quelquefois mourir les criminels sous les verges dont on les foüette cruellement & lentement, jusqu'à-ce qu'ils ayent rendu l'esprit. Enfin la question, qui est souvent plus rude que la plus cruelle mort, est parmi eux en usage ; & c'est ordinairement en serrant les doigts & les mains qu'on la pratique.

Neuviémement, ils croyent qu'il est de la bonne politique d'exclurre en quelque maniere toutes les femmes du commerce apparent du monde, dans lequel, disent-ils, elles ne peuvent estre utiles qu'autant qu'elles se tiennent en repos ; tout leur soin se borne au domestique, où elles s'occupent

quement de l'éducation des enfans. D'ailleurs elles n'achetent, ni ne vendent rien ; & il eſt auſſi rare d'en voir dans les ruës que ſi elles eſtoient toutes religieuſes, & obligées de garder la cloſture. Les Princeſſes n'ont aucun droit à la ſucceſſion, elles ne deviennent pas meſme regentes ; & quoy-que l'Empereur puiſſe ſecrettement ſe ſervir de leurs conſeils, on trouveroit pourtant mauvais qu'il en uſaſt. En quoy les Chinois paroiſſent, ce me ſemble peu raiſonnables. Car enfin, l'eſprit & la ſageſſe ſont de l'un & de l'autre ſexe ; & un Prince n'eſt jamais plus éclairé que lorſqu'il ſçait découvrir ces tréſors, quelque part que la nature les ait cachez, ni plus prudent que quand il en profite.

Enfin, leur dixiéme maxime eſt de donner un grand cours au commerce par tout l'Empire. La politique en toute autre matiere eſt utile pour la commodité ou pour l'abondance ; mais en celle-ci elle eſt neceſſaire à la vie des peuples, qui ſeroient bientoſt reduits à la derniere extrémité, ſi le negoce venoit à manquer. Non-ſeulement le peuple s'en meſle, mais encore preſque tous les Mandarins, qui donnent leur agent à des marchands affidez, pour le faire valoir. C'eſt par ce negoce caché que *Ou-*

sanguey, petit Roy de Chensi qui avoit introduit les Tartares dans la Chine, se rendit ensuite si riche & si puissant, qu'il se trouva en estat de soûtenir long-temps la guerre contre l'Empereur.

Pour augmenter le commerce, on a permis aux estrangers de venir dans les Ports de l'Empire, qui depuis la Monarchie leur avoient toûjours esté fermez. De-là les Chinois se répandent eux-mesmes dans toutes les Indes, où ils portent la soye, la porcelaine, les drogues pour la Medecine, le sucre, les ouvrages de vernis, le vin, les poteries, & cent autres curiositez du païs. Ils vont à Batavie, à Siam, à Achim, à Malaque, & sur-tout au Japon & aux Manilles, dont ils ne sont éloignez que de peu de journées. De tous ces endroits ils rapportent de l'argent, & tout celuy qui vient du Mexique aux Philippines par la Mer pacifique, se va rendre à Canton, d'où il se répand dans l'Empire.

Mais le plus important commerce des Chinois se fait dans la Chine mesme d'une Province à l'autre; ce sont autant de Royaumes qui se communiquent leurs richesses. Celle de *Houquam* fournit principalement le ris, celle de *Canton* le sucre, celle de *Chequiam* la belle soye; *Nankin* donne

les plus beaux ouvrages en toutes sortes de matieres; le *Chensi* & le *Chansi* sont riches en fer, en chevaux, en mulets, en chameaux, & en fourrures. Le Thé vient de *Fokien*, les drogues du *Leautom*, & ainsi des autres. Ce grand commerce unit entre eux tous ces peuples, & porte l'abondance dans toutes les villes. Ce ne sont pas là, MONSEIGNEUR, les seules maximes de la politique Chinoise, il y en a une infinité d'autres; mais j'ay rapporté celles-cy comme les plus connuës & les plus essentielles à la bonté du gouvernement.

La police n'est pas moins necessaire dans les grands Etats que la politique; & c'est peut-estre la premiere maxime d'une bonne politique que de les rendre bien policez. J'entens par la police, les reglemens qu'on fait dans les villes & à la campagne pour le bon ordre & pour la commodité des peuples. Tout est ordonné à la Chine, & depuis le commencement de la Monarchie on s'est attaché à regler jusqu'aux moindres choses.

Les gens de qualité ne disputent presque jamais du rang, parce que chacun sçait parfaitement ce qui est dû à son estat, & on fut extrémement étonné il y a six ou sept ans qu'un Prince du Sang & un *Colao* eussent

pû avoir une querelle sur le point d'honneur. Voicy comme la chose se passa. La loy ordonne que le *Colao* fléchira le genou, quand il voudra parler à un Prince; mais la coûtume veut que le Prince le releve incontinent.

Ce Prince dont je parle, ne crut pas que la maniere honneste dont ceux de la maison royale en avoient usé en differentes rencontres, dût préjudicier à son droit. Il écouta un *Colao* qui s'estoit mis à genoux pour luy parler, sans luy faire aucun signe de se relever. Ce Ministre confus d'avoir esté si long-temps dans cette posture humiliante, s'en plaignit à l'Empereur, qui assembla sur le champ son Conseil. On chercha dans le ceremonial tout ce qui pouvoit contribuer à decider la question, & on fut d'autant plus embarrassé, que jusqu'alors, rien de semblable n'estoit arrivé parmi les grands.

Enfin le Conseil, qui ne voulut rien innover, jugea qu'on s'en devoit tenir à la pratique; & sans rien diminuer de l'obligation que les *Colaos* avoient de parler aux Princes du Sang à genoux, on voulut que ceux-cy eussent assez de civilité pour ne les y pas tenir long-temps. *Vous ne sçauriez trop honorer les Princes*, dit-on au *Colao*, *& vous*

avez tort de ne pas chercher toutes les occasions de leur marquer vostre profond respect. Les Princes, ajoûta l'Empereur à celuy qui avoit donné occasion à la dispute, *sont assez élevez par leur rang au-dessus des autres hommes, sans chercher avec affectation à les humilier. Rien ne peut manquer à vostre estat que la douceur & la modestie. Quand vous refuserez un honneur qu'on veut vous rendre, tout le monde conviendra que vous le meritez; mais on commencera à vous le disputer, dés que vous l'éxigerez à la rigueur.* Ainsi l'un & l'autre fut condamné, & pour ne pas faire une nouvelle loy on s'en tint à la coûtume.

Tout ce qui regarde les Princes & les Mandarins, est exactement reglé; leurs pensions, leurs maisons, le nombre des domestiques, la forme de leurs chaises, & les marques d'honneur qui les distinguent. Ainsi lorsqu'ils paroissent en public, on connoist incontinent leur dignité, & on sçait le respect qui leur est dû. Quand les Chinois estoient sur le Trône, cet ordre de distinction s'estendoit jusqu'aux particuliers; & il n'y avoit point de *Lettré* dont le rang ne fut marqué par la forme ou par la couleur de ses habits.

Les Villes mesmes ont leur figure déter-

minée ; elles doivent estre toutes quarrées, autant que le terrain le permet, de maniere que les portes soient tournées aux quatre principales parties du monde ; c'est-à-dire au Septentrion, au Midy, à l'Orient, & à l'Occident. Les maisons sont percées de mesme, & ce seroit une irregularité, si la porte ne regardoit pas précisément l'un de ces quatre costez.

La grandeur des Villes suit naturellement leur ordre. Les métropolitaines ont trois ou quatre lieuës de tour ; celles du premier ordre en ont deux, & celles du second & du troisiéme diminuënt à proportion. Cela n'est pas néanmoins si universel qu'il n'y ait quelque exception. Les ruës en sont droites, & ordinairement tirées au cordeau, larges, bien pavées, mais assez mal-propres ; parce que tous les honnestes gens vont à cheval ou en chaise. Les maisons sont basses, & presque toutes de mesme hauteur. La jalousie des maris ne permettroit pas que celles des voisins fussent plus élevées que les leurs, de crainte que les fenestres n'eussent veuë sur leurs cours ou sur leurs jardins.

Toute la Ville est divisée en quartiers : & les quartiers de dix en dix maisons ont un Chef qui doit veiller à tout ce qui s'y

passe, & avertir le Mandarin des querelles, des nouveautez, des estrangers qui y arrivent ou qui en sortent. Les maisons voisines se doivent garder mutuellement, & sont obligées de se prester main-forte en cas d'allarme; de sorte qu'elles sont responsables, par exemple, des vols nocturnes qui s'y commettent. Enfin en chaque famille les peres répondent du desordre de leurs enfans & de leurs domestiques.

Les portes des Villes sont toûjours en bon ordre, & ferment tous les soirs au commencement de la nuit, quoy-qu'il n'y ait point de guerre. Durant le jour il y a des gardes qui examinent tous ceux qui entrent; s'il est estranger, s'il vient d'une autre Province, ou d'une Ville voisine, on le connoist à son accent, à son air, à son habit, qui sont toûjours un peu differens de ceux du païs. Dés qu'on remarque ou qu'on soupçonne quelque chose de singulier, on l'arreste, ou l'on en donne avis au Mandarin. Ainsi les Missionnaires Européans, dont la phisionomie n'a rien de commun avec celle des Chinois, sont connus dés qu'ils se presentent; & ceux qui ne sont pas approuvez par l'Empereur ont souvent de la peine à continuer un long voyage.

En certains endroits, comme à Pekin,

dés qu'il fait nuit on tend les chaisnes dans toutes les ruës de traverse ; la patroüille court le long des plus grandes, où il y a d'espace en espace des corps de gardes & des sentinelles. La cavalerie fait continuellement la ronde sur les remparts ; & malheur à celuy qui se trouve alors éloigné de sa maison. Les assemblées, les bals, les visites, & toutes ces courses nocturnes ne sont bonnes, disent les Chinois, que pour les voleurs, ou pour la canaille. Les honnestes gens doivent en ce temps-là veiller à la seûreté de leurs enfans, ou prendre du repos, pour estre le jour plus en estat de procurer celuy de leurs familles.

Le jeu est également défendu au peuple & aux Mandarins. Cela n'empesche pas qu'on ne jouë, & qu'on ne perde souvent tout son bien, sa maison, ses enfans, sa femme mesme, qu'on met quelquefois sur une carte ; car il n'est point d'excés où la passion de gagner & de s'enrichir ne porte un Chinois. Mais outre que c'est un déreglement où les Tartares les ont engagez, depuis qu'ils sont les maistres, il faut encore prendre beaucoup de mesures pour se cacher ; & par consequent la loy, qui le défend, est toûjours en sa vigueur, & ne laisse pas d'empescher de grands desordres.

Ce que j'ay dit des femmes, qu'on peut joüer ou vendre, me donne lieu d'expliquer ce que la police, & non la Religion, a reglé pour les mariages. Ceux qui veulent se marier, n'ont pas comme icy la liberté de consulter leurs inclinations. Comme on ne voit point le sexe, on est obligé de s'en rapporter aux parens, ou à quelques vieilles femmes qui font mestier d'inspectrices, si j'ose parler de la sorte, & qui sont ordinairement payées pour mentir; car il est rare qu'elles fassent une peinture naturelle de la personne qu'on recherche, & qu'on luy ordonne d'examiner.

Les parens de la fille donnent toûjours quelque chose à ces émissaires, pour les obliger de flater son portrait. Il est de leur interest qu'on vante sa beauté, son esprit, son adresse; parce que les hommes à la Chine achettent leurs femmes, & en donnent plus ou moins, comme de toutes les autres marchandises, selon leurs bonnes ou leurs mauvaises qualitez.

Quand les parties ont convenu du prix, on passe le contract, & on délivre l'argent. Ensuite on se prépare de part & d'autre aux ceremonies du mariage. Le jour des nôces estant venu, on porte la fiancée dans une chaise magnifique, précedée de haut-bois,

de fifres, de tambours, & suivie de ces parens & des amis particuliers de sa maison. Elle n'emporte pour dot que ses habits de nôces, quelques nippes, & les meubles dont son pere luy fait present. Son époux magnifiquement habillé l'attend à sa porte: il ouvre luy-mesme la chaise qui est exactement fermée; & l'ayant conduite dans une chambre, il la met entre les mains de plusieurs femmes invitées à la ceremonie, qui passent ensemble tout le jour en festins & en divertissemens, tandis que le mari de son costé traite ses amis dans un autre appartement.

Comme c'est pour la premiere fois que les mariez se voyent, & que souvent ils sont l'un & l'autre peu contens de leur sort, c'est plûtost un jour de réjoüissance pour les conviez que pour eux. Les femmes, que les parens ont déja venduës, ne peuvent pas s'en dédire; mais les maris n'ont pas toûjours tant de complaisance, & il s'en est trouvé qui aprés avoir ouvert avec empressement la porte de la chaise pour recevoir leur épouse, choquez de sa figure & de son air, l'ont refermée sur le champ, & ont renvoyé avec la fille, parens, amis, conviez, & toute la ceremonie, aimant mieux perdre leur argent que de faire une si méchante acquisition.

Quand les Tartares dans la derniere guerre prirent Nankin, il se passa une chose dont les Chinois tout malheureux qu'ils estoient, ne laisserent pas de se divertir. Parmi les desordres que les victorieux commirent dans la Province, on dit qu'ils s'attacherent sur tout à ravir les femmes, afin d'en retirer ensuite de l'argent. Dés qu'ils se furent rendus maistres de la capitale, ils les renfermerent pesle-mesle dans les magazins avec les autres marchandises. Mais parce que parmi ce grand nombre il y en avoit d'âge & de beauté differentes; ils s'aviserent de les mettre toutes dans des sacs, & de les transporter ainsi au marché pour s'en défaire. Le prix en fut reglé, & on convint qu'on ne les vendroit chacune que deux ou trois écus, à condition qu'on acheteroit le sac fermé. C'est ainsi que le soldat toûjours insolent dans la prosperité, abusoit de sa victoire, & devenoit plus barbare dans la ville du monde la plus polie, qu'il n'avoit esté dans les forests de la Tartarie.

Le jour de la vente il y eut beaucoup d'acheteurs. Les uns y furent pour retrouver leurs femmes ou leurs filles, d'autres attirez par le bon marché, espererent du hazard quelque bonne fortune. Enfin la nou-

veauté du fait y attira des environs une infinité de gens. Un homme de la lie du peuple, qui n'avoit en tout son bien que deux écus, les donna, & se chargea d'un sac comme les autres; mais dés qu'il fut hors de la foule, soit curiosité, soit compassion pour la personne qui se plaignoit, il s'arresta, & ne put s'empescher de l'ouvrir. Il vit une vieille, que l'âge, la douleur, le mauvais traitement avoient renduë hideuse; & il en fut si outré, que de dépit il se mit en devoir de jetter la vieille & le sac dans la riviere, pour se consoler au moins par là de la perte de son argent.

Alors cette sage matrone luy dit: Mon fils vous n'estes pas si mal partagé que vous pensez; consolez-vous; vostre fortune est faite: prenez seulement soin de ma vie, & j'auray soin de rendre la vostre plus heureuse qu'elle n'a esté par le passé. Ces paroles l'adoucirent un peu. Il conduisit cette Dame dans une maison voisine, où elle luy déclara sa qualité & son bien. Elle appartenoit à un Mandarin tres-considerable d'une Ville prochaine, à qui elle écrivit sur le champ. On luy envoya un équipage proportionné à son estat: elle mena avec elle son Liberateur, & luy fit dans la suite un parti si avantageux qu'il n'eut pas sujet de

plaindre les deux écus qu'il avoit avancé pour elle.

Pour revenir aux mariages des Chinois, j'ajoûteray qu'il n'eſt pas permis aux maris de repudier leurs femmes, ſi ce n'eſt en cas d'adultere & en quelques autres occaſions qui ſont tres-rares; pour lors ils les vendent à qui il leur plaiſt, & en achetent une autre. Parmi les gens de qualité cela n'arrive guere, mais le peuple en uſe ordinairement ainſi. Que ſi un homme eſtoit aſſez hardi que de vendre ſa femme ſans raiſon, celuy qui l'achette & celuy qui la vend ſont feverement punis; ſans pourtant obliger le premier mari à la reprendre.

Quoi-qu'en chaque famille il n'y puiſſe avoir qu'une femme légitime, il eſt néanmoins permis de prendre autant de concubines qu'on en veut; tous leurs enfans ont également droit à la ſucceſſion, parce qu'ils ſont cenſez appartenir à la veritable femme; ils l'appellent tous leur mere, elle eſt en effet l'unique maiſtreſſe de la maiſon; les concubines la ſervent, l'honorent, & n'ont d'autorité qu'autant qu'elle veut bien leur en communiquer.

Les Chinois trouvent eſtrange que les Européans en uſent autrement; cependant ils conviennent que nous ſommes en cela

plus moderez qu'eux. Mais quand nous leur representons la jalousie, les querelles, les procés que la multitude des femmes cause dans les familles, ils répondent qu'on trouve par tout des inconveniens & du désordre ; mais que peut-estre il y en a plus de n'avoir qu'une femme, que d'en prendre plusieurs. Le meilleur, disent-ils ; seroit de n'en avoir point du tout.

Quoy-que les Chinois soient infiniment jaloux, & qu'ils ne donnent pas mesme la liberté aux femmes de parler en secret à leurs propres freres, bien-loin de les abandonner à tout ce que la curiosité & la galanterie ont establi en Europe, il se trouve néanmoins des maris assez complaisans pour leur permettre les derniers crimes ; ils se marient mesme à cette condition : Et ceux qui sont engagez en cet estat (car il y a une certaine communauté de gens qui vivent de la sorte) n'ont point droit d'empescher les gens de mauvaise vie, de frequenter leur maison, & d'abuser de la facilité ou de la passion dereglée de leurs femmes. Mais ces familles sont parmi les Chinois en abomination, & passent tellement pour infames, que leurs enfans, quelque mérite & quelque capacité qu'ils ayent, ne peuvent jamais aspirer aux de-

grez, ni entrer dans aucun employ honorable.

De tous les reglemens de police, il n'y en a point qui ait plus occupé les Chinois que l'ordre des temps & des festes. L'Empereur entretient plus de cent personnes pour mettre en estat le Calendrier qu'on fait chaque année tout de nouveau, & qu'on distribuë avec ceremonie à tous les Vice-Rois des Provinces. On y regle le nombre des mois, qui est ordinairement de douze, & quelquefois de treize; parce que ce sont des mois lunaires, qui doivent s'accorder avec le cours du soleil. Les Equinoxes, les Solstices, les entrées dans les signes, y sont déterminez. On y voit les éclypses de soleil & de lune avec le temps auquel elles doivent arriver non-seulement à Pekin, mais encore en toutes les capitales des Provinces. Le cours des planettes, leur lieu dans le Zodiaque, leurs oppositions, leurs conjonctions, leurs approches des étoiles, & tout ce que l'Astronomie enseigne de plus curieux y est exactement calculé. On y mesle aussi divers points d'Astrologie judiciaire, que l'ignorance & la superstition ont inventé touchant les jours heureux ou malheureux, & les temps propres aux mariages, aux bâtimens, au com-

mencement des voyages. Le peuple se conduit ordinairement par ces préventions ; mais l'Empereur & les gens d'esprit ne s'en embarrassent guere.

Quoi qu'il n'y ait point d'horloges publiques comme en Europe, le jour est néanmoins divisé en vingt-quatre heures, qui ont chacune leur nom particulier, & qui commencent à minuit. On m'a dit qu'autrefois ils le partageoient en douze, dont chacune en contenoit huit ; ce qui donnoit au jour naturel quatre-vingt-seize parties, qu'on distinguoit exactement dans les calculs. Mais sur leurs cadrans solaires (car ils en ont de tres-anciens) ils marquoient de quatre en quatre divisions une espece d'*avant-quart*, qui tous ensemble faisoient vingt-quatre petites parties, dont la somme estoit égale à quatre divisions generales, afin que tout le cercle fust partagé en cent parties égales.

Cette operation paroist assez irréguliere, & je ne voy pas l'usage qu'ils en vouloient faire. Depuis qu'ils ont receu le nouveau Calendrier des Missionnaires, ils ont reformé leurs cadrans sur les nostres, & ils comptent à peu-prés comme nous. Il est seulement à remarquer que de deux heures ils n'en font ordinairement qu'une, & qu'ainsi

ils n'uſent pour les nommer que de douze noms principaux, leſquels avec dix autres termes inventez à plaiſir, font par leur combinaiſon une révolution de ſoixante, qui leur tient lieu de cycle, & qui ſert à marquer les differentes années. Je n'oſe entrer, MONSEIGNEUR, en tout ce détail, qui ſeroit ennuyeux, & qui d'ailleurs a eſté exactement expliqué par les relations précedentes.

Pour ce qui eſt du peuple, il n'y entend point fineſſe; & il ſe contente, pour regler ſon temps, de remarquer le lever & le coucher du ſoleil avec l'heure du midy. On ſe ſert la nuit de cloches & de tambours qu'on frappe continuellement, & qui en diſtinguent les cinq veilles.

Ce qui regarde la monnoye courante eſt aſſez ſingulier. On a des deniers de cuivre, ronds, troüez par le milieu pour eſtre enfilez plus facilement, qui ſont couverts de pluſieurs caracteres; le métail n'en eſt ni pur, ni battu; & quoi-qu'ils ſoient épais, on peut facilement les rompre avec les doigts, quand on a de la force; il en faut dix pour faire un ſou; dix ſous font la dixiéme partie de leur écu; qu'on nomme *Leam*, que les Portugais appellent dans les Indes *Taël*, & qui revient à quatre livres deux ſols deux deniers $\frac{22}{72}$.

Cependant cet écu des Chinois n'eſt pas une piece de monnoye frappée au coin, comme nous le pratiquons en Europe ; l'argent qui a cours dans l'Empire n'a point de figure particuliere, ce ſont des lingots, ou des morceaux de forme irreguliere qu'on reçoit au poids, & qu'on peut couper ſi l'on doute de ſa bonté. Ils en uſent ainſi pour empeſcher la fauſſe monnoye, & ils ſont ſi accoûtumez à juger du titre da l'argent par la ſeule veuë, qu'ils ne s'y méprennent preſque jamais, pourvû qu'il ſoit fondu à leur maniere.

Trois choſes en font connoiſtre la bonté; la couleur, les trous qui ſe forment dans la partie de l'argent attachée au creuſet, & les differens cercles qui paroiſſent dans la ſurface expoſée à l'air, quand on l'a fondu. Si la couleur eſt blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, preſſez & déliez ſur-tout auprés du centre, l'argent eſt fin : mais il eſt meſlé plus ou moins, ſuivant qu'il perd de ces trois proprietez que je viens de remarquer.

Pour s'expliquer en cette matiere, ils diviſent le titre en cent parties, comme nous renfermons toute la pureté de l'or en vingt quatre carats. On reçoit dans le commerce ordinaire l'argent depuis quatre-

vingt juſqu'à cent. Quand il eſt de plus bas aloy on le rejette, & ceux qui s'en ſervent ſont punis. L'argent de France n'a cours que ſur le pied de quatre-vingt quinze; & meſme les connoiſſeurs ne l'eſtiment que quatre-vingt-trois tout au plus. Ainſi en cent onces de noſtre argent, il y en a ſept d'alliage, ou, ce qui eſt le meſme, il n'y a que la valeur de quatre-vingt treize onces d'argent fin.

Pour ce qui eſt de l'or, les Chinois ne le mettent point au rang des monnoyes, non plus que les pierres précieuſes; on l'achete comme les autres marchandiſes, & c'eſt un fort bon commerce pour les Européans; parce qu'il eſt à la Chine à l'égard de l'argent comme un à dix, au lieu qu'icy il vaut quinze fois davantage, de ſorte qu'on y gagne ordinairement le tiers.

Comme tout ſe vend au poids, l'uſage a introduit une eſpece de petites balances portatives, renfermées dans un eſtui de vernis fort leger & fort propre; elles reviennent à la balance Romaine, eſtant compoſées d'un petit plat, d'un bras & d'un poids courant. Le bras eſt d'yvoire ou d'ébenne, de la figure, de la groſſeur & de la longueur d'une plume à écrire, diviſé en de tres-petites parties ſur trois faces

differentes, & suspendu par des fils de soye à l'un des bouts en trois differents points, pour mieux peser toutes sortes de poids. Elles sont d'une grande précision ; & dans celles qui ont une longueur un peu considerable, la milliéme partie d'un écu fait pancher sensiblement le plat de la balance.

Il s'en trouve de deux sortes ; les plus exactes, & les plus conformes aux anciennes balances, qui se gardent encore dans les tribunaux, s'accordent parfaitement à nostre monnoye, depuis qu'elle a esté augmentée de la sixiéme partie. De sorte que chaque division est précisément d'un sou ; ainsi soixante & douze sous Chinois pesez à cette balance font exactement nostre écu. Mais les balances ordinaires, & qui ont le plus de cours parmi le peuple, sont tant soit peu differentes, & nostre écu emporte ordinairement soixante & treize divisions ; ce que j'ay crû devoir remarquer, afin de mieux concevoir ce que les diverses relations en ont pû rapporter.

La livre Chinoise se divise comme la nostre en 16. onces ; chaque once en 10. gros, qu'ils appellent *tçien* ; chaque gros en 10. deniers, & chaque denier en 10. grains. Il y a encore plusieurs autres divisions, qui décroissent toûjours de dix en

dix, & que je ne puis expliquer faute de termes qui nous manquent. Quoi-que ces petites especes soient insensibles dans les balances, on ne laisse pas de s'en servir dans les grands marchez, où leur multiplication fait à la fin des sommes considerables. Si nous supposons donc que nostre écu pese trois dragmes, ou 21. deniers & 8. grains, la livre Chinoise contiendra 19. onces Françoises, trois dragmes, 2. deniers $13\frac{67}{73}$. Et au contraire la livre Françoise n'en contiendra de celle de la Chine que 13. onces 1. gros 4. deniers, en prenant ces derniers termes de la maniere que je l'ay expliqué cy-dessus.

Pour ce qui regarde la mesure commune de l'Empire, on en a parlé differemment; parce que ceux qui en ont écrit se sont servis des differentes mesures qui se trouvent dans les Provinces. Je les ay toutes examinées soigneusement, & j'ay crû devoir m'arrester à celle du Pere Verbiest, dont on se servoit dans le tribunal des Mathematiques. On peut donc compter que le pied Chinois n'est point sensiblement different du nostre; c'est-à-dire du pied de Roy, ou du pied du Chastelet. Ce n'est pas que dans le rapport, que j'en ay exactement fait, le nostre ne le surpasse d'une centiéme

parties ; mais cette petite difference parmi les Chinois s'évanoüit dans la pratique, si l'on considere qu'ils ne s'attachent pas avec tant de précision que nous à ces sortes de mesures, lesquelles ils donnent au peuple pour l'usage, & non pas pour servir de matiere de dispute & de rafinement.

La police des Chinois n'est pas seulement pour les Villes, elle s'étend encore dans les grands chemins, qu'elle a soin d'embellir, & de rendre faciles. Les canaux sont bordez en plusieurs endroits de quais de pierre de taille pour la commodité des voyageurs, & on y voit une infinité de ponts, qui font la communication des terres & des villages. On fait aussi passer l'eau dans presque toutes les villes des Provinces meridionales, afin de rendre leurs fossez plus seurs, & leurs ruës plus agreables. Dans les terres basses & aquatiques on éleve des digues d'une longueur prodigieuse, afin que les chemins de terre soient pratiquables ; & quand les montagnes ferment les passages, il n'y a point de dépense qu'on ne fasse pour y creuser des routes aisées.

Celle qui conduit de Signanfou à Hamtchoum est une des choses des plus merveilleuses. On dit, car je n'y ay pas esté, que les Chinois ont non-seulement coupé la

montagne en banquette par un des coſtez qui n'avoit aucune pente ; mais qu'en ſe ſervant de pluſieurs longues poutres engagées par un bout dans le rocher, ils ont fait en l'air un chemin tout le long des montagnes en forme de galerie ſuſpenduë ; ce qui ne laiſſe pas de donner de l'inquiétude à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, & qui craignent toûjours quelque accident. Mais les gens du pays ſont extrémement hardis. Ils ont des mulets formez pour ces routes, & ils paſſent avec autant de fermeté ſur ces précipices affreux, que s'ils voyageoient dans les plus beaux chemins du monde. En quelques autres endroits je me ſuis trouvé tres-ſouvent dans un fort grand danger, pour avoir ſuivi trop aveuglément mes guides.

Pour ce qui regarde les chemins ordinaires, on ne ſçauroit aſſez admirer les ſoins qu'on a pris de les rendre commodes. Ils ſont de quatre-vingts pieds de large ou environ ; la terre en eſt legere & ſe ſeche facilement dés que la pluye a ceſſé. En certaines Provinces on y voit à droit & à gauche comme ſur nos ponts, des banquettes pour les gens de pied, qui ſont terminées des deux coſtez par une ſuite continuelle de grands arbres en forme d'allées, & ſou-

vent renfermées entre deux murailles de terre de huit ou dix pieds de haut, pour empescher les voyageurs d'entrer dans la campagne. Ces murailles ont leurs ouvertures, qui répondent aux chemins de traverse, & qui aboutissent de toutes parts à de gros villages.

De demi-lieuë en demi-lieuë le chemin est traversé par une espece d'arc de triomphe fait de bois, & élevé à la hauteur de trente pieds, qui est percé par trois grandes portes, au-dessus desquelles on a écrit sur une large frise en caracteres qu'on peut lire de cent pas, la distance de la Ville prochaine d'où l'on est parti, & celle de la Ville où la route meine. Ainsi les guides ne sont pas necessaires, & l'on sçait à tout moment où l'on va; d'où l'on vient, combien on est avancé, & ce qu'il reste encore de chemin à faire.

Le soin qu'on a pris de mesurer toutes ces distances au cordeau, fait qu'elles sont ordinairement seures; cependant elles ne paroissent pas toûjours égales, à cause que les lieuës sont plus grandes dans certaines Provinces, & plus petites en quelques autres. Il est aussi arrivé dans la suite des temps que ces arcs estant ruinez n'ont pas toûjours esté rebastis exactement dans la

mesme

meſme lieu ; mais generalement parlant ils peuvent ſervir de regle pour la meſure des chemins, outre qu'ils en ſont en pluſieurs endroits un veritable ornement.

Sur le bord de ces meſmes chemins on a baſti de demi-lieuë en demi-lieuë une petite tour de terre où l'on arbore l'étendart de l'Empereur, tout proche eſt une maiſon propre à loger les ſoldats ou plûtoſt les payſans de garde. On s'en ſert dans un temps de révolte, ou bien meſme en tout autre temps, s'il eſt neceſſaire de donner quelque avis important, pour porter de main en main des lettres ; mais ſur tout ils ont ſoin d'arreſter les voleurs des grands chemins.

Tout homme armé qui paſſe, eſt obligé de dire qui il eſt, d'où il vient, où il a ordre de ſe rendre ; il doit auſſi montrer ſa commiſſion. De plus ces gardes, en cas d'allarme, preſtent main forte aux voyageurs, & arreſtent tous ceux qui ſont ſoupçonnez ou accuſez de larcin. Parmi le nombre infini d'habitans, qui ſont à la Chine, & dont pluſieurs ont bien de la peine à ſubſiſter, il ſemble qu'on devroit trouver à tout moment des voleurs ; cependant on y voyage auſſi ſeûrément qu'en France, & j'y ay fait deux mille lieuës, parcourant preſ-

que toutes les Provinces, sans jamais avoir esté en danger d'estre volé, qu'une seule fois. Quatre cavaliers inconnus me suivirent un jour tout entier ; mais le grand nombre des voyageurs, qui rempliſſoient les chemins par où j'estois obligé de passer, ne leur laiſſerent pas un moment de libre pour faire leur coup.

Les Postes sont reglées dans tout l'Empire aussi-bien qu'en Europe; mais c'est l'Empereur seul qui en fait la dépense, & qui entretient pour cela une infinité de chevaux. Les courriers partent de Pekin pour les Capitales des Provinces ; le Vice-roy, qui y reçoit les dépesches de la Cour, les communique incontinent par d'autres courriers, aux Villes du premier ordre : celles-cy les envoyent aux Villes du second ordre, qui sont de leur dépendance ; & celles du second ordre aux Villes du troisiéme. Ainsi toutes les Provinces & toutes les Villes ont communication les unes avec les autres, Quoi-que ces Postes ne soient pas establies pour les particuliers, on ne laisse pas de s'en servir en donnant quelque chose au maistre du bureau, & tous les Missionnaires en usent avec autant de seûreté, & avec beaucoup moins de dépense, que nous ne faisons icy.

Comme il eſt d'une extréme importance que les courriers arrivent à temps, les Mandarins ont ſoin de tenir tous les chemins en eſtat ; & l'Empereur pour les y obliger plus efficacement fait quelquefois courir le bruit, qu'il doit luy-meſme viſiter certaines Provinces. Alors les Gouverneurs n'épargnent rien pour en réparer les chemins, parce qu'il y va ordinairement de leur fortune, & quelquefois de leur vie, s'ils ſe negligeoient ent ce point.

Un jour que je paſſois auprés d'une Ville du troiſiéme ordre dans la Province de Chenſi, on me dit que le Gouverneur venoit de ſe pendre par deſeſpoir, parce qu'il ne pouvoit faire aſſez toſt réparer un endroit par où l'Empereur devoit ſe rendre à la Capitale. Il n'y vint pourtant pas, & le Mandarin auroit couru moins de riſque, s'il ne ſe fuſt pas tant preſſé. Mais quelque ſoin que les Chinois ſe donnent pour diminuer la peine des voyageurs, on y ſouffre neanmoins preſque toûjours une incommodité tres-conſiderable, à laquelle ils ne peuvent remedier.

Les terres qui ſont tres-legeres & toûjours battuës par une infinité de gens qui vont & viennent, à pied, à cheval, ſur des chameaux, dans des littieres & ſur des cha-

riots, deviennent en Esté un amas prodigieux de poussiere tres-fine, qui estant élevée par les passans, & poussée par le vent, seroit quelquefois capable d'aveugler, si on ne prenoit des masques ou des voiles. Ce sont des nuages épais, au travers desquels il faut continuellement marcher, & qu'on respire au lieu d'air pendant les journées entieres. Quand la chaleur est grande & le vent contraire, il a que les gens du pays qui puissent y résister, & j'ay quelquefois esté obligé malgré moy, de rebrousser chemin.

Mais de tous les reglemens de police, il n'en est point qui contribuent davantage au bon ordre, que ceux qu'on a establis pour la levée des deniers publics. On ne voit point à la Chine cette multitude de Commis & de Partisans dont l'Europe est inondée. On a mesuré toutes les terres, on a compté toutes les familles; & ce que l'Empereur doit retirer des fruits, ou de la capitation, est déterminé. Chacun porte sa contribution aux Mandarins ou aux Gouverneurs des Villes du troisiéme ordre, car il n'y a point de Receveur particulier. Les biens de ceux qui y manquent ne sont point confisquez, de crainte que par là toutes les familles ne se ruinassent; mais on met les

gens en prison, & on les bastonne jusqu'à-ce qu'ils ayent satisfait.

Ces petits Mandarins rendent compte de leurs recettes à un Officier general de la Province, qui répond à la Cour souveraine des finances. Une grande partie des deniers royaux se consomme dans les Provinces par les pensions, les appointemens, le payement des troupes, les ouvrages publics : le reste est porté à Pekin pour les besoins ordinaires du Palais & de la Ville où l'Empereur entretient plus de cent soixante mille hommes de troupes reglées, à qui, aussi-bien qu'à tous les Mandarins, on distribuë tous les jours de la viande, du poisson, du ris, des pois, de la paille, selon l'estat d'un chacun, sans compter la solde ordinaire qui leur est regulierement payée.

Ce qu'on tire des Provinces du midy, & qu'on a soin toutes les années de faire transporter sur le grand canal par les barques Imperiales, est plus que suffisant pour fournir à cette dépense : mais on craint si fort de se trouver court, que les magasins de Pekin ont toûjours du ris pour trois ou quatre années d'avance. Il se conserve longtemps, pourvû qu'on ait soin de l'éventer & de le brasser ; & quoiqu'il ne soit ensuite ni si bon au gouſt, ni si beau que le ris nou-

veau, on tient qu'il est plus nourrissant & plus sain.

Ces troupes nombreuses, qui entourent toûjours l'Empereur, bien entretenuës, biens payées, & parfaitement disciplinées, devroient estre formidables à toute l'Asie; mais l'oisiveté & le peu d'occasions qu'elles ont de s'aguerrir, contribuent autant que leur mollesse naturelle à les affoiblir. Les Tartares occidentaux comptent pour rien leur nombre, & ils disent otdinairement pour s'en mocquer, qu'un cheval de Tartarie, qui hannit, est capable de mettre en fuite toute la cavalerie Chinoise.

Cependant on se donne beaucoup de soin pour avoir de bonnes troupes. Les Officiers ne sont admis dans un corps, qu'apres avoir fait preuve de force, d'adresse & de science militaire. On les examine régulierement; de sorte que comme il y a des Docteurs parmi les gens de lettres, on en fait aussi parmi les gens de guerre.

Ces Officiers font faire regulierement l'exrcice aux troupes, ils forment des escadrons, ils ont leur marche, ils défilent en ordre, ils se choquent, ils se rallient au son du cor & des trompettes; ils sont mesme fort adroits à tirer de l'arc, & à manier le sabre: mais dans l'occasion ils se décon-

certent facilement, & le moindre effort les met en desordre. Cela vient de ce qu'on ne les éleve point avec ces sentimens d'honneur qu'on inspire en France aux enfans, dés qu'ils sont en estat de connoistre les armes. On parle toûjours aux Chinois de gravité, de politique, de loix, de gouvernement. On leur met continuellement des livres & des caracteres devant les yeux, & jamais une épée entre les mains. De sorte qu'ayant passé leur jeunesse dans les affaires ou dans le barreau, ils ne se sentent guere de courage que pour défendre hardiment une méchante cause, & ne s'engagent dans les troupes, que dans l'esperance qu'il n'y aura point de guerre. La politique Chinoise empesche par cette éducation beaucoup de troubles domestiques; mais en mesme temps elle expose les peuples aux guerres étrangeres, qui sont encore plus dangereuses.

Voilà, MONSEIGNEUR, une idée generale du gouvernement de la Chine, dont on a parlé avec admiration, & qui est en effet admirable par son antiquité, par la sagesse de ses maximes, par la simplicité & l'uniformité de ses loix, par les exemples de vertu qu'il a produit dans une longue suite d'Empereurs, par le bon ordre qu'il a

conservé parmi les peuples, malgré les guerres civiles & estrangeres ; mais sujet, comme toutes les choses de ce monde, a beaucoup d'inconveniens ; c'est-à-dire aux révoltes qui ont souvent desolé les Provinces, à l'injustice de plusieurs Rois qui ont abusé de leur pouvoir, à la cupidité des Mandarins qui oppriment souvent les peuples, aux invasions des étrangers, à l'infidelité des domestiques, & à une infinité de révolutions qui auroient peut-estre changé l'Etat, si des peuples plus policez que les Tartares eussent esté assez voisins de la Chine, pour y introduire leur gouvernement particulier.

Je n'oserois me flater, MONSEIGNEUR, d'avoir par ce long discours, ajoûté quelque chose à ce fonds de belles connoissances que vous avez puisées dans les meilleures sources de l'antiquité, dans les conversations des plus habiles gens de l'Europe, dans le maniement des plus importantes affaires, & ce qui est encore davantage, dans vostre propre génie, qui vous a rendu (si j'ose parler ainsi) l'homme de tous les pays & le sage de tous les siecles.

Mais je suis du moins persuadé que vous aurez esté bien-aise de voir que les plus seûres maximes de la bonne politique ne

ſont pas tout-à-fait étrangeres à l'Orient, & que ſi la Chine ne forme pas d'auſſi grands Miniſtres que vous, elle en a du moins qui peuvent ſentir ce que vous valez, qui pourroient meſme vous ſuivre, s'ils vous connoiſſoient, & profiter de vos exemples. Je ſuis avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE X.

A Monseigneur

LE CARDINAL DE BOÜILLON.

De la Religion ancienne & moderne des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Je ne suis pas surpris que vostre Alteſſe ſe ſoit fait un plaiſir d'entendre parler de la Chine. Il n'appartient qu'aux grands Princes de ſçavoir à fond ce qui regarde les differens Eſtats du monde, & de juger comme il faut de la grandeur & de la puiſſance des Empires. Dieu qui les a fait naiſtre pour le gouvernement des Nations, leur a en meſme temps donné un diſcernement particulier pour le bien connoiſtre. Ainſi, MONSEIGNEUR, ſi j'ay pris la liberté de vous dire ce que pluſieurs années de voyages m'ont découvert en cette matiere, c'eſt moins pour vous en inſtruire, que pour apprendre de voſtre Alteſſe le jugement qu'il en faut porter.

Cela eſt encore beaucoup plus vray, lorſqu'on a l'honneur de vous parler de la Religion des peuples. C'eſt un endroit qui vous touché d'une maniere particuliere ; & je puis dire que ſi voſtre qualité, voſtre eſprit, voſtre profonde érudition vous ont fait noſtre Juge ſur tout le reſte, voſtre éminente dignité dans l'Egliſe nous oblige, quand il s'agit des choſes ſaintes, de vous écouter, & de vous conſulter comme noſtre Oracle.

C'eſt en cette veuë, MONSEIGNEUR, que je vous preſente aujourd'huy ces Memoires avec quelques reflexions que l'uſage des Chinois & la lecture des Livres m'ont fait faire ſur leur Religion, perſuadé qu'aprés les differentes opinions, & les longues diſputes qui ont depuis un ſiecle partagé ſur ce point les plus ſçavans Miſſionnaires, on ne ſçauroit prendre un meilleur parti, que de s'en tenir à ce que voſtre Alteſſe en voudra bien déterminer elle-meſme.

LA Religion a toûjours eu quelque part dans l'établiſſement des grandes Monarchies, qui ne peuvent guere ſe ſoûtenir, ſi les eſprits & les cœurs ne ſont fortement liez enſemble par le culte exterieur de quel-

que Divinité ; car les peuples sont naturellement superstitieux, & se conduisent bien plus par la foy que par la raison. C'est pour cela que les anciens Legislateurs ont toûjours employé la connoissance du veritable Dieu, ou les trompeuses maximes de l'idolatrie, pour soûmettre les nations barbares au joug de leur gouvernement.

La Chine, plus heureuse dans ses commencemens, que nul autre peuple du monde a puisé presque dans la source, les saintes & les premieres veritez de son ancienne Religion. Les enfans de Noé, qui se répandirent dans l'Asie Orientale, & qui probablement fonderent cet Empire, témoins eux-mesmes durant le déluge, de la toute-puissance du Createur, en avoient donné la connoissance, & inspiré la crainte à leurs descendans ; les vestiges que nous en trouvons encore dans leur histoire, ne nous permettent presque pas d'en douter.

Fohi, premier Empereur de la Chine, nourrissoit avec soin en sa maison sept especes d'animaux, pour servir aux sacrifices qu'on offroit au Souverain Esprit du Ciel & de la terre. C'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé *Paohi*, c'est-à-dire *victime* ; nom que les plus grands Saints du vieux & du nouveau Testament se feroient

fait honneur de porter, & qui estoit reservé pour celuy qui s'est également fait victime pour les Saints & pour les pecheurs.

Hoamti, troisiéme Empereur, bastit un temple au Souverain Seigneur du Ciel; & si la Judee a eu l'avantage de luy en consacrer un plus riche & plus magnifique, sanctifié mesme par la presence & par les prieres du Redempteur; ce n'est pas une petite gloire à la Chine; d'avoir sacrifié au Createur dans le plus ancien temple de l'Univers.

Tçhoen-hio, cinquiéme Empereur, ne crut pas ensuite, devoir renfermer dans un seul lieu ces hommages. Il nomma des Prestres ou des Mandarins Ecclesiastiques en diverses Provinces, pour présider aux sacrifices. Il leur ordonna sur tout que le service divin se fist avec respect, & qu'on observast religieusement toutes les ceremonies.

Tiko son successeur ne fut pas moins appliqué à ce qui regardoit la Religion. On raconte dans l'histoire, que l'Imperatrice sa femme estant sterile, demanda à Dieu des enfans avec une si grande ferveur durant le temps du sacrifice, qu'elle conçut peu de jours aprés, & accoucha dans la suite d'un fils celebre par quarante Empereurs con-

ſecutifs, que ſa famille donna à la Chine. *Yao* & *Chun*, les deux Princes qui luy ſuccederent, ſont ſi fameux par leur pieté, & par la ſageſſe de leur gouvernement, qu'il y a bien de l'apparence que ſous leurs regnes la Religion fut encore plus floriſſante.

Il eſt auſſi fort croyable que les trois familles ſuivantes ont toûjours conſervé la connoiſſance de Dieu durant prés de deux mille ans, ſous les regnes de quatre-vingts Empereurs; puiſque les plus ſçavans interpretes Chinois ſoûtiennent qu'avant les ſuperſtitions dont l'impieté du Dieu *Fo* infecta la Chine, on n'avoit jamais vû d'idoles ou de ſtatuës parmi le peuple. Il eſt certain que durant tout ce temps on recommanda toûjours aux Princes l'obſervation des maximes de l'Empereur *Yao*, dont la premiere & la plus eſſentielle regardoit le culte du Souverain Maiſtre du monde; & quoy-qu'il y en ait eu d'aſſez impies pour s'en éloigner, juſqu'à menacer meſme le Ciel, & à le provoquer follement au combat, ils ont neanmoins tous eſté regardez comme des monſtres, & les autres ont preſque toûjours donné beaucoup de marques de religion.

Vou-vam, Fondateur de la troiſiéme race, offroit luy-meſme des ſacrifices ſelon

l'ancienne couſtume ; & ſon frere, qui l'aimoit tendrement, & qui le croyoit encore neceſſaire à l'Etat, le voyant un jour en danger de mourir, ſe proſterna devant la Majeſté divine pour en obtenir la guériſon. *C'eſt vous, Seigneur,* luy dit-il en pleurant, *qui l'avez donné aux peuples ; c'eſt noſtre Pere, c'eſt noſtre Maiſtre. Si nous ſommes dans le déſordre, qui peut mieux que luy nous ramener au bon chemin ? & ſi nous ſuivons exactement ce que vous luy inſpirez de nous enſeigner, pourquoy nous puniſſez-vous par ſa perte ? Pour moy, Seigneur,* ajoûta ce bon Prince, *je ſuis peu utile en ce monde ; s'il vous faut une victime, je vous offre de tout mon cœur ma vie en ſacrifice, pourvû que vous conſerviez mon Maiſtre, mon Roy, & mon Frere.* L'hiſtoire aſſeûre qu'il fut exaucé, & qu'il mourut en effet aprés ſa priere. Exemple, qui prouve manifeſtement, que non-ſeulement l'eſprit de la Religion s'eſtoit conſervé parmi ces peuples, mais qu'on y ſuivoit encore les maximes de la plus pure charité, qui en fait la perfection & le caractere.

Mais *Tchim-vam,* ſon fils & ſon ſucceſſeur, donna ſur la fin de ſa vie des marques ſi éclatantes de ſa pieté, qu'elles ne nous laiſſent aucun lieu de douter de la verité

que j'ay avancée. Voicy comme en parlent les anciens Livres des Chinois. Ce Prince, disent-ils, qui avoit toûjours reglé sa conduite par les ordres du souverain Empereur du Ciel, tomba dangereusement malade la cinquantiéme année de sa vie, & la trente-septiéme de son regne. Dés qu'il connut le danger où il estoit, il assembla les principaux officiers de sa Cour, dans le dessein de declarer son successeur; & afin de ne manquer à rien de ce qui se pratique en semblables occasions, il se leva de son Trône où il s'estoit fait porter: il voulut qu'on luy lavast les mains & le visage, qu'on le revestit des ses habits Imperiaux, qu'on luy mist sur la teste son Diadême; & ensuite s'estant appuyé sur une table de pierre precieuse, il parla de cette sorte à l'assemblée.

» Ma maladie devient tous les jours plus
» dangereuse, car c'est ainsi que le Ciel l'or-
» donne, & je crains que la mort ne me sur-
» prenne; ainsi j'ay crû estre obligé de vous
» apprendre mes dernieres volontez. Vous
» sçavez quelle a esté la reputation de mon
» pere & de mon ayeul, & combien éclatans
» ont paru les exemples de vertu qu'ils ont
» donnez à tout l'Empire. J'estois tres-indi-
» gne d'occuper la place de ces grands hom-

mes ; je leur ay neanmoins ſuccedé ; mais « j'avouë de bonne foy mon ignorance & « mon peu d'habileté. «

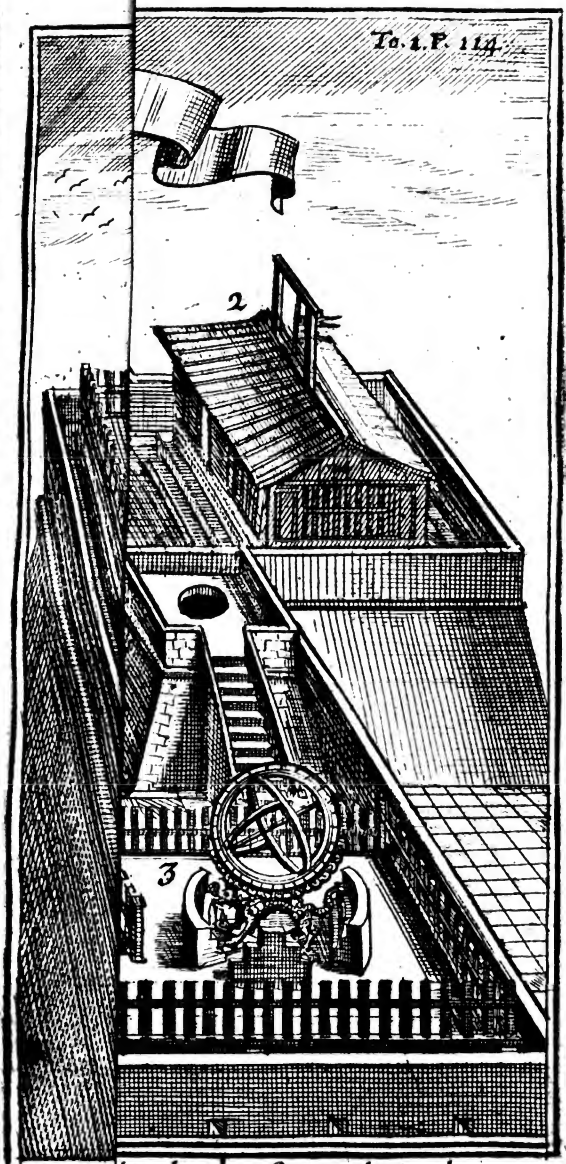
C'eſt pour cela que le Ciel a peut-eſtre « abregé le temps de mon regne. Je dois en « cela luy obéïr comme en toute autre choſe ; « car vous avez vû que juſqu'icy j'ay reçû ſes « ordres avec une veritable crainte, & avec « un profond reſpect. J'ay tâché de les ſui- « vre ſans jamais m'en éloigner, ou paroiſtre « meſme les negliger le moins du monde. « J'ay eu auſſi toute ma vie à cœur les inſtru- « ctions de mes anceſtres touchant ce que je « dois au Ciel & à mon peuple. Sur ces deux « points je n'ay rien à me reprocher ; & ſi ma « vie a eu quelque éclat, je le dois à cette do- « cilité, qui m'a attiré les benedictons du « ſouverain Maiſtre du monde. «

C'eſt pour vous (en s'adreſſant à ſon « fils aiſné) c'eſt pour vous, mon fils, que je « parle ; ſoyez l'heritier de la vertu de vos « anceſtres, plûtoſt que de ma puiſſance & « de mon Empire. Je vous fais Roy, c'eſt « tout ce que vous pouvez attendre de moy ; « ſoyez un ſage Roy, vertueux, irreprocha- « ble, c'eſt ce que je vous ordonne, & ce que « tout l'Empire attend de vous. Aprés ces « paroles il ſe fit porter au lit, où le jour ſui- vant il rendit tranquillement l'eſprit.

Cam-vam. C'est sous les regnes de ce grand Prince, & de son fils * que la paix, la bonne foy, la justice regnerent à la Chine ; de maniere qu'on envoyoit souvent les prisonniers labourer la terre, ou recueillir les bleds, sans apprehender que la crainte du supplice les obligeast de s'enfuïr. Aprés la récolte ils revenoient d'eux-mesmes, & se remettoient en prison pour recevoir le chastiment de leur fautes, selon que les Mandarins en ordoneroient.

Enfin, si l'on examine bien l'histoire des Chinois, on trouvera que trois cens ans encore aprés, c'est-à-dire jusqu'à l'Empereur *Yéou-vam*, qui regnoit huit cens ans avant la naissance de nostre-Seigneur, l'idolatrie n'avoit point encore infectè les esprits. De sorte que ce peuple a conservé prés de deux mille ans la connoissance du veritable Dieu, & l'a honoré d'une maniere qui peut servir d'exemple & d'instruction mesme aux Chrétiens.

On avoit soin par tout de nourrir des animaux pour les Temples, & l'on entretenoit des Prestres pour les y offrir ; outre le culte interieur, qui estoit recommandé, on s'attachoit avec scrupule jusqu'aux moindres ceremonies exterieures, qui pouvoient édifier le peuple ; les Reines nour-



1. Degr… iacale. | *7. Quart de Cercle.*
2. Alle… imut. | *8. Sextant.*

rissoient elles-mesmes des vers à soye, & faisoient de leurs mains des étoffes pour l'ornement des Autels, & pour les habits des Ecclesiastiques. Les Empereurs ont souvent labouré le champ où l'on recueilloit le froment & le vin destinez aux sacrifices. Au reste les Prestres n'osoient les offrir devant le peuple, qu'aprés s'y estre préparez par trois ou sept jours de continence conjugale. Il y avoit des jeûnes reglez, & des prieres publiques, sur-tout quand l'Empire souffroit extraordinairement, par la sterilité, par les inondations, par les tremblemens de terre, ou par quelque guerre estrangere.

C'est par toutes ces marques exterieures de Religion que les Empereurs se préparoient aux expeditions militaires; à prendre possession du gouvernement; à faire la visite de l'Empire: & afin que le Ciel donnast sa benediction à leurs entrepriſes, ils demandoient alors à leurs sujets ce qu'il y avoit à réformer en leurs propres personnes, persuadez que tous les malheurs publics venoient toûjours de leur mauvais gouvernement. On en lit dans l'histoire un exemple celebre, que je ne puis m'empescher de rapporter.

La sterilité ayant esté generale dans tou-

tes les Provinces durant ſept années conſecutives, (ce temps ne paroiſt pas éloigné des ſept années de ſterilité dont parle l'Ecriture; & peut-eſtre que ce point bien examiné ſervira à réformer ou à confirmer noſtre Chronologie *) le peuple fut reduit à la derniere extremité; & les prieres, les jeûnes, les autres penitences ayant eſté inutilement employées, l'Empereur ne ſçachant plus par quel moyen il pourroit mettre fin à la miſere publique, aprés avoir offert à Dieu pluſieurs ſacrifices pour appaiſer ſa colere, il réſolut enfin de ſe faire luy-meſme victime.

Il aſſembla pour cet effet tous les Grands de ſon Empire, il ſe dépoüilla en leur preſence de ſon manteau rayal, & ſe reveſtit d'un habit de paille. En cet équipage, les pieds & la teſte nuë, tel qu'un criminel a couſtume de paroiſtre devant ſon Juge, il s'avança avec toute ſa Cour juſqu'à une montagne aſſez éloignée de la Ville. Pour lors, aprés s'eſtre proſterné devant la Majeſté divine, qu'il adora neuf fois, il luy parla en ces termes : *Seigneur, vous n'ignorez pas les miſeres où nous ſommes ré-*

* Cet Empereur mourut 1753. ans avant la naiſſance de J. C. Et la ſeptiéme année de ſterilité, ſelon l'Ecriture, arriva 1743. ans avant la meſme naiſſance.

duits. Ce ſont mes pechez qui les ont attirées ſur mon peuple, & je viens icy pour en faire un humble aveu à la face du Ciel & de la terre. Pour eſtre mieux en eſtat de me corriger, permettez-moy, ſouverain Maiſtre du monde, de vous demander ce qui vous a particulierement déplû en ma perſonne. Eſt-ce la magnificence de mon Palais? j'auray ſoin d'en retrancher l'excés. Peut-eſtre que l'abondance des mets, & la délicateſſe de ma table ont attiré la diſette? d'oreſnavant on n'y verra que frugalité & que temperance. Les loix me permettent de prendre des concubines; mais vous en deſaprouvez peut-eſtre le trop grand nombre? je ſuis preſt de le diminuer. Que ſi tout cela ne ſuffit pas pour appaiſer voſtre juſte colere, & qu'il vous faille une victime, me voicy, Seigneur, & je conſens de bon cœur à mourir, pourvû que vous épargniez ce bon peuple: Faites tomber du Ciel la pluye ſur leurs compagnes pour ſoulager leurs beſoins, & la foudre ſur ma teſte pour ſatisfaire à voſtre juſtice.

Cette pieté du Prince toucha le Ciel, l'air ſe chargea de nuages, & une pluye univerſelle, qui tomba ſur l'heure, donna en ſon temps à tout l'Empire une abondante récolte. Quand les Idolâtres paroiſſent ſcandaliſez de la mort de JESUS-CHRIST,

nous nous ſervons de cet exemple pour juſtifier nôtre foy. Non-ſeulement vous approuvez, leur diſons-nous, l'action d'un de vos Empereurs, qui ſe dépoüilla de toute ſa grandeur, & qui s'offrit en ſacrifice pour ſes ſujets; vous l'admirez meſme, & vous la propoſez à la poſterité; pour ſervir d'exemple à tous les Princes du monde: comment donc pouvez-vous deſapprouver l'excés de charité, qui a porté JESUS-CHRIST à ſe faire un victime de propitiation pour tous les hommes, & à ſe dépoüiller de l'éclat de ſa Majeſté pour nous reveſtir un jour de ſa gloire & de ſa divinité?

Ces veſtiges de la veritable Religion, que nous trouvons parmi les Chinois durant tant de ſiecles conſecutifs, nous portent naturellement à faire une autre réflexion qui juſtifie la providence de Dieu dans le monde. On s'étonne quelquefois de ce que depuis la naiſſance de noſtre Seigneur, la Chine & les Indes ont preſque toûjours eſté enſevelies dans les tenebres de l'idolatrie; tandis que la Grece, une partie de l'Afrique & preſque toute l'Europe ont joüi des lumieres de la foy; & l'on ne prend pas garde que la Chine a conſervé plus de deux mille ans, la connoiſſance du vray

Dieu & pratiqué les maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe & preſque tout le reſte du monde eſtoit dans l'erreur & dans la corruption.

Dieu dans la diſtribution de ſes dons ne fait point d'injuſte préference ; mais il a ſes momens marquez pour faire luire en ſon temps la lumiere de ſa grace, qui comme celle du ſoleil ſe leve & ſe couche ſucceſſivement dans les diverſes parties du monde, ſelon que les peuples en font un bon, ou un mauvais uſage.

Je ne ſçay, MONSEIGNEUR, ſi j'oſerois a jouter que comme le ſoleil, qui par ſon mouvement continuel ſe cache à tout moment à quelques-uns pour ſe découvrir à d'autres, éclaire neanmoins également chaque année toutes les parties de la terre ; de-meſme, Dieu par ce cours myſterieux des lumieres de la foy, qui ont eſté communiquées au monde, a preſque également partagé tous les peuples, quoi-qu'en differens temps & en differentes manieres. Quoiqu'il en ſoit, dans cette ſage diſtribution de graces, que la providence divine a fait parmi les nations de la terre, la Chine n'a pas ſujet de ſe plaindre, puiſqu'il n'y en a aucune qui en ait eſté plus conſtamment favoriſée.

La connoissance du vray Dieu, qui avoit duré plusieurs siecles aprés le regne de l'Empereur *Cam-vam*, & mesme fort probablement long-temps aprés *Confucius*, ne se conserva pas toujours dans cette premiere pureté. L'idolatrie s'empara enfin des esprits, & les mœurs devinrent si corrompuës, que la foy n'estant plus qu'une occasion d'un plus grand mal, elle leur fut peu à peu ostée par un juste jugement de Dieu. Parmi les superstitions qui s'y introduisirent; il y en eut principalement de deux sortes, qui ont partagé jusqu'à present tout l'Empire.

Li-Laokun donna commencement à la premiere. Ce fut un Philosophe qui vescut avant Confucius; sa naissance, si nous en croyons ses disciples, fut miraculeuse; car sa mere le porta plus de quatre-vingts ans dans ses flancs, d'où un moment avant sa mort il sortit enfin par le costé gauche qu'il s'ouvrit luy-mesme. Ce monstre, qui luy survescut pour le malheur de sa patrie, se rendit en peu de temps celebre par sa pernicieuse doctrine: neanmoins il écrivit plusieurs Livres utiles, de la vertu, de la fuite des honneurs, du mépris des richesses, & de cette admirable solitude de l'ame, qui nous éloigne du monde pour nous faire uniquement rentrer en nous-mesmes. Il

répetoit

répétoit assez souvent cette sentence, qui estoit, disoit-il, le fondement de la veritable sageſſe. La raiſon éternelle a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choſes ; ce qui sembloit marquer en luy quelque connoiſſance de la Trinité.

Mais il enſeigna que le Dieu ſouverain eſtoit corporel, & qu'il gouvernoit les autres Divinitez comme un Roy gouverne ſes ſujets. Il s'adonna fort à la Chimie, & quelquens-uns prétendent qu'il en fut l'inventeur. Il s'enteſta meſme de la pierre philoſophale, & il ſe perſuada à la fin que par le moyen d'un breuvage, on pourroit devenir immortel. Ses diſciples, pour y réuſſir, uſerent de magie, & cet art diabolique devint en peu de temps l'unique ſcience des gens de qualité. Tout le monde s'y appliqua dans l'eſperance d'éviter la mort ; & les femmes autant par curioſité que par le deſir de prolonger leur vie, donnerent dans une infinité d'extravagances, & s'abandonnerent à toutes ſortes d'impietez.

Ceux qui par une profeſſion particuliere s'attacherent à cette pernicieuſe doctrine, furent appellez *Tienſe*, c'eſt-à-dire *Docteurs celeſtes* ; on leur donna des maiſons pour vivre en communauté, on éleva en

divers endroits des temples à *Laokum* leur maistre; les Rois, les peuples l'honorerent d'un culte divin; & quoi-qu'ils deussent estre desabusez de ses erreurs par une infinité d'exemples, ils chercherent tous avec une espece de fureur l'immortalité, que leur maistre n'avoit pû luy-mesme se procurer.

Le temps qui fortifie toûjours le mal, donna dans la suite à ces faux docteurs une vogue qui les multiplia à l'infini. Les pactes qu'ils font avec le Démon, les sorts qu'ils jettent, leurs magies, ou vrayes, ou apparentes les font encore apprehender ou admirer de la canaille; & quoiqu'il arrive, il n'y a presque personne qui n'ait quelque foy à leurs maximes, ou qui n'espere par leur moyen éviter la mort.

*Cam-hy. Un de ces Docteurs * se fit une si grande réputation, que l'Empereur luy accorda le nom de *Cham-ti*; c'est celuy qu'on donnoit au vray Dieu & qui signifie *souverain Empereur*. Cette impieté porta la dernier coup à l'ancienne Religion. Car jusqu'alors les Chinois, tout idolâtres qu'ils fussent, avoient toûjours distingué le *Cham-ti* des autres divinitez. Aussi par un juste jugement de Dieu, la famille de ce Prince fut bien-tost éteinte, & l'Empire qui jusqu'a-

lors avoit conſervé ſon gouvernement particulier, ſe vit ſoumis pour la premiere fois à celuy des Tartares occidentaux. C'eſt ce qu'un fameux *Calao* *, qui a imprimé ſur cette matiere, n'a pû s'empeſcher de reconnoiſtre. *En ce temps-là*, dit-il, *l'Empereur Hoeit-çouin donna, contre toute ſorte de raiſon, la qualité de Dieu ſouverain à un homme. Ce Dieu le plus grand & le plus venerable de tous les Eſprits celeſtes, fut ſenſible à cette injure ; il punit tres-ſeverement l'impieté de ce Prince, & éteignit entierement ſa famille.*

La ſeconde ſecte, qui domine à la Chine, plus dangereuſe encore & plus univerſelle que la premiere, adore comme l'unique divinité du monde une idole qu'on nomme *Fo* ou *Foë*. Elle y fut tranſportée des Indes trente-deux ans aprés la mort de JESUS-CHRIST. Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna enſuite les Provinces, & ſe répandit en toutes les villes : de ſorte que ce grand corps déja gaſté par la magie & par l'impieté, fut tout-à-fait corrompu par l'idolatrie, & devint un aſſemblage monſtrueux de toutes ſortes d'erreurs. Les fables, les ſuperſtitions, la métempſicoſe, l'idolatrie, l'athéiſme parta-

* Kieou-Kioum-Chan.

gerent les esprits, & s'en rendirent tellement les maistres, qu'à present mesme, le Christianisme n'a point de plus grand obstacle à son établissement que cette impie & cette ridicule doctrine.

On ne sçait pas bien en quel endroit naquit l'Idole *Fo*, dont je parle, (je l'appelle Idole, & non pas homme, parce que quelques-uns ont crû que ç'avoit esté un spectre venu de l'Enfer.) Ceux qui plus probablement asseûrent qu'il estoit homme, le font naistre plus de mille ans avant JESUS-CHRIST dans un Royaume des Indes assez prés de la Ligne, peut-estre au-dessus de Bengale. On dit mesme qu'il estoit fils de Roy. Il fut au commencement nommé *Ché-kia*; mais à l'âge de trente ans il prit le nom de *Fo*. Sa mere, qui le mit au monde par le costé droit, mourut dans les douleurs de l'enfantement: elle avoit quelque temps auparavant songé durant le sommeil qu'elle avaloit un élephant; & ce songe a esté cause des honneurs que les Rois des Indes rendent aux élephans blancs, pour la perte, ou pour la possession desquels ils se sont fait souvent de cruelles guerres.

Dés que ce monstre fut né il eût, disent-ils, assez de force pour se tenir debout; il fit sept pas, montrant d'une main le Ciel &

de l'autre la terre. Il parla meſme, mais d'une maniere qui marquoit aſſez de quel eſprit il eſtoit animé. *Dans le Ciel, ſur la terre,* dit-il, *je ſuis le ſeul qui merite d'eſtre honoré.* A dix-ſept ans il ſe maria, & eût un fils qu'il abandonna auſſi bien que le reſte du monde, pour s'engager dans une vaſte ſolitude avec trois ou quatre Philoſophes Indiens, qu'il prit pour maiſtres de ſa conduite. Mais à l'âge de trente ans il fut tout d'un coup ſaiſi, & comme penetré de la Divinité, qui luy donna la connoiſſance univerſelle de toutes choſes. Dés ce moment il devint Dieu, & commença par une infinité de miracles apparens de s'attirer la veneration des peuples. Le nombre de ſes diſciples fut tres-grand, & c'eſt par leur moyen que toutes les Indes ont eſté depuis infectées de ſa pernicieuſe doctrine. Les Siamois les ont appellé *Talapoins*, les Tartares, *Lamas*, ou *Lama-ſem*, les Japonnois *Bonzes*, & les Chinois *Hocham*.

Mais ce Dieu chimerique connut enfin qu'il eſtoit homme comme les autres. Il mourut à l'âge de ſoixante & dix neuf ans; & pour mettre le comble à ſon impieté, aprés avoir établi l'idolatrie durant ſa vie, il taſcha d'inſpirer l'atheïſme à ſa mort. Pour lors il déclara à ſes diſciples qu'il

n'avoit parlé dans tous ses discours que par énigme ; & qu'on s'abusoit, si l'on cherchoit hors du néant le premier principe des choses. *C'est de ce neant*, dit-il, *que tout est sorti ; & c'est dans le néant que tout doit retomber. Voilà l'abisme où aboutissent nos esperances.*

Puisque cet imposteur avoüoit qu'il avoit abusé le monde durant sa vie, il ne meritoit pas qu'on le crût à sa mort. Cependant comme l'impieté trouve toûjours plus de partisans que la vertu, il se forma parmi les Bonzes une secte particuliere d'Athées, fondée sur ces dernieres paroles de leur maistre. Les autres, qui eurent de la peine à se défaire de leurs préjugez, s'en tinrent aux premieres erreurs. D'autres enfin tâcherent de les accorder ensemble, en faisant un corps de doctrine où ils enseignent une double loy, qu'ils appellent la loy exterieure & la loy interieure. L'une doit preceder, & préparer l'esprit à recevoir l'autre. Ce sont des cintres, disent ils, qui sont necessaires pour soûtenir la voûte qu'on veut faire, & qu'on renverse dés qu'elle est achevée.

Ainsi le demon se servant également de la simplicité & de la malice des hommes pour les perdre, tascha d'effacer en plusieurs ces precieux vestiges de la Divinité.

que la raiſon y avoit profondement gravées, & d'établir parmi les autres le culte d'une fauſſe divinité ſous la figure d'une infinité de beſtes ; car on ne ſe borna pas à cette premiere Idole. Le ſinge, l'élephant, le dragon, furent adorez en differens endroits, ſous prerexte peut-eſtre que le Dieu *Fo* avoit ſucceſſivement paſſé en tous ces animaux. La Chine plus ſuperſtitieuſe que tous les autres Royaumes, multiplia encore ſes Idoles, & on en voit à preſent de toutes ſortes d'eſpeces qui occupent les Temples, & qui ſervent à abuſer de la ſimplicité des peuples,

Il eſt vray qu'on n'a pas toûjours pour ces Dieux tout le reſpect que ſemble meriter leur qualité. Car il arrive aſſez ſouvent qu'aprés avoir eſté bien honorez, ſi le peuple n'obtient pas d'eux ce qu'il demande, il ſe laſſe enfin, & les abandonne comme des Dieux impuiſſans ; d'autres les traitent avec le dernier mépris : les uns les chargent d'injures, & les autres de coups. Comment, *chien d'eſprit*, luy diſent-ils quelquefois, nous te logeons dans un Temple magnifique, tu es bien doré, bien nourri, bien encenſé, & aprés tous ces ſoins que nous prenons de toy, tu es aſſez ingrat pour nous refuſer ce qui nous eſt neceſſaire ?

Ensuite on le lie avec des cordes, & on le traisne par les ruës, chargé de bouë & de toutes sortes d'immondices, pour luy faire payer les pastilles dont on l'avoit auparavant parfumé. Que si durant ce temps-là ils obtiennent par hazard ce qu'ils souhaitent, alors ils reportent l'Idole en ceremonie dans sa niche, aprés l'avoir bien lavée & bien essuyée : ils se prosternent mesme en sa presence, & luy sont diverses excuses. A la verité, luy disent-ils nous nous sommes un peu trop pressez ; mais au fond, n'avez-vous pas tort d'estre si difficile ? Pourquoy vous faire battre à plaisir ? Vous en cousteroit-il plus d'accorder les choses de bonne grace ? Cependant ce qui est fait est fait, n'y songeons plus. On vous redorera, pourvû que vous oubliez tout le passé.

Il y a quelques années qu'il arriva une chose dans la Province de Nankin, qui montre assez l'idée que les Chinois ont de leurs Dieux. Un homme, dont la fille unique estoit malade, aprés avoir inutilement employé tous les Medecins, s'avisa d'implorer le secours de ses Dieux. Prieres, offrandes, aumônes, sacrifices, tout fut mis en usage pour en obtenir la gueriſon. Les Bonzes, qu'on engraissoit depuis long-

temps, en répondoient sur la foy d'une Idole, dont ils vantoient fort le pouvoir. Cependant cette fille mourut ; & son pere outré de douleur résolut de s'en vanger, & d'accuser l'Idole dans les formes.

Il forma donc sa plainte pardevant le Juge du lieu, dans la quelle aprés avoir vivement representé la fourberie de cette injuste Divinité, il disoit qu'elle meritoit un châtiment exemplaire, pour avoir manqué à sa parole. Si *l'Esprit* a pû guerir ma fille, ajoûtoit-il, c'est volerie toute pure, d'avoir pris mon argent, & de la laisser mourir. S'il n'a pas ce pouvoir, de-quoy se mesle-t-il ? & de quel droit prend-il la qualité de Dieu? Est-ce pour rien que nous l'adorons, & que toute la Province luy offre des sacrifices ? De sorte qu'il concluoit, vû la foiblesse ou la malice de cette Idole, à ce que son Temple fust rasé, ses ministres honteusement chassez, & elle-mesme punie en sa propre & privée personne.

L'affaire parut au Juge de consequence ; il la renvoya au Gouverneur, lequel ne voulant rien avoir à demesler avec les gens de l'autre monde, pria le Vice-Roy de l'examiner. Celuy-cy, aprés avoir écouté les Bonzes, qui paroissoient fort allarmez, appella leur partie, & luy conseilla de se dé-

ſiſter de ſes pourſuites. Vous n'eſtes pas ſage, luy dit-il, de vous broüiller avec ces ſortes d'eſprits. Ils ſont naturellement malins, & je crains qu'ils ne vous joüent un mauvais tour. Croyez-moy, écoutez les propoſitions d'accommodement que les Bonzes vous feront de leur part. Ils m'aſſeûrent que l'Idole entendra raiſon de ſon coſté, pourvû que du voſtre vous ne pouſſiez pas les choſes à bout.

Mais cet homme, qui eſtoit au deſeſpoir de la mort de ſa fille, proteſta toûjours qu'il periroit plûtoſt que de rien relâcher de ſes droits. Mon parti eſt pris, Seigneur, répondit-il, l'Idole s'eſt perſuadée qu'elle pouvoit impunément faire toutes ſortes d'injuſtices, & que perſonne au monde ne ſeroit aſſez hardi pour l'attaquer, mais elle n'en eſt pas où elle penſe, & l'on verra bientoſt lequel eſt le plus méchant & le plus diable de nous deux.

Le Vice-Roy ne pouvant plus reculer, fit inſtruire le procés, & en donna cependant avis au Conſeil ſouverain de Pekin, qui évoqua l'affaire à luy, & cita inceſſamment les parties. Elles comparurent quelque temps aprés. Le diable, qui en tous les eſtats n'a que trop de partiſans, n'en manqua pas dans ce Tribunal. Ceux à qui les

Bonzes offrirent pour cela de l'argent, trouverent son droit incontestable, & parlerent avec tant de chaleur que l'Idole en personne n'auroit pas mieux plaidé sa cause ; mais ou avoit affaire à un homme encore plus habile, qui avoit déja pris les devans par le moyen d'une grosse somme d'argent dont il s'estoit servi, pour mieux instruire les Juges, persuadé que le diable seroit bien fin, s'il pouvoit tenir contre cette derniere raison.

En effet, aprés plusieurs séances il gagna hautement son procés. L'Idole fut condamnée, comme inutile dans le Royaume à un exil perpetuel ; son Temple rasé ; & les Bonzes, qui representoient sa personne furent rigoureusement chastiez, sauf à eux de se pourvoir pardevant les autres esprits de la Province, pour se faire dédommager du chastiment qu'ils avoient reçû pour l'amour de celuy-cy.

En verité ne faut-il pas avoir perdu le sens, pour adorer des Dieux de ce caractere, foibles, timides, & qu'on peut impunément maltraiter ; Mais, helas ! de quelque sagesse qu'on se flatte en ce monde, que l'esprit de l'homme est loin de la raison, quand il est éloigné de la foy ?

Bien loin que tout cela fasse revenir le

peuple au sujet de la foiblesse des faux Dieux, il s'aveugle tous les jours davantage. Les Bonzes sont sur tout interessez à les faire valoir par le profit qu'ils en retirent. Pour y réüssir plus seûrement, voicy les principaux points de leur morale, qu'ils prennent grand soin de debiter.

Il ne faut pas croire, disent-ils, que le mal & le bien soient confondus en l'autre monde comme en celuy-cy ; il y a aprés la mort des récompenses pour les gens de bien, & des supplices préparez aux méchans ; c'est ce qui a distingué differens lieux pour les ames des hommes, selon le merite d'un chacun. Le Dieu *Fo* a esté le Sauveur du monde, il est né pour enseigner la voye du salut, & pour expier tous les pechez.

Il y a, ajoûtent-ils, cinq commandemens qu'ils nous a laissez. Le premier défend de tuer les creatures vivantes, de quelque nature qu'elles soient ; le second de prendre le bien d'autruy ; le troisiéme, de s'abandonner à l'impureté ; le quatriéme, dementir ; le cinquiéme, de boire du vin.

Outre cela, ils veulent qu'on pratique plusieurs œuvres de misericorde. Traitez bien, disent-ils, & nourrissez avec soin tous les Bonzes ; bastissez-leur des Monasteres

& des Temples, afin que leurs prieres & leurs penitences volontaires, vous délivrent des peines que vos pechez meritent. Brûlez des papiers dorez & argentez, des habits & des étoffes de soye. Tout cela en l'autre monde se changera en or, en argent, en habits veritables, & sera fidellement donné à vos peres, qui s'en serviront dans leurs besoins particuliers. Si vous n'observez pas ces commandemens, vous serez aprés vostre mort cruellement tourmentez, & sujets à une suite continuelle de metempsicoses. C'st-à-dire que vous naistrez sous la forme de rats, de chevaux, de mulets, & de toutes sortes de bestes. Ce dernier point fait beaucoup d'impression sur les esprits.

Je me souviens qu'estant dans la Province de Chansi, on m'appella un jour pour donner le Bapteſme à un malade. C'estoit un vieillard de soixante & dix ans, qui vivoit d'une petite pension, dont l'Empereur l'avoit gratifié. Dés que j'entray en sa chambre, Que je vous suis obligé, mon Pere, me dit-il; vous m'allez délivrer de bien des peines. Non-seulement, luy répondis-je, le Bapteſme délivre de l'Enfer, mais il conduit encore à une vie bienheureuse. Quel bonheur pour vous, d'aller au

Ciel joüir éternellement de Dieu ! Je n'entends pas bien, repartit le malade, ce que vous me dites, & peut-estre aussi ne me suis-je pas bien expliqué : Vous sçaurez, mon Pere, que je vis depuis long-temps des bienfaits de l'Empereur. Les Bonzes, parfaitement bien instruits de ce qui se passe en l'autre monde, m'asseûrent que par reconnoissance je seray obligé aprés ma mort de le servir, & qu'infailliblement mon ame passera dans l'un de ses chevaux de poste, pour porter dans les Provinces les dépesches de la Cour. C'est pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dés que j'auray pris ce nouvel estat, à ne point broncher, à ne point ruer, à ne mordre, à ne blesser personne : Courez bien, me disent-ils, mangez peu, soyez patient ; par là vous attirerez la compassion des Dieux, qui souvent d'une bonne beste font à la fin un homme de qualité, & un Mandarin considerable. Je vous avouë, mon Pere, que cette pensée me fait fremir, & je n'y songe jamais sans trembler : j'y songe neanmoins toutes les nuits, & il me semble quelquefois durant le sommeil, que je suis déja sous le harnois prest à courir au premier coup de fouët du postillon. Je me réveille tout en eau, & à demi trou-

blé, ne sçachant plus si je suis encore homme, ou si je suis devenu cheval. Mais, helas, que deviendray-je, quand ce ne sera plus un songe?

Voici donc, mon Pere, le parti que j'ay pris. On m'a dit que ceux de vostre Religion ne sont point sujets à ces miseres; que les hommes y sont toûjours hommes, & qu'ils se trouvent tels en l'autre monde qu'ils estoient en celuy-cy. Je vous supplie de me recevoir parmi vous. Je sçay bien que vostre Religion est difficile à observer; mais fust-elle encore plus rude, je suis prest de l'embrasser; & quoiqu'il m'en couste, j'aime encore mieux estre Chrétien que de devenir beste. Ce discours, & l'état present du malade me firent compassion; mais faisant ensuite reflexion que Dieu se sert mesme de la simplicité & de l'ignorance pour conduire les hommes à la verité je pris delà occasion de le détromper de ses erreurs, & de le mettre dans la voye du salut. Je l'instruisis long-temps: il crut enfin: & j'eûs la consolation de le voir mourir, non-seulement avec des sentimens plus raisonnables, mais encore avec toutes les marques d'un bon Chrétien.

Dans la suite des temps les superstitions populaires crurent à l'infini, je ne sçay

mourir, nous fera asseûrément mourir nous-mesmes de douleur. Il est vray, dit la paysanne, que nous avions résolu de les vendre ; mais puisque ce sont vos peres, je vous promets de les conserver.

Ce n'est pas ce que les Bonzes prétendoient. Peut-estre, dirent-ils, que vostre mari n'aura pas la mesme charité, & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident. Enfin aprés un long entretien, cette bonne paysanne fut si touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque temps pour leur consolation. Ils les prirent avec respect, aprés s'estre vingt fois prosternez devant eux ; mais dés le soir mesme ils en firent un festin à leur petite communauté, & s'en nourrirent eux-mesmes.

Un Prince du sang perdit un jeune homme qu'il aimoit tendrement ; quelques années aprés, il en parloit encore avec ressentiment à ses Bonzes, qui luy dirent : Seigneur, ne vous affligez pas davantage, vostre perte n'est pas irreparable ; celuy que vous pleurez est en Tartarie, & son ame a passé dans le corps d'un jeune enfant ; mais pour le reconnoistre, il faut distribuer beaucoup d'argent, & donner de gros pré-

sens aux Prestres du pays. Le Prince ravi de cette nouvelle, donna avec plaisir tout ce qu'on luy demandoit, & quelques mois aprés, on luy presenta un enfant pris au hazard, qu'on fit passer pour celuy qui estoit mort. C'est ainsi que depuis les pays sans jusqu'aux Princes, tous sont la dupe de ces ministres d'iniquité.

Ce qu'ils ne peuvent avoir par adresse, ils taschent de l'obtenir par des penitences publiques, qui leur tiennent lieu de merite devant le peuple, & qui en attirent la compassion. J'en ay vû dans les ruës traisner des chaisnes grosses comme le bras & longues de trente pieds, qu'on leur avoit attachées au cou & aux pieds. C'est ainsi, disent-ils, à la porte de chaque maison, que nous expions vos fautes, cela merite bien quelque aumosne. D'autres dans les places publiques se frappent la teste de toute leur force avec une grosse brique, & se mettent tout en sang. Ils ont plusieurs autres sortes de penitences; mais voicy celle qui m'a le plus surpris.

Je rencontray un jour au milieu d'un village un jeune Bonze de bon air, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône, & à l'obtenir. Il estoit debout dans une chaise bien fermée, & heriſſée en dedans

de longues pointes de cloux fort preſſez les uns auprés des autres, de maniere qu'il ne luy eſtoit pat permis de s'appuyer ſans ſe bleſſer. Deux hommes gagez le portoient fort lentement dans les maiſons, où il prioit les gens d'avoir compaſſion de luy.

Je me ſuis, diſoit-il, enfermé dans cette chaiſe pour le bien de vos ames, réſolu de n'en ſortir jamais, juſqu'à ce que l'on ait acheté tous ces clous (il y en avoit plus de deux mille) chaque clou vaut dix ſous; mais il n'y en a aucun qui ne ſoit une ſource de benedictions dans vos maiſons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu heroïque, & ce ſera une aumoſne que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charitez, mais au Dieu *Fo*, à l'honneur duquel nous baſtiſſons un Temple.

Je paſſois alors par ce chemin, ce Bonze me vit, & me fit comme aux autres les meſme compliment. Je luy dis qu'il eſtoit bien malheureux de ſe tourmenter ainſi inutilement en ce monde, & je luy conſeillay de ſortir de ſa priſon, pour aller au temple du vray Dieu ſe faire inſtruire des veritez celeſtes, & ſe ſoumettre à une penitence moins rude & plus ſalutaire. Il me répondit avec beaucoup de douceur & de ſang froid:

qu'il m'estoit bien obligé de mes avis : mais qu'il me le seroit encore d'avantage, si je voulois acheter une douzaine de ces clous, qui me porteroient asseurément bonheur dans mon voyage.

Tenez, dit-il, en se tournant d'un costé, prenez ceux-cy ; foy de Bonze, ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres, cependant ils sont tous de mesme prix. Il profera ces paroles d'un air & avec une action qui en toute autre occasion m'auroit fait rire ; mais pour lors son aveuglement me faisoit pitié, & je fus penetré de douleur à la vûë de ce miserable captif du demon, qui souffroit plus pour se perdre, qu'un Chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver.

Mais les Bonzes ne sont pas tous penitens. Tandis que les uns abusent de la credulité du peuple par leurs grimaces & par leur hypocrisie, les autres en tirent de l'argent par leur magie, par des vols secrets, par des meurtres horribles, & par mille sortes d'abominations que la pudeur m'empesche icy de rapporter. Des gens qui n'ont qu'un fantôme de religion, n'épargnent rien pour satisfaire leurs passions, & pourvû qu'ils puissent tromper la justice humaine, qui en ce pays-là ne leur fait

point de quartier, ils ne cherchent pas à ſe cacher aux yeux de Dieu, qu'ils ſeroient bien faſchez de reconnoiſtre.

Quoique le peuple en general ſoit prévenu en leur faveur, les plus ſages ne laiſſent pas d'eſtre en garde contre ces ſcelerats ; & les Magiſtrats ſur tout ont toujours l'œil à ce qui ſe paſſe dans leurs Monaſteres. Il y a quelques années que le Gouverneur d'une Ville ſe trouvant avec ſon train ordinaire dans un grand chemin où une foule de peuple s'eſtoit aſſemblée, eût la curioſité de ſçavoir ce qu'on y faiſoit.

Les Bonzes y celebroient une feſte extraordinaire. On avoit élevé ſur un grand theatre une machine, au haut de laquelle un jeune homme avançoit la teſte au-deſſus d'une petite baluſtrade qui regnoit tout autour. Ses bras & ſon corps eſtoient cachez, & il n'avoit de libre que les yeux, qu'il remuoit d'une maniere fort égarée. Un vieux Bonze paroiſſoit plus bas ſur le theatre, & expliquoit au peuple le ſacrifice que ce jeune homme vouloit faire ſelon la couſtume. Il y avoit le long du chemin un ruiſſeau fort profond où il devoit bien-toſt ſe précipiter. S'il veut, ajoutoit-il, il n'en mourra pas, parce qu'il doit eſtre reçeu au fond de l'eau par des eſprits charitables, qui luy feront

tout le bon accueil qu'il peut souhaiter. Au reste c'est le plus grand bonheur qui luy puisse arriver : cent personnes se sont presentées pour occuper sa place; mais il a eu la préference à cause de sa ferveur & de ses autres bonnes qualitez.

Le Mandarin, aprés avoir écouté la harangue, dit que ce jeune homme avoit bien du courage; mais qu'il s'estonnoit qu'il n'expliquast pas luy-mesme là-dessus sa résolution: qu'il descende un peu, continua-t-il, afin que nous puissions un moment l'entretenir. Le Bonze, étonné de cet ordre, s'y opposa incontinent, & protesta que tout estoit perdu, s'il ouvroit seulement la bouche, & que pour luy il ne repondoit pas du mal qui en arriveroit à la Province. Ce mal que vous craignez, reprit le Mandarin, je le prends sur moy. Et au mesme temps il commanda au jeune homme de descendre; mais il ne répondoit à tous ces ordres que par des regards affreux, & par un mouvement irregulier des yeux qui luy sortoient à demi hors de la teste.

Vous devez juger par là, dit le Bonze, de la violence que vous luy faites. Il est au desespoir, & si vous continuez, vous le ferez mourir de douleur. Le Mandarin ne prit point le change, & ordonna à ses gens de

monter sur le theatre, & de le luy amener. Ils le trouverent garotté & lié de toutes parts avec un baillon à la bouche. On délie ce miserable, & dés qu'il fut en estat de parler, il s'écria de toutes ses forces: Ah! Seigneur vangez-moy de ces assassins qui me veulent noyer. Je suis un Bachelier, qui allois à la Cour pour assister aux examens ordinaires: une troupe de Bonzes m'arresterent hier par force, & ce matin ils m'ont lié avant le jour à cette machine, sans que je pusse ni crier ni me plaindre, résolus de me jetter ce soir dans le ruisseau, pour accomplir aux dépens de ma vie leurs damnables ceremonies.

Dés qu'il commença à parler, les Bonzes se mirent en fuite; mais les Officiers de justice, qui sont toûjours à la suite des Gouverneurs, en arresterent une partie. Le chef, qui protestoit que ceux qu'on précipite dans l'eau ne meurent point, y fut jetté luy-mesme sur le champ, & se noya; les autres furent conduits en prison & chastiez dans la suite, comme ils meritoient.

Depuis que les Tartares gouvernent la Chine, les *Lamas*, autre espece de Bonzes venus de Tartarie, s'y sont establis. Leur habit est different de celuy des Chinois & pour la figure & pour la couleur; mais ex-

cepté quelques superstitions particulieres; le fond de leur religion est le mesme, & ils adorent comme ceux-cy, le Dieu *Fo*. Ce sont les Prestres ordinaires des Seigneurs Tartares, qui demeurent à Pekin; mais dans la Tartarie ils sont eux-mesmes les Dieux du peuple.

C'est là qu'est le siege du celebre *Fo*, qui paroist sous une figure sensible, & qu'on dit ne mourir jamais. On le conserve dans un Temple; & une infinité de ces *Lamas* le servent avec une veneration infinie, qu'ils ont soin d'inspirer à tout le monde. On le montre rarement, & de si loin qu'il est difficile de le reconnoistre. Quand il meurt en effet, car c'est un homme comme les autres, on substituë en sa place un Lamas de mesme taille, & autant qu'il est possible de mesme air, afin que le peuple y soit plus aisément trompé. Ainsi les gens du pays, & beaucoup plus les estrangers, sont éternellement la duppe de ces imposteurs.

Parmi les differentes especes de religions, qui ont cours à la Chine, je ne parle point à vostre Alteſſe d'un petit nombre de Mahometans, qui vivent depuis plus de six cens ans, en diverses Provinces, & qui n'y sont point inquietez; parce qu'eux-mesmes n'inquiétent personne sur le point

de

de la religion, ſe contentant de conſerver ou d'étendre la leur, par des alliances & par des mariages. Mais il eſt important de faire connoiſtre une troiſiéme ſecte, qui tient lieu de religion, ou de Philoſophie, ou meſme de politique parmi les gens de Lettres; car on ne ſçait comment appeller cette doctrine, qui paroiſt ſi obſcure, qu'ils ne ſçavent guere eux-meſmes ce qu'ils prétendent. Ils la nomment en leur langue *Iukiao*, & c'eſt la ſecte des Sçavans.

Pour mieux comprendre ce que je vas expliquer, il faut ſçavoir que les guerres civiles, l'idolatrie, & la magie ayant mis durant pluſieurs ſiécles le trouble dans l'Empire, l'amour des ſciences, en avoit eſté banni; & il s'eſtoit trouvé peu de Docteurs capables par leurs ouvrages de retirer les eſprits de l'aſſoupiſſement où l'ignorance & la corruption des mœurs les avoient enſevelis. Il y eut ſeulement environ l'an 1070. * quelques Interprétes de réputation; & en 1200. un Docteur ſe diſtingua des autres par ſa capacité. A ſon exemple on commença peu à peu à prendre goût aux Livres anciens qu'on avoit juſqu'alors abandonnez.

* Aprés Noſtre-Seigneur.

Enfin l'an 1400. les Empereurs voulant donner à leurs sujets de l'émulation pour les sciences, choisirent quarante-deux Docteurs des plus habiles, à qui ils ordonnerent de faire un corps de doctrine conforme à celle des anciens, qui fust dans la suite la regle de tous les sçavans. Les Mandarins, qui en eurent la commission, s'y appliquerent avec soin ; mais comme ils estoient prévenus de toutes les maximes que l'idolâtrie avoit répanduës dans la Chine, au lieu de suivre le veritable sens des anciens, ils tascherent de les faire entrer eux-mesmes par de fausses interpretations, dans toutes leurs idées particulieres.

Ils parlerent de la Divinité, comme si ce n'eust esté que la nature ; c'est-à-dire cette force ou cette vertu naturelle qui produit, qui arrange, qui conserve toutes les parties de l'Univers. C'est, disent-ils, un principe tres-pur, tres-parfait, qui n'a ni commencement ni fin ; c'est la source de toutes choses, l'essence de chaque estre, & ce qui en fait la veritable difference. Ils se servent de ces magnifiques expressions pour ne pas abandonner en apparence les anciens ; mais au fond ils se font une nouvelle doctrine, parce qu'ils les entendent de je ne sçay

quelle ame insensible du monde, qu'ils croient répanduë dans la matiere, où elle produit tous les changemens. Ce n'est plus ce souverain Empereur du Ciel juste, tout-puissant, le premier des Esprits & l'arbitre de toutes les creatures : on ne voit dans leur ouvrage qu'un atheïsme raffiné, & un éloignement de tout culte religieux.

Cependant soit qu'ils ne vouluſſent pas se déclarer entierement, soit qu'ils se fussent expliquez en termes plus forts qu'ils ne pensoient, de temps en temps ils parlent du Ciel comme les anciens, & ils donnent à la nature presque toutes les qualitez que nous reconnoissons en Dieu. Ils souffrirent mesme volontiers les Mahometans, parce qu'ils adoroient comme eux le Maistre & le Roy du Ciel. Pour les autres sectes, ils les persecuterent à outrance, & on prit à la Cour la résolution de les abolir dans toute l'étenduë de l'Empire.

Mais plusieurs raisons les en détournerent, dont les principales furent, que parmi les sçavans mesmes il y en avoit plusieurs d'opinion differente & imbus de l'ancienne idolatrie : de plus, que tout le peuple estoit declaré pour les idoles, de sorte qu'on ne pouvoit renverser leurs Temples sans

exciter de troubles. Ainsi l'on se contenta de les condamner en general comme des heresies, (ce qu'on fait encore tous les ans à Pekin) sans se mettre en devoir d'en arrester efficacement le cours.

Ces nouveaux Livres composez par tant d'habiles gens, & approuvez par l'Empereur mesme, furent receus avec applaudissement de tout le monde. Ils plûrent à quelques-uns, parce qu'ils détruisoient toutes sortes de religions, & ce fut le plus grand nombre. D'autres les approuverent, parce que le peu de religion qu'ils y trouvoient ne leur donnoit aucune peine à pratiquer. Ainsi se forma la secte des Sçavans, desquels on peut dire qu'ils honorent Dieu de bouche & du bout des lévres, parce qu'ils repetent continuellement qu'il faut adorer le Ciel, & luy obéïr, mais leur cœur en est fort éloigné, parce qu'ils donnent à ces paroles un sens impie qui détruit la Divinité, & qui étouffe tout sentiment de religion.

Ainsi ces peuples anciennement si sages, si pleins de la connoissance, & si je l'ose dire, de l'Esprit de Dieu, sont enfin pitoyablement tombez dans la superstition, dans la magie, dans le paganisme, & enfin dans l'athéïsme, roulant ainsi par degrez de pre-

cipice en précipice, & devenus par là les ennemis de la raiſon qu'ils avoient ſi conſtamment ſuivie, & l'horreur meſme de la nature, à qui ils donnent à preſent de ſi grands éloges.

Voila MONSEIGNEUR, l'eſtat preſent de la Chine par rapport aux differentes religions qui y ont cours. Car pour ce qui eſt des honneurs politiques qu'on rend à Confucius, ce ne fut jamais un culte religieux, & les Palais qui portent ſon nom ne ſont pas des Temples, mais des maiſons deſtinées aux aſſemblées des ſçavans. Je n'ay point voulu entrer dans le détail de leurs ceremonies, de leurs dogmes, de leur morale. Outre que cela ſeroit infini & fort ennuyant, il eſt meſme difficile de bien dire tout ce qui en eſt; parce que les Bonzes inventent tous les jours de nouvelles chimeres; & pourvû qu'ils vivent aux dépens du peuple qu'ils abuſent, ils ſe mettent peu en peine de ſuivre exactement la doctrine de leurs prédeceſſeurs, qui n'eſt en effet ni meilleure, ni moins abſurde que la leur.

Il ne reſte plus qu'à dire à voſtre Eminence le parti que l'Empereur a pris parmi ces differentes ſectes, qui partagent tous les eſprits. Ce Prince naturellement ſage & po-

litique a toûjours menagé le peuple. Comme il eſt ſur un Trône que le moindre ſouffle peut ébranler, il taſche ſur-tout de l'affermir par l'amour de ſes ſujets : bien loin de les irriter, il ſe rend populaire, moins à la verité que ſon pere, de crainte de s'attirer les reproches des Mandarins ; mais beaucoup plus que les anciens Empereurs Chinois, afin d'adoucir au peuple le joug qu'une nouvelle domination luy a impoſé.

Il permet donc, ou plûtoſt il tolere la ſuperſtition ; il honore certains Bonzes du premier ordre qui ſe ſont rendus recommandables dans les Provinces ou à la Cour ; il ſe fait meſme violence juſqu'à ſouffrir en ſon Palais ceux que la Princeſſe ſa mere y avoit attirez & eſtablis. Mais il garde avec eux quelques meſures, il n'eſt point eſclave de leurs ſentimens. Il en connoiſt parfaitement le ridicule, & en pluſieurs occaſions il a traité de fables & d'extravagances ce qu'on avoit juſqu'alors obſervé comme des principes de religion. Il renvoye ſouvent ceux qui luy en parlent, aux Miſſionaires : *Voyez*, leur dit-il, *ces Peres qui raiſonnent ſi juſte, je ſuis ſeur qu'ils ne donneront pas dans vos penſées.* Il dit un jour au Pere Verbieſt ſon Mathematicien : *Pourquoy ne par-*

vous pas de Dieu comme nous ? On se révolteroit moins contre voſtre religion. Vous l'appellez * Tientçhu, *& nous l'appellons* Chamti. *N'eſt-ce pas la meſme choſe? Faut-il abandonner un mot, parce que le peuple luy donne de fauſſes interpretations ? Seigneur*, luy dit ce Pere, *je ſçay que voſtre Majeſté ſuit en cela l'ancienne doctrine de la Chine ; mais pluſieurs Docteurs s'en ſont éloignez: & ſi nous nous expliquions comme eux, ils ſe perſuaderoient facilement que nous penſons auſſi comme ils penſent. Mais ſi voſtre Majeſté veut declarer par un édit public que ce terme de* Chamti *ſignifie en effet ce que les Chrétiens entendent par celuy de* Tientçhu, *nous ſommes preſts de nous ſervir également de l'un & de l'autre.* Il approuva le Pere, mais la politique l'empeſcha de ſuivre ſon conſeil.

Quand la Reine mere fut morte ; ceux qui devoient prendre ſoin de l'enterrement, repreſenterent à ce Prince, que ſelon l'ancienne coûtume il falloit abbatre une partie des murailles de ſon Palais, pour y faire paſſer le corps ; parce que la famille Royale ſeroit expoſée à beaucoup de malheurs, s'il paſſoit par les portes ordinaires.

* *Tientçhu* veut dire, Seigneur du Ciel : & *Chamti* Souverain Empereur.

Vous n'estes pas raisonnables, leur dit-il, *de vous entester de ces chimeres. Quelle folie de se persuader que ma bonne ou ma mauvaise fortune dépende du chemin que prendra ma mere pour aller au tombeau ! Mon malheur est de l'avoir perduë ; & si aprés une aussi grande perte j'avois encore quelque chose à craindre, ce seroit de la deshonorer aprés sa mort par des obseques superstitieuses, & par des ceremonies ridicules.*

Quelque temps aprés plusieurs Demoiselles suivantes, qui avoient servi l'Imperatrice durant sa vie, se vinrent jetter aux pieds de ce Prince, & le prierent en pleurant de souffrir qu'elles accompagnassent leur Maistresse en l'autre monde, où elle auroit sans doute besoin de leurs services. *J'y ay déja pourvû*, dit l'Empereur, *& vous pouvez sur ce point vous tenir en repos.* Cependant de peur que par un zele barbare elles ne se donnassent la mort, il ordonna sur le champ qu'on leur coupast les cheveux, & qu'on les renfermast. Dés qu'elles sont rasées, elles s'imaginent estre inutiles & hors d'estat de servir les Morts de qualité en l'autre monde.

On voit par ces exemples, que l'Empereur est bien éloigné de donner dans toutes ces extravagances populaires. Il honore

Confucius comme le premier & le plus ſage Philoſophe du monde ; il ſuit en beaucoup de choſes la coûtume, quand il juge qu'il y va de ſon intereſt ; il offre en certain temps de l'année des ſacrifices dans les Temples, ſelon l'ancienne pratique ; mais il aſſeure que ce n'eſt qu'à l'honneur du *Chamti*, & qu'il n'y adore que le ſouverain Empereur de l'Univers. Voilà juſqu'où l'inſtruction des Miſſionnaires l'a pû conduire. Il croit un Dieu, mais la politique & les paſſions ſi oppoſées à l'eſprit de JESUS-CHRIST, ne luy ont pas permis d'ouvrir les yeux ſur les veritez de l'Evangile. Cette morale ſi ſainte & ſi ſevere arreſte ſouvent les plus determinez ; & nous voyons tous les jours des gens du monde, qui ont aſſez de grandeur d'ame pour meriter le nom de Heros, & qui manquent quelquefois de courage, quand il faut remplir dignement celuy de Chreſtien.

Cependant ce Prince ne veut pas qu'on s'imagine que c'eſt par foibleſſe qu'il rejette la religion. Il s'en expliqua un jour au Pere Verbieſt en ces termes : *Voſtre loy eſt dure, mais quelque violence qu'il ſoit neceſſaire de ſe faire, je ne balancerois pas un moment à la ſuivre, ſi je la croyois veritable. Que ſi j'eſtois une fois*

Chrétien, je prétendrois bien qu'en trois ans tout l'Empire ſuivit mon exemple. Car enfin je ſuis le maiſtre. Ces ſentimens nous donneroient lieu d'eſperer quelque choſe, ſi d'ailleurs nous n'eſtions perſuadez que l'amour des plaiſirs, & la crainte de donner occaſion à quelque révolution dans l'Empire, ſont des obſtacles preſque invincibles à ſa converſion.

Mais qui peut ſçavoir les deſſeins de Dieu ? & qui a penetré juſqu'à preſent dans les myſteres de ſes conſeils éternels ? Les cœurs des plus grands Princes auſſi-bien que ceux des peuples ne ſont-ils pas en ſa main ; C'eſt de cette main toute-puiſſante que nous devons tout eſperer. Elle a déja briſé une infinité d'Idoles, & renverſé pluſieurs Temples ; elle a ſoûmis au joug de la religion des Vice-Rois, des Miniſtres d'Etat, des Princes, & une Imperatrice. Plus la converſion de l'Empereur demande de miracles, plus elle eſt digne de la puiſſance & de la bonté infinie du Seigneur, qui n'eſt grand que parce qu'il peut operer de grandes choſes. Ainſi, MONSEIGNEUR, pourvû que l'Europe continuë à répandre dans la Chine de fervens Miſſionnaires, nous pouvons croire

que Dieu voudra bien enfin se servir de leur zele pour achever ce grand ouvrage, Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur, L. J.

LETTRE XI.

A Monsieur

ROUILLÉ CONSEILLER

d'Etat ordinaire.

De l'établissement & du progrés de la Religion Chrétienne à la Chine.

MONSIEUR,

Le zéle ardent que vous avez toûjours fait paroistre pour l'établissement & le progrés de la Religion Chrétienne dans la Chine, me fait esperer que vous recevrez avec quelque plaisir la lettre que je prends aujourd'huy la liberté de vous écrire. Vous y lirez non-seulement ce que j'ay déja eu l'honneur de vous dire sur cette matiere dans les differens entretiens dont il vous a plû de m'honorer, mais encore plusieurs autres remarques édifiantes, & dignes par là de vostre curiosité & de vostre attention.

Vous aurez aussi, sans doute MONSIEUR, quelque consolation, de voir que

vos soins, vos prieres, vos liberalitez sont toûjours accompagnées des benedictions du Ciel; & qu'en contribuant, comme vous faites, à la conversion de tant d'ames, vous devenez mesme à l'extrémité du monde, le pere de plusieurs fidéles.

Que si, malgré tout ce que je vous diray, vous vous cachez encore à vous-mesme le bien que vous y operez, car il est difficile de vous le faire tout sentir, vous reconnoistrez du moins que les fervens Missionnaires qui travaillent depuis plus d'un siécle dans ce vaste champ de l'Evangile, ne sont pas tout-à fait indignes de le cultiver, & que les fruits qu'ils en recueillent, doivent animer toute l'Europe à consommer ce grand ouvrage, qu'on a par leur moyen si heureusement commencé.

PArmi les objections que l'Empereur de la Chine nous a faites au sujet de la Religion Chrétienne, celle-cy n'a pas esté l'une des plus foibles. Si la connoissance de JESUS CHRIST, a-t-il dit quelquefois, est necessaire au salut; & que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincerement sauver; comment nous a-t-il laissé si long-temps dans l'erreur? il y a plus de seize siécles que vostre Religion, l'unique voye qu'ayent les hom-

mes pour aller au Ciel, est établie dans le monde ; nous n'en sçavons rien icy. La Chine est-elle si peu de chose, qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairez ?

Les Missionnaires ont répondu tres-solidement à cette difficulté, & mesme d'une maniere si plausible, que ce Prince en a paru content. Je ne vous diray pas, MONSIEUR, leurs réponses ; vous voyez là-dessus tout ce que nous avons pû penser. Mais peut-estre que vous ne serez pas faſché d'apprendre que la Chine n'a pas esté si abandonnée qu'elle s'imagine. Nous ne sçavons pas tout ce qui s'est passé dans ce nouveau monde, depuis la mort de JESUS-CHRIST; car les Chinois dans leur histoire ne parlent presque, que de ce qui regarde le gouvernement politique. La Providence divine est néanmoins assez justifiée, quand elle n'auroit fait pour leur conversion, que ce qui est venu à nostre connoissance.

On ne doute point que saint Thomas n'ait presché la Foy dans les Indes, & il est certain qu'en ce tems-là, les Indiens connoissoient parfaitement la Chine, à qui ils payoient presque tous quelque tribut. Il est donc tres-probable que cet Apostre, à

qui ce nouveau monde avoit esté confié, n'en aura pas negligé la plus belle partie, aussi distinguée pour lors dans l'Orient, que l'Italie dans l'Europe au temps que l'Empire Romain y estoit le plus florissant. Ainsi peut-estre qu'il s'y sera transporté luy-mesme, ou du moins qu'il y aura envoyé quelques-uns de ses disciples.

Cette conjecture, qui pourroit servir de preuve par elle-mesme, est devenuë beaucoup plus forte, depuis qu'on a fait reflexion à ce que l'histoire Chinoise rapporte de ce temps-là. Elle dit qu'un homme entra dans la Chine, & y prescha une doctrine celeste. Ce n'estoit pas, ajoûte-t-elle, un homme ordinaire; sa vie, ses miracles & ses vertus le faisoient admirer de tout le monde. De plus on lit dans un ancien Breviaire Chaldaique de l'Eglise de Malabar ces paroles, qui sont dans l'Office mesme de saint Thomas. *C'est par le moyen de saint Thomas que les Chinois & les Ethiopiens ont esté convertis, & ont connu la verité.* Et dans un autre endroit, *c'est par saint Thomas*, c'est-à-dire, *par la prédication de saint Thomas, que le Royaume des Cieux a penetré dans l'empire de la Chine.* Et dans une Antienne on lit encore ce qui suit: *Les Indes, la Chine, la Perse, &c. offrent en me-*

moire de ſaint Thomas l'adoration qui eſt dûë à voſtre ſaint nom. Nous ne ſçavons pas les converſions qu'il y opera, ni combien de temps la Religion y fleurit; mais il eſt du moins certain que ſi elle ne s'y eſt pas conſervée juſqu'à preſent, les Chinois s'en doivent prendre à eux-meſmes, puiſque par une negligence criminelle, & un endurciſſement volontaire, ils ont ſi facilement rejetté le don de Dieu.

Ce n'a pas eſté la ſeule fois que noſtre-Seigneur les a viſitez. Long-temps aprés, c'eſt-à-dire au ſeptiéme ſiecle, un Patriarche des Indes leur envoya des Miſſionnaires qui y preſcherent la Religion avec beaucoup de ſuccés. Quoique leur hiſtoire en ait touché quelque choſe, ç'a eſté neanmoins en ſi peu de mots, & d'une maniere ſi obſcure, que jamais nous n'aurions eu la conſolation d'en eſtre bien inſtruits, ſans l'accident qui arriva il y a quelques années, & dont la Providence voulut ſe ſervir pour affermir plus ſolidement la Foy dans ce grand Empire.

L'an 1625. des maſſons en foüillant la terre dans la Province de Chenſi, auprés de *Signanfou* qui en eſt la capitale, trouverent une longue table de marbre, qui autrefois avoit eſté élevé en forme de monument,

selon la coûtume de la Chine, & que le temps avoit ensevelie dans les ruïnes de quelque bastiment, ou dans la terre même, sans qu'on s'en fust apperçû.

Cette pierre, qui avoit dix pieds de long sur cinq de large, fut soigneusement examinée, d'autant plus qu'on y trouva dans la partie superieure une grande croix bien gravée, & plus bas un long discours en caracteres Chinois, avec quelques autres lettres étrangeres & inconnuës aux gens du païs; c'estoient des lettres Syriaques. L'Empereur en fut averti: il s'en fit donner une copie, & il a ordonné depuis qu'on conservast avec soin ce monument dans une *Pagode*, * où il est encore à present à un quart de lieuë de la ville de Signanfou. Voicy en abregé ce qu'il contient.

« Il y a un premier principe intelligent & « spirituel, qui de rien a créé toutes choses, « & qui est une substance en trois Personnes. « En produisant l'homme il luy donna la ju- « stice originelle, il le fit Roy de l'Univers, « & maistre de ses passions; mais le demon le « fit succomber à la tentation, corrompit son « esprit, & troubla la paix interieure de son « cœur. De-là sont venus tous les maux qui « accablent le genre humain, & les sectes «

* Temple des faux Dieux.

» differentes qui nous partagent.

» Les hommes qui depuis ce fatal moment » ont toûjours marché dans les tenebres, » n'auroient jamais trouvé la voye de la verité, si l'une de ces divines Personnes n'eust » caché sa divinité sous la forme de l'homme. » C'est cet homme que nous nommons le » messie. Un Ange annonça sa venuë, & il » nâquit quelque temps aprés d'une Vierge » en Judée. Cette naissance miraculeuse fut » marquée par une nouvelle Etoile. Quelques » Rois qui la reconnurent vinrent offrir des » presens à ce divin Enfant, afin que la loy & » les prédictions des vingt-quatre Prophetes » s'accomplissent.

» Il gouverna le monde par l'institution » d'une loy celeste, spirituelle & tres-simple. » Il établit huit beatitudes. Il tascha de détromper les hommes de l'estime qu'ils » avoient pour les biens de la terre, en leur » inspirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté des trois Vertus principales. Il ouvrit le Ciel aux Justes: & il y monta luy-mesme en plein jour, laissant sur la » terre vingt-sept Tomes de sa doctrine, propres à convertir le monde. Il institua le Bapteſme pour laver les pechez, & se servir » de la croix pour sauver tous les hommes » sans en excepter personne.

Ses miniſtres laiſſent croiſtre leur barbe « & ſe font une couronne à la teſte. Ils ne ſe « ſervent point de valets, mais ils ſe font « égaux à tous, ſoit qu'ils ſe trouvent abbatus « par l'adverſité, ou que la proſperité les éle- « ve. Au lieu d'amaſſer des richeſſes, ils par- « tagent volontiers avec les autres le peu qu'ils « poſſedent. Ils jeûnent & pour ſe mortifier, « & pour garder la loy. Ils reſpectent leurs ſu- « perieurs. Ils eſtiment les gens de bien. Ils « prient chaque jour ſept fois pour les morts « & pour les vivants. Ils offrent toutes les ſe- « maines le ſacrifice, afin d'effacer leurs pe- « chez, & de purifier leur cœur. «

Les Rois qui ne ſuivent pas les maximes « de cette ſainte loy, ne ſçauroient, quelque « choſe qu'ils faſſent, ſe rendre recomman- « dables parmi les hommes. Sous le regne de « *Tai-çoum*, Prince tres-ſage & tres-eſtimé, « *Olopuën* parti de Judée, aprés avoir couru « de grands dangers ſur mer & ſur terre, ar- « riva enfin à la Chine l'an de noſtre-Sei- « gneur 636. l'Empereur qui en fut averti « envoya ſon Colao au devant de luy juſqu'au « fauxbourg de la Ville imperiale, avec ordre « de le conduire au Palais. Quand il y fut on « examina ſa loy, dont la verité fut reconnuë; « de ſorte que l'Empereur fit en ſa faveur l'E- « dit ſuivant. «

» La veritable loy n'eſt attachée à aucun
» nom particulier, & les Saints ne ſe fixent
» pas dans un lieu; ils parcourent le monde,
» afin d'eſtre utiles à tous. Un homme de Ju-
» dée, d'une vertu ſinguliere, eſt venu à noſtre
» Cour: nous avons examiné ſa doctrine avec
» beaucoup de ſoin, & nous l'avons trouvée
» admirable, ſans aucun faſte, & fondée ſur
» l'opinion qui ſuppoſe la création du mon-
» de. Cette loy enſeigne la voye du ſalut, &
» ne peut eſtre que tres-utile à nos ſujets.
» Ainſi je juge qu'il eſt bon de la leur faire
» connoiſtre. Enſuite il commanda qu'on
» baſtit une Egliſe, & il nomma vingt & une
» perſonne pour en avoir ſoin.

» Le fils de *Tai-tçoum*, nommé *Kao*, luy
» ſucceda l'an 651. & s'appliqua à faire fleu-
» rir la Religion que ſon pere avoit reçûë. Il
» fit de grands honneurs à l'Eveſque *Olo-*
» *poüen*, & baſtit dans toutes les Provinces
» des Temples au vray Dieu. De ſorte que
» les Bonzes, quelques années aprés, allarmez
» du progrés que le Chriſtianiſme avoit fait,
» taſcherent par toutes ſortes de moyens d'en
» arreſter le cours.

» La perſecution fut grande, & le nombre
» des Fidéles commençoit à diminuer, quand
» noſtre-Seigneur ſuſcita deux perſonnes ex-
» trémement zelées, qui défendirent la Foy

avec tant d'ardeur, quelle reprit en peu de « temps son premier éclat. L'Empereur de « son costé contribua de plus en plus à l'affermir ; jusques-là qu'il ordonna aux cinq « Rois d'aller à l'Eglise, de se prosterner devant les Autels, & d'en élever d'autres en « plusieurs Villes en l'honneur du Dieu des « Chrétiens. Ainsi la colomne ébranlée par « les efforts des Bonzes, devint plus solide & « mieux établie que jamais. «

Cependant le Prince continua de donner des marques de sa pieté ; il fit porter « les tableaux de ses predecesseurs à l'Eglise ; « il offrit luy-mesme sur les autels cent pieces « de soye ; il honora extraordinairement « un Missionnaire *Ki-ho*, qui estoit nouvellement arrivé de la Judée ; & durant tout le « cours de sa vie, il n'oublia rien de ce qui « pouvoit contribuer à étendre la Foy dans « ses Etats. *Venmim*, qui luy succeda l'an 757. « herita de sa vertu aussi-bien que de l'Empire. Il bastit cinq Eglises. Ses autres grandes « qualitez, aussi-bien que l'amour de la Religion, l'ont rendu celebre. «

Les Empereurs suivans ont encore affermi le Christianisme par leurs Edits & par « leurs exemples. Il y en a pour qui nous « prions sans crainte. Ils estoient humbles, « pacifiques ; ils supportoient les défauts de «

» leur prochain ; ils faiſoient du bien à tout
» le monde. Voilà le veritable caractere du
» Chrétien, & c'eſt par cette voye que la paix
» & l'abondance entrent dans les plus grands
» Etats.

» D'autres ont pratiqué les œuvres de la
» charité la plus fervente. L'Empereur *Sot-*
» *çoum* a fait des offrandes aux Autels, &
» baſti des Egliſes ; outre cela il aſſembloit
» tous les ans les Preſtres de quatre Egliſes,
» qu'il ſervoit luy-meſme avec reſpect durant
» quarante jours ; il donnoit à manger aux
» pauvres, il reveſtoit ceux qui eſtoient nuds,
» il gueriſſoit les malades, il enſeveliſſoit les
» morts. C'eſt pour conſerver la memoire de
» ces grandes actions, & pour faire connoî-
» tre à la Poſterité l'état preſent de la Reli-
» gion Chrétienne, que nous élevons ce mo-
» nument l'an 782.

Voilà, MONSIEUR, un fidelle abregé de ce qu'il y a de plus conſiderable en ce fameux reſte de l'antiquité Chinoiſe. Les Bonzes, qui le gardent dans un de leurs Temples auprés de *Signanfou*, ont élevé vis-à-vis, une longue table de marbre ſemblable à celle-cy, avec un éloge des Divinitez du pays, pour diminuer en quelque façon la gloire que la Religion Chrétienne y a reçûë. La Chronique de la Chine con-

firme par la suite de ses Empereurs ce que ce discours nous en dit ; mais il me semble qu'on y exagere beaucoup les vertus des Princes, dont plusieurs paroissent dans l'histoire presque aussi portez à favoriser le Paganisme que la Religion Chrétienne. Quoiqu'il en soit, on voit par ce témoignage, que la Foy y a esté preschée, & receuë d'un grand nombre de personnes. Elle y a fleuri du moins durant quarante-six ans, & peut-estre mesme qu'elle s'y conserva beaucoup plus long-temps, on ne sçait pas combien ; la memoire en fut abolie dans la suite ; & quand les nouveaux Missionnaires de nostre Compagnie y entrerent, ils n'y en trouverent plus aucun vestige.

Ce fut l'an 1552. que saint Xavier s'y presenta, dans l'esperance d'ajoûter cette nouvelle conqueste au Royaume de JESUS-CHRIST. Il sembloit que ce grand homme n'eust fait encore dans les Indes qu'un essay, & si je l'ose dire, un apprentissage de ce grand zele qu'il vouloit consommer dans la Chine. Et certes Moïse ne desira jamais avec plus d'ardeur d'entrer dans la Terre promise, pour y recueillir avec son peuple des richesses temporelles, que cet Apostre souhaita de porter dans ce nouveau monde les tresors de l'Evangile. L'un &

l'autre mourut par l'ordre de la Providence, dans un temps auquel de longs voyages, & des peines infinies sembloient leur répondre du succés de leur entrepriſe.

L'Ecriture nous dit que la mort de Moïſe fut une punition de ſon peu de foy : il ſemble que celle de ſaint Xavier fut une récompenſe de la ſienne. Dieu vouloit en effet récompenſer ſon zele, ſes travaux, ſa charité ; & pour le faire plûtoſt joüir de la gloire qu'il avoit procurée à tant de nations, ſuſpendre encore pour quelque temps ce torrent de graces qu'il préparoit dés-lors à l'Empire de la Chine. Ce fut dans l'Iſle de *San-cham*, ou comme on l'appelle en France, de *Sanciam*, dépendante de la Province de Canton, qu'il mourut ; on ſçait qu'il demeura enterré durant pluſieurs mois, que Dieu le préſerva de la corruption ordinaire, & qu'il fut enſuite tranſporté à Goa, où on l'honore depuis ce temps-là comme le Protecteur de la Ville, & comme l'Apoſtre de l'Orient.

Le ſeul attouchement de ſon corps conſacra le lieu de ſa ſepulture. Cette Iſle devint non-ſeulement un lieu celebre, mais encore une terre ſainte. Les Gentils meſme l'honorerent, & y ont encore recours comme à un azyle aſſeûré. Cependant, comme

les

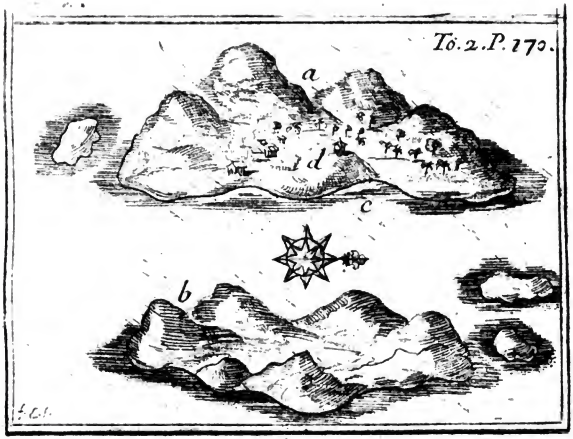
les Pirates infeſtoient cette coſte, & qu'on n'oſoit plus y aborder, le lieu de ce ſacré tombeau devint peu à peu inconnu aux Européans ; & c'eſt depuis peu, que par un accident particulier, on l'a nouvellement découvert.

L'an 1688. un vaiſſeau Portugais, qui venoit de Goa, & qui portoit le Gouverneur de Macao, ayant eſté ſurpris d'un coup de vent, fut obligé malgré qu'il en euſt d'y relaſcher. On jetta l'ancre entre les deux Iſles de *Samciam* & de *Lampacao*, qui font en cet endroit une eſpece de Port. Les vents contraires ayant continué durant huit jours, donnerent occaſion au Pere Caroccio Jeſuite, qui eſtoit dans le vaiſſeau, de contenter ſa devotion. Il deſcendit à terre; & malgré le danger, il réſolut de chercher le tombeau du Saint. Il fut ſuivi du Pilote & de la pluſpart des Matelots, qui parcoururent avec luy toute l'Iſle, mais inutilement.

Enfin, un Chinois habitant du lieu, ſe doutant de ce qu'ils cherchoient avec tant d'ardeur, ſe fit leur guide, & les mena dans un endroit que tous les habitans reveroient, & où il commença luy-meſme à donner des marques de ſa pieté. Le Pere qui ne l'entendoit point, aprés avoir cher-

ché quelque vestige du tombeau, trouva enfin une pierre longue de cinq coudées, & large de trois, sur laquelle on avoit gravé ces paroles en Latin, en Portugais, en Chinois, & en Japonois : *C'est icy que Xavier homme vrayment Apostolique, a esté enseveli.* Pour lors ils se jetterent tous à genoux, & ils baiserent avec devotion cette terre, que les larmes & les derniers soupirs d'un Apostre mourant avoient sanctifiée. Les habitans du lieu, qui accoururent, suivirent l'exemple des Portugais : les Anglois mesme (car un de leurs vaisseaux avoit moüillé au mesme endroit) y vinrent honorer le Saint, & prierent long-temps à genoux devant son tombeau. Le Pere Caroccio, quelque temps aprés, y dit la Messe en ceremonie, durant que les deux vaisseaux Anglois & Portugais faisoient des décharges continuelles de leur artillerie, & donnoient des marques de la joye commune.

Enfin, pour conserver la memoire de ce saint lieu, on résolut de bastir une bonne muraille en quarré tout au tour du sepulcre, & de creuser un fossé pour la défendre des ravines d'eau. Au milieu de ces quatre murailles on éleva la pierre qu'on avoit trouvé renversée, & on y bastit un Autel



a. Isle de Sanciam. b. Lampacao. c. le Port. d. Tombeau de Saint Xavier.

pour marque de l'auguſte ſacrifice qu'on y avoit celebré, & pour ſervir à le celebrer encore une fois, ſi le hazard ou la devotion y conduiſoit les Miniſtres de JESUS-CHRIST. Les gens du païs travaillerent eux-meſmes à ce petit-ouvrage, & ne montrerent pas moins de zele pour l'honneur du Saint que les Chrétiens.

Au reſte, ce lieu eſt de luy-meſme fort agreable. On y voit une petite plaine, qui s'étend au pied d'une colline couverte d'un coſté de bois, & ornée de l'autre, de pluſieurs jardins qu'on y cultive ; un ruiſſeau d'eau claire qui y ſerpente, rend la terre extrémement fertile. L'Iſle n'eſt pas deſerte, comme quelques-uns l'ont écrit, elle a dix-ſept villages. Le terroir en eſt cultivé juſques ſur les montagnes, & les habitans, non-ſeulement ne manquent de rien pour la vie, mais ils font meſme de ce qui croiſt dans leur pays aſſez de commerce au-dehors, pour eſtre ordinairement dans l'abondance.

Vous me pardonnerez bien, MONSIEUR, cette petite digreſſion que j'ay faite à l'occaſion de ſaint François Xavier. Un Miſſionnaire ne peut en parler ſans eſtre naturellement porté à s'étendre ſur tout ce qui touche ce grand homme. C'eſt luy qui a

solidement établi presque toutes les Missions des Indes, & qui, les dernieres années de sa vie, anima ses freres au grand dessein de la conversion de la Chine. Son zele passa en effet dans leurs esprits & dans leurs cœurs ; & quoy que l'entrepriſe paruſt impossible à tout autre qu'à Xavier, les Peres Roger, Pasio, & Ricci, tous trois Italiens, résolurent de donner tous leurs soins, & s'il estoit necessaire, tout leur sang à ce grand ouvrage.

Ils ne se rebuterent point dans les difficultez que le demon fit naître. Ils entrerent les uns aprés les autres dans les Provinces meridionales. La nouveauté de leur doctrine leur attira des auditeurs, & la sainteté de leur vie prévint dés-lors tout le monde en leur faveur. Au commencement on les écouta avec plaisir, & dans la suite, avec admiration. Le Pere Ricci sur tout se distingua par son zele & par sa capacité. Car il estoit solidement instruit des coustumes, de la Religion, des loix & des ceremonies du pays, qu'il avoit long-temps auparavant estudiées à Macao. Il parloit bien la langue, il entendoit parfaitement leurs caracteres ; cela joint à des mœurs infiniment reglés, à un naturel doux, aisé, complaisant, à un certain air insinuant qui luy

eſtoit propre, & dont on avoit de la peine à ſe défendre, mais ſur tout à cette ardeur que l'Eſprit ſaint a couſtume d'inſpirer aux Ouvriers Evangeliques ; tout cela, dis-je, luy acquit en peu de temps la réputation d'un grand homme & d'un Apoſtre.

Ce n'eſt pas qu'il ne trouvaſt des obſtacles à l'œuvre de Dieu. Le demon renverſa ſes deſſeins plus d'une fois. Il eût à combatre la ſuperſtition du peuple, la jalouſie des Bonzes, la mauvaiſe humeur des Mandarins ; tout s'oppoſa aux établiſſemens qu'il voulut faire. Mais il ne ſe rebuta jamais, & Dieu luy donna le don de perſeverence, vertu ſi difficile à conſerver, & neanmoins ſi neceſſaire dans ces commencemens, qui ſont toûjours traverſez, & que les mieux intentionnez abandonnent quelquefois, faut d'une ſuccés preſent qui les fortifie dans leur entrepriſe.

Le Pere Ricci, aprés pluſieurs années de ſterilité, eût enfin la conſolation de voir fructifier l'Evangile. Il ſe fit des converſions éclatantes dans les Provinces. Les Mandarins eux-meſmes ouvrirent les yeux à la lumiere de noſtre ſainte Foy, que ce fervent Miſſionnaire porta juſques dans la Cour. L'Empereur *Vanli*, qui regnoit pour lors, l'y receût avec beaucoup de marques

de bienveillance ; & parmi diverſes curioſitez d'Europe que le Pere luy preſenta, il fut ſi touché de quelques tableaux du Sauveur, & de la ſainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de ſon Palais, pour y eſtre honorez.

Cet accueil favorable du Souverain, luy attira les bonnes graces des principaux Seigneurs de la Cour ; & malgré la réſiſtance de quelques Magiſtrats, qui ſelon la coûtume, ne pouvoient s'accommoder d'un eſtranger, il ne laiſſa pas d'acheter une maiſon ; & de faire à Pekin un établiſſement, qui a dans la ſuite eſté l'appuy de toutes les Miſſions de l'Empire.

C'eſt par cette voye, ſans laquelle il eſt preſque impoſſible de ſe ſoûtenir, que la Religion fut connuë, eſtimée, & preſchée avec ſuccés par les nouveaux Miſſionaires, qui profiterent des premiers travaux du Pere Ricci. La Cour & les Provinces retentirent de ce nom adorable, que les Juifs n'oſoient autrefois par reſpect prononcer devant leurs Proſelites, & que les Chinois nouvellement convertis annonçoient eux-meſmes à leurs compatriotes avec un reſpect encore plus grand. Car le petit nombre d'Ouvriers Européans, donna lieu à pluſieurs Mandarins de preſcher la Foy ; &

il s'en trouva qui par leur zele & par leur capacité n'avancerent pas moins les affaires de la Religion que les plus fervens Missionnaires.

Il est vray que ces succés furent quelque temps aprés interrompus, car c'est le caractere de la verité de se faire des ennemis, & le sort de la Religion Chrétienne d'estre toûjours persecutée. La Providence, qui vouloit éprouver la fidelité de ces prémiers Chrétiens, & ranimer le zele de leurs Pasteurs, permit que les Prestres des Idoles s'opposassent à la prédication de l'Evangile. De sorte qu'il s'en fallut peu que la cabale de quelques Bonzes, appuyez de plusieurs Mandarins, ne renversast en un moment par la chute du Pere Ricci, l'ouvrage de plusieurs années.

Mais le plus grand danger que courut ce saint homme avec toute sa Mission vint de ses propres freres, je veux dire des Chretiens Européens. Quelques Portugais de Macao animez contre les Jesuites, résolurent de les perdre dans la Chine, quoi-qu'il en deûst couster à la Religion. Ils ne pouvoient ignorer les saintes intentions de ces Peres, cependant ils les accuserent, comme des espions, qui sous pretexte de prescher l'Evangile, tramoient secretement une con-

juration, & avoient dessein de s'emparer de la Chine par la moyen des Japonois, des Hollandois, & des Chrétiens du pays.

On sera sans doute estonné de l'emportement de ces faux freres, qui tout engagez qu'ils estoient par leur foy à donner leur sang pour soûtenir l'œuvre de Dieu, s'estoient déterminez à la détruire par des calomnies si atroces. Mais il n'y a point de crime que la passion ne colore ; & un esprit aveuglé par la vengeance ou par l'interest, se croit ordinairement tout permis.

Cette ridicule fable expliquée avec chaleur, & appuyée de certaines circonstances capables d'imposer, trouva aisément créance dans l'esprit des Chinois, soupçonneux à l'excés, & persuadez par une longue experience, que les moindres révoltes entraisnent souvent dans la suite la ruine des plus puissans Etats.

La persecution devint cruelle, les Chrétiens foibles furent scandalisez, & abandonnerent la foy. Le P. Martinez pris, empriſonné, bastonné, mourut enfin dans les tourmens ; & si cette nouvelle eust penetré jusqu'à la Cour, il y a bien de l'apparence qu'elle auroit causé la perte entiere de la Religion. Mais nostre-Seigneur arresta le mal en sa source, & rendit par le moyen

d'un Mandarin ami particulier du P. Ricci, la tranquillité aux Miſſions, & la liberté aux Ouvriers Evangeliques.

Ce fut aprés avoir ſurmonté beaucoup d'obſtacles de cette nature, & preſché la Foy à un peuple infini, que ce fervent Miſſionnaire mourut. Les Payens le regarderent comme le plus ſage & le plus habile homme de ſon ſiecle, les Chrétiens l'aimerent comme leur pere, & les Prédicateurs de l'Evangile ſe formoient ſur luy comme ſur un parfait modele. Il eût le plaiſir de mourir au milieu d'une abondante moiſſon ; mais il ne pouvoit ſe conſoler, de ce qu'il y avoit ſi peu d'ouvriers pour la recueillir. Auſſi ne recommanda-t-il rien tant à ſes freres qui l'aſſiſtoient en ſa derniere maladie, que de recevoir avec un cœur plein de douceur, ceux qui viendroient partager leurs travaux. *S'ils trouvent*, leur dit il, *en arrivant des croix parmi les ennemis du nom Chrétien, adouciſſez-en l'amertume par les démonſtrations de l'amitié la plus tendre, & de la plus ardente charité.*

Les Egliſes de la Chine, dont il eſtoit la plus ferme colomne, furent ébranlées par ſa chute ; car quoi-que les années ſuivantes l'Empereur paruſt encore favorable à la Religion, néanmoins en 1615. il s'enleva cou-

tre elle la plus cruelle tempeſte qu'elle euſt encore ſoufferte. Ce fut un des principaux Mandarins de Nankin *, qui la fit naiſtre. On attaqua principalement les Paſteurs, afin de diſſiper plus aiſément le troupeau. Les uns furent cruellement battus, les autres exilez, preſque tous empriſonnez, & conduits enſuite à Macao, aprés avoir eu l'honneur de ſouffrir mille opprobres pour l'amour de JESUS-CHRIST.

* Chinkio.

L'orage continua prés de ſix ans; mais enfin le perſecuteur ayant luy-meſme eſté accuſé, fut par un coup de la Providence privé de ſes charges & de la vie. Sa mort fit reſpirer les Chrétiens, qui dans la ſuite ſe multiplierent plus que jamais par les travaux d'un grand nombre de Miſſionnaires. Ce fut en ce temps-là * que les RR. Peres de ſaint Dominique ſe joignirent à nous; & pleuſieurs d'eux travaillent encore aujourd'huy dans la Chine avec beaucoup de zele & d'édification.

* An. 1631.

Le Pere Adam Schaal, Alleman de nation, qui parut à la Cour, donna un nouvel éclat au Chriſtianiſme renaiſſant. Il ſe ſervit des Mathematiques, qu'il entendoit parfaitement, pour entrer dans l'eſprit de l'Empereur, & il fut en peu de temps ſi avant dans ſes bonnes graces, qu'il crut

pouvoir tout entreprendre pour l'établiſſement ſolide de la Religion. Il commençoit de ſe ſervir de ſa faveur avec ſuccés, quand une révolution renverſa avec l'Empire de ſi belles eſperances.

Ce grand Etat, qui paroiſſoit inébranlable par ſa puiſſance, éprouva alors qu'il n'y a rien de conſtant en ce monde. Quelques voleurs aſſemblez formerent en peu de temps des armées conſiderables par la foule des mécontens qui ſe joignirent à eux : ils brûlerent pluſieurs Villes, & pillerent des Provinces entieres. La Chine changea tout d'un coup de face, & de l'Empire le plus floriſſant, elle devint le theatre de la plus ſanglante guerre. Jamais on ne vit tant de meurtres & tant d'inhumânitez. L'Empereur lui-meſme ſurpris dans Pekin s'étrangla, de crainte de tomber entre les mains du victorieux. L'Uſurpateur fut bientoſt aprés chaſſé du Trône par les Tartares qui s'en emparerent. Les Princes du ſang, qui s'eſtoient en differens endroits déclarez Empereurs, furent vaincus ou mis à mort. Pour lors tous les Mandarins ſe déclarerent, les uns pour le Tartare, les autres pour la liberté : & pluſieurs entreprirent des guerres particulieres, dans l'eſperance de profiter du deſordre univerſel.

Parmi ces derniers, il y eût des monstres plûtoſt que des hommes, qui s'eſtant abandonnez à tout ce que la barbarie & la cruauté peuvent inſpirer de plus feroce, firent un tombeau des Provinces entieres, & y verſerent plus de ſang pour ſatisfaire leur brutalité, que le plus ambitieux Prince du monde, n'en euſt voulu répandre pour la conqueſte d'un Empire.

La Religion, qui gemiſſoit parmi tant de troubles, ne laiſſa pas d'eſtre conſolée par des converſions éclatantes : une Imperatrice avec ſon fils receut le Bapteſme ; mais à peine l'un & l'autre eurent-ils le temps de ſurvivre à leur foy, du fruit de laquelle ils ne pûrent joüir qu'en l'autre monde. Enfin, le Tartare par ſa valeur, & par une conduite digne de la politique des anciens Romains, ſe rendit le maiſtre, & obligea en peu d'années toutes les Provinces à recevoir le joug eſtranger.

Ce fut pour lors que nous cruſmes tout perdu pour la Religion ; mais Dieu qui n'a pas beſoin de l'appuy des hommes, quand il veut luy-meſme ſoûtenir ſon ouvrage, inſpira tout-à-coup au nouveau Roy plus d'affection pour le Chriſtianiſme, qu'on n'euſt oſé en eſperer des Empereurs Chinois.

Non seulement ce Prince osta aux Mahometans la direction des Mathematiques, dont ils estoient en possession depuis 300. ans, & la donna au Pere Adam ; mais par un privilege special il permit à ce Pere de s'addresser uniquement à luy pour tout ce qui concernoit les Missionnaires, sans passer par les formalitez des Tribunaux, qui estoient peu favorables aux estrangers. Cette grace extraordinaire jointe à plusieurs autres, releva le courage des Chrétiens, & donna la liberté aux Payens d'embrasser la verité. Plusieurs personnes de la premiere qualité demanderent à Pekin le Bapteſme ; les Provinces suivirent l'exemple de la Cour, & la moisson devint si grande que les ouvriers ne suffisoient pas pour la recueillir.

Ceux qui y furent employez travaillerent avec un zele dont nous ressentons encore aujourd'huy les effets. Il s'y trouva des gens rares en vertu, en prudence, en capacité, que Dieu avoit formez durant le trouble des guerres civiles, & que l'Esprit du Seigneur tira du cahos comme autant d'astres, pour répandre la lumiere de l'Evangile dans les parties les plus reculées de ce vaste Empire, accompagnant meſme leur prédication de signes & de miracles.

Parmi ces hommes extraordinaires, le Pere Faber, François de nation, fut un de ceux qui se distingua le plus. J'ay eu le bonheur de demeurer durant quelque temps dans la Province qui luy estoit tombée en partage, & j'y ay encore trouvé aprés tant d'années ces précieux restes, qui sont des suites ordinaires de la sainteté. Ceux qui ont esté témoins de ses actions racontent à leurs enfans les prodiges qu'il a operez pour les confirmer dans la foy; & quoiqu'on ne soit pas obligé de croire tout ce qu'ils en rapportent, on ne peut neanmoins disconvenir que Dieu n'ait en beaucoup d'occasions, concouru extraordinairement aux grandes choses qu'il a entrepriſes pour sa gloire.

La maniere dont il fonda la Mission de *Ham-tcheou*, ville du premier ordre dans le *Chensi*, éloignée de la capitale de douze journées de chemin, merite bien d'estre connuë. Un Mandarin l'y avoit invité, & le peu de Chrétiens qu'il y trouva, fit qu'il s'appliqua avec plus d'ardeur à en augmenter le nombre. Dieu luy en fournit un moyen auquel il ne s'attendoit pas. Un de ces gros bourgs, qui valent à la Chine des villes entieres, fut pour lors infecté par une multitude prodigieuse de sauterelles

qui mangeoient les feüilles des arbres, & rongeoient les herbes juſqu'à la racine.

Les habitans aprés pluſieurs efforts inutiles s'aviſerent de s'addreſſer au Pere Faber, dont la réputation eſtoit déja par tout répanduë. Le Pere prit de-là occaſion de leur expliquer les principaux myſteres de la Foy, & il ajoûta que s'ils vouloient s'y ſoûmettre, non-ſeulement Dieu les délivreroit de ce fleau, mais qu'il leur donneroit encore des biens infinis & une éternité bien-heureuſe. Ils s'y engagerent volontiers, & le Pere pour tenir ſa parole fut dans les champs en ceremonie avec l'étole & le ſurpelis ; il jetta par tout de l'eau-benite, accompagnant cette action des prieres de l'Egliſe, & ſur-tout d'une vive Foy. Dieu écouta la voix de ſon ſerviteur, & dés le lendemain tous les inſectes diſparurent.

Mais ce peuple uniquement attaché aux biens de la terre, negligea les conſeils du Miſſionaire dés qu'il ſe vit en ſeûreté. Il en fut ſur le champ puni, & le mal devint encore plus grand qu'auparavant ; de ſorte que la campagne fut en peu de jours couverte d'une infinité de ſauterelles. Alors ils s'accuſerent mutuellement les uns les autres de leur mauvaiſe foy ; ils accoururent en foule à la maiſon du Pere, & aprés s'eſ-

tre jettez à ses pieds : nous ne nous leverons point, dirent-ils, mon Pere, que vous ne nous ayez pardonné. Nous avoüons nostre faute, mais nous protestons que si vous nous délivrez une seconde fois du malheur dont le Ciel nous menace, tout le Bourg reconnoistra sur le champ vôtre Dieu, qui seul peut faire de si grands miracles.

Le Pere pour augmenter leur foy se fit long-temps prier. Enfin inspiré comme la premiere fois, il fit sa priere, & jetta de l'eau-benite dans les champs, qui dés le lendemain se trouverent sans insectes. Alors tout le bourg persuadé de la verité, suivit l'Esprit de Dieu ; ils furent tous instruits, & fonderent une Eglise, qui, quoi-que abandonnée depuis plusieurs années, passe encore pour la plus fervente de toutes les Missions de la Chine.

On raconte de ce mesme Pere, qu'il a quelquefois esté transporté en l'air au travers des rivieres ; qu'on l'a vû en extase ; qu'il a prédit sa mort, & plusieurs autres merveilles de cette nature ; mais la plus grande de toutes a sans doute esté l'exercice continuel des vertus Apostoliques, d'une humilité profonde, d'une mortification affreuse, d'une patience à l'épreuve de toutes les injures, d'une charité ardente, &

d'une tendre devotion à la Mere de Dieu qu'il a pratiquées jusqu'à la mort, avec l'édification, & je puis dire avec l'admiration meſme des Idolâtres.

Tandis que les Chriſtianiſme jettoit de profondes racines dans les Provinces, il devenoit tous les jours plus floriſſant à Pekin; l'Empereur luy-meſme n'en paroiſſoit pas éloigné; il venoit ſouvent à noſtre Egliſe, & il y adoroit la Majeſté divine avec un reſpect qui euſt eſté loüable dans un Chrétien. On voit encore des écrits de ſa propre main, par leſquels il reconnoiſt la beauté & la pureté de noſtre ſainte loy; mais le cœur attaché aux plaiſirs des ſens ne ſuivoit pas les lumieres de l'Eſprit; & quand le Pere Adam le preſſoit: *Vous avez raiſon*, luy répondoit-il, *mais au fond, comment voulez-vous qu'on puiſſe pratiquer toutes ces maximes? Retranchez-en deux ou trois des plus difficiles, & peut eſtre qu'enſuite on pourra s'accommoder du reſte.* C'eſt ainſi que ce jeune Prince partagé entre la grace & ſes paſſions, s'imaginoit qu'on pouvoir favoriſer la nature aux dépens de la Religion; mais le Pere luy fit comprendre que nous n'en eſtions que les miniſtres & non pas les auteurs. Cependant, Seigneur, luy dit-il un jour, quoique nous

proposons au monde corrompu une morale qui passe ses forces naturelles, & des mysteres qui sont au dessus de sa raison, nous ne desesperons pas pour cela de faire recevoir nostre doctrine; parce que c'est par l'ordre de celuy qui peut éclairer la raison la plus obscurcie, & fortifier la nature la plus foible.

Ces difficultez que l'Empereur regardoit comme insurmontables, ne luy osterent pas neanmoins l'affection qu'il avoit pour le Pere Adam, il l'appelloit toûjours son Pere, il avoit mis en luy toute sa confiance: en deux ans il le fut voir jusqu'à vingt fois; il luy permit de bastir deux Eglises à Pekin; il voulut mesme qu'on reparast celles que la persecution avoit renversées dans les Provinces: enfin il luy accordoit tout ce qui pouvoit contribuer quelque chose au solide établissement de la Foy, laquelle auroit fait sans doute des progrés infinis, si une violente passion n'eust enfin changé l'esprit de ce Prince, & ne nous l'eust ravi dans un temps auquel nous avoins le plus grand besoin de sa protection: car on peut dire qu'il mourut de douleur, causée par la perte d'une concubine. Cette femme, qu'il avoit enlevée à son mari, luy inspira enfin le culte des faux

Dieux, mais dans un tel excés qu'il n'étoit plus reconnoiſſable ſur le point de la Religion. Ce fut en ce temps qu'il tomba malade, enteſté des Bonzes qui occupoient tout le palais, & tourmenté par ſa paſſion qui ne luy donnoit pas un moment de repos. Cependant, comme il aimoit toûjours le Pere, il voulut encore le voir une fois avant ſa mort.

Ce fut dans cette derniere entreveuë que toutes les entrailles de ce bon Miſſionnaire furent émeuës. Il eſtoit à genoux aux pieds du lit du Prince qu'il avoit élevé comme ſon fils, dans l'eſperance d'en faire un jour le chef de la Religion. Il le voyoit alors accablé d'une violente maladie, troublé par les idées d'un amour impudique, abandonné aux Idoles & à leurs Miniſtres, ſur le point de mourir, & de mourir éternellement. L'Empereur, qui le vit attendri, ne voulut pas qu'il luy parlaſt à genoux; il le releva, il écouta ſes derniers avis avec un peu moins de prévention qu'à l'ordinaire; il luy fit preſenter du thé, & il le renvoya enfin avec des marques de tendreſſe, qui le penetrerent juſqu'au fond du cœur, & auſquelles il fut d'autant plus ſenſible, qu'il ne put jamais s'en prévaloir, pour luy inſpirer une veritable converſion.

Cette mort fut également fatale aux Bonzes qu'on chassa du Palais, & à la Religion qu'elle mit à deux doigts de sa perte. Plusieurs Eglises basties sur les costes des Provinces maritimes, furent renversées par un Edit qui ordonnoit à tout le monde de se retirer dans les terres trois ou quatre lieuës loin de la mer, & de détruire toutes les habitations maritimes, dont un fameux pirate profitoit pour faire la guerre à l'Empereur. On fut mesme sur le point de ruiner Macao ; & l'ordre estoit déja donné d'en chasser les Portugais, quand le Pere Adam fit un dernier effort pour les sauver. Ce fut par où finit tout son credit qu'il avoit si utilement employé pour le bien de la Religion : car peu de temps aprés il fut luy-mesme l'objet de la plus sanglante persecution que l'Eglise ait soufferte.

Les quatre Mandarins régens durant la minorité de l'Empereur, poussez par differentes considerations ; & sur tout animez contre les Chrétiens, dont ce Pere estoit presque l'unique appuy, le firent mettre en prison avec trois de ses compagnons. On cita tous les autres Prédicateurs de l'Evangile à Pekin, qui furent traitez de la mesme maniere, & chargez chacun de neuf chaisnes. On brusla leurs livres, leurs cha-

pelets, leurs médailles & tout ce qui portoit quelque caractere de Religion ; on épargna néanmoins leurs Egliſes ; pour ce qui eſt des Chreſtiens ils furent traitez avec un peu plus de douceur.

Ces illuſtres Confeſſeurs de JESUS-CHRIST, eurent l'honneur d'eſtre traînez par tous les tribunaux. C'eſt-là que leurs ennemis meſmes admirerent leur courage. Ils eſtoient ſur tout touchez du pitoyable eſtat où ſe trouvoit le Pere Adam. Ce venerable vieillard, peu de jours auparavant l'oracle de la cour, & les délices d'un grand Prince, paroiſſoit alors comme un eſclave, chargé de chaiſnes & d'infirmitez, abbatu ſous le poids de l'âge, & beaucoup plus ſous celuy de la calomnie qui taſchoit d'opprimer ſon innocence. Une eſpece de catarre luy oſtoit meſme la liberté de ſe défendre ; mais le Pere Verbieſt ne l'abandonna jamais, & il répondoit pour luy à ſes ennemis d'une maniere ſi touchante, que les Juges ne pouvoient aſſez admirer & la fermeté de l'accuſé & la charité heroïque de celuy qui le défendoit. Quelque innocent qu'il fuſt, on le condamna neanmoins à eſtre eſtranglé, ce qui eſt parmi les Chinois un genre de mort honorable ; mais enſuite, comme s'ils ſe fuſſent repentis de n'eſ-

tre pas assez injustes, ils révoquérent leur arrest, & en porterent un autre, par lequel ce Pere devoit estre exposé dans la place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux.

La Cour soveraine envoya sa sentence aux Mandarins régens, & aux Princes du sang pour estre confirmée; mais Dieu qui jusqu'alors avoit semblé abandonner son serviteur, commença à se declarer en sa faveur par un horrible tremblement de terre. Ce prodige étonna tout le monde. On crioit par tout que le Ciel vouloit punir l'injustice des Magistrats: pour appaiser le peuple ils ouvrirent les prisons de la Ville, & donnerent une amnistie generale aux coupables, à la reserve des Confesseurs de JESUS-CHRIST qui demeurerent dans les chaisnes, comme s'ils eussent esté les seules victimes pour qui le Ciel ne se fust pas intereſſé.

Mais parce qu'il arriva encore divers autres prodiges, & qu'en particulier le feu consumma une grande partie du Palais, la crainte obtint enfin de ces Juges iniques, ce que l'innocence reconnuë n'avoit pû obtenir. On relascha le Pere Adam, & on luy permit d'aller en sa maison, jusqu'à ce que l'Empereur en disposast autrement. Ce

grand homme flétri en apparence par une sentence ignominieuse qui n'estoit point revoquée, mais en effet plein d'une veritable gloire, pour avoir deffendu aux dépens de sa vie, l'honneur de la Religion, mourut peu de temps aprés, usé par les travaux d'une vie Apostolique, & plus encore par les incommoditez d'une rude prison.

Cette mort estoit précieuse aux yeux de Dieu, pour ne pas attirer ses benedictions sur les tristes restes du Christianisme persecuté. Il est vray qu'on envoya les Missionnaires des Provinces en exil à Canton, parmi lesquels on comptoit trois Peres Dominiquains, un Pere de saint François (un autre du mesme Ordre estoit mort dans les prisons) & vingt-un Jesuites; mais on en retint quatre à la Cour, dont la Providence se servit ensuite pour redonner à la Religion son premier éclat.

Dieu mesme vengea bien-tost l'innocence de ses serviteur. *Soni* premier Mandarin régent, le plus dangereux ennemi qu'eussent les Peres, mourut quelques mois aprés. Le second nommé *Soucama* fut dans la suite accusé & condamné à une mort cruelle, tous ses biens confisquez, ses enfans au nombre de sept, eurent la teste tranchée, excepté le troisiéme, qui fut coupé tout vi-

vant en morceaux, supplice que ce méchant Juge avoit destiné au Pere Adam, & dont Dieu chastia ses crimes en la personne de son fils. *Yam-quam-sien*, qui avoit esté le principal instrument de la persecution, n'eût pas un meilleur sort. Aprés la mort du Pere Adam il estoit devenu President des Mathematiques, & il avoit esté chargé du Calendrier de l'Empire. Le Pere Verbiest se declara contre luy, & fit voir manifestement l'ignorance de ce pitoyable Mathematicien.

Ce coup parut hardi, parce que le parti du Président estoit puissant, & que l'incendie, qui avoit causé la persecution, n'estoit pas encore bien éteint. Mais beaucoup de choses concoururent au succés de cette entrepriſe. La capacité du Pere, l'inclination que le nouvel Empereur avoit pour les Européans, & sur tout la Providence particuliere de Dieu, qui conduisit secretement cette importante affaire. Car il est certain que dans les differentes épreuves où l'on mit nostre Mathématique pour en connoistre la justesse, le Ciel s'accorda si bien avec les prédictions du Pere, mesme audessus de la certitude que nous pouvons esperer des calculs & des tables ordinaires, qu'il sembloit que Dieu réglast les astres, selon

qu'il

qu'il estoit à propos pour justifier les prédictions du Missionnaire.

Le president des Mathematiques fit des efforts extraordinaires pour se défendre ; & parce qu'il ne pouvoit cacher ses fautes en matiere d'Astronomie, il taschoit de donner aux Juges le change, & de leur persuader que la Religion Chrétienne contenoit des erreurs encore plus essentielles. Au milieu des assemblées où l'Empereur se trouvoit en personne, il se portoit à des excés que ce Prince avoit de la peine à souffrir. Il étendoit les bras en croix, & crioit de toutes ses forces : *Tenez, voilà ce que ces gens adorent, & ce qu'ils nous veulent faire adorer, un homme pendu, un homme crucifié : jugez par-là de leur bon sens, & de leur capacité.* Mais tous ces emportemens ne servirent qu'à diminuer son credit. Ce méchant homme plus coupable pour ses crimes que pour son ignorance, perdit sa charge, & fut condamné à la mort. L'Empereur néanmoins suspendit l'execution de l'arrest, à cause de son extréme vieillesse ; mais Dieu se fit luy-mesme l'Executeur de la sentence. Il le frappa d'un ulcere horrible, & delivra par une mort funeste la Religion de ce monstre d'iniquité.

Desiors on donna le soin des Mathema-

riques au Pere Verbiest, on rappella les anciens Missionnaires dans leurs Eglises ; mais on leur défendit d'en bastir de nouvelles, & de travailler à la conversion des Chinois. Enfin pour comble de bonheur, la memoire du P. Adam fut bientost en benediction à la Cour mesme. Il fut publiquement justifié, on luy rendit ses charges & ses titres d'honneur, on annoblit ses ancestres, & l'Empereur destina des sommes considerables à luy élever un magnifique mausolée, qu'on voit encore à present au lieu de sa sepulture ; orné de statuës & de plusieurs autres figures de marbre, selon la coustume du païs.

C'est ainsi que Dieu par une vicissitude continuelle, éprouvoit la constance des fidelles par la persecution, & relevoit leur courage par le chastiment de leurs persecuteurs. Cette heureuse paix, où se trouva l'Eglise de la Chine par le credit du Pere Verbiest, anima les Missionnaires à reparer les dommages que l'enfer y avoit causez. Outre les Jesuites, il y eût encore plusieurs Peres de S. François & de S. Augustin qui entrerent dans la vigne du Seigneur. Il se fit par tout de nouveaux établissemens & malgré les défenses, un grand nombre de Payens se convertirent à la foy, plus tou-

chez de la crainte des ſupplices éternels, que de ceux dont les loix humaines ſembloient les menacer. On s'étonnera peut-eſtre d'un zele ſi ardent & ſi précipité; mais outre que la charité eſt toûjours entreprenante, pluſieurs choſes contribuerent à raſſeurer ceux qui en craignoient des ſuites funeſtes.

La principale fut l'eſtime que les miſſionnaires s'acquirent en peu de temps à la Cour. Car il eſt vray que leur conduite, leurs diſcours, l'innocence de leur vie les rendoient aimables à tout le monde. L'Empereur ſur tout eſtoit perſuadé qu'ils mépriſoient les honneurs, & que dans le domeſtique ils menoient une vie extrémement dure. Ce Prince s'en eſtoit éclairci par des voyes qui ne luy laiſſoient plus aucun lieu d'en douter. Il avoit appris par des eſpions tout ce qui ſe paſſoit dans leur maiſon juſques-là qu'il ſçavoit leurs mortifications & leurs penitences corporelles.

Il envoya meſme chez les Peres un jeune Tartare fort bien fait, ſous prétexte d'apprendre la Philoſophie, mais en effet pour découvrir les choſes les plus ſecretes. Il y demeura durant un an, ſans qu'on ſçût l'intention du Prince, qui l'ayant enſuite fait venir en ſa preſence, luy commanda de luy

découvrir tous les deſordres cachez de ces Peres, & ſur tout comment ils en avoient uſé à ſon égard. Et comme ce jeune homme rendoit conſtamment témoignage à leur innocence : Je vois bien, dit l'Empereur, qu'on vous a fermé la bouche par des preſens ; mais je ſçauray bien vous faire parler. Il le fit rudement foüeter à diverſes repriſes, ſans que jamais la douleur pût obliger le jeune Tartare à trahir ſa conſcience. Ce qui plût infiniment à ce Prince, qui auroit eſté bien faché de ſe tromper dans l'idée avantageuſe qu'il s'eſtoit formée de ces fervens Religieux.

Cela l'obligea quelque temps aprés à prendre leur parti dans une aſſemblée de Mandarins, dont quelques-uns ne comptoient pas beaucoup ſur cette innocence apparente. *Pour ce qui touche cette matiere*, leur dit l'Empereur, *ni vous ni moy n'avons rien à leur reprocher. Aprés ce que j'ay fait pour m'en inſtruire, je ſuis perſuadé que ces gens ne nous enſeignent rien qu'il ne pratiquent eux-meſmes, & qu'ils ſont en effet auſſi-chaſtes qu'ils le paroiſſent au dehors.*

La ſeconde raiſon qui porta l'Empereur à ſe declarer pour les Miſſionnaires, fut la capacité du Pere Verbieſt, qui paſſa en peu de temps pour le plus ſçavant homme de

l'Empire en toutes sortes de sciences. Sa réputation se répandit par tout, & en plusieurs occasions ses sentimens estoient reçûs comme des oracles. Quelques Mandarins parlant un jour du Mystere de la Trinité, & le traitant de fable, l'un deux ajoûta: *je ne sçay ce que les Chrétiens veulent dire, & j'y suis aussi embarrassé que vous; mais enfin le Pere Verbiest est de ce sentiment. Qu'avez-vous à repliquer à cela? Un homme aussi-habile & aussi-sage peut-il se tromper?* Tout le monde se teût, & sembla se rendre à cette raison. Tant il est vray que l'usage des sciences humaines, bien loin (comme quelques-uns ont dit) d'estre opposé à l'esprit de l'Evangile, sert quelquefois à l'établir, & à rendre mesme croyables les mystéres les plus obscurs.

La troisiéme raison fut l'attachement sincere que l'Empereur crût voir dans les Missionnaires pour sa personne. Il est vray que ces Peres n'oublioient rien de ce qui pouvoit luy plaire; & autant qu'ils estoient inflexibles en matiere de Religion, autant avoient-ils de complaisances pour les volontez raisonnables de ce Prince. Une révolte qui arriva en ce temps-là, donna occasion au Pere Verbiest de luy rendre un service fort important.

Ouſangouei, ce fameux General Chinois, qui avoit introduit malgré luy les Tartares dans l'Empire, crut pouvoir lors avoir trouvé une occaſion favorable de les en chaſſer. Il eſtoit brave de ſa perſonne, il commandoit dans le *Chenſi* aux peuples les plus belliqueux de la Chine, & il avoit amaſſé des ſommes conſiderables. Tout cela le détermina à ſe declarer, & luy fit croire qu'il pouvoit facilement réuſſir dans ſon deſſein. En effet, il prit ſi bien ſes meſures qu'il ſe rendit d'abord maiſtre de trois grandes provinces *Yunnan*, *Soutçhouën*, & *Gueitçhoeu*, bientoſt aprés une grande partie de celle de *Houquam* le reconnut. De ſorte qu'avec le Chenſi, où il commandoit depuis long-temps, il ſe vit maiſtre de la troiſiéme partie de l'Empire.

Ces conqueſtes paroiſſoient d'autant mieux eſtablies, que dans le meſme temps les petits Rois de *Quantoum* & de *Fokien* ſuivirent ſon exemple, & firent de leur coſté une puiſſante diverſion, tandis qu'un celebre Pirate attaqua avec une grande armée navale, & prit en peu de jours toute l'iſle de Formoſe.

Il n'en falloit pas tant pour opprimer les Tartares, ſi tous ces Princes euſſent agi de concert pour la cauſe commune; mais la

jalousie, qui rend souvent inutiles les ligues les mieux concertées, renversa tous leurs projets. Le Roy de *Fokien* se brouilla avec celuy de Formose, & pour se mettre à couvert de sa flotte, s'accommoda avec l'Empereur, qui luy donna du secours, & luy fit un bon parti. Le Roy de *Quantoum*, qui ne voulut point ceder à *Ousangouei*, l'abandonna & se remit aussi sous l'obeïssance du Tartare, qui tourna toutes ses forces contre ce dernier des révoltez, plus à craindre luy seul que tous les autres ensemble; car il estoit maistre de toutes les Provinces occidentales, & ses premiers succés avoient donné à ses troupes une confiance, qui les mettoit en estat de tout entreprendre.

L'Empereur aprés avoir inutilement tenté divers moyens, vit bien qu'il estoit impossible de les forcer dans les endroits où ils s'estoient retranchez, sans l'usage du canon; mais ceux qu'il avoit, estoient de fer, & si pesans qu'on n'osoit entreprendre de les transporter au travers des montagnes escarpées. Ils crut que le Pere Verbiest pourroit suppléer à ce défaut. Il luy ordonna donc d'en fondre diverses pieces selon la forme & la maniere des Européens. Ce Pere s'en excusa d'abord, sur ce qu'ayant toute sa vie vescu dans une condition éloignée

du bruit des armes ; il estoit peu instruit de ce qui regardoit le métier de la guerre. Il ajoûta qu'estant Religieux & uniquement appliqué aux choses divines, il tâcheroit de luy attirer par ses prieres les benedictions du ciel ; mais qu'il le prioit tres-humblement de le dispenser des fonctions de la milice seculiere.

Les ennemis de ce Pere (car un Missionnaire n'en manqua jamais) crurent avoir trouvé une occasion propre pour le perdre. Ils persuaderent à l'Empereur que ce que sa Majesté demandoit n'estoit nullement contraire à l'esprit de la Religion, & qu'il n'y avoit pas plus d'inconvenient à faire du canon qu'à fondre des machines & des instrumens de Mathematique, sur tout quand il y alloit du bien public & du salut de l'Empire : qu'asseurément le Pere Verbiest s'entendoit secretement avec les révoltez, ou du moins qu'il avoit peu d'affection pour sa personne. De sorte que ce Prince luy fit enfin comprendre que s'il n'obéïssoit, non-seulement sa vie estoit en danger, mais encore sa Religion.

C'estoit le prendre par l'endroit le plus sensible, & estoit en effet trop sage pour s'obstiner par un vain scrupule à tout hazarder & à tout perdre. J'ay déja asseuré

voſtre Majeſté, dit-il à l'Empereur que je ſuis tres-peu iuſtruit en ce qui regarde la fonte du canon ; mais puiſqu'elle me commande d'y travailler, je taſcheray d'expliquer à ſes ouvriers ce qne nos Livres nous en apprennent. Il conduiſit en effet tout l'ouvrage, & le canon ſe trouva merveilleux dans les épreuves qu'on en fit en préſence meſme de l'Empereur, qui ravi de ce ſuccés ſe dépoüilla devant toute ſa Cour de ſa veſte, & la donna au Pere pour marque de ſon eſtime.

Toutes les pieces de canon eſtoient fort minces & fort legeres, mais on les fortifioit avec des ſoliveaux appliquez de long, depuis l'embouchure juſqu'à la culaſſe, & faiſis par de fortes bandes de fer, en forme d'anneaux qui les antouroient d'eſpace en eſpace ; de ſorte que les canons eſtoient aſſez forts pour réſiſter à la poudre, & aſſez legers pour eſtre tranſportez par les chemin les plus difficiles. Cette nouvelle artillerie eut tout l'effet qu'on s'en eſtoit promis. On obligea les ennemis, qui s'eſtoient retranchez, de ſe retirer en deſordre, & bien-toſt aprés de capituler ; car ils ne ſe crurent plus en eſtat de tenir la campagne devant des gens qui pouvoient les détruire ſans eſtre obligez d'en venir aux mains.

Ousangouei, estoit déja mort ; son fils nommé *Ham-hoa*, qui continuoit la guerre, s'étrangla luy-mesme de desespoir ; & le reste du parti fut peu de temps aprés entierement dissipé. Ainsi l'Empereur commença à regner paisiblement, & continua de donner plus que jamais des marques de sa bienveillance aux Missionnaires. De sorte que le Pere Verbiest disoit quelquefois en gemissant, que la vigne du Seigneur estoit ouverte, que les Payens eux-mesmes nous laissoient la liberté d'entrer dans la moisson, mais qu'il n'y avoit presque personne pour la cueillir.

On luy demandoit par tout des ouvriers. La Tartarie, le Royaume de Corée, les Provinces de la Chine qui avoient esté abandonnées par la mort de leurs anciens Pasteurs, l'invitoient ou le pressoient de les secourir. Ce n'est pas que le zele des Européens se fust rallenti, mais il estoit suspendu par les differens survenus alors entre la sacrée Congregation, qui avoit envoyé dans tout l'Orient des Vicaires Apostoliques : & entre le Roy de Portugal, qui prétendoit avoir le droit d'y nommer des Evesques, à l'exclusion de tout autre superieur Ecclesiastique.

Ce procés arrestoit l'ardeur d'une infini-

té de fervens Religeux, qui n'oſoient s'engager dans une Miſſion où l'indignation du ſaint Pere & celle d'un puiſſant Prince eſtoient preſque également à craindre. Ainſi tout l'ouvrage de Dieu fut arreſté, & on perdit ces precieux momens que l'affection d'un grand Empereur, & la faveur d'un zelé Miſſionnaire devoient rendre ſi utiles au ſolide établiſſement de noſtre ſainte Foy. Mais ce ſont-là ces myſteres impenetrables de la Providence, qui aprés avoir ſurmonté meſme par des miracles, tous les efforts des ennemis de la Religion, permet ſouvent que le zele des Catholiques luy ſoit plus contraire, que la haine & la jalouſie des Idolâtres.

Quelque temps aprés, Monſieur l'Eveſque d'Heliopolis, envoyé par la ſacrée Congregation avec quelques Eccleſiaſtiques François, entra dans la Chine plein d'ardeur pour la réforme & pour l'accroiſſement de cette nouvelle Chreſtienté. Ce courageux Prélat avoit déja manqué ſon voyage une fois. Car les vents contraires l'ayant obligé quelques années auparavant de relâcher à Manille, Iſle conſiderable de la domination des Eſpagnols, il y fut arreſté ſous divers ſoupçons, & obligé de revenir en Europe par le Mexique. Cet acci-

dent, qui avoit rompu ſes premiers deſſeins, ne ſervit qu'à luy en inſpirer de nouveaux & de plus grands. Il vint à Paris où ſes bonnes intentions furent generalement reconnuës. Rome l'écouta avec plaiſir, & ſuivit toutes ſes veuës en ce qui regardoit les Miſſions d'Orient. De ſorte qu'il partit honoré des pouvoirs du ſaint Siege, & chargé des aumônes des Fidéles, qui n'attendoient pas moins de ſon zele que la converſion du nouveau monde.

Il paſſa donc encore une fois les Mers, & arriva heureuſement à la Chine, où il commença de répandre ce feu qui devoit embraſer tous les Miſſionnaires. Les Jeſuites & quelques-autres Religieux, non-ſeulement reconnurent ſon autorité, mais encore firent le nouveau ſerment que la ſacrée Congregation avoit inſtitué, quoique le Roy de Portugal l'euſt ſouvent défendu. Mais ils jugerent que ce Prince, en qui l'amour de la Religion a toûjours prévalu à ſes intereſts particuliers, ne le trouveroit pas mauvais, quand il ſçauroit que leur refus eſtoit capable de cauſer dans la Chine la perte du Chriſtianiſme ; & peut-eſtre celle des Miſſions, dans toutes les autres parties de l'Orient.

Ce fut une veritable joye pour Monſieur

d'Heliopolis, qui aprés cet heureux commencement se préparoit suivant ses anciennes idées à donner une nouvelle culture à la vigne du Seigneur, où il se croyoit envoyé comme autrefois le Prophete : * *Ecce constitui te super gentes, ut destruas, & dispersas, & dissipes, &c.* Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & l'appella à luy quelques mois aprés son arrivée. Cette mort surprit tous les Fidéles ; elle affligea sur-tout ses fervens Ecclesiastiques qui avoient esté les compagnons de son voyages ; les autres Missionnaires se soûmirent avec resignation aux ordres de la Providence, persuadez que ce qu'elle ordonne est toûjours pour sa plus grande gloire, & pour le bien des Elûs, quand on sçait en faire un bon usage. * Jerem. 1. 10.

Ils se consolerent aussi de cette perte par l'arrivée de deux autres Evesques, qui peu de temps aprés remplirent sa place en qualité de Vicaires Apostoliques. Le premier estoit Monsieur d'Argolis Italien de nation & Religieux de saint François, considerédans son Ordre pour ses rares vertus & pour sa capacité. Il y avoit exercé les premiers emplois, & le saint Pere crut ne pouvoir choisir un homme plus sage pour le mettre à la teste d'une si florissante Mission. En

passant à Siam, Monsieur Constance touché de son merite, le presente au Roy, qui eust bien voulu le retinir dans ses Etats; mais comme les ordres du saint Siege l'obligeoient de passer outre, il voulut du moins luy donner des marques de son estime & de son affection, en luy assignant une pension considerable aussi bien qu'à deux de ses compagnons Religieux du mesme Ordre. De maniere que sans les revolutions qui arriverent peu de temps aprés dans ce Royaume, ce bon Roy, digne d'une meilleure fortune, eust eu ses Missionnaires dans l'Orient, aussi-bien que les plus zelez Princes de l'Europe.

Depuis que ce sage Prelat est à la Chine, sa douceur naturelle a beaucoup contribué à la consolation des Fidéles, & à la conversion des Idolâtres. Il a parcouru avec beaucoup de zele les Provinces que le saint Siege luy a confiées, enseignant, exhortant, sacrant des Prestres du pays, administrant le Sacrement de Confirmation, réünissant autant qu'il est en luy tous les cœurs, que divers interests sembloient avoir refroidis dans la charité de JESUS-CHRIST; & quoi que naturellement il ne dust pas estre agreeable au Portugal, dont les prétentions ne s'accordent pas avec l'établissement des

Vicaires Apoſtoliques, il a neanmoins ménagé les eſprits avec tant de prudence, que toutes les nations croyent luy avoir des obligations particulieres.

Le ſecond Eveſque, à qui le ſaint Siege donna la qualité de Vicaire Apoſtolique, fut Monſieur de Baſilée, Chinois de nation, élevé par les Peres de ſaint François, & devenu enſuite Religieux de ſaint Dominique. Dés qu'il fut ſimple Miſſionnaire, il eût un grand zele pour la converſion de ſa chere patrie, & durant la perſecution du Pere Adam, il devint le ſeul appuy de la Religion dans toutes les Provinces, qu'il parcourut & qu'il fortifia dans la Foy. Quand il eut eſté ſacré Eveſque, il en remplit parfaitement tous les devoirs, & le ſaint Siege approuva tellement ſa conduite, qu'il luy donna la liberté de ſe choiſir un ſucceſſeur. Il nomma en effet en ſa place ſon grand Vicaire, le R. P. de Leoniſſa Italien, & Religieux de ſant François, qui dans une vie privée, avoit eſté le modelle d'un parfait Religienx, & qui dans l'employ important de Vicaire Apoſtolique, a marqué avoir toute la prudence & toute la fermeté que demandoit le gouvernement d'une grande Egliſe.

Monſieur l'Eveſque de Baſilée, aprés

s'estre choisir ce digne successeur de son Apostolat, tomba malade à Nankin, & mourut plein de ces bien heureux jours, que Dieu accorde en ce monde à ses Saints. Il fit à sa mort éclater cette foy vive dont il avoit esté animé durant sa vie; & ces derniers momens, où il parut penetré des plus tendres sentimens de l'esperance chrétienne, luy semblerent un avant-gouſt du Paradis. Toute l'amertume fut pour les Missionnaires dont il estoit tendrement aimé; & pour les Chrétiens, qui perdoient en sa personne le premier Prestre, le premier Religieux & le premier Eveſque que la Chine eust encore donné au Christianisme. Comme sa memoire est par tout en benediction, on l'a fait peindre en divers endroits; & le R. Pere de Leonissa envoye son portrait à la sacrée Congregation, que j'ay fait graver icy, afin de conserver la memoire d'un Prelat que son merite & les obligations particulieres que nous luy avons, nous doivent rendre éternellement recommandable.

Outre cela le Pape honora encore du titre de Vicaires Apostoliques deux Ecclesiastiques François, M. Maigrot & M. Pin, tous deux Docteurs de Sorbonne, appliquez, zélez, fidéles à suivre les intentions

G. F. Edelinck Fecit

Gregoire Lopez Chinois de Nation, de l'Ordre de Ste Dominique, Evesque de Basilée, et Vicaire Apostolique a la Chine.

du ſaint Siege, & pour dire en un mot compagnons de M. d'Heliopolis, & heritiers de ſon double eſprit.

Si le nombre des Miſſionnaires euſt répondu à celuy des Paſteurs, les Egliſes de la Chine euſſent eſté parfaitement remplies; mais comme j'ay dit, le trop grand ſoins que chacun avoit d'y pourvoir, à l'excluſion des autres, faiſoit que perſonne ne s'empreſſoit d'y aller. Les gens de bien, & ceux meſme qui donnoient occaſion à ce deſordre, en gémiſſoient ſecretement. Quelques perſonnes zelées tacherent d'y apporter remede. M. l'Eveſque de Munſter & de Paderborne, que le ſoin de ſon Egliſe n'empeſchoit pas de porter ſes veuës juſqu'aux extrémitez de l'Orient, fonda à perpetuité huit Miſſionnaires pour la Chine; mais comme il mourut peu de temps aprés, ſes dernieres volontez ne furent pas executées. D'autres en France, en Eſpagne, en Italie, ſe donnerent beaucoup de mouvement pour ſecourir cette Miſſion abandonnée; mais ce fut inutilement.

Loüis LE GRAND, auſſi zelé luy ſeul pour l'établiſſement de la Foy que tous les Princes enſemble, parmi les grands deſſeins qu'il meditoit depuis long-temps pour rendre la Religion floriſſante en Europe, crut

qu'il ne devoit pas negliger le bien qui se pouvoir faire en Asie. Il fut sensible aux necessitez de la Chine, que le Pere Verbiest avoit representées dans une de ses Lettres, de la maniere du monde la plus touchante; & quoy-qu'il sçust bien qu'il ne pouvoit pas faire de Missionnaires, (qualité que le seul Vicaire de JESUS-CHRIST nous peut donner) il ne doutoit pas que des Religieux Mathematiciens, en executant ses ordres pour la perfection de l'Astronomie, ne pûssent en mesme temps travailler avec succés, selon l'esprit de leur vocation, à la conversion des infidelles. On luy avoit mesme fait comprendre que parmi les moyens dont la prudence humaine peut utilement se servir dans les actions les plus saintes, il n'y en avoit point qui eûssent plus avancé les affaires de la Religion à la Chine que les Mathematiques.

Ainsi, voulant satisfaire en mesme temps à son zele pour l'avancement de la Foy, & au desir qu'il avoit de perfectionner les sciences, il fit choix de six Jesuites, qu'il crut capables de contenter les sçavans, & d'édifier les gens de bien. Ceux qui en reçurent l'ordre, eussent bien souhaité avoir toutes les qualitez necessaires pour cet employ: ils partirent du moins pleins de bon-

ne volonté, & prests de sacrifier leur vie & leurs foibles talens à la plus grande gloire de Dieu, & par consequent aux pieux desseins du plus grand Roy de l'Univers.

Quand nous arrivasmes à la Chine, nous la trouvasmes dans l'estat que je viens de décrire, couverte d'une abondante moisson, & presque destituée d'ouvriers; ou, pour me servir des termes du Pere Intorcetta, l'un de ses plus illustres Missionnaires, noyée dans les larmes, que la douleur de la voir abandonnée leur faisoit continuellement verser: *Benedictus Deus qui fecit nobiscum misericordiam suam, liberavit vos à naufragio, ut prope naufragam missionem uostram ab aquis lacrymarum, summique mœroris eriperet; vos omnes in corde servo & tanquam veros societatis filios virosque apostolicos intimis animi præcordiis amplector &c.* C'est ainsi qu'il nous parloit dans sa premiere Lettre, pour nous animer aux glorieux travaux de sa mission.

La providence nous donna bientost occasion de nous y occuper utilement; & quand nous n'aurions fait d'autre bien que d'attirer par nostre exemple plusieurs autres Missionnaires qui nous y ont suivi, & qui travaillent saintement à l'œuvre de Dieu, ce seroit pour nous une grande con-

solation, & pour la Chine un tres-grand avantage. Ce qu'il y a de plus consolant, c'est que par-là nous avons contribué à lever en partie les obstacles dont j'ay déja parlé. Innocent XI. suspendit le serment sur les remontrances du Pere Tachard, soûtenuës de celles du Reverend Pere General. Alexandre VIII. accorda bien-tost aprés trois Evesques à la nomination du Roy de Portugal; l'un pour Pekin, l'autre pour Nankin, & le troisiéme pour Macao. Et à present nostre saint Pere, qui renferme en sa personne tout le zele, toute la pieté, toute la prudence de ses Predecesseurs, pousſé du mesme Esprits, & si je l'ose dire, touché de ce que j'ay eu l'honneur de luy representer sur l'estat present de ces Missions, est sur le point de regler tous les interests particuliers par le sage conseil de la sacrée Congregation; afin que d'oresnavant l'on n'ait plus à cœur que l'interest de la Religion, & que les Nations de l'Europe, unies dans la charité de JESUS-CHRIST, puissent travailler de concert à la perfection de ce grand Ouvrage.

Voilà, MONSIEUR, une idée generale de l'établissement & du progrées du Christianisme dans l'Empire de la Chine,

depuis la prédication des premiers Apoſtres juſqu'à ces derniers temps. Cette Egliſe autrefois illuſtre, & enſuite tout-à-fait renverſée par la ſuperſtition, a eſté enfin rétablie depuis un ſiecle par un des plus grands hommes de noſtre Compagnie, augmentée par les travaux d'un grand nombre de Miſſionnaires, gouvernée par de ſages Prélats, honorée de la protection de pluſieurs Empereurs, ſoûtenuë des liberalitez de tous les Rois de l'Europe; & ce qui luy eſt plus glorieux, perſecutée par les ennemis de la verité, & devenuë precieuſe aux yeux de Dieu par les chaiſnes, par l'exil, & par le ſang de ſes Confeſſeurs. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE XII.

AU TRES R. PERE DE LA CHAIZE Confesseur du Roy.

De la maniere dont chaque Missionnaire annonce l'Evangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux Chrétiens.

MON TRES R. PERE,

Quoique les affaires importantes de la Chine, qui me retiennent à present à Rome, demandent toute mon application, & semblent me dispenser pour un temps, de remplir mes autres devoirs aussi exactement que je le souhaite; je ne sçaurois neanmoins oublier un moment, ni ce que je vous dois, ni ce que vous doivent les nouvelles Missions de l'Orient.

C'est vous, mon tres-Réverend Pere, qui en avez autrefois formé le plan, & qui déslors en choisistes les Ministres, que vostre témoignage & l'estime du plus grand Prince du monde ont rendu dans la suite plus celebres que toutes leurs qualitez particulieres.

Cette protection royale ſous laquelle nous avons affronté ſans crainte les plus grands dangers ; ces Lettres écrites de toutes parts en noſtre faveur aux Souverains & à leurs Officiers ces magnifiques preſens, ces penſions reglées, ces ſecours extraordinaires ; &, ce que nous eſtimons beaucoups plus, ces conſeils ſi ſages, ſi pleins de l'eſprit de Dieu, dont vous avez en quelque maniere ſanctifié nos premirs voyages, & que nous prenons encore pour la plus ſeure regle de noſtre conduite, ſont des biens que vous nous avez faits, ou que vous nous avez procurez.

Il eſt bien, juſte, mon T. R. Pere, quelque part que nous nous trouvions dans le monde, de vous en témoigner noſtre reconnoiſſance. Pour moy, qui ſuis perſuadé qu'on ne peut vous en donner de plus ſolides marques, qu'en ſoûtenant par un grand zele tout ce que vous avez fait d'avantageux pour nous ; j'ay cru que vous ſeriez content, & quu je ſatisferois, du moins en partie, à mon obligation, ſi je vous apprenois le ſuccés qu'il a plû à Dieu de donner à nos travaux, & les fruits qu'on peut eſperer à l'avenir des Miſſionnaires que vous aurez formez vous-meſme, ou du moins qui nous viendront de voſtre main.

Au reste, le temps que j'employeray à vous écrire sur cette matiere, bien loin de diminuer en rien l'attention continuelle que je doit avoir icy pour tout ce qui regarde le bien de nos missions, contribuera sans doute dans la suite à leur établissement; & j'espere que vostre protection, devenuë par-là plus effective encore & plus solide qu'elle n'a esté, avancera plus nos affaires, que tous les mouvemens que je me donne pour les faire réussir.

SUivant le premier projet qu'on avoit fait, nous devions tous demeurer à Pekin dans le Palais & au service de l'Empereur; mais la Providence en ordonna autrement, & l'on suivit enfin nostre inclination, qui nous portoit à nous répandre dans les Provinces, pour le bien de la Religion. On se contenta de retenir le Pere Gerbillon & le P. Bouvet à la Cour, où ils s'appliquerent d'abord à l'estude des langues avec un tel succés, qu'il furent bien-tost en estat de secourir les Chrétiens, & mesme d'estre employez par l'Empereur en plusieurs affaires importantes. La plus considerable fut la paix des Moscovites avec les Chinois, dont on traitoit en ce temps-là à trois cens lieuës de Pekin, & où le Pere Gerbillon fut envoyé

envoyé avec le Prince *Sofan*, nommé Plénipotentiaire de l'Empire.

Ce fut à *Nipchou* où les Miniſtres des deux nations s'aſſemblerent ſuivis chacun d'un corps d'armée pour terminer en cas de beſoin par la force, ce que la negociation ne pourroit décider. La fierté des uns & des autres les porta ſouvent à des extrémitez qui euſſent eſté funeſtes aux deux partis, ſi le P. Gerbillon par ſa ſageſſe n'euſt moderé leurs emportemens. Il paſſoit ſouvent d'un camp à l'autre, il portoit les paroles, il propoſoit des expediens, il adouciſſoit les eſprits, il diſſimuloit ce qui pouvoit mutuellement les aigrir. Enfin, il ménagea ſi adroitement les intereſts communs, que la paix fut concluë à la ſatisfaction des Chinois & des Moſcovites.

Le Prince *Sofan* eſtoit ſi content du zele & de la ſageſſe de ce Pere, qu'il diſoit publiquement que ſans luy tout eſtoit deſeſperé. Il en parla à l'Empereur en ces termes; de ſorte que ce Prince eût la curioſité de le connoiſtre. Il trouva en luy un homme capable, ſincere, ardent à executer, & meſme à prévenir ſes ordres; ce caractere luy plut. Il le voulut avoir auprés de ſa perſonne, au Palais, à la campagne,

& dans ses voyages de Tartarie, où il luy donna tant de marques d'estime, que les grands de sa Cour en eussent peut-estre conçû de la jalousie, si la modestie du Pere ne luy eust attiré l'affection de tout le monde.

Ces premieres faveurs furent suivies d'une grace qui estoit beaucoup plus du goust de ce Missionnaire. Il le choisit pour son maistre de Mathématique & de Philosophie avec le Pere Bouvet, dont il estimoit aussi beaucoup le merite. La passion que ce Prince a pour les sciences, l'attache presque tous les jours à l'étude deux ou trois heures qu'il dérobe à ses plaisirs : il semble que par la recherche des veritez naturelles, la Providence le conduit peu-à-peu à la source de l'éternelle verité, sans laquelle toutes les autres servent moins à perfectioner l'esprit, qu'à le remplir d'orgueil devant les hommes, & à le rendre inexcusable devant Dieu.

Le P. Verbiest avoit déja commencé à luy expliquer ces sciences ; mais outre que dans ses leçons il se servoit de la langue Chinoise, peu propre par ses continuelles équivoques, à éclaircir des matieres assez obscures par elles-mesmes ; outre cela, dis-je, ce Pere estoit mort : Ceux-cy crurent

que la langue Tartare seroit plus du goust de ce Prince, & qu'ils s'en accommoderoient mieux eux-mesmes, pour rendre leurs pensées intelligibles. Cela arriva comme ils l'avoient prévû, & l'Empereur devint en peu de temps si capable, qu'il composa un Livre de Geometrie. Il le donna ensuite aux Princes ces enfans, dont il se fit le Maistre; il les assembloit tous les jours, il leur expliquoit les propositions les plus difficiles d'Euclide; & ce grand Prince chargé du gouvernement du plus puissant Empire du monde, ne dédaignoit pas, la regle & le compas à la main, de s'occuper en sa famille à des speculations, que le seul interest rend à peine agreables aux personnes privées.

Durant que ces deux Peres par leur credit se mettoient en estat de devenir bientost l'appuy de la Religion, nous taschasmes, le P. Fontaney, le P. Visdelou, & moy de nous occuper utilement dans les Provinces. Le P. Fontaney passa à Nankin, le P. Visdelou prit soin des Eglises du Chansi, où je demeuray aussi quelque temps avec luy, & d'où je me transportay ensuite dans le Chensi, ancienne Mission du Pere Faber, dont les Chrétiens, quoi qu'abandonnez depuis long-temps, conservent toûjours

leur premiere ferveur, & sont encore regardez comme la *forme* de ce grand troupeau & le modelle des autres fidelles.

Nous connûmes alors par nostre propre experience ce qu'on nous avoit souvent dit, que la moisson estoit veritablement grande, & qu'heureux est l'ouvrier que le Pere de famille veut bien employer à la recueillir. Tout est consolant en ce glorieux employ, la foy des nouveaux fidéles, l'innocence des anciens, la docilité des enfans, la devotion & la modestie des femmes, mais on est sur tout sensiblement touché de certaines conversions éclatantes, que la grace opere de temps en temps dans les cœurs des Idolâtres.

En verité ce sont pour nous des preuves convainquantes de la verité que nous preschons. Car enfin, par quel charme secret pourrions-nous animer des esprits morts, si j'ose ainsi parler, à la raison, à Dieu, à toutes les maximes de la plus pure morale, & ensevelis dés leur enfance dans la chair & dans le sang! Quelle force, quel attrait pourroit en un moment, captiver des volontez rebelles sous le joug d'une Religion aussi severe que la nostre; si JESUS-CHRIST ne faisoit luy-mesme des miracles, & si le Saint-Esprit, par l'operation interieure &

invisible de la grace, ne suppléoit au défaut de ses Ministres ?

C'est aussi, mon tres-Reverend Pere, ce que nous découvrons tous les jours avec une consolation qui nous penetre, & qui affermit inébranlablement en nous, la mesme foy que Dieu fait naistre dans les cœurs des Idolâtres. Je voudrois pouvoir raconter en détail tout ce qui se passe en cette matiere à la Chine, où malgré les efforts des demons, Dieu est si constamment glorifié. Mais comme je n'ay pû en partant, ramasser les mémoires particuliers de chaque Eglise, je me contenteray de vous dire une partie de ce que j'ay moy-mesme vû dans ma Mission, & la maniere dont j'ay taſché de la cultiver, suivant les idées & la pratique des plus sages & des plus anciens Missionnaires.

Toutes mes occupations se réduisoient à trois points principaux. Le premier estoit de nourrir la pieté des anciens fidéles par la prédication de la parole de Dieu, & sur tout par les exhortations particulieres, infiniment plus utiles que tout ce qu'on dit en public qui souvent n'est guerre entendu, soit à cause de la grossiereté du peuple, soit à cause du mauvais accent du Prédicateur.

Ces pauvres gens, que la simplicité & la

ferveur rendent dociles, écoutent souvent avec larmes ce qu'ils ne comprennent qu'à demi ; mais ils profitent toûjours de ce qu'ils entendent parfaitement. Ils aiment sur-tout les comparaisons, les paraboles, & les histoires ; & quoi-qu'ils ne soient pas accoûtumez à cette action vehemente, & quelquefois trop emportée de nos Prédicateurs, ils ne laissent pas d'estre touchez, quand on leur parle d'une maniere un peu vive & animée.

Dés que j'arrivois dans une maison particuliere pour y confesser des malades, ou pour quelqu'autre raison, toute la famille & les Chrétiens mesmes du voisinage s'assembloient autour de moy, & me prioient de leur parler de Dieu. Je parlois mal, surtout dans les commencemens, cependant ils n'en paroissoient point choquez; & pour peu qu'ils compriſſent ce que je voulois dire, ils ne s'ennuyoient jamais de m'entendre.

J'ay mesme souvent remarqué qu'ils aimoient mieux que je les preschasse moy-mesme, tout barbare que fust mon langage, que de les instruire, comme je faisois quelquefois, par le moyen d'un Catechiste Chinois, formé depuis long temps à ces sortes d'exercices. Mais comme mes visi-

tes n'estoient pas assez frequentes, je taschois d'y suppléer par les Livres spirituels: En quoy la Chine par la grace de Dieu n'a presque rien plus à desirer, y ayant eu des Missionnaires assez zelez & assez habiles pour écrire mesme avec politesse, sur toutes les matieres de la Religion.

On y a des Catechismes parfaitement bien faits, où toute la doctrine chrétienne, la vie, les miracles, la mort de nostre-Seigneur, les Commandemens de Dieu & ceux de l'Eglise sont clairement expliquez. On y trouve des expositions particulieres sur les Evangiles, des traitez sur les vertus morales & chrétiennes, des controverses solides, & à la portée de tout le monde; des pratiques spirituelles pour les differens estats de la vie, des prieres & des instructions pour l'usage des Sacremens, une Theologie pour les Sçavans, car on a traduit en partie la Somme de saint Thomas; enfin les exercices de saint Ignace pour les Spirituels. De maniere que cette divine semence de la parole évangelique est par-tout répanduë, & fructifie au centuple.

On avoit souhaité la traduction du *Missel*, dans le dessein de dire la Messe en Chinois, selon la permission qu'on en avoit obtenuë; & une version exacte de l'Ecriture-

Sainte. Le Missel a esté fait, & le Pere Couplet le presenta il y a quelques années à nostre S. Pere; cependant, aprés y avoir bien pensé, on n'a pas jugé à propos de s'en servir; & l'on continuë de dire la Messe en Latin, comme à l'ordinaire. Pour ce qui est de la version entiere de la Bible, il y a de si grandes raisons de ne la pas donner si-tost au public, que ce seroit une imprudence temeraire d'en user autrement; d'autant plus qu'on a déja expliqué en plusieurs Livres ce qui est contenu dans l'Evangile, & mesme ce qu'il y a de plus édifiant dans le reste de la sainte Ecriture.

Le second moyen d'augmenter la ferveur des Chrétiens estoit la priere. Outre le temps de la Messe, je les assemblois deux fois le jour dans l'Eglise, pour faire des prieres publiques. Ils chantoient à deux chœurs avec une devotion qui me faisoit souvent souhaiter d'avoir pour témoins de leur pieté les Chrétiens d'Europe, dont les manieres libres & quelquefois scandaleuses devant nos Autels, seront asseurément condamnées au Jugement de Dieu, par la modestie de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne sçavent ni le Plein-chant ni la Musique comme nous; mais ils se font fait des airs qui n'ont rien de choquant, & qui me pa-

roiſſent meſme beaucoup plus ſupportables, que ceux dont on uſe en pluſieurs Communautez de l'Europe. Ils avoient auſſi pluſieurs ſortes d'inſtrumens. Les concerts leur en paroiſſent admirables, & nos villages en France s'en accommoderoient aſſez.

Il faut aux Chinois, meſme en matiere de devotion, quelque choſe qui frappe les ſens. Les ornemens magnifiques, le chant, les proceſſions, le bruit des cloches & des inſtrumens, les ceremonies de l'Egliſe; tout cela eſt de leur gouſt, & les attire au culte divin. J'avois ſoin de leur procurer en cette matiere tout ce que l'Egliſe par une conduite tres-ſage, a permis aux fidelles, diſtinguant neanmoins toûjours ce que la ſuperſtition, ſi on n'y prend garde, a coûtume à la longue, d'inſpirer au petit peuple.

Je m'appliquois ſur-tout à leur inſpirer du reſpect pour nos myſteres. Ils ſe confeſſoient ordinairement tous les quinze jours. Leur confeſſion eſtoit non-ſeulement accompagnée de larmes (car les Chinois pleurent plus aiſément que nous) mais encore de rudes diſciplines qu'ils prenoient le ſoir dans la Sacriſtie.

La foy vive qu'ils avoient pour l'adora-

ble Sacrament de l'Eucharistie, les attachoit continuellement aux Autels; & quand je leur permettois de le recevoir, ils le faisoient avec des sentimens de veneration capables d'échauffer les plus tiedes. On les voyoit long-temps, & à diverses fois prosternez, le visage colé à terre, gemissant & versant ordinairement des larmes. Ces postures plus communes parmi les Asiatiques que parmi les Européans, mais toûjours humiliantes & édifiantes, contribuent beaucoup à exciter dans le cœur une tendre devotion, & à imprimer dans l'esprit cette profonde veneration, que merite de nous la majesté de nos sacrez Mysteres.

Ce respect s'étendoit aussi aux Images, aux Reliques, aux Médailles, à l'Eau-benîte, & generalement à tout ce qui porte quelque caractere de nostre Religion. Ils avoient outre cela une devotion pour la tres-sainte Vierge, qui eust esté peut-estre trop loin, si l'on n'eust eu soin de la regler. Ils la nomment *la sainte Mere* *, & ils l'invoquent en tous leurs besoins. L'experience qu'ils ont de sa protection, les a confirmez dans cette tendre dévotion; & les graces qu'ils en reçoivent tous les jours, leur persuadent qu'elle est agreable à Dieu.

Chin. Mou.

Les femmes sont encore plus touchées

de ces sentimens que les hommes. Toutes leurs Eglises luy sont dediées sous le titre de *Chin-Mou-tam* ; c'est-à-dire, Temple de la sainte Mere. C'est-là qu'elles s'assemblent, car jamais elles n'entrent dans l'Eglise des hommes : comme aussi les hommes n'oseroient jamais se trouver dans la leur.

Mais l'amour tendre que tous les Chrétiens ont pour JESUS-CHRIST, les rend veritablement devots & dignes de la profession qu'ils ont embrassée. Ils repetoient continuellement ces paroles : JESUS *le Maistre du Ciel, qui a répandu son sang pour nous !* JESUS *qui est mort pour nous sauver !* Comme c'est le Mystere qu'on leur enseigne avec le plus de soin, c'est aussi celuy qu'ils croyent avec le plus de fermeté. Ils veulent tous avoir des Crucifix dans leurs chambres ; & quoi-que dans les commencemens la nudité de nos images les choquast, ils s'y sont neanmoins dans la suite accoûtumez. Nous ne laissons pas de les donner au peuple avec quelque précaution, de peur qu'elles ne tombent entre les mains des Idolâtres, qui par ignorance ou par malice, pourroient facilement les profaner.

C'est pour la mesme raison, qu'aprés

avoir dit le Messe, je retirois ordinairement de l'Autel un grand Crucifix de sculpture : les Payens viennent souvent par curiosité visiter nos Eglises, & ils eussent pû l'emporter, ou en parler avec impieté. Les images peintes de la Passion, que j'y laissois, ne faisoient pas le mesme effet.

Pour ce qui est des Chrétiens, on est bien éloigné de leur cacher ce sacré Mystere de nostre Redemption, ou de leur en dissimuler la moindre circonstance. Ce que quelques heretiques en ont écrit est une calomnie grossiere, que tous les Livres Chinois & les figures qui y sont gravées démentent depuis long-temps. On voit la Croix portée publiquement dans les ruës en Procession, plantée sur les toits des Eglises, peinte sur la porte des Chrétiens. Je n'ay vû nulle part pratiquer avec plus de respect qu'à la Chine, la cérémonie de l'adoration de la Croix, qui s'y fait publiquement le Vendredy-Saint ; & j'avouë de bonne foy que je n'y ay jamais assisté, sans estre obligé de mesler mes larmes avec celles des fidéles, qui se surpassent eux-mesmes ce jour-là en devotion & en penitences publiques. Ceux qui ont accusé leur foy en ce point, seroient eux-mesmes honteux de l'insensibilité des Européans, s'ils assistoient

à nos céremonies. Pour nous, nous ſommes pleins de joye d'y voir l'opprobre de la croix triompher juſqu'à l'extremité de l'Univers, de la plus ſuperbe nation du monde.

L'inſtruction particuliere des femmes Chinoiſes eſt beaucoup plus embarraſſante que celle des hommes: on ne les viſite point hors les temps de la maladie; elles ne viennent auſſi jamais viſiter les Miſſionnaires; mais on leur parle dans leur Egliſe, où l'on peut les aſſembler de quinze en quinze jours, pour leur dire la Meſſe & leur adminiſter les Sacremens. Elles n'oſent y venir plus ſouvent, crainte de ſcandale. Les loix du pays ne leur en permettent pas meſme tant; parce que les deſordres qui arrivent, toutes les fois que les femmes payennes viſitent les temples des Bonzes, rendent nos aſſemblées ſuſpectes, & donnent toûjours aux gentils un prétexte ſpecieux de décrier la Religion.

Cependant on ne ſçauroit croire le fruit qu'on y peut faire. Je me rendois le Vendredy au ſoir à cette Egliſe pour y confeſſer. C'eſtoit toûjours dans un lieu expoſé à la vûë de tout le monde, car en cette matiere on ne peut prendre trop de précaution; le Samedy matin j'achevois les con-

feſſions de celles qui n'avoient pû avoir place le jour de devant. Elles ſe confeſſoient preſque toutes, & elles ſe ſeroient volontiers confeſſées tous les jours, ſi elles en avoient eu la liberté. Soit tendreſſe de conſcience, ou eſtime du Sacrement, ou quelqu'autre raiſon qui leur eſt particuliere, elles ne trouvent jamais aſſez de temps pour découvrir leurs défauts. Il faut à la Chine les écouter avec beaucoup de patience; & comme elles ſont naturellement fort douces, elles ſeroient ſcandaliſées, ſi on les traitoit avec aigreur. Elles ont neanmoins cela de commode, qu'elles ne ſont point enteſtées d'elles-meſmes. Elles reçoivent les inſtructions de leur directeur avec humilité, elles ſuivent aveuglément ſes avis, on ne leur donne jamais trop de penitences; & quoiqu'on ait de la peine à les corriger des défauts ordinaires, elles n'en ont point à les pleurer.

Pour ce qui eſt des pechez conſiderables, elles y tombent tres-rarement; parce que leur eſtat les retire de la pluſpart des occaſions dangereuſes: & ſi on pouvoit les obliger à conſerver la paix dans leur domeſtique, leur vie d'ailleurs ſeroit extrémement innocente. J'ay vû en pluſieurs une devotion qui n'eſtoit pas éloignée de la ſainteté,

toûjours appliquées au travail, ou à la priere, veillant à l'éducation de leurs enfans, ou à leur propre édification ; ſcrupuleuſes dans l'obſervation de toutes les pratiques chrétiennes ; charitables, mortifiées, zelées ſur tout pour la converſion des Idolâtres, & attentives à toutes les occaſions qui ſe préſentent de pratiquer les bonnes œuvres. De maniere que j'ay ſouvent oüi dire aux plus anciens Miſſionnaires, que ſi la Chine devenoit un jour Chrétienne, preſque toutes les femmes ſe ſauveroient. Ce n'eſt point là un panegyrique affecté des Dames Chinoiſes ; je rapporte fidellement ce que j'ay vû, & je juge des autres Egliſes par celle dont j'avois la conduite.

L'inſtruction des enfans adultes ne m'occupoit guere moins. J'eſtois perſuadé que cet âge plus que tout autre a beſoin de culture, ſur tout à la Chine, où pluſieurs choſes contribuent à l'éloigner du ſervice de Dieu ; leur naturel mou & facile, la complaiſance des parens, qui les aiment à la folie, & qui ne les geſnent en rien, la compagnie des enfans payens, toûjours vicieux & corrompus avant le temps ; leur dépendance, leur complaiſance pour les Maiſtres d'école, qui ſouvent leur inſpirent de l'averſion pour la Religion ; tout cela ſont des

obſtacles à leur inſtruction, qu'il eſt difficile de ſurmonter, quelque ſoin que l'on ſe donne.

Je taſchois neamoins de ſatisfaire à mon obligation en pluſieurs manieres. Celle qui me parut la plus efficace, fut de prendre dans ma maiſon un Maiſtre d'école Chrétien, habile & zelé. Les enfans y venoient eſtudier, & je prenois delà occaſion de leur inſpirer de la devotion, de leur expliquer les principaux articles de la Religion, de les aguerrir contre les attaques des gentils, de les accoûtumer aux cérémonies de l'Egliſe, où ils aſſiſtoient à la Meſſe tous les jours. Cette pratique faiſoit encore un autre bien. Les enfans des Idolâtres, qui venoient eſtudier ſous le meſme Maiſtre, ſoit à cauſe du bon marché, ſoit à cauſe du voiſinage, écoutoient malgré eux ce qu'on enſeignoit à leurs compagnons; ces inſtructions les formoient peu à peu au Chriſtianiſme, & rempliſſoient leur eſprit d'une infinité de bonnes idées, qui comme autant de ſemences, produiſoient dans la ſuite le fruit Evangelique, c'eſt-à-dire de veritables converſions.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on euſt pluſieurs Maiſtres chrétiens, qui enſeignaſſent gratuitement dans les Villes; ce ſeroit le meil-

leur moyen d'eſtendre la Religion, & de conſerver les bonnes mœurs dans les familles; mais les Miſſionnaires bien loin d'eſtre en eſtat de les y entretenir, ont bien de la peine à ſubſiſter eux-meſmes. Car leur vie n'eſt pas telle que certains auteurs mal inſtruits, & encore plus mal intentionnez, ont voulu perſuader au monde: je dis meſme la vie de ceux qui ſont à la Cour, & qui ſemblent à l'exterieur eſtre dans l'abondance de toutes choſes. Il eſt vray qu'ils prennent des habits de ſoye, ſelon l'uſage du pays, quand ils vont viſiter les gens de qualité; ils ſe font meſme quelquefois porter en chaiſe, ou bien ils vont à cheval ſuivis de quelques valets. Tout cela eſt abſolument neceſſaire pour conſerver leur credit & la protection des Mandarins, ſans laquelle les Chrétiens ſeroient tres-ſouvent opprimez; mais cela meſme rend la vie du Miſſionnaire fort rude: car comme cette dépenſe emporte preſque tout ſon revenu ou ſa penſion, qui ne va jamais à cent écus, le peu qui luy reſte ſuffit à peine pour vivre. Il eſt tres-modeſtement (pour ne pas dire tres-mal habillé) dans ſa maiſon; ſon logement eſt fort incommode; il couche ſur la dure ou ſur un matelats fort mince & ſans draps. Pour ſa table, elle eſt ſi frugale qu'il

n'eſt point de Religieux en Europe à qui la regle preſcrive une abſtinence ſi rigoureuſe. Pluſieurs paſſent les années entieres avec du ris, des legumes, & de l'eau : car le thé, dont on uſe ordinairement, & qu'on prend ſans ſucre, n'eſt un ragouſt ni pour les Chinois, ni pour les eſtrangers.

Cependant je ne parle que du temps auquel ils ſont dans leur maiſon ; car dés qu'ils en ſortent pour courir toute la Province, & chercher la brebis égarée dans les villages, dans les montagnes, dans les endroits les plus écartez, on ne peut exprimer les fatigues continuelles de leur Miſſion, (je parle ſur tout de celles qu'on fait dans les Provinces occidentales, car les canaux qui arroſent preſque toutes les Provinces du *Midy*, y rendent ces courſes beaucoup moins penibles) c'eſt alors qu'on travaille nuit & jour, on couche dans des granges, on mange avec le payſan, on eſt expoſé au ſoleil le plus ardent, & au froid le plus rude ; quelquefois couvert de neige, & ſouvent percé de la pluye, on ne trouve en arrivant pour tout ſoulagement que de fervens Chrétiens, qui achevent de nous accabler par l'exercice qu'ils nous demandent de noſtre miniſtere.

La Province de Chenſi, dont on m'avoit

chargé, eſt l'une des plus vaſtes de la Chine. J'avois des Chrétiens & des Egliſes établies à plus de cent lieuës les unes des autres, où il faut aler par des chemins ſi penibles, que les chevaux meſme n'y ſont d'aucun uſage. On a des mulets nourris dans les montagnes, & faits à ces ſortes de voyages pour les endroits les plus faciles ; dans les autres il faut preſque toûjours aller à pied, ſoit qu'on grimpe ſur les rochers, ſoit qu'on deſcende dans les précipices. On traverſe les vallées dans l'eau ou dans les bouës, expoſé aux tygres, & encore plus aux voleurs, dont le pays favoriſe la retraite.

Ce ne ſont plus ces beaux chemins, ces campagnes délicieuſes des Provinces du Sud, que l'art & la nature ont plutoſt faites pour le plaiſir des habitans, que pour la commodité des voyageurs ; les vallées des Alpes & des Pyrenées ſont beaucoup plus pratiquables ; & c'eſt proprement de la Chine qu'on peut dire, que quand elle eſt belle, rien n'eſt au monde de plus beau ; & que quand elle ceſſe de l'eſtre, rien n'eſt plus horrible ni de plus affreux. Neanmoins depuis la mort du P. Faber on ſe fait un plaiſir de marcher dans ces penibles routes qu'il a autrefois arroſées de ſes

& reconnoiſſoient avec humilité leurs erreurs.

Ma peine, en ces ſortes de controverſes, eſtoit de ne pouvoir dire les choſes comme j'euſſe voulu. La difficulté de m'expliquer dans une langue eſtrangere oſtoit ſon poids & ſa force à la verité. Il me ſembloit que ſi j'euſſe parlé ma langue naturelle, il n'y euſt pas eu un ſeul idolâtre en mon auditoire qui n'euſt ouvert les yeux à la raiſon & enſuite à la foy. Mais outre qu'on en dit ordinairement aſſez pour rendre, comme dit ſaint Paul, tout homme inexcuſable; je faiſois de plus réflexion, que celuy qui plante & qui arroſe, quelque ſoin qu'il prenne, & quelque adreſſe qu'il ait pour bien planter & pour bien arroſer, ne fait en cela que tres-peu de choſe. Il faut rapporter à Dieu ce grand ouvrage de la converſion des ames, c'eſt luy ſeul qui fait croiſtre ces plantes, qui les nourrit, qui les éleve juſqu'à luy, ſelon l'ordre de ſa miſericorde, & aux temps marquez dans les conſeils éternels de la divine prédeſtination.

Combien de fois ay-je vû d'une maniere ſenſible que peu de paroles mal prononcées ont triomphé de l'erreur; parce que le S. Eſprit, qui eſt le Maiſtre interieur des Elûs, en dévelopoit le ſens; au lieu que de lon-

gues inſtructions n'ont eu quelquefois d'autre effet que d'endurcir le cœur, quand par un juſte jugement, il ne plaiſoit pas à Dieu de les accompagner d'une lumiere & d'une ardeur extraordinaire.

Vous ſerez ſans doute bien-aiſe, mon Tres-Reverend Pere, de ſçavoir quelles ſont les difficultez principales qui ſe trouvent dans la converſion des gentils. J'en ay remarqué de trois ſortes, qui ſont particulieres aux Chonois. Les gens de qualité, & ceux qui ſe picquoient de ſcience, m'arreſtoient ordinairement aux Myſteres. Leur eſprit paroiſſoit ſur tout revolté contre la Trinité & l'Incarnation. Un Dieu paſſible, un Dieu mourant n'eſtoit pas moins pour eux, que pour les Juifs, un ſcandale & une eſpece de folie. L'exiſtence d'un Dieu éternel, ſoverain, infiniment juſte, infiniment puiſſant, ne leur faiſoit pas tant de peine; & les preuves ſenſibles, que je leur en apportois, les empeſchoient ſouvent de ſe commettre là-deſſus avec moy dans la diſpute.

Pour agir d'ordre, & pour ſuivre les routes que la prudence & les Saints Peres nous marquent en ces occaſions, je diſtinguois toûjours avec eux, deux parties dans noſtre ſainte Religion. Dans la premiere je leur

propoſois tout ce qu'une raiſon exempte de paſſion nous enſeigne : qu'il y a un Dieu, que ce Dieu eſtant infiniment Saint, nous ordonne d'aimer la vertu, de fuïr le vice, d'obéïr aux Princes, de reſpecter nos parens, de ne point nuire à ſon prochain : que les gens de bien, qui ſouvent ſont malheureux en ce monde, ont en l'autre une récompenſe certaine ; qu'au contraire les méchans, qui paſſent leur vie dans les plaiſirs déreglez, ſont rigoureuſement châtiez aprés leur mort : que cette crainte & cette eſperance, qui ſont le commencement de la ſageſſe, ſont auſſi la premiere regle de nos mœurs ; mais que l'amour ardent, que tout homme doit avoir pour ce ſouverain Arbitre de la vie & de la mort, peut ſeul nous rendre parfaits.

Aprés les avoir convaincus de ces maximes, je leur diſois : Pratiquez donc avec cet eſprit d'amour & de crainte ces divines leçons : proſternez-vous chaque jour devant la Majeſté infinie de ce Dieu que vous reconnoiſſez : en cet eſtat, les larmes aux yeux & le cœur briſé de douleur de l'avoir connu ſi tard ; demandez-luy de toute voſtre ame qu'il vous éleve à ces ſublimes veritez, que la raiſon ne vous découvre point ; mais qu'il luy a plû de réveler au monde

par ſon propre Fils, & qui font a preſent le caractere particulier de la foy chrétienne.

Il n'eſtoit pas toûjours aiſé d'obtenir ce que je demandois. La pluſpart des gentils accoûtumez à ſuivre aveuglément leurs paſſions, avoient plus de peine à embaraſſer ce nouveau genre de vie qu'à croire les Myſteres les plus obſcurs. Mais je puis vous aſſeurer, mon R. Pere, que de tous ceux qui s'y ſoûmettoient de bonne foy, je n'en ay vû aucun qui peu de jours aprés, ne ſe ſoit trouvé diſpoſé à croire ce que la loy nouvelle nous enſeigne de plus difficile. Tant il eſt vray que la foy eſt un don de Dieu, que toute la force du raiſonnement ne peut acquerir, & que ceux-là ſeuls obtiennent, qui ſuivent ce conſeil de noſtre Seigneur: *Cherchez, & vous trouverez; frappez à la porte, & on vous ouvrira.*

Dieu en effet, pour accomplir cette promeſſe, concouroit aſſez ſouvent à ces converſions d'une maniere miraculeuſe; & je remarquois en pluſieurs Néophites tant de lumieres, dés qu'ils prenoient le parti de bien vivre & de prier, qu'il eſtoit neceſſaire que l'Eſprit Saint les euſt interieurement éclairez.

Un Bachelier, que la lecture & la diſpute avoient ébranlé, ne pouvoit encore ſe reſou-

reſoudre à croire. Il ſe determina neanmoins à pratiquer la morale de JESUS-CHRIST, dans la penſée qu'une bonne vie contribueroit à diſſiper ſes tenebres. Les premiers jours ſes doutes ſe fortifierent, au lieu de ſe diſſiper, plus il enviſageoit la croix, plus ſon eſprit ſe revoltoit, Il comparoit les fables de ſon ancienne Religion, avec la mort honteuſe d'un Dieu-Homme, qui fait le fondement de la noſtre. L'un & l'autre luy ſembloit également ridicule; & quelque ſoin qu'il priſt de chercher, il ne trouvoit rien qui l'affermiſt plus dans le Chriſtianiſme, que dans l'idolatrie, Ses parens & pluſieurs de ſes amis firent inutilement leurs efforts pour le gagner à JESUS-CHRIST, & il eſtoit ſur le point de reprendre ſa premiere vie, quand noſtre Seigneur l'arreſta ſur le bord du précipice.

Une nuit (comme il me l'a rapporté luy-meſme) il vit en ſonge le Ciel ouvert: JESUS-CHRIST lui apparut plein de majeſté, aſſis à la droite de ſon Pere, & entouré d'une infinité d'eſprits bienheureux. D'un coſté il luy montroit ces récompenſes éternelles, promiſes aux Chrétiens; de l'autre, il luy découvroit des abyſmes profonds, que les ſupplices & les cris de

plusieurs idolâtres rendoient affreux. *Voilà votre partage*, luy-dit-il d'un air menaçant, *si vous ne me suivez. Ah ! mon fils*, ajoûta-t-il ensuite avec un visage plus doux, *faut-il que ma croix vous rebute ? & qu'une mort, qui est la source de ma gloire, vous fasse tant de honte ?*

Cette vision l'effraya, & il s'éveilla tout changé. Il ne la regarda point comme un songe, il ne s'amusa point à rechercher ce que le hasard & une imagination échauffée peuvent quelquefois produire d'extraordinaire durant le sommeil ; Ce pauvre homme persuadé que Dieu luy avoit parlé, demanda avec empressement le Baptesme ; & bien loin d'avoir de la peine à se soûmettre à la Foy de nos Mysteres, il protesta qu'il donneroit volontiers sa vie, pour en défendre la verité.

Un autre moins sçavant, mais beaucoup plus obstiné, non seulement n'abandonnoit pas ses erreurs, mais faisoit mesme des railleries sur nos plus saints Mysteres, & n'assistoit à mes instructions que pour s'en mocquer. Il avoit neanmoins permis à sa femme de se faire Chrétienne, parce qu'il ne vouloit point, en s'opposant à ses volontez, mettre le trouble dans sa famille ; mais il disoit qu'il se garderoit bien de l'i-

miter, de peur qu'on ne crust dans le monde, que toute sa maison eust perdu l'esprit. Comme il estoit naturellement vif & plus emporté que ne le sont ordinairement les Chinois, je taschois de la gagner par la douceur, beaucoup plus que par la dispute. Enfin voyant que ni l'un ni l'autre ne servoit de rien, je fus un soir le trouver en sa maison, & le tirant à part, Je pars demain, luy dis-je, Monsieur, & je viens prendre congé de vous : je vous avouë que ce n'est pas sans quelque chagrin, non seulement parce que je vous quitte, mais sur tout parce que je vous laisse dans vos erreurs. Dumoins avant mon départ, faites-moy un plaisir qui ne vous coustera rien : vostre femme est Chrétienne, elle a une image de cet Homme-Dieu, dont je vous presche la Religion : prosternez-vous quelquefois devant cette image, & priez celuy qu'elle represente, de vous éclairer, s'il est vray qu'il en ait le pouvoir, & qu'il soit en estat de vous écouter. Il me le promit, & dés que je me fus retiré, il tint sa parole.

Sa femme, qui ignoroit ce qui s'étoit passé, & qui le vit à genoux adorer JESUS-CHRIST, en courbant plusieurs fois la teste devant son image, s'imagina qu'il estoit converti, & envoya un de ses parens

dans la maison voisine, où j'estois, pour m'en avertir ; j'y courus, & je le trouvay encore si occupé de cette action & de sa priere, que je ne voulus pas l'interrompre.

Dés qu'il se leva, je luy dis que je ne pouvois assez luy marquer ma joye à l'occasion du changement que Dieu venoit d'operer en sa personne. Comment, répondit-il tout estonné, est-ce que vous avez vû de si loin ce qui s'est passé dans mon esprit, ou bien que Dieu vous l'a révelé : C'est JESUS-CHRIST mesme, ajoûray-je, qui me l'a fait connoistre ; car il nous avertit que ceux qui demandent en son nom quelque chose à son Pere : seront exaucez. Ah ! mon Pere, s'écria-t-il, il est vray que je ne me connois *plus* : je me sens Chrétien, sans sçavoir encore bien ce que c'est que le Christianisme ; mais enseignez-moy, je suis prest de me soûmettre, & de recevoir, si vous voulez, dés à present le Bapteſme.

Je luy dis que je ne baptisois personne, sans l'avoir auparavant instruit, & que comme j'estois obligé de partir, je luy nommerois un Chrétien à qui il pourroit s'adresser en mon absence. Il consentit à tout, & nous nous prosternâmes à terre devant cette image miraculeuse, pour rendre des actions de graces à la Majesté divine, qui peut des ro-

chers les plus durs, faire sortir quand il luy plaist, des enfans d'Abraham.

Parmi plusieurs autres effets de la grace, dont il a plu à Dieu de benir ma mission, la conversion d'un vieux Officier de guerre, me paroist encore digne de vous estre rapportée. De simple soldat, il estoit parvenu à estre Lieutenant de Roy dans une Ville du troisiéme ordre. Quoique fort riche, il n'avoit point de concubine, & sa femme qui estoit Chrétienne, & qu'il aimoit, l'obligeoit de vivre d'une maniere plus réglée que les autres Mandarins : mais rien ne pouvoit le déterminer à se faire Chrétien. Ce n'est pas qu'il fut entesté du Paganisme ; le desir de s'avancer dans le monde l'occupoit uniquement, & il n'avoit reconnu jusqu'alors d'autre divinité que sa fortune. Cette indifference pour toute sorte de Religion est de tous les états le plus dangereux ; & j'ay vû par experience qu'on n'est jamais plus éloigné du vray Dieu, que quand on n'en reconnoist aucun.

Il avoit pourtant de l'estime pour les Chrétiens, parce que leur vie innocente l'édifioit. Quand je passois dans sa Ville, il me rendoit toûjours visite ; & pour me faire plaisir, il alloit quelquefois dans l'Eglise se prosterner devant les Autels. Je pre-

nois de là occasion de le presser sur l'affaire de son salut ; mais il écoutoit en riant ce que je luy disois là-dessus de plus serieux.

Un jour que je luy parlay de l'Enfer plus fortement qu'à l'ordinaire, il me dit : vous ne devez pas estre surpris de ma fermeté. Il seroit honteux qu'un vieux Officier comme moy eust peur : dés que je me suis fait soldat, je me suis mis sur le pied de ne rien craindre. Mais aprés tout, ajouta-t-il, quelle raison puis-je avoir d'apprehender ? Je ne fais tort à personne, je sers mes amis, je suis fidelle à l'Empereur ; & si autrefois j'ay esté sujet aux desordres ordinaires de la jeunesse, je suis à present assez moderé dans mes plaisirs. C'est-à-dire, luy répondis-je, que vous taschez de contenter le monde ; mais que vous ne vous mettez guere en peine de rendre à Dieu ce que vous luy devez. Penseriez-vous estre un bon Officier, en rempliſſant les devoirs particuliers de vostre charge, si vous refusiez en mesme temps de reconnoistre l'Empereur, & de luy obeïr ?

Ce n'est pas assez d'estre réglé dans toutes les actions d'une vie privée. Le premier devoir d'un sujet est de se soûmettre à son Souverain : & la plus essentielle obligation de l'homme, c'est de reconnoistre son Dieu

Vous avez raiſon, me dit-il ; j'y penſeray ſerieuſement. Vous y penſerez en vain, ajouſtay-je ſi le Dieu dont je vous parle, ne vous donne de bonnes penſées. Priez-le ce ſoir d'éclairer voſtre eſprit, il écoutera voſtre voix ; mais ſouvenez-vous réciproquement d'écouter la ſienne, & de la ſuivre.

Quoique je n'eſperaſſe guere plus de cet entretien, que de pluſieurs autres qui l'avoient précedé, je remarquay neanmoins qu'il eſtoit émû. Il en parla à ſa femme, qui prit de-là occaſion de le preſſer, & un de ſes Officiers zelé & inſtruit, luy perſuada d'aſſiſter du moins à la priere du ſoir, qu'on faiſoit en ſa maiſon. Sa preſence excita la ferveur de ſes domeſtiques, & ils demanderent tous à JESUS-CHRIST ſa converſion avec des cris & des larmes, auſquelles la bonté infinie de Dieu ne peut preſque jamais reſiſter.

Dés ce moment il fut ébranlé, & les diverſes penſées qu'il roula une grande partie de la nuit, dans ſon eſprit, ſur le danger où il eſtoit, luy firent prendre la réſolution d'examiner à fond la Religion. Mais noſtre Seigneur l'en inſtruiſit ſur le champ : car il proteſta que s'eſtant un peu endormi, il eut des repreſentations de l'Enfer ſi horribles, qu'il n'eût plus de peine à ſe détermi-

ner. A son réveil il se trouva Chrétien ; ou du moins il prit dessein de le devenir au plustost.

Il courut à l'Eglise, où je disois la Messe ; & quand elle fut finie, je fus bien surpris de le voir à mes pieds demander en pleurant le Baptesme. Je dis en pleurant, car à peine se pouvoit-il expliquer, tant les larmes & les soupirs interrompoient son discours. Il parloit mesme d'un air peu asseuré, & on remarquoit en toute son action je ne sçay quelle crainte, qui l'avoit saisi, & dont il n'estoit pas le maistre ; soit qu'il eust encore l'imagination frappée de l'image de l'Enfer, soit que Dieu par ce changement, vouluſt nous faire comprendre aussi-bien qu'à luy, que toute la fierté, que peut inspirer la guerre, n'est pas à l'épreuve de cette frayeur salutaire, qu'il verse quand il luy plaist, dans les cœurs les plus intrépides.

Je voulus selon ma coustume, prendre du temps pour l'éprouver & pour l'instruire : mais il protesta qu'il ne sortiroit point de l'Eglise, qu'il ne fust baptisé : *Peut-estre je mourray cette nuit*, me disoit-il, *& vous aurez le déplaisir de me sçavoir éternellement damné.* Sa détermination à ne me point abandonner, les prieres des Chrétiens, qui s'étoient prosternez devant moy

pour obtenir cette grace, & je ne ſçay quel mouvement interieur me firent une eſpece de violence. Je l'interrogeay ſur tous les points de la Religion. Il en ſçavoit une partie, & il apprit le reſte avec tant de facilité, que deux heures aprés je crûs pouvoir l'initier dans nos ſaints Myſteres. Sa converſion fit du bruit dans la Ville ; pluſieurs idolâtres ſuivirent ſon exemple : & puiſque dans le Ciel meſme, comme dit JESUS-CHRIST, il ſe fait une feſte, quand un pecheur fait penitence ; il ne faut point douter que les Saints & les Anges n'euſſent de la joye, à la converſion de celuy-cy.

Cette ſoumiſſion de noſtre eſprit aux myſteres les plus obſcurs, quelque difficile qu'elle paroiſſe, n'eſt pas neanmoins ce qui fait le plus de peine aux gentils. Pluſieurs autres conſiderations les arreſtent encore davantage. La premiere, eſt l'obligation de reſtituer le bien mal acquis, qui eſt pour les marchands & pour les Mandarins un obſtacle preſque inſurmontable.

L'injuſtice & la tromperie ſont à la Chine ſi ordinaires dans ces deux conditions, qu'il y en a peu qui ſe ſoient enrichis par une autre voye. Un marchand vend toûjours tout le plus cher qu'il luy eſt poſſible, & il ne donne de bonnes marchandiſes que

quand il ne peut se défaire des mauvaises. L'addresse, qui est particuliere à cette nation, semble luy donner droit de falsifier toutes choses.

Mais la saintеté de nostre Religion ne permet pas ce que les loix humaines tolerent; & un homme, aprés s'estre enrichi par un trafic injuste, doit revenir à compte avec Dieu, dés qu'il songe tout de bon à le reconnoistre. J'avouë que je n'ay jamais touché ce point sans trembler. C'est presque toûjours pour un Chinois, une pierre de scandale. Ils disputent peu sur les Mysteres, parce qu'ils n'ont pas l'esprit fait aux sciences speculatives; mais en matiere de morale, ils ont de la pénétration, & ne croyent pas estre moins habiles que nous.

» Il est vray, me dit un jour un marchand, » qu'il n'est pas permis de faire tort à son » prochain; mais ce n'est pas moy qui trompe. Quand je vends trop cher, ou que je » débite de méchantes étoffes, celuy qui » achéte s'abuse luy-mesme. Comme de son » costé, il m'en donne tout le moins qu'il » peut, resolu de les prendre pour rien, si j'y » consentois; de mesme j'ay droit d'exiger » de luy les plus grosses sommes, & de les » recevoir, s'il est assez simple que de me les » donner. C'est-là le fruit de nostre industrie

& ce gain n'eſt point une violence, mais « l'effet de mon art, qui m'apprend à profiter de mon negoce. «

De plus, ajoûtoit-il, quand il ſeroit vray « que je poſſedaſſe le bien d'autruy, & que « j'euſſe fait une faute de m'enrichir à ſes dépens, en quelle conſcience puis-je dépoüiller à preſent mes enfans, & les réduire à la « mendicité ? Croyez-moy, mon Pere, ceux « à qui j'ay ravi le bien, en ont fait autant à « d'autres, qui de leur coſté ſe ſont enrichis « de la meſme maniere. C'eſt icy la coûtume « d'en uſer de la ſorte, & chacun (s'il eſt raiſonnable) doit ſe pardonner mutuellement « ces petites fautes ; autrement il faudroit « renverſer toutes les familles, & faire un « deſordre pire que tout le mal qu'on a commis. Pour moy je pardonne de bon cœur à « ceux qui m'ont trompé, pourvû que perſonne ne m'inquiéte ſur le tort prétendu « que je luy ay fait. «

C'eſt ainſi que parlent les enfans des ténebres, dont JESUS-CHRIST a dit, qu'il eſt plus facile qu'un Chameau paſſe par la trou d'une aiguille, qu'il n'eſt aiſé aux riches d'entrer dans le royaume du ciel. Quelque choſe qu'on leur repreſente, ils ont preſque toûjours pris leur parti, plus endurcis encore qu'aveuglez ; car ils ne laiſſent pas

d'admirer dans les autres le desintereſſement & la juſtice. En voicy un exemple, dont j'ay moi-meſme eſté témoin.

Un jeune homme faiſant voyage dans la province de *Chenſi*, où j'eſtois, trouva en chemin une bourſe de dix ou douze écus. Il eut aſſez de bonne foy pour chercher la perſonne à qui elle appartenoit, & pour la luy rendre. Cette action parut heroïque aux Chinois; & le Mandarin du lieu, qui en fut averti, ne voulut pas la laiſſer ſans recompenſe. Il en fit luy-meſme l'éloge, par un diſcours qu'on imprima en gros caracteres, & qu'on afficha à la porte du Palais.

Mais Dieu à qui les vertus meſmes naturelles ſont agreables, fit à ce jeune homme une grace infiniment plus grande. Car comme il continuoit ſon voyage, une perſonne inconnuë l'aborda, & luy dit : comment avez-vous rendu ſi genereuſement cet argent ? Sçavez-vous bien qu'il n'appartient qu'aux Chrétiens de faire de ſemblables actions, & que dans l'eſtat où vous eſtes, toutes vos vertus n'empeſcheront pas que vous ne ſoyez damné : Si vous me croyez, vous irez trouver le Pere des Chrétiens, & vous embraſſerez ſa Religion, ſans laquelle la droiture & l'équité naturelle vous ſeront inutiles aprés la mort.

Il obéït sur le champ, & rebroussa chemin pour me venir trouver. Il me raconta avec beaucoup de simplicité ce qui luy estoit arrivé, & il me disoit de temps en temps : Qu'est-ce qu'estre Chrétien, & que voulez-vous que je fasse ? Je l'instruisis avec d'autant plus de facilité, que rien ne lui faisoit de la peine. Au reste, il estoit d'une innocence & d'une candeur qui me charmoit ; ainsi quand je le jugeay bien disposé, je luy donnay le Baptesme, & le mis en estat de sanctifier à l'avenir ses bonnes inclinations.

Le démon qui connoist le foible des Chinois en matiere d'interest, a inspiré aux Idolâtres une maxime qui les retient presque tous dans leurs erreurs. Le peuple s'est mis dans l'esprit, qu'il suffisoit d'estre Chrétien pour devenir pauvre, & que le Christianisme estoit la Religion des gueux. Ainsi dés qu'il arrive quelque malheur dans une famille, où il y a un Chrétien, tous les autres s'en prennent à luy, & le chargent de toutes les maledictions. On ne peut sans une grande foy résister à cette persecution ; & quand on propose à un idolâtre, prévenu de cette fausse idée, d'embrasser la Religion ; il faut que la grace interieure soit bien forte, pour l'obliger à sacrifier sa for-

tune, & à renoncer, comme il s'imagine, à tous ses interests temporels.

Cette mesme raison arreste presque tous les Mandarins, qui risquent tout, dés qu'ils pensent à se faire Chrétiens. La chute du Pere Adam, qui dans la derniere persecution entraisna avec elle tant de familles illustres, les fait encore trembler. Ils sçavent que la Religion des Européans n'est point approuvée par les loix, & qu'on peut oster les biens & la vie à ceux qui l'embrassent. Quelque protection que l'Empereur donne à present aux Missionnaires, il peut dans la suite changer, il peut mourir; & les Parlemens sont toûjours attentifs aux occasions qui se presentent d'exterminer le Christianisme. Ainsi la crainte de perdre les fausses richesses de ce monde, prive une infinité de gens des biens éternels, dont ils ne connoissent pas assez le prix.

Que si un Mandarin, touché de Dieu, passe par-dessus toutes ces considerations, il trouve dés qu'il est converti, un autre obstacle à sa perseverance, encore plus difficile à surmonter que le premier. Comme les gages des Officiers ne peuvent fournir à la dépense ordinaire de leur maison, ils n'ont point d'autre fond pour la soûtenir, que l'injustice.

Les Miniſtres d'Etat & les premiers Preſidens des Cours ſouveraines de Pekin exigent ſecretement des Vice-Rois des ſommes conſiderables. Ceux-cy, pour y ſatisfaire, ont recours aux principaux Mandarins de la Province, qui de leur coſté taxent les Officiers ſubalternes. Nul n'oſeroit s'en diſpenſer, ſans ſe mettre en danger de ſe perdre; de maniere que chacun, pour ſe ſoûtenir dans ſon poſte, cherche de l'argent par toutes ſortes de voyes.

Ce miniſtere d'iniquité, que l'ambition des grands & la cupidité des petits a introduit dans l'Empire depuis la derniere revolution, porte un coup mortel à l'établiſſement ſolide de noſtre ſainte Foy; parce qu'un Mandarin Chrétien, ou ceſſe d'eſtre bon Chrétien, s'il vole; ou ceſſe ordinairement d'eſtre Mandarin, s'il ne vole pas.

Cependant, il s'en trouve pluſieurs que la Providence conſerve, & qui ne flechiſſent pas le genou devant Baal. On a vû à la Chine, comme dans la primitive Egliſe, des exemples de cette generoſité chrétienne, qui compte pour rien les biens de ce monde, dans l'eſperance que le Royaume des Cieux ſera un jour leur heritage. Durant le temps de la perſecution, il s'eſt paſſé cent choſes édifiantes en cette matiere;

mais comme je ne dis preſque rien que ce que j'ay vû, je me contenteray d'en rapporter un exemple plus recent, qui m'a ſenſiblement touché.

Un fervent Chrétien de la Province de Chenſi, aprés s'eſtre enrichi en differens emplois honorables, s'eſtoit enfin retiré du monde, réſolu d'employer une partie de ſes biens au ſervice de Dieu, & l'autre à mener avec ſa famille une vie tranquille & innocente. Il avoit baſti une Egliſe à la campagne, où j'allois quelquefois adminiſtrer les Sacremens, & donner le Bapteſme aux Catechumenes, qu'il prenoit ſoin luy-meſme de former. Mais comme ſa maiſon eſtoit dans un lieu de grand paſſage, les troupes, qui vont & qui viennent continuellement à la Chine, deſoloient toute ſa terre, ſans oſer faire le moindre tort à celles de ſes voiſins idolâtres. Voicy ce qui les portoit à en uſer de la ſorte.

Les Chinois ont couſtume de donner publiquement des malédictions à ceux qui leur font tort, ſur-tout, quand ils ne peuvent autrement s'en vanger. Si l'on a eſté volé dans une maiſon, & qu'on ne puiſſe découvrir le voleur; tous les matins & tous les ſoirs, durant pluſieurs jours, la famille eſt occupée à le maudire. Le pere, la me-

re, les enfans, les domeſtiques ſe relevent les uns les autres dans cet exercice, & luy ſouhaitent tour-à-tour tous les maux imaginables. Ils ont, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, des formules d'injures & de malédictions qu'ils repetent cent fois, en criant de toute leur force, à la porte ou ſur le toit de la maiſon; & ils s'imaginent que le voleur, quelque part qu'il ſe trouve, en ſouffrira quelque choſe, juſqu'à-ce qu'il ait réparé le tort.

Quoi-que la plûpart des voleurs ne s'embarraſſent guere de ce bruit, pluſieurs neanmoins en ſont effrayez, & cette crainte empeſche une infinité de violences. Les Chrétiens, qui aiment leurs ennemis, & qui ſouhaitent du bien à ceux qui leur font du mal, ſont bien éloignez de les maudire. De ſorte que les ſoldats, dont je parle, apprehendant les malédictions des gentils, épargnoient leurs biens; & n'ayant rien à craindre de l'indignation de ce fervent Chrétien, ils voloient impunément ſes fruits, ils coupoient ſes bleds, ils arrachoient ſes arbres. Ainſi ſon extréme patience attiroit ſur luy tout le dommage, qui ſans cela auroit eſté également répandu ſur les autres.

Ses amis, plus touchez de ſes pertes que luy-meſme, ſe mocquoient ſouvent de ſon

me ſuis réſervé ; mais quand ils ſeroient dans la neceſſité, j'aime mieux leur laiſſer en mourant pour heritage des exemples de vertu qui contribuent à leur ſalut, que des richeſſes, qui les peuvent perdre.

Ces ſentimens, mon tres-Reverend Pere, me donnoient une conſolation que je ne puis vous exprimer. Je diſois quelquefois en moy-meſme dans l'excés de ma joye : En verité, y a-t-il plus de foy que cela en Iſraël ? Non, Seigneur, je n'ay rien perdu en laiſſant la France, puiſque je trouve icy des Saints. Voſtre eſprit a veritablement, rempli toute la terre, & cette profonde ſcience du ſalut, dont nous joüiſſons depuis tant de ſiecles en Europe, vient enfin de ſe répandre juſqu'aux extrémitez du monde, par un effet miraculeux de voſtre divine parole.

Cependant, comme ſes enfans me preſſoient d'apporter quelque remede à ce deſordre, & qu'il eſtoit bon en effet d'empeſcher que les Gentils ne ſe prévaluſſent de la patience des Chrétiens ; je leur permis en ſemblables occaſions d'uſer de menaces, au lieu de malédictions ; & de leur dire : Je ne vous ſouhaite point de mal, je vous pardonne meſme celuy que vous me faites ; mais Dieu, qui prend ma cauſe en main,

sçaura bien vous punir sans que je m'en mesle. Viendra le temps que vous serez frappez de tous les anathémes que vostre injuste violence merite, & la malédiction qu'il vous donne dés à present, sera pour vous la source de tous les malheurs que sa loy m'empêche de vous souhaiter. Cet expedient réüssit, & les Chrétiens devenus éloquens pour leurs interests, representerent si vivement les jugemens de Dieu, que les Idolâtres n'oserent plus s'en prendre à eux.

Le second obstacle que je trouvois à la conversion des Chinois, venoit de la multitude des femmes, que les loix du pays leur permettent. Cela regarde sur tout les gens de qualité, qui prennent, outre leur legitime épouse, autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir; car pour le peuple, il n'a pas assez de bien pour fournir à cette dépense. Les Mandarins sont par leur estat éloignez de tous les divertissemens ordinaires; on leur permet seulement de manger quelquefois avec leurs amis, & de leur donner la comedie. Le jeu, la promenade, la chasse, les visites particulieres, les assemblées publiques, seroient pour eux des crimes d'Etat; de sorte qu'ils cherchent dans leur domestique de quoy se dédommager des plaisirs que les loix leur défendent.

Quelques-uns s'appliquent à l'étude, comme le plus seûr moyen de s'avancer; mais la plusparт des grands Mandarins se font une espece de Serrail, où ils passent tout le temps qu'ils peuvent dérober aux affaires. On peut juger par là, combien peu ils sont disposez à s'en priver, pour se contenter seulement d'une épouse, dont l'âge & souvent l'antipathie ne les a déja que trop dégoustez.

Il est vray qu'il est permis à ceux qui se convertissent, de prendre pour femme une de leurs concubines, en cas que l'épouse legitime ne veuille pas se faire Chrétienne; mais les loix leur défendent d'en user de la sorte, & l'on ne peut à la Chine repudier sa femme, si ce n'est en tres-peu de cas particuliers, que la coustume autorise. De plus les parens de celle que le mari auroit ainsi renvoyée ne manqueroient pas de s'en venger, & de l'obliger mesme en justice à la reprendre. Ainsi, quand nous proposons aux Mandarins les autres difficultez de nostre Religion, ils disputent, ils cherchent à les surmonter, ils ne desesperent pas de se faire violence; mais ce dernier point les rebute d'abord, & leur oste ordinairement toute pensée de se convertir. En voicy un exemple bien sensible.

moins vous estes resolu de les renvoyer ; car vous sçavez sans doute qu'il n'est pas permis aux Chrétiens d'épouser plusieurs femmes. La Religion, que je vous presche & que JESUS-CHRIST nous a enseignée, s'applique sur-tout à détacher nos cœurs des plaisirs sensuels, & nous conseille mesme de nous priver souvent de ceux que la raison permet.

Comment, répondit-il avec étonnement, je suis obligé, si je veux estre Chrétien, de renvoyer mes concubines ? Hé ! quel mal y a-t-il à les garder ? que dira-t-on de moy dans le monde ? que deviendront mes enfans ? & que deviendray je moy-mesme ? Mais est-ce là un article dont vous ne puissiez absolument me dispenser ? Je taschay de l'adoucir, & de luy faire comprendre qu'il se trompoit, si pour surmonter les difficultez de sa conversion, il comptoit uniquement sur ses forces naturelles & sur sa disposition presente. Dieu qui connoist, lui dis-je, nostre nature corrompuë, a des moyens secrets de nous aider, que nous ne connoissons pas d'abord. Taschez seulement de conserver la bonne volonté qu'il vous a donnée, il fera le reste ; & vous vous trouverez à la fin changé à cet égard comme sur tout le reste.

Il m'écouta assez long-temps sans rien dire, mais enfin prenant tout d'un coup son parti, il me fit une profonde reverence, monta brusquement à cheval, & poussa à toute bride du costé d'où il estoit venu. Je le perdis aussi-tost de veuë; mais son image demeura long-temps gravée dans mon esprit, & je ne puis encore me consoler d'avoir perdu en un moment une ame, que la grace de JESUS-CHRIST me préparoit depuis si long-temps.

Ce qui regarde la conversion des femmes, est encore plus difficile. Une concubine, par exemple, reconnoist la verité de la Religion, & le malheur de son estat; elle veut en sortir, & demande le Bapteſme. On luy dit que la premiere démarche, que sa foy exige d'elle, est de se séparer de son prétendu mary, & de quitter le peché. Elle y consent, elle le desire meſme de tout son cœur; mais voicy ce qu'elle represente. J'appartiens à un Mandarin qui m'a achetée. Si je sors de sa maison, il a droit selon la loy de me reprendre, & de me punir comme son esclave. Si par hazard j'évite ses poursuites, où puis-je me retirer, pour estre plus seûrement? Mes parens, qui m'ont venduë, n'oseroient me recevoir, & je tomberay infailliblement entre les mains d'une

d'une autre perſonne, qui m'engagera dans l'eſtat que je veux éviter. Il faut donc demeurer dans la maiſon où je me trouve; mais comment reſiſter à un brutal, qui ne conſulte que ſa paſſion, juſtifiée par les loix & par l'exemple de tout l'Empire. J'ay beau luy repreſenter la ſainteté du Chriſtianiſme que je veux embraſſer; mes prieres, mes larmes, ma réſiſtance meſme, & tous les efforts que je ſuis en eſtat de faire, ne ſont pas capables de l'arreſter. Cependant je veux me ſauver, quoi-qu'il m'en couſte. Ordonnez-moy quelque choſe que je puiſſe faire; mais ne me refuſez pas le Bapteſme.

Il arrive auſſi quelquefois qu'un Idolâtre dégouſté par caprice de ſa femme qui eſt Chrétienne, l'accuſe injuſtement, & obtient à force d'argent, la permiſſion de la vendre à un autre; quelquefois même il la vend ſans aucune forme de juſtice, & ſe retire dans une autre Province. Cette femme entre les mains de l'adultere, que les loix autoriſent, comment peut-elle éviter le peché, recevoir les Sacremens, & perſeverer dans la foy? En verité les Miſſionnaires ſont bien embarraſſez, & n'ont pour lors d'autre parti à prendre que celuy de la priere; afin que Dieu, qui veut ſincerement le ſalut de tous les hommes, ſe ſerve en ces

occasions de ces moyens secrets, que sa Toute-puissance a coustume d'employer, quand sa Providence ordinaire, & les efforts de nostre bonne volonté sont devenus inutiles.

Nous avons, mon Tres-Reverend Pere, d'autant plus de sujet d'esperer de Dieu ces graces extraordinaires en semblables rencontres, qu'il nous les accorde souvent, lors mesme que nous ne les jugeons pas absolument necessaires. Il est vray que les miracles ne sont pas si communs à la Chine, que l'Etat de cet Empire sembleroit l'exiger. L'Empereur à qui l'on a raconté ceux que Dieu opere parmi les autres nations, nous en fait quelquefois des reproches. Sommes-nous, dit-il, de pire condition que les Barbares, qui ont vû si souvent leurs malades gueris, & leurs morts ressuscitez? Qu'avons-nous fait à Dieu, pour rendre nostre conversion plus difficile! Vous venez de l'extrémité du monde nous prescher une nouvelle loy, contraire à la nature, élevée au-dessus de la raison; est-il juste que nous vous croyions sur vostre parole? Faites des miracles qui nous répondent de la verité de vostre Religion, & je vous réponds de la sincerité de nostre foy.

On luy a ſouvent dit que Dieu eſtoit le maiſtre de ſes dons, & qu'il en faiſoit le partage ſelon les decrets de ſa ſageſſe éternelle, laquelle il ne nous appartenoit pas d'approfondir : Que quelquefois il n'operoit pas ces prodiges dans la Cour des Rois, parce qu'il prévoyoit le mauvais uſage qu'ils en devoient faire ; quelquefois, parce que leur ayant donné plus d'eſprit, plus de penetration qu'aux autres, les graces ordinaires leur ſuffiſoient ; au lieu que le ſimple peuple & les nations groſſieres avoient beſoin de ces marques ſenſibles de ſa Toute-puiſſance, pour découvrir plus aiſément la verité. Peut-eſtre auſſi que la prudence charnelle, ſi oppoſée à l'eſprit de JESUS-CHRIST, la moleſſe, l'ambition, la cupidité des grands, attirent ſur eux ce terrible chaſtiment ; & que Dieu par un juſte jugement, refuſe des miracles à des gens, qui refuſent eux-meſmes de ſe ſoûmettre aux loix les plus ſimples & les plus ordinaires de la nature.

Mais, Seigneur, luy a-t-on ajoûté quelquefois, la charité de ce grand nombre de Miſſionnaires qui abandonnent avec joye l'Europe, où leur qualité, leurs biens, leur ſcience, devoient naturellement les arreſter, & qui au travers de mille dangers viennent

se sacrifier au bonheur de vos peuples ; ce zele, Sire, si désintereſſé, si éclairé, si conſtant, n'a-t-il point quelque choſe de prodigieux, & ne devroit-il pas eſtre auſſi puiſſant pour vous perſuader, que les miracles ? S'ils ſont ſçavans, comme voſtre Majeſté en convient, comment s'abuſent-ils eux-meſmes ? & s'ils ſont ſages, comme elle paroiſt en eſtre perſuadée, comment abandonnent-ils tous les plaiſirs de ce monde, pour venir de ſi loin tromper inutilement les autres ? Aprés toutes les réflexions qu'ils ont faites depuis cent ans ſur les differentes Religions de la Chine ; il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul, qui ne les ait toutes jugées contraires à la raiſon ; & depuis tant de ſiecles que nous examinons la Religion Chrétienne, nous n'avons pas vû parmi nous un homme ſage & de mœurs reglées qui l'ait ſoupçonnée de fauſſeté. Ces réponſes ordinairement l'arreſtent, & l'obligent à faire des réflexions qui ne laiſſent pas de l'inquieter.

Au reſte, mon Tres-Reverend Pere, ſi les miracles nous manquent à Pekin, il n'en eſt pas de meſme dans les Provinces. Il s'y en fait en pluſieurs endroits, & ceux du Pere Faber ſont ſi univerſellement reconnus, qu'il eſt difficile de ne les pas croi-

re. Ce n'eſt pas que je vouluſſe eſtre garent de tout ce qu'on en rapporte, auſſi-bien que de pluſieurs autres prodiges qu'on debite quelquefois trop legerement; mais je ne puis pas au moins douter de ceux dont j'ay moy-meſme eſté témoin : & peut-eſtre, mon tres-Reverend Pere, que vous comptez aſſez ſur ma ſincerité, pour vouloir auſſi les croire ſur mon témoignage.

Dans un village de la Province de *Chenſi*, proche de la ville de *San-uyen*, il y avoit un Idolatre, devot dans ſa loy, & extrémement attaché à ſes ſuperſtitions. Au temps de la pleine-lune, il bruſloit ordinairement à l'honneur de ſes Dieux des papiers dorez, argentez, & pliez en diverſes figures, ſelon la couſtume du pays. Un jour qu'il ſe préparoit à faire devant ſa porte cet eſpece de ſacrifice, il s'éleva un orage qui l'obligea de ſe retirer dans ſa maiſon, où il alluma au milieu d'une ſale ces meſmes papiers, ſans autre précaution ; mais le vent ayant ouvert la porte, les pouſſa de toutes parts, ſans qu'on euſt le temps d'y mettre ordre. Une partie fut portée dans un monceau de paille, & mit ainſi le feu dans la maiſon.

Tout le monde accourut, mais l'incendie devint en un moment ſi grand, qu'il fut impoſſible de l'éteindre. La maiſon qui

joignoit d'un costé celle de l'Idolâtre, appartenoit à un Chrétien, & paroissoit déja à demi enveloppée des flammes que le vent poussoit avec violence, en danger d'en estre bien-tost entierement consumée. Ce pauvre homme accompagné de plusieurs autres, estoit monté sur le toit, & faisoit d'inutiles efforts pour se garentir de l'incendie; quand son frere plein de confiance, s'approcha du feu le plus prés qu'il luy fut possible, & s'estant mis à genoux sur les tuiles: Seigneur, dit-il en regardant le Ciel, n'abandonnez pas ceux qui esperent en vous; tout le bien que vous nous avez donné est icy; si nous le perdons toute la famille est réduite à la derniere extrémité. Conservez le, mon Dieu, & je vous promets que j'assembleray tous les Chrétiens du voisinage, pour aller ensemble à l'Eglise, vous en marquer ma reconnoissance. En mesme temps il détacha de son Chapelet un petit reliquaire, & il le jetta au milieu des flammes qui couvroient déja une partie de la maison.

Cette action faite d'un air animé, avoit également attiré l'attention des Chrétiens & des Idolâtres, qui fort étonnez de la confiance de leur compagnon, en attendoient l'effet, quand le Ciel se déclara tout d'un

coup d'une maniere miraculeuſe. Le vent qui ſouffloit avec violence, tomba ſur le champ, & un vent contraire encore plus fort, s'eſtant en meſme temps élevé, porta, les tourbillons de flames du coſté oppoſé, ſur la maiſon d'un méchant Chrétien, qui avoit depuis peu renoncé à ſa Religion. Elle en fut en un moment conſumée, & devint l'exemple de la punition divine; comme la maiſon, que le Ciel avoit conſervée, eſtoit une preuve ſenſible de ſa protection.

J'eſtois pour lors à deux lieuës de ce village. Il eſt vray que mes occupations empeſcherent que je ne me tranſportaſſe moy-meſme ſur le lieu; mais j'y envoyay des perſonnes ſeures pour s'en inſtruire. Les Payens rendirent les premiers, témoignage à la verité; & quelques temps aprés, les Chrétiens de toute contrée, conduits par celuy qui venoit d'eſtre miraculeuſement exaucé, parurent dans mon Egliſe pour accomplir ſon vœu, où ils firent tous enſemble retentir les loüanges de ce grand Dieu, qui peut ſeul faire entendre ſa voix aux creatures les plus inſenſibles, à la confuſion des faux Dieux, qui ne ſont pas eux-meſmes capables d'entendre celles des creatures raiſonnables.

Il arriva quelques mois aprés une choſe,

qui ne fut pas moins surprenante, & dont les suites furent plus avantageuses à la Religion. Un Idolatre de mediocre condition se sentoit attaqué depuis plusieurs années d'une maladie inconnuë, qui s'estoit mesme communiquée à sa mere & à sa femme. Deux ou trois fois la semaine, ils tomboient dans une foiblesse, qui tenoit au commencement de l'évanoüissement, & qui se changeoit ensuite en de cruelles douleurs de teste, d'estomac & de ventre, quelquefois ils se trouvoient extraordinairement agitez, comme s'ils eûssent eu une fiévre chaude : ils perdoient la raison ; les yeux leur rouloient dans la teste, & on jugeoit par plusieurs autres postures extraordinaires, que le demon y avoit quelque part.

Ils en estoient d'autant plus persuadez, qu'on trouvoit souvent leur maison en desordre ; les chaises, les tables, les porcelaines renversées, sans qu'on sçust à qui attribuer cet effet. Les Medecins interessez à juger que la nature d'un costé, & la malice des domestiques de l'autre, causoient ces divers accidens, employerent tous leurs remedes pour les guerir. Les Bonzes au contraire asseuroient que le diable estoit l'auteur du mal, & demandoient de grosses aumosnes pour en arrester le cours. Ainsi

ces bonnes gens abuſez de part & d'autre, avoient depuis quatre ans, abandonné leurs biens à la cupidité de ces impoſteurs, ſans en recevoir aucun ſoulagement. Cependant, comme la maladie leur laiſſoit de bons intervalles, ils cherchoient ſouvent dans les Villes voiſines, de nouveaux remedes à leurs maux.

Un jour, que cet Idolâtre alloit pour ce ſujet à la capitale, il trouva en chemin un Chrétien, à qui il declara ſon malheureux eſtat. Aſſeurément, dit le Chrétien, c'eſt le Diable qui vous tourmente; mais vous le meritez bien: pourquoy ſervez-vous un ſi méchant maiſtre? Nous autres ne craignons rien de ſemblable, parce que nous reconnoiſſons un Dieu, que les Démons réverent. Ils tremblent meſme devant ſon image, & la croix ſeule, que nous portons les empeſche de nous approcher. Si vous voulez recevoir un portrait de JESUS-CHRIST, que je vous donneray; & l'honorer avec toute voſtre famille, vous en verrez bien-toſt l'effet. Du moins il ne vous en couſtera rien, & vous jugerez par là, que je ne cherche uniquement que voſtre bien.

L'Idolâtre y conſentit; & ayant ſuſpendu la ſainte image dans le lieu le plus honora-

ble de sa maison, il se prosterna devant elle avec respect, & demanda tous les soirs & tous les matins au Sauveur, qu'il gueriſt son corps & qu'il éclairaſt son esprit. Sa mere & sa fille suivirent son exemple, & dés ce moment les Démons abandonnérent le lieu, dont JESUS-CHRIST avoit pris possession.

Ces bonnes gens avançant dans la foy, à mesure que le malin esprit se retiroit, songerent enfin tout de bon à se convertir. Ils me vinrent trouver à *Signanfou*, lieu ordinaire de ma réſidence, & me demanderent le Bapteſme. Ils s'estoient déja fait inſtruire, ils avoient meſme appris par cœur les prieres que nous enſeignons aux Cathecumenes; mais comme leur maladie avoit fait du bruit dans le païs, je voulus que tout le monde fuſt témoin de cette converſion, & je me tranſportay moy-meſme dans leur village, eſperant que ce miracle y pourroit eſtablir ſolidement le Chriſtianiſme.

Auſſi-toſt que je parus, tous les habitans me ſuivirent au lieu où l'image eſtoit encore ſuſpenduë. Alors je commençay par leur remontrer qu'il n'eſtoit pas queſtion de diſputer ſur la verité de noſtre ſainte Religion, puiſque Dieu avoit déja parlé par un miracle manifeſte; mais que je les avois aſſem-

blez pour les instruire, & pour les baptiser. Car enfin, leur dis-je, que souhaitez vous encore, pour estre convaincus de la foiblesse de vos Dieux, & de la puissance du nostre? Le Démon s'est mocqué de vous, tandis qu'on ne luy a opposé que des idoles; mais il n'a pû tenir contre l'image seule du Dieu des Chrétiens. Pensez-vous aprés vostre mort échaper à ce Dieu, dont l'Enfer reconnoist le pouvoir, & éprouve à tout moment la justice?

La foule m'interrompoit par mille objections ridicules, ausquelles je répondois aisément. Enfin quelques-uns me dirent, que le Diable n'avoit point de part à la maladie dont il s'agissoit; qui toute extraordinaire qu'elle parust, pouvoit neanmoins venir de plusieurs causes naturelles. Voilà, leur dis-je, ce qu'on peut dire de plus raisonnable; mais cela mesme ne diminuë rien de la grandeur du miracle. Que la maladie vienne du Démon, ou de la nature, c'est ce que je ne veux pas examiner; mais il est du moins certain, que la gueriſon vient de Dieu dont cet homme a révéré l'image; & qu'il ne faut pas moins de puissance pour guerir les maladies naturelles, que pour chasser les Démons. Cette raison, que je rendis sensible, devoit faire une égale im-

preſſion ſur tous les eſprits, mais la grace, qui agiſſoit differemment dans les cœurs, ceda en quelques-uns à l'endurciſſement volontaire, tandis qu'elle triomphoit de l'opiniaſtreté des autres. Vingt-cinq perſonnes donnerent enfin gloire à noſtre Dieu, qui ſeul fait les veritables miracles : *Qui facit mirabilia magna ſolus* ; & ils furent quelque tems aprés baptiſez.

Ces infeſtations des Demons ſont fort ordinaires à la Chine, parmi les Idolâtres, & il ſemble que Dieu le permette ainſi, pour les obliger d'avoir recours à luy. Quelque temps aprés ce que je viens de raconter, une fille, qui eſtoit ſur le point de ſe marier, fut attaquée de pluſieurs maux extraordinaires, que les Médecins ne connoiſſoient point, & que les Chinois, ſelon leur couſtume, attribuerent aux Démons. Sa mere luy perſuada de ſe faire Chrétienne ; & celuy qui devoit l'épouſer, promit de baſtir une Egliſe au Dieu des Chrétiens, au cas que le Bapteſme la ſoulageaſt. Dés que cette fille eut pris ce parti, elle ſe trouva non-ſeulement ſoulagée ; elle fut encore parfaitement guerie.

Mais ſon mari, bien loin de ſuivre ſon exemple, la maltraita pluſieurs fois, pour l'obliger de renoncer à ſa foy. Car les Bon-

zes luy perſuadérent, que cette maladie n'avoit eſté qu'une feinte de ſa belle mere; & cette ſeule penſée le mit dans un chagrin, qui le rendit inſupportable à toute ſa famille, & ſur tout à ſa femme, laquelle dés ce moment, devint pour luy un objet d'averſion. On eût beau luy repreſenter ſon erreur & la malignité des Bonzes, il proteſta toûjours, que ſi elle ne reprenoit ſon ancienne religion, il la rendroit toute ſa vie malheureuſe.

Dieu, pour le déſabuſer, permit au Démon de tourmenter, comme auparavant, ſa femme; elle tomba donc dans ſes premieres convulſions. Elle eſtoit ſur tout effrayée par la veuë d'une infinité de ſpectres, qui ne luy donnoient pas un moment de repos: agitée, languiſſante, abandonnée à l'inhumanité de ſon mari, qui la battoit cruellement, elle menoit en apparence une vie malheureuſe, mais comme elle eſtoit inébranlable en ſa foy, Dieu la ſoûtenoit toûjours, & temperoit par les douceurs interieures de ſa grace, l'amertume de tous ces maux; il la conſoloit meſme par des viſites ſenſibles, par ſes paroles, & par des ſentimens ineffables, qu'il répandoit de temps en temps en ſon ame. De ſorte que cet eſtat, qui luy attiroit la compaſ-

sion de tout le monde, estoit pour elle un avant-gouſt du Paradis. C'eſt ainſi qu'elle s'expliquoit elle-meſme à ſa mere, qui me le racontoit en pleurant ; car ſon mary ne me permettoit pas de la voir.

Au commencement je n'ajouſtois pas beaucoup de foy à ces diſcours ; mais enfin je fus perſuadé qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel. Car un jour arrivant dans un village éloigné de vingt lieuës de la capitale, où je faiſois mon ſejour ordinaire, j'y trouvay cette bonne femme, avec un grand nombre de Chrétiens des bourgades voiſines, qu'elle avoit pris ſoin d'aſſembler, perſuadée que je m'y rendrois au moment meſme qu'elle avoit marqué, comme il arriva en effet. Cela me ſurprit, car je n'avois pas eu deſſein d'y venir ; & ce n'eſtoit que par accident, que cinq ou ſix heures auparavant, on m'y avoit déterminé ; de ſorte que perſonne ne pouvoit l'avertir de ma réſolution.

Je l'appellay en particulier, pour ſçavoir d'où luy eſtoit venu cette connoiſſance. Elle me dit que ſa fille, aprés une violente attaque du Démon, avoit eſté viſitée de noſtre Seigneur ; & qu'aprés cette extaſe, elle luy avoit conſeillé d'avertir les Chrétiens, & de les conduire à ce village ; parce qu'aſſeu-

rément je m'y rendrois un tel jour. Au reſte, ajoûta-t-elle, puiſque je ne puis y aller moy-meſme, & que mes pechez me rendent indigne de participer aux ſacrez myſteres; priez du moins le Pere d'offrir le ſaint Sacrifice de la Meſſe pour moy & pour la converſion de mon mary. Cette pauvre mere, en me racontant cet accident, pleuroit amerement ſur l'eſtat preſent de ſa fille; neanmoins l'accompliſſement de cette Prophetie la conſola & la fortifia dans ſa foy. Je ne ſçay ce qui eſt arrivé depuis ce temps-là, parce que la neceſſité des affaires m'obligea d'abandonner cette Province.

Les choſes extraordinaires que j'y avois vûës, la ferveur des Chrétiens, & la diſpoſition des Idolâtres à ſe convertir, m'avoient inſpiré pour leur ſalut un veritable zele; & je ſouhaitois de tout mon cœur donner le reſte de ma vie, à la culture de cette precieuſe portion de l'heritage du Seigneur, mais des raiſons ſuperieures m'en arracherent malgré moy; & ce fut en cette ſeparation, que je ſentis plus que jamais ce que je perdois.

Ces bonnes gens toûjours pleins d'affection pour leurs Paſteurs, furent ſur le point de me faire violence; mais quand ils connurent qu'ils ne pouvoient m'arreſter ſans

s'opposer à la volonté de Dieu, ils s'abandonnerent à la douleur, & me donnerent tant de marques de leur affection, que je n'ay jamais moy-mesme versé des larmes plus veritables & plus ameres. Ils m'attendoient en foule sur le grand chemin, ou durant plus d'une lieuë, ils avoient dressé des tables d'espace en espace, couvertes de toutes sortes de fruits & de confitures. Il falloit à tout moment s'arrester, non pas pour manger, mais pour écouter leurs plaintes, & les consoler de ce que je les laissois sans Pasteur. Ils me firent promettre de revenir au plûtost, ou de leur envoyer quelqu'un en ma place. Ce fut ainsi que j'abandonnay ces fervens Chrétiens, attendri par leurs larmes; mais beaucoup plus édifié de leur foy, & de l'innocence de leur vie.

Dieu, qui connoissoit la violence que j'estois obligé de me faire, me consola par une conversion éclatante, qu'il opera luy-mesme à l'extrémité, & dans le dernier village de cette Province. Elle a quelque chose de si extraordinaire que je ne puis m'empêcher de la rapporter.

J'estois parti de *Signanfou*, capitale de la Province, la veille d'une Feste considerable de la Vierge, que je devois naturelle-

mant passer en cette Eglise, où la foule & la devotion des Fidelles m'invitoient à dire ce jour-là la Messe, & à leur administrer pour la derniere fois les Sacremens. Il semble mesme que l'édification publique demandoit que j'en usasse de la sorte ; tout le monde m'en prioit, & je ne sçay comment, contre toute sorte de raison, je m'opiniastray à ne pas differer mon voyage d'un moment ; mais il est vray que je sentois interieurement je ne sçay quelle ardeur, qui ne me permettoit pas de m'arrester.

Je fis plus, car malgré la superstition des Chinois, qui ont des momens heureux & malheureux pour le commencement des voyages, j'obligeay mes guides idolâtres de partir un jour que le Calendrier avoit mis au nombre des jours malheureux. On estoit surpris de ma précipitation, & moy-mesme y faisant quelque temps aprés reflexion, je ne pus m'empescher de la condamner, ne sçachant pas encore par quel esprit j'estois pousse : mais Dieu me le fit bien-tost connoistre. Le quatriéme jour aprés mon départ, je continuois mon voyage, & j'estois sur le point d'arriver à la derniere ville du Chensi, quand un homme, qui couroit la poste, passant auprés de moy, tomba, &

par sa chute pensa me renverser de l'autre costé. Cet accident m'arresta un moment, & donna le temps au courier, qui s'estoit relevé, de me considerer.

Quoy-que la foule des passans fust grande, ma longue barbe & mon air Européen me fit d'abord reconnoistre pour Missionnaire. Je suis bien-heureux, me dit incontinent cet homme, de vous rencontrer; l'accident qui m'est arrivé, m'épargne un grand voyage, & vous engagera à faire une bonne action. Mon maistre, qui demeure à demi-lieuë d'icy, m'avoit ordonné d'aller en poste à Signanfou, pour vous engager à le venir voir. Il est malade depuis plusieurs mois; & nous croyons qu'il pense serieusement à sa conversion. Aussi-tost je laissay le grand chemin pour le suivre, & nous arrivasmes à sa maison à une heure aprés midy.

C'estoit un Docteur recommandable par sa naissance & par sa capacité, originaire de Pekin, mais exilé depuis quelques années dans le Chensi, pour je ne sçay quelle méchante affaire. Le temps de son exil finissoit, & il estoit résolu de retourner à la Cour, dés que sa santé luy permettroit de se mettre en chemin; car il ne jugeoit pas sa maladie dangereuse. La fiévre l'avoit

quitté, & à une toux prés, qui le preſſoit de temps en temps, & qui l'obligeoit encore de garder le lit, il ne ſentoit aucune incommodité conſiderable.

Comme ſon valet ne venoit que de partir, dés qu'il me vit entrer avec luy, il fut ſaiſi d'étonnement, comme ſi Dieu m'euſt tranſporté en un moment dans ſa maiſon. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il en pleurant, que le Ciel faſſe des miracles pour un miſerable comme moy! Dieu me ſollicite depuis vingt ans d'aller à luy, ſans avoir rien obtenu de mon endurciſſement; il n'y a qu'un moment que je le prie de venir à moy, en la perſonne d'un de ſes Miniſtres; non ſeulement il m'écoute, mais il prévient meſmes mes deſirs. Cela n'eſt point naturel, & cette grace acheve de me changer. Vous connoiſſez par là, mon Pere, que ce grand Dieu prend quelque intereſt en mon ſalut, & qu'il ſouhaite que vous y contribuïez quelque choſe de voſtre part.

Enſuite, continuant à parler: Vous voyez, me dit-il, ma femme, mes enfans & ma fille: ils ſont tous Chrétiens depuis long-temps, & je puis dire que Dieu s'eſt ſervi de moy, pour les détromper de leurs erreurs. Je leur ay donné vos livres, je leur en ay expliqué les maximes & la morale. La

sainteté que vostre Religion inspire m'avoit persuadé que j'aurois une famille reglée, dés qu'elle seroit Chrétienne ; je n'y ay point esté trompé, & je n'aurois rien à me reprocher, si j'avois suivi leur exemple ; mais il y a long-temps que j'ay taſché de leur inspirer le bien, sans pouvoir me résoudre à le pratiquer moy-mesme. Il est temps de suivre la voye que j'ay montrée aux autres. La Cour, où j'yrai bien-tost, n'est pas un lieu propre à se convertir ; & j'ay crû que je devois dés à present chercher Dieu, de crainte que le grand monde, où je vas m'engager, ne m'empeschast ensuite de le trouver.

Toute sa famille, qui nous entouroit alors, pleuroit de joye ; mais ce qui me touchoit le plus, estoit la ferveur que je voyois répanduë dans les yeux, dans l'air, dans tous les mouvemens du malade. Il estoit prés de deux heures, je n'avois encore rien pris, & je voulus du moins remettre son instruction & son Bapteſme apres le dîner ; mais il ne me fut pas possible d'obtenir un moment de délay. Je commençay donc à l'interroger, & il estoit si prest sur tous les articles de la Religion, que je me rendis enfin à ses pressantes sollicitations. Je le baptisay, & il accompagna toute l'a-

ction de sentimens si vifs & si ardens d'amour, d'humilité, de foy, & d'esperance, que rien en ma vie ne m'a fait mieux sentir ce que peut l'Esprit saint dans un cœur, quand il veut luy-mesme le former, sans le secours de ses Ministres. Quelque temps aprés je le laissay plein de consolation, & je me retiray dans une chambre, pour prendre un moment de repos, dont j'avois un extrême besoin.

Mais à peine y avois-je esté une demi-heure, que j'entendis des cris dans toute la maison. On m'appelloit de toutes parts; & estant accouru au bruit & à la chambre du malade, je le trouvay expirant entre les mains de ses enfans & de sa femme. Je tâchay de luy rappeller les derniers sentimens de son Bapteſme, il répéta encore d'une voix mourante les noms de JEESUS & de MARIE; mais il reçut l'Extrême-Onction presque sans connoissance; aprés quoy il rendit doucement l'esprit. Tous ceux qui estoient presens crioient au miracle; & repassant ce qui m'étoit arrivé à mon départ, sur le chemin, & dans la maison, ils ne doutoient point que tout cela n'eust esté ménagé par la Providence, qui s'estoit servie de ces voyes secretes pour luy procurer une si heureuse fin.

Pour lors l'Esprit du Seigneur s'empara de tous les cœurs. Personne ne pleuroit, & la joye spirituelle fut si grande, qu'on n'entendoit par tout que benedictions, loüanges & actions de graces à ce Dieu de bonté, qui venoit d'operer de si grandes merveilles en son serviteur. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on ne remarquoit point en luy cette difformité que la mort laisse ordinairement aprés soy : au contraire, je ne sçay quel air de douceur & de devotion paroissoit répandu sur son visage, & marquoit assez le bienheureux estat de son ame. On le mit sur un lit de parade, suivant la coustume, où je le trouvay le lendemain plus de vingt-heures aprés, de la mesme maniere ; ayant d'ailleurs les mains & les bras aussi flexibles que s'il n'eust esté qu'endormi.

C'est ainsi que Dieu par un de ces profonds secrets de sa prédestination, va quelquefois éclairer une ame au milieu des tenebres de l'idolâtrie, & l'arracher à l'Enfer par une suite de plusieurs miracles ; tandis qu'une infinité d'autres, élevez dans le sein de son Eglise, sont par un juste jugement abandonnez à leur sens réprouvé.

Ce sont-là, mon Tres-Réverend Pere, les choses les plus extraordinaires, qui me sont arrivées durant le peu de temps que

j'ay eu ſoin de la Miſſion de Chenſi. Si je ne parle point de ce qui ſe paſſe dans les autres Provinces de la Chine, ce n'eſt pas que Dieu n'y opere de ſemblables merveilles ; mais comme je n'en ay pas de memoires exacts, je craindrois en racontant ce que j'ay oüi dire, de manquer à quelques circonſtances conſiderables ; & j'aime mieux les laiſſer écrire dans la ſuite, à ceux qui en ſont mieux inſtruits que moy.

Voicy ce que je puis encore ajoûter pour vous donner une connoiſſance plus exacte du bien qui ſe fait dans ce grand Empire. Il y a plus de deux cens Egliſes ou chapelles particulieres, dédiés au vray Dieu & gouvernées par des ſuperieurs Eccleſiaſtiques. Pekin, Nankin & Macao ont chacun un Eveſque ordinaire, à la nomination du Sereniſſime Roy de Portugal, qui continuë par ſon zele & par ſes liberalitez, de ſoûtenir dans tout l'Orient le Chrianiſme, que ſes illuſtres Prédeceſſeurs y ont eſtabli avec tant de gloire.

Les autres Provinces, quand je ſuis parti, eſtoient ſous la direction de trois Vicaires Apoſtoliques, dont *l'un eſt Italien de l'Ordre de ſaint François, & *les deux au-

* Le R. Pere de Leoniſſa.
* M. Maigrot, & M. Pin.

tres sont Ecclesiastiques, François de nation, Docteurs de Sorbonne, & d'un merite singulier. Les Missionnaires, qui y travaillent sous leurs ordres, sont aussi de differentes nations. Il y a quatre Ecclesiastiques du Seminaire des Missions étrangeres de Paris, parmi lesquels M. l'Abbé de Lionne se distingue par son zele & par son application à l'estude des langues. On compte à peu prés autant de Peres de S. Dominique, douze ou quinze Peres Franciscains, & trois ou quatre de l'Ordre de saint Augustin. Tous ces Religieux sont Espagnols, & viennent à la Chine par Manille.

Les Jesuites, qui ont fondé cette Mission, & qui par les faveurs extraordinaires des Sereniſſimes Rois de Portugal, aussi-bien que des Empereurs de la Chine, se sont trouvez en estat de faire des établissemens considerables, y entretiennent un plus grand nombre de Missionnaires. Il y en avoit environ quarante, lorsque je suis parti. Depuis ce temps-là, les Peres Grimaldi & Spinola * y en ont conduit plusieurs autres; mais qu'est-ce que quarante & soixante ouvriers dans un champ si vaste? Plaise au divin Pere de famille d'écouter

* Le P. Spinola est mort en chemin.

la

la voix de ceux qui y travaillent, & qui accablez sous *le poids du jour & de la chaleur*, demandent du secours ; ou du moins de répandre abondamment sur nous ce premier Esprit de l'Evangile, qui dans la personne d'un seul Apostre, suffisoit autrefois pour convertir les plus grands empires.

Ce n'est pas que l'estat present, où se trouve la Religion, ne soit un tres-grand sujet de consolation pour ceux qui prennent quelque interest à la gloire de JESUS-CHRIST. On travaille par tout avec succés, & il y a peu de Missionnaires qui n'y baptisent chaque année, trois ou quatre cens personnes, quelquefois mesme huit & neuf cens. Desorte qu'en cinq ou six années, on compte plus de cinquante mille idolâtres convertis. On baptise outre cela tous les ans, quatre ou cinq mille enfans exposez dans les ruës de Pekin, qu'on va chercher tous les matins de porte en porte, où nous les trouvons mourans de froid, de faim, & souvent à demi mangez par les chiens. Quand on n'y feroit que ce seul bien, les Missionnaires se croiroient bien payez de toutes les peines qu'ils se donnent.

Mais ce qui doit nous animer encore à cultiver cette Mission préferablement à tou-

tes les autres, c'eſt l'eſperance de convertir un jour l'Empereur, dont le changement ſeroit infalliblement ſuivi de la converſion entiere de l'Empire. Ainſi quand il faudroit attendre cet heureux moment trois & quatre ſiecles, ſans autre fruit que celuy que nous eſperons à l'avenir, nous ſerions encore trop heureux, de préparer par noſtre patience les voyes du Seigneur dans ce nouveau monde, qui peut-eſtre ſera un meilleur uſage de la foy, que nos ſucceſſeurs luy porteront; que n'en fait à préſent l'Europe, de celle que nos Peres luy ont confiée.

Au reſte, quoique parmi les Chrétiens, qui ſont à preſent à la Chine, nous ne comptions plus des Princes & des Miniſtres d'Etat depuis la derniere perſecution du Pere Adam; nous ne laiſſons pas d'y baptiſer toutes les années des Mandarins, des Docteurs, & d'autres perſonnes de qualité. Mais il eſt vray que le peuple fait le plus grand nombre: *Non multi potentes, non multi nobiles*; & ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on a reconnu que les pauvres ont toûjours eſté dans l'Egliſe, la portion choiſie, & le précieux heritage de JESUS-CHRIST.

J'ay parcouru preſque toute la Chine, je

me ſuis meſme appliqué à compter les fidelles; mais je n'ay jamais pû en connoiſtre exactement le nombre. Je ſuis neanmoins perſuadé, que ceux qui luy en donnent trois cens mille, ne ſont pas fort éloignez de la verité. Leur ferveur n'eſt pas par tout égale. Ceux de Canton ſe reſſentent beaucoup du voiſinage des Portugais; & il ne faut pas juger des autres par ceux de *Manille* & de *Macao*; ils deviennent fervens à meſure qu'ils s'avancent dans les terres.

Le fort du Chriſtianiſme eſt dans la Province de Nankin, & ſur tout dans le territoire de *Cham-Haï*. Mais la foy eſt encore plus vive dans les provinces de Chanton, de Pechely, de Chenſi & de Chanſi. Il y a à proportion autant de Tartares Chrétiens que de Chinois: ceux-cy ſont plus dociles, & plus aiſez à convertir; mais au temps de la tentation, ils ont beaucoup moins de courage. Les Tartares au contraire naturellement bruſques, plient difficilement ſous le joug de la foy; mais ceux, dont la grace a une fois triomphé, ont une vertu à l'épreuve des plus grandes perſecutions. Pour ce qui eſt des femmes, qu'on voit plus rarement, quoiqu'elles ſoient beaucoup moins inſtruites que les hommes; leur in-

nocence, leur assiduité à la priere, leur soumission aveugle aux dogmes de la foy & aux pratiques les plus severes du Christianisme, suppléent en quelque façon à ce qui leur manque de connoissance, pour le détail de nos mysteres.

Il seroit à souhaiter que la beauté de nos Eglises répondist à la ferveur des Chrétiens. Mais outre que les Chinois ne sont pas de grands architectes, cette nouvelle Chrestienté, ébranlée si souvent par les persecutions, composée la plus part de gens pauvres, tolerée seulement, & toûjours obligée de garder beaucoup de mesures, n'a pas encore esté en estat de bastir des Temples fort magnifiques. Cependant il y a de quoy s'estonner, que les Missionnaires avec un aussi petit fond que le leur, ayent pû faire en cette matiere de si grands efforts.

L'Eglise de Pekin est fort bien bastie, le frontispice, dont les pierres ont esté posées par les Missionnaires mesmes, est bien entendu, & d'un assez bon goust. Celles de *Kiam-Cheou*, de *Chambay*, de *Fou-tçhéou*, celle que les Peres de saint François ont à Canton, & plusieurs autres sont aussi belles que nos Eglises ordinaires d'Europe Mais l'Eglise de *Ham-tçhéou* estoit d'une

propreté qu'on ne pouvoit assez admirer ; on n'y voyoit que dorures, que peintures, que tableaux ; tout en estoit orné : il y avoit mesme du dessein & de l'ordre. Ce beau vernis rouge & noir, que les Chinois sçavent si bien mettre en œuvre, & auquel ils donnent tant de relief, par les fleurs d'or & les autres figures dont ils l'enrichissent, faisoit par tout le plus bel effet du Monde.

Mais cette belle Eglise, le fruit de la devotion des Chrétiens, & du zele du Pere Intorcetta, vient d'estre réduite en cendres, par un incendie qui a consumé un grand quartier de la ville ; & il y a de l'apparence que de long-temps, on ne sera en estat de faire rien de semblable. Nous nous consolerons neanmoins de cette perte, pourvû qu'il plaise à nostre Seigneur de détruire en mesme temps cette foule d'idoles, qui inondent tout l'Empire ; & qu'il veuille bien s'élever des temples vivans dans les cœurs des nouveaux fidelles, où il soit honoré en esprit & en verité ; & dans lesquels, au défaut de nos Eglises, on luy offre continuellement des sacrifices de loüanges.

Je ne vous parle point, mon Tres-Réverend Pere, de ce qui s'est passé dans les Indes, où les révolutions d'un grand Royau-

me, la jalousie de quelques Européans, & les traverses continuelles des heretiques ont rompu toutes les mesures que la prudence Chrétienne nous avoit obligez de prendre, pour le bien de la Religion. De sorte que la pluspart de nos Missionnaires François ont esté jusqu'icy plus illustres par leurs souffrances, que par la conversion des Idolatres.

Les uns aprés avoir passé plusieurs années dans les prisons les plus obscures, commencent à peine à voir le jour, & ne sont pas mesme encore en estat d'exercer librement leur ministere. Les autres, chassez de leurs établissemens, errent de toutes parts sur les mers les plus orageuses, traisnant aprés eux le debris de leurs Missions ruinées; & pour retourner aux extrémitez du monde, ils se remettent pour la quatriéme fois à la merci des flots & de leurs ennemis.

Plusieurs ensevelis dans les naufrages, ou accablez par les fatigues, ont déja fini glorieusement leur carriere; & si leurs compagnons vivent encore, ce n'est que pour consommer plus lentement le sacrifice de leurs vies, dans les maladies habituelles que les premiers travaux leur ont attirées.

Vous voyez mon Tres-Reverend Pere, quelles ſont les perſonnes dont je veux parler. Vous en ſçavez les noms, vous en connoiſſez le merite; & depuis qu'ils furent choiſis dans le grand nombre de ceux qui ſe preſenterent pour les Indes, vous les avez toûjours honorez d'une affection tres-particuliere. Oſeray-je ajoûter que non content de les envoyer, vous les ſuiviſtes en quelque maniere vous-meſme, & que vous devinſtes le compagnon ou plutoſt le chef de leur Apoſtolat; prenant part, comme le plus fervent Miſſionnaire, aux ſuccés de leurs ſaintes entrepriſes, entrant avec zele en tous leurs travaux; les délivrant par une puiſſante protection de leurs chaiſnes, ou du moins en diminuant le poids par des lettres conſolantes & pleines de cette vive foy, qui fait trouver du plaiſir dans les peines les plus rudes.

Ce courage, mon Tre-Reverend Pere, que vous nous avez inſpiré, adoucit non ſeulement nos ſouffrances, mais nous fait encore eſperer que les ruines de ce grand édifice, que nous commencions à élever à la gloire de Dieu, ſerviront un jour de baſe à un autre ouvrage, encore plus conſiderable & plus ſolide que le premier.

Ainſi ni le naufrage de trois de nos fre-

res [a] ensevelis dans la mer ; ni la perte de quatre autres [b], qui ont sacrifié leurs vies dans les vaisseaux, au soulagement des malades ; ni la mort d'un plus grande nombre encore [c], que les fatigues des Missions nous ont elevez dans les Indes ; ni les prisons du Pegu, de Siam, de Malaque, de Batavie, de Roterdam, de Midelbourg, où les payens & les heretiques ont tour à tour éprouvé nostre patience ; tout cela, dis-je, ne nous rebutte point, persuadez que comme JESUS-CHRIST s'est servi de sa croix pour establir la Religion ; ainsi les Croix des Missionnaires doivent toûjours estre le fondement de leurs Eglises & comme la semence des nouveaux Chrétiens.

Cependant ces premiers travaux n'ont pas esté tout-à-fait steriles. On a baptisé à Poudychery plus de quatre ces enfans idolâtres ; on a secouru les peuples de la coste de Coromandel, de l'isle de Ceylan, du Pegu, de Bengale. On a travaillé avec succés en plusieurs Provinces de l'empire du

a Les Peres Bernabé, Thionville, Nivart.

b Les Peres Rochere, le Blanc. Les Freres Serlu & Daudy.

c Les Peres Richaud, de Baise, Archambaut, Espagnac, S. Martain, Duchats, le F. Cormier, &c.

Mogol, & sur tout dans les Missions de Maduré ; Missions, où nous voyons renaistre de nos temps les premiers siecles de l'Eglise ; où les fidelles extrémement pauvres & privez de toutes les douceurs de la vie, semblent ne vivre que de foy, d'esperance, & de charité ; où les Missionnaires, pour s'accommoder aux coustumes du pays & s'attirer la confiance des peuples, passent toute leur vie dans les forests, à demi nuds, & brûlez par les rayons du soleil ; marchent presque toûjours sur les sables ardens, ou dans des chemins pleins dépines, ne prennent pour toute nourriture qu'un peu de ris avec quelques herbes insipides, & ne boivent que de l'eau jaune & bourbeuse des fossez ou des marais.

C'est-là qu'un grand nombre de nos Peres ont souffert & souffrent encore tous les jours les prisons, les chaisnes, les foüets, & tous les tourmens que l'enfer a coustume de suggerer aux ennemis de nostre sainte foy ; c'est-là que le Pere *Brito* illustre par sa naissance & par l'estime particuliere dont le Sereniſſime Roy de Portugal l'honoroit ; mais beaucoup plus encore, par ses rares vertus, eut le bonheur il y a deux ans, de donner sa vie pour la querelle de JESUS-CHRIST : & où ses freres à son exemple,

raſchent par leur ferveur d'obtenir du Ciel la meſme grace.

Peut-eſtre que ce portrait, mon Tres-Réverend Pere, ne plaira pas aux gens du monde, peu faits à donner aux ſouffrances le juſte prix qu'elles meritent, & *à gouſter ce qui eſt de l'eſprit de Dieu*; mais je ſçay bien qu'il ne ralentira pas le zele de nos Peres qui vivent en France, & qui aſpirent depuis tant d'années à nos penibles emplois.

Ces miſſions ont pour eux d'autant plus d'attraits, qu'elles paroiſſent aux autres plus affreuſes: s'ils n'eſperoient trouver dans les Indes que les croix ordinaires, auſquelles la Providence aſſujettit tous les Etats du monde, & dont JESUS-CHRIST a particulierement enrichi le Chriſtianiſme; contents de la vie religieuſe & des excellentes vertus qu'on y pratique, ils n'auroient peut-eſtre jamais penſé à quitter leurs amis, leurs parens, leur patrie; mais ils cherchent ailleurs, ſelon le conſeil de l'Apoſtre, ce qui nous *manque-icy de la Paſſion de* JESUS-CHRIST; & ils veulent remplir toute l'étenduë, toute la largeur, & toute la profondeur de cette divine loy, qui les porte avec ſaint Paul à devenir les victimes de la plus pure chari-

té, jusqu'à se faire anathêmes pour le salut de leurs freres.

Ce sont-là neanmoins ces Apostres, mon Tres-Reverend Pere ; que l'envie nous peint quelquefois en France avec de si noires couleurs ; & que l'heresie toûjours opposée au veritable zele, accuse si souvent d'ambition, d'avarice, d'impieté & d'idolatrie ; ils sont trop heureux d'estre en butte à tous les traits de la calomnie, pourvû qu'ils n'ayent pour ennemis que ceux de l'Eglise & de la verité ; & certainement la guerre, que de semblables adversaires leur declarent avec tant d'animosité dans l'Europe, ne les justifie pas moins, que celle qu'ils declarent eux-mesmes si ouvertement au Paganisme dans les Indes.

Cependant quelque justice que les hommes sages leur fassent sur ce point, il est tres-vray que cela ne suffit pas pour les justifier devant Dieu, aux yeux duquel *les Anges mesme ne sont pas sans tache.* Aprés tous les efforts de nostre zele, il faut non seulement reconnoistre avec humilité que nous sommes tous *des serviteurs inutiles*, mais avoüer encore avec des sentimens de frayeur, qu'en vain nous gagnerions à JESUS-CHRIST toutes les nations de la terre, si

nous ſommes aſſez laſches que de negliger noſtre propre ſalut, & de nous perdre malheureuſement nous-meſmes. Je ſuis avec un profond reſpect,

Mon Tres-Réverend Pere,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE XIII.

A Monſeigneur

LE CARDINAL DE JANSON.

La Religion Chrétienne nouvellement approuvée par un Edit public, dans tout l'Empire de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Il ſemble que le Ciel ſenſible aux travaux de nos Miſſionnaires, qui depuis pluſieurs années ont arroſé la Chine de leurs ſueurs, veüille enfin établir ſolidement cette nouvelle Egliſe. Juſqu'icy elle a eſté ſujette à une infinité de révolutions, floriſſante ſous le regne de quelques Empereurs, perſecutée au temps de leurs minoritez, & preſque entierement ruinée durant les troubles domeſtiques; mais toûjours chancelante par la rigueur des loix qui ont laiſſé le droit de la détruire, à ceux meſme qui l'ont le plus favoriſée.

Car les Tribunaux ſouverains de la Chi-

ne, ennemis declarez de tout culte étranger, plûtoſt par un eſprit de politique, que par un attachement ſincere à la religion du pays, ont ſouvent condamné la loy chrétienne & puni ſeverement ceux qui avoient le courage de l'embraſſer. Pluſieurs ne laiſſoient pas d'écouter la voix de Dieu plûtoſt que celle des hommes; mais la pluſpart craignant pour leur fortune, bien loin de ſuivre la verité connuë, n'oſoient pas meſme s'en inſtruire.

Il y a cent ans que nous tâchions par toutes ſortes de voyes, de lever cet obſtacle, preſque invincible à la converſion des grands. L'heure du Seigneur n'eſtoit pas encore venuë. Il vouloit exercer la patience des Chrétiens, éprouver la conſtance des Miſſionnaires, & augmenter par là le merite des uns & des autres. Mais enfin cet heureux moment vient d'arriver, & l'Empereur a donné à ſes ſujets une entiere liberté de conſcience, en approuvant par un Edit public la loy chrétienne, dans toute l'étenduë de ſon Empire. * *Vous avez, Seigneur, rompu les chaiſnes qui tenoient voſtre ſainte Religion captive. C'eſt à preſent que nous pouvons ſans danger vous offrir des ſacrifices, & invoquer publiquement vôtre nom. Nous vous preſenterons nos*

* Pſal. 115.

vœux, non plus en secret comme auparavant mais en presence de tout le peuple, dans les Temples qu'on nous permet d'élever à vostre gloire, & qui vont faire de l'ancienne Babylone, une nouvelle Jerusalem. Voicy, MONSEIGNEUR, l'occasion & toute la suite de cet heureux évenement.

LE Pere Alcala Dominicain Espagnol, l'un des plus zelez Missionnaires de le Chine, avoit acheté une maison à *Lanki*, petite ville de la Province de *Chekiam*. Quoique cet établissement fust expressément contre l'Edit de 1669. le Mandarin du lieu, qui ne s'y estoit point opposé, ayant dans la suite esté choqué de quelques paroles indiscretes, qui échapperent aux domestiques de ce Pere, résolut de ne pas dissimuler davantage, & de proceder juridiquement contre luy.

Il demanda donc au Missionnaire comment il avoit osé s'établir dans la Ville ? pourquoy il y preschoit une loy étrangere ? & mesme de quel droit il pouvoit demeurer dans l'Empire ? Ce Pere avoit bien prévû l'orage, & il s'y estoit déja preparé. Je « m'étonne, Seigneur, dit-il en répondant « au Mandarin, que vous me fassiez à present « un crime, d'une chose que vous n'avez pas «

» desapprouvée dans les commencemens. » Vous sçavez bien que depuis quelques années l'Empereur conserve dans l'Empire » cinq de mes freres Européens, (il vouloit » parler de nous) que non seulement il les » a appellez à la Cour, mais encore que par » un Edit public il leur a donné pouvoir de » s'établir en quelque endroit du Royaume » qu'il leur plairoit ; c'est pour l'un d'eux que » j'ay acheté cette maison, & je m'y suis lo- » gé, jusqu'à-ce qu'il vienne luy-mesme en » prendre possession.

» Au reste, vous sçavez aussi qu'il fut per- » mis aux anciens Missionnaires de rentrer » dans leurs Eglises, quand l'Empereur leur » fit la grace de les rappeller de leur exil. » Consultez là-dessus vos regîstres, & vous y » trouverez mon nom.

Quelque mois aprés un autre Mandarin sollicité par celuy de *Lanki*, ou du moins pouſſé par son exemple, resolut d'arrester le progrés de nostre sainte loy : il en défendit l'exercice dans toute l'étenduë de son gouvernement, par une Ordonnance qu'il fit afficher en differens endroits. La Religion y estoit traitée d'une maniere si injurieuse, que le Pere Intorcetta de nostre Compagnie, & Missionnaire dans la Capitale de cette Province, ne crut pas pouvoir

diſſimuler cet affront ſans trahir ſon miniſtere.

Il crut meſme eſtre en droit d'accuſer dans les formes cet ennemi declaré de l'Evangile, dont la conduite eſtoit ſi éloignée des intentions de l'Empereur. Car ce Prince peu d'années auparavant, avoit de ſa propre main rayé pluſieurs lignes d'un livre, qui mettoit la loy chrétienne au nombre des ſectes dangereuſes & des hereſies populaires. Ce livre eſtoit d'un grand poids, non-ſeulement à cauſe de ſon Auteur, illuſtre par ſa qualité & par ſon merite; mais beaucoup plus, parce qu'on l'avoit compoſé pour l'inſtruction du peuple, à qui, ſelon la couſtume, il devoit eſtre lû pluſieurs fois durant l'année.

Le Pere Intorcetta jugea donc que c'étoit une temerité puniſſable dans un petit Mandarin, de condamner de ſon autorité privée, ce que l'Empereur ſembloit avoir approuvé. De ſorte que ce Pere écrivit une lettre extrémement forte au Gouverneur de la capitale, dans laquelle il le prioit d'obliger cet Officier ſubalterne de ſe dédire & de faire déchirer cet écrit injurieux. Il ajoûtoit meſme que pour réparer cette faute, il ſouhaitoit que le Mandarin fit mettre d'autres affiches en la place des premieres,

plus favorables à la Religion, & plus conformes aux intentions de l'Empereur.

Le Gouverneur envoya cette lettre au Mandarin, & par malheur on la luy rendit un jour d'Audience, à la vûë du peuple, & au temps meſme, qu'il eſtoit occupé à rendre la juſtice. Il fut ſi ſenſible à cet affront, que contre la couſtume des Chinois, & malgre ſon phlegme naturel, il ſe leva de ſon tribunal, tranſporté de colere, ſe plaignit de l'audace du Miſſionnaire, & proteſta tout haut qu'il s'en vengeroit.

Pour mieux réüſſir, il ſe joignit au Mandarin de *Lanki*, & prit avec luy des meſures pour détruire entierement, s'il pouvoit, la Religion Chrétienne. Ils commencerent d'abord par attaquer le Pere Dominicain, dont ils eſperoient venir plus facilement à bout, car ils ne pouvoient ſe perſuader qu'il fuſt du nombre des anciens Miſſionnaires. Pour s'en éclaircir, ils firent venir des copies authentiques de toutes les procedures qu'on avoit faites durant tout le cours de la perſecution contre le Pere *Fii* (car c'eſtoit ſon nom) à deſſein de le confronter avec luy-meſme.

C'eſt une adreſſe aſſez ordinaire aux Mandarins Chinois, d'interroger les criminels, non-ſeulement ſur les faits, mais

encore ſur une infinité de circonſtances inutiles, faiſant écrire avec beaucoup de ſoin tout ce qu'on y répond. Ainſi, aprés avoir long-temps parlé de tout autre choſe, pour diſtraire l'eſprit, ils retombent tout à coup ſur l'affaire dont il s'agit : ils recommencent pluſieurs fois l'inſtruction, ils changent l'ordre des interrogations, & ſuppoſent adroitement des réponſes contraires à celles que le coupable a données, afin de le faire couper, & de démeſler ainſi plus aiſément la verité.

Le Pere Alcala auroit ſans doute eſté fort embarraſſé, ſi par une providence particuliere il n'euſt conſervé une copie de ces anciennes procedures. Sçachant dont l'intention de ſes Juges, il s'inſtruiſit ſi bien de tout ce qui s'étoit autrefois paſſé en cette matiere, & parla ſi conformément au premier interrogatoire, que ſes ennemis ne purent jamais ſe prévaloir contre luy de ſes réponſes.

Ainſi, toute la tempeſte retomba ſur le Pere Intorcetta, contre qu'ils eſtoient beaucoup plus animez ; mais parce que ce Pere ne demeuroit pas dans le lieu de leurs gouvernemens, ils gagnerent ſecretement pluſieurs Mandarins conſiderables, & en particulier le Vice-Roy, qui joignoit à un pou-

voir absolu dans sa Province, une aversion encore plus grande pour la Religion Chrétienne.

Ils prirent tous de concert la résolution de ruiner la Christianisme ; & aprés avoir fait chercher dans les archives de l'intendant de police, toutes les procedures qui s'estoient faites autrefois contre les Missionnaires, on trouva enfin le decret de 1669. qui leur défendoit de bastir des Eglises, d'enseigner en public ou en particulier la loy des Européens, de donner le Baptesme aux Chinois, de distribuer aux Chrétiens des médailles, des chapelets, des croix & autres semblables marques de la Religion.

Les Missionnaires n'ignoroient pas ces défenses, mais leur zele particulier, & l'exemple de Pekin, où l'Evangile estoit presché à la vûë mesme de l'Empereur, sans que personne y trouvast à redire, les avoit obligez de passer pardessus les regles ordinaires de la prudence humaine. Ces mesmes considerations avoient fermé les yeux à la pluspart des Mandarins des Provinces ; & quand quelqu'un d'eux se mettoit en devoir d'arrester les progrés de la Foy, on taschoit de l'appaiser par des presens & par des lettres de recommandation, que les

Peres de Pekin nous procuroient ; ou meſme, s'il eſtoit neceſſaire, on employoit contre luy l'autorité de l'Empereur.

Les Chrétiens de *Ham-tçheou*, dont le Pere Intorcetta prenoit ſoin, n'avoient pas eſté des moins fervens. Leur courage avoit paru ſous le gouvernement de pluſieurs Mandarins, tous oppoſez à noſtre ſainte Foy ; mais il n'éclata jamais davantage, que dans l'occaſion preſente. Car le Vice-Roy croyant eſtre en droit de tout entreprendre en vertu de l'Arreſt dont j'ay parlé, fit afficher à la porte de noſtre maiſon, dans toutes les places publiques de la capitale, & enſuite dans plus de ſoixante & dix villes de ſon gouvernement, une nouvelle ſentence, par laquelle il défendoit ſous de griéves peines l'exercice de la Religion Chrétienne ; ordonnant à ceux qui l'avoient embraſſée de l'abandonner *.

De plus, ayant appris que le Pere Intorcetta eſtoit autrefois dans la Province de Kianſi, & qu'il n'avoit point eu permiſſion de la Cour de s'établir dans celle de *Chekiam*, il luy envoya demander de quelle autorité il oſoit y demeurer ; il luy commanda meſme d'en ſortir au plûtoſt. L'Officier, qui luy porta cet ordre, ajoûta :

* Cela ſe paſſoit vers le milieu du mois d'Aouſt de l'an 1691.

» Je vous commande outre cela de la part du
» Vice-Roy, de brusler tous les Livres de vô-
» tre Religion, avec les *tables* d'Imprimerie
» que vous avez dans votre maison. Ce sont
des planches où l'on a gravé toutes les
feüilles, & dont l'on peut tirer des exem-
plaires, à mesure qu'on en a besoin.

Le Pere sans s'étonner, répondit qu'il
estoit dans la Ville par l'autorité de celuy
qui donnoit droit au Vice-Roy d'y demeu-
» rer luy-mesme. Avez-vous oublié, Mon-
» sieur, ajoûta-t-il à cet Officier, que l'Em-
» pereur passant icy il y a trois ans, envoya à
» mon Eglise deux Grands de sa Cour, pour
» offrir en son nom des presens au vray Dieu,
» avec ordre de se prosterner devant ses Au-
» tels? Je luy en fus rendre de tres-humbles
» actions de graces; & pour luy donner plus
» long-temps des marques de ma reconnois-
» sance, je voulus l'accompagner à son dé-
» part sur le canal, où il estoit avec toute sa
» Cour.

» Ce grand Prince, qui m'avoit déja ho-
» noré de plusieurs démonstrations de sa
» bienveillance, distinguant ma barque par-
» mi une infinité d'autres, la fit approcher
» de la sienne, & me dit des choses si obli-
» geantes, qu'aprés cela je ne pensois pas
» devoir encore estre exposé aux duretez &

aux insultes d'aucun de ses Officiers. «

Mais puisque cet exemple n'a point fait « d'impression sur l'esprit du Vice-Roy; rap- « portez-luy, que l'Empereur ne voulant pas « que je l'accompagnasse plus loin, me ren- « voya avec ces dernieres paroles, qui me « sont trop avantageuses pour oser y ajoûter « ou en diminuer la moindre chose. *Vostre* « *âge avancé,* me dit-il, *ne vous permet pas* « *de me suivre davantage, vous n'estes pas en* « *estat de souffrir les fatigues d'un voyage; je* « *vous ordonne de retourner en vostre Eglise,* « *& d'y passer en paix le reste de vos jours.* « Que si le Vice-Roy trouble non-seulement « cette paix par des Ordonnances injurieuses « au Dieu que j'adore; mais s'il me chasse en- « core honteusement de sa Province, je luy « laisse à juger lequel de nous deux s'oppose « le plus ouvertement aux volontez de l'Em- « pereur. «

Pour ce qui regarde les tables où l'on a « gravé la loy de JESUS CHRIST & ses « maximes, à Dieu ne plaise que je sois assez « impie pour y mettre le feu. Le Vice-Roy en « est pourtant le maistre, puisque je ne puis « résister à sa violence; mais dites-luy qu'a- « vant de s'y résoudre, il doit commencer « par me brusler moy-mesme. «

Le Vice-Roy surpris de l'intrepidité du

Miſſionnaire, n'oſa rien entreprendre ſur ſa perſonne; mais il renvoya cette affaire à pluſieurs Mandarins ſubalternes, qui eurent ordre de citer ce Pere à leurs Tribunaux, & de l'inquieter ſur toutes choſes, ſans luy donner un moment de relaſche. Le Pere Intorcetta, qui tomba pour lors malade, euſt qû facilement ſe diſpenſer de comparoiſtre; mais il craignit de perdre ces précieux momens, que la Providence luy avoit ménagez, de confeſſer hautement le nom de JESUS-CHRIST; & ne pouvant ſe réſoudre à reculer durant ce glorieux combat, il ſe fit porter devant ſes Juges, accablé d'un coſté par la force du mal qu'il ſouffroit, & beaucoup plus encore par la vûë de ſon Egliſe deſolée; mais d'ailleurs ſi animé de l'Eſprit-Saint, dont les Martyrs ont couſtume d'eſtre fortifiez, que de tous les Mandarins qui l'interrogerent, il n'y en eut aucun, qui n'admiraſt la grandeur de ſon courage.

Ainſi, malgré les ordres rigoreux du Vice-Roy; preſque tous le traiterent avec beaucoup de diſtinction, juſques-là meſme que l'un d'eux fit rudement baſtonner en pleine Audience un Officier de Juſtice, qui avoit manqué de reſpect au Pere, ajoûtant que les accuſations ne rendent pas coupable,

pable, & qu'il faut avoir esté justement condanné, pour meriter d'estre traité en criminel.

Le Pere Intorcetta prévoyant d'abord que la persecution seroit violente, avoit écrit aux Missionnaires de la Cour, afin qu'ils y apportassent quelque reméde. L'Empereur estoit alors en Tartarie, où il prenoit le divertissement de la chasse. Le Pere Gerbillon, François de nation, & l'un de ceux que le Roy a envoyez à la Chine, y avoit accompagné ce Prince, dont il est particulierement aimé, & qui le tient presque toûjours auprés de sa personne : ainsi ce fut à luy que les lettres furent adressées.

Ce Pere ne crut pas devoir en parler à l'Empereur, mais il se contenta de demander une lettre de recommandation au Prince *Sosan*, l'un des plus puissans Ministres de l'Empire, & son ami particulier, lequel écrivit sur le champ au Vice-Roy d'une maniere extrémement forte. Il lui representoit, qu'un procedé comme le sien, sentoit un peu la violence, & estoit bien éloigné de sa modération & de sa prudence ordinaire: *Nous vivons*, luy disoit-il, *dans un temps qui demande beaucoup de douceur & de discretion. L'Empereur cherche toutes les occasions de favoriser les Docteurs de la loy Chré-*

tienne, comment pouvez-vous luy plaire en les perſecutant ? Croyez-moy, l'exemple du Prince doit faire plus d'impreſſion ſur nos eſprits, que tous les Arreſts des Tribunaux ; & les anciens Edits que la Cour elle-meſme ne veut plus ſuivre, ne doivent point eſtre à preſent la regle de noſtre conduite. Si vous favoriſez les Miſſionnaires, comptez que l'Empereur vous en ſçaura gré ; & s'il m'eſt permis d'ajoûter quelque choſe à ce dernier motif, ſoyez ſeûr auſſi que je ſeray ſenſible à tous les bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

Le Prince *Soſan* eſt ſi conſideré dans tout l'Empire, ſoit par l'honneur qu'il a d'eſtre proche parent de l'Empereur, ſoit par ſa charge de grand Maiſtre du Palais, ſoit par ſon credit & ſon habileté ; qu'en toute autre rencontre le Vice-Roy de *Chequiam* ſe ſeroit fait un fort grand plaiſir de recevoir une de ſes lettres, & n'auroit pas balancé un ſeul moment à le ſatisfaire, mais la paſſion l'avoit aveuglé : & le dépit qu'il eut de ſe voir moins puiſſant à la Cour qu'un étranger, le détermina à faire ſentir au Miſſionnaire qu'il eſtoit du moins le maiſtre en ſa Province.

Il commença donc par ſe ſaiſir de pluſieurs Egliſes, qu'il donna aux Preſtres des

faux Dieux, aprés en avoir arraché les sacrez monumens de nostre religion. Il fit des Ordonnances beaucoup plus rigoureuses que les premieres ; il menaça le Pere de son indignation, s'il n'abandonnoit son troupeau ; il fit prendre plusieurs Chrétiens, qui s'estoient trop ouvertement déclarez. Quelques-uns d'eux furent mis en prison, on chastia cruellement les autres ; & ce fut alors que la persecution devint sanglante par les tourmens, que ces genereux Confesseurs souffrirent pour le nom de JESUS-CHRIST.

Parmi ceux qui se distinguerent, un Medecin fit sur-tout éclater sa foy. Il avoit esté vivement touché de voir les Autels du vray Dieu dépouïllez, les croix brisées, les saintes images exposées à la risée & à l'impieté des Idolatres. Pour réparer cette injure, & ne pas laisser les Fidéles sans les marques ordinaires de leur Religion, il distribua à chacun d'eux des images & des croix. Il alloit de porte en porte avec ces précieux gages de nostre salut, animant les foibles & confirmant les plus courageux dans la foy: *N'apprehendez point*, leur disoit-il, *celuy qui ne peut exercer son foible pouvoir que sur les corps ; mais craignez ce grand Dieu, qui aprés vous avoir osté la vie, peut encore pu-*

nir voſtre ame d'une mort éternelle, & ſouffrez plûtoſt toute ſorte de ſupplices, que d'abandonner ſa ſainte loy.

Le Mandarin choqué de la hardieſſe du Medecin, commanda qu'on le chargeaſt de chaînes; & aprés l'avoir fait traîner devant ſon tribunal, on ſe diſpoſoit à luy donner une cruelle baſtonnade, quand ſon filleul, qui eſtoit accouru avec pluſieurs autres Chrétiens, ſe jetta à genoux aux pieds du Juge, & le pria les larmes aux yeux, de permettre qu'il receuſt le chaſtiment pour ſon parrain.

Ce fervent Medecin, qui ne reſpiroit que le martyre, eſtoit bien éloigné de ceder ſa place à un autre; il la défendit conſtamment; & pour lors il ſe fit entr'eux un combat, que les Anges admirerent, & qui rendit la Religion Chrétienne reſpectable meſme aux Idolâtres. Le Juge en fut étonné; & ſe tournant du coſté de ces illuſtres Confeſſeurs de JESUS-CHRIST: *Allez*, leur dit-il, *cet empreſſement à ſouffrir le châtiment de vos fautes merite quelque indulgence. Je vous pardonne; mais d'oreſnavant ſongez à contenter le Vice-Roy, & à obeïr avec plus de ſoin aux ordres de l'Empereur.*

Quand l'eſprit de Dieu, s'eſt une fois emparé d'un cœur, les paroles des hommes

ne ſont guere capables de le toucher. Ce fervent Medecin, que la vûë des ſupplices avoit rendu plus courageux, continua comme auparavant ſes exercices de charité ; & ſon zele fit par tout tant de bruit, que le Mandarin n'oſa plus le diſſimuler : il ſe trouva meſme fort choqué du mépris qu'il ſembloit faire de ſes menaces. De ſorte qu'il ordonna à ſes Officiers de le luy amener pour en faire un rigoureux exemple.

En effet, il le fit battre en ſa preſence ſi cruellement, que les aſſiſtans eſtoient également ſurpris, & de la ſeverité du Juge & de la patience de ce bon Chrétien. Aprés cette ſanglante exécution, quelques-uns de ſes parens, qui eſtoient accourus à ce triſte ſpectacle, ſe mirent en devoir de le porter en ſa maiſon ; mais il voulut abſolument eſtre conduit à l'Egliſe ; & quelque effort qu'on fit pour l'en détourner, il eut encore aſſez de force pour s'y traîner luy meſme, appuyé ſur les bras de pluſieurs Chrétiens. Il y arriva tout baigné de ſon ſang ; & s'eſtant proſterné aux pieds des Autels : *Seigneur,* dit-il, *vous eſtes témoin aujourd'huy que je prefere voſtre ſainte loy à toutes les douceurs de la vie. Je ne viens point vous demander juſtice du ſang que vos ennemis ont répandu, je viens vous offrir celuy*

qui me reſte. Je ne merite point de mourir pour une ſi belle cauſe; mais vous, mon Dieu, vous meritez bien le ſacrifice entier de ma vie. Enſuite s'eſtant tourné du coſté du P. Intorcetta, qui commençoit à le conſoler : *Ah mon Pere*, répondit-il, *je ſerois à preſent au comble de ma joye, ſi c'eſtoit mon zele, & non pas mes pechez, qui m'euſt attiré ce leger chaſtiment.*

Cet exemple & pluſieurs autres, que je ne rapporte point, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Idolâtres que pluſieurs d'entr'eux réſolurent d'embraſſer la Religion Chrétienne, perſuadez que des ſentimens ſi contraires à la nature corrompuë, ne pouvoient venir ni de la paſſion ni de l'erreur.

Parmi ceux que le ſaint-Eſprit toucha, il y en eut trois qui parurent pleins de cette meſme foy, qui faiſoit autrefois dans la primitive Egliſe, preſque autant de Martyrs que de fidéles. Ils eſtoient jeunes, bien-faits, de qualité, & ſur-tout engagez par leur eſtat à ſuivre aveuglément les inclinations du Vice-Roy. Cependant comptant pour rien leur fortune temporelle, ils demanderent publiquement le Bapteſme.

Le Pere, pour éprouver la foy de ces fervens Neophytes, ne leur cacha rien de ce qui pouvoit les ébranler; mais il eut beau

leur repreſenter la rigueur des Edits, l'indignation des Mandarins, la déſolation où ils alloient jetter leurs familles ; le danger de perdre leurs biens, leur honneur, leur propre vie : toutes ces conſiderations ne ſervirent qu'à les animer davantage. De ſorte qu'aprés une aſſez longue épreuve, ils furent initiez dans nos ſaints Myſteres, & prirent part comme les autres à la Croix de JESUS-CHRIST. Leur converſion fortifia les foibles, & conſola le Pere Intorcetta des maux que la perſecution avoit déja fait ſouffrir à ſon Egliſe.

Mais le Vice-Roy en fut d'autant plus outré, qu'il n'eut pas alors toute la liberté d'en témoigner ſon reſſentiment. Car au meſme temps on luy rendit deux lettres de la part du Prince *Soſan* : l'une eſtoit pour le Pere Intorcetta ; l'autre, qui s'adreſſoit à luy-meſme, eſtoit pleine de reproches, ſur ce qu'il ſembloit faire peu de cas de la recommandation du Prince : *Je n'euſſe jamais crû*, lui diſoit-il, *que pour plaire à des gens mal intentionnez, qui ont aigri voſtre eſprit contre les Chrétiens, vous euſſiez abandonné les conſeils que je vous donnois. C'eſt comme voſtre ami, que j'ay taſché de vous inſpirer de meilleurs ſentimens. Penſez-y encore une fois, & faites reflexion que c'eſt*

moi qui vous parle. J'attends de vostre amitié trois choses. La premiere, que vous rendiez vous même au P. Intorcetta la lettre que je luy écris. La seconde, que vous contentiez tellement ce Pere, qu'il ait lieu de se loüer des bons offices que vous luy rendrez, & qu'il m'en rende luy-meſme témoignage. La troiſiéme, que d'oreſnavant vous ne troubliez plus les Miſſionnaires ni les Chrétiens, Au reſte, je ſuis marri d'eſtre obligé de vous écrire ſi ſouvent ſur cette matiere. Si vous changez à l'avenir de conduite, je vous écriray une troiſiéme fois, pour vous remercier: mais ſi vos emportemens continuent, voicy la derniere lettre que vous recevrez de moy.

Alors le Vice-Roy ſe repentit de ſes premieres démarches. Néanmoins il eſtoit ſi engagé, qu'il ne crut pas pouvoir reculer avec honneur. Il avoit ſur-tout de la peine à rechercher d'amitie un Miſſionnaire qu'il venoit de traiter publiquement avec le dernier mépris ; mais comme il craignoit le reſſentiment du Prince *Soſan*, le plus puiſſant & le plus accredité Miniſtre de l'Empire, il prit le parti d'un coſté, de s'en tenir à ce qu'il avoit déja fait contre les Chrétiens, ſans pouſſer les choſes plus loin ; & de l'autre, d'envoyer un de ſes Officiers à Pekin, pour ſe diſculper auprés du Prince.

Cependant le P. Intorcetta inſtruit ſecretement des lettres que le Vice-Roy avoit recuës, donna avis aux Miſſionnaires de la Cour, du peu d'effet qu'elles avoient produit. De ſorte que ces Peres réſolurent enfin d'en parler à l'Empereur, en cas que le Prince *Soſan* fuſt luy-meſme de cet avis. Il lui raconterent donc ce qui ſe paſſoit à *Hamtchéou*, l'obſtination du Vice-Roy, l'affliction du P. Intorcetta, & le danger où ſe trouvoit ſon Egliſe, dont la ruine entraiſneroit infailliblement celle de toutes les Miſſions de l'Empire. *Puiſque tous vos efforts, Seigneur*, ajoûterent-ils, *paroiſſent inutiles; rien ce me ſemble, ne peut arreſter la violence de ce Mandarin obſtiné, que l'autorité de l'Empereur. Mais nous manquerions à nos veritables intereſts, & ce qui nous touche encore davantage, à la reconnoiſſance que nous ſommes obligez d'avoir pour toutes vos boutez, ſi nous nous gouvernions par d'autres vûës que par les voſtres.*

Le Prince déja picqué de la conduite du Vice-Roy, ne fut pas marry de cette ouverture, & crût avoir trouvé le moyen de ſe venger à ſon tour. Ainſi les Peres ayant de leur coſté recommandé à Dieu cette importante affaire, où il s'agiſſoit de l'établiſſement ſolide ou de l'entiere ruine de la Reli-

gion, se rendirent au Palais le 21. de Decembre de l'année 1691. & demanderent audiance.

L'Empereur envoya quelques Eunuques de confiance, pour sçavoir ce qu'ils desiroient. Les Peres leur exposerent d'abord les excés atroces du Vice-Roy de *Hamtchéou*, tant à l'égard des Missionnaires qu'à l'égard des Chrétiens de son gouvernement. Ils ajoûterent qu'ils souffroient depuis long-temps sans se plaindre, dans la pensée que leur patience pourroit peut-estre adoucir son esprit; mais que comme le mal devenoit tous les jours plus grand, sans aucune esperance de remede; ils venoient se prosterner aux pieds de l'Empereur, comme à l'azile ordinaire de l'innocence opprimée, pour le prier tres-humblement de donner à leurs freres dans les Provinces, cette heureuse paix dont ils joüissoient eux-mesmes à Pekin, à la vûë & sous la protection de sa Majesté.

L'Empereur, à qui on rapportera ce discours, voulut éprouver la constance des Peres; il leur fit une réponse peu favorable; mais comme ils ne cessoient point de representer les malheurs où cette indifference du Prince les alloit précipiter; il envoya de nouveaux Eunuques, pour leur marquer qu'il estoit étonné de les voir si

enteſtez de la Religion Chrétienne. Eſt-il « poſſible, *leur fit-il dire*, que vous ſoyez « toûjours occupez d'un monde où vous n'ê- « tes pas encore, & que vous comptiez preſ- « que pour rien celuy où vous vivez preſen- « tement ? Croyez-moy, chaque choſe a ſon « temps : uſez mieux de ce que le Ciel vous « met entre les mains, & remettez aprés la « vie tous ces ſoins, qui ne ſont bons que « pour les morts. Pour moy, *ajoûta-t-il en* « *raillant*, je ne m'intereſſe guere en toutes « ces affaires de l'autre monde, & je ne me « mets pas en peine de décider tous les procés « de ces eſprits inviſibles. «

Alors les Peres accablez de douleur, & verſant un torrent de larmes ſe proſternerent à terre. Ils conjuroient les Eunuques de rapporter à l'Empereur le triſte eſtat où ils eſtoient réduits. *Ce ſeroit la premiere fois*, diſoient-ils, *que ce grand Prince abandonneroit des innocens, & paroiſtroit inſenſible à nos pleurs. Eſt-ce parce que nous ſommes des eſtrangers inutiles, qu'il nous traite de la ſorte? Du moins, Meſſieurs, dites-luy que le Dieu du Ciel & de la Terre, pour qui nous combattons, & auquel il luy eſt redevable de toute ſa grandeur, merite bien qu'il employe ſon pouvoir à le faire reconnoiſtre, & ſa juſtice à punir ceux qui l'outragent*

» Enfin, aprés toutes ces épreuves, ce bon
» Prince touché de compassion, ne put pas
» dissimuler plus long-temps ses veritables
» sentimens. Il envoya donc aux Peres, qui
» estoient toûjours prosternez à l'une des
» portes du Palais, un Officier de sa cham-
» bre, pour leur dire qu'il desapprouvoit le
» procedé du Vice-Roy de *Ham-tchéou*, &
» qu'il vouloit bien pour l'amour d'eux, met-
» tre fin à son injuste persecution : qu'au reste
» il y avoit deux voyes pour y réüssir. La pre-
» miere, d'envoyer au Vice-Roy un ordre se-
» cret de reparer au plûtost les maux passez ;
» que cette voye, quoy-que moins éclatante,
» estoit la plus facile & la plus seûre. La se-
» conde de presenter une requeste, & d'ob-
» tenir des Tribunaux un Arrest favorable à
» tous les Missionnaires ; ce qui termineroit à
» l'avenir tous les differends. Qu'ils vissent
» donc entr'eux ce qui seroit le plus convena-
» nable dans les conjonctures presentes, &
» qu'aprés avoir pesé les raisons de part &
» d'autres, ils revinssent le lendemain luy dé-
» clarer leur derniere resolution.

Les Peres marquerent sur le champ leur tres-humble reconnoissance à l'Empereur, par les *prosternations* accoustumées ; & retournerent pleins de l'esperance d'un grand

ſuccés, mais fort incertains du parti qu'ils devoient prendre.

Ils conſideroient d'une part le danger qu'il y avoit, de mettre leur cauſe entre les mains du *Lipou*, toûjours declaré contre la Religion Chrétienne; Que peut-eſtre il n'en falloit pas davantage pour réveiller toutes les anciennes accuſations, que le temps ſembloit avoit aſſoupies; Que les Miſſionnaires nouvellement eſtablis dans les Provinces, qu'on avoit juſqu'alors dérobez à la connoiſſance de la Cour, ſeroient obligez de ſe retirer de la Chine, ou d'abandonner toutes les Miſſions; Qu'au moins le procedé de ceux qui avoient baſti de nouvelles Egliſes, & converti un grand nombre d'Idolâtres contre les défenſes expreſſes des Parlemens, ſuffiſoit pour juſtifier le Vice-Roy de *Ham-tchéou*; Qu'enfin les choſes pouvoient prendre un tel tour par l'artifice de nos ennemis, & par les ſecrettes menées des Bonzes, que bien loin d'éteindre, comme nous penſions, le feu d'une perſecution particuliere; nous allumerions un incendie general dans l'Empire, qui ne finiroit que par l'entiere déſolation du Chriſtianiſme.

Ces raiſons, quoique tres-forte & tres-ſolides d'elles-meſmes, eſtoient neant-

moins balancées par les réfléxions ſuivantes. Quelque protection que les Empereurs euſſent donné juſqu'alors aux Miſſionnaires ; l'on avoit néanmoins experimenté, qu'elle ne ſuffiſoit pas pour obliger tous les Mandarins des Provinces à favoriſer les Chrétiens ; & il s'en trouvoit un grand nombre, qui prévenus contre nous, ſoit par ce mépris univerſel, que l'éducation Chinoiſe inſpire ordinairement pour les eſtrangers ; ſoit par les calomnies des Bonzes ; ou bien encore par un faux zele du bien public, ſe faiſoient un merite de nous détruire, & renverſoient ſouvent en peu de jours l'ouvrage de pluſieurs années.

Ces perſecutions particulieres étoient d'autant plus à craindre, qu'elles donnoient lieu à nos ennemis cachez de ſe declarer ouvertement contre nous, & de former un gros parti, qui eſtoit ordinairement appuyé de la Cour ſouveraine des Rites, toûjours attentive aux occaſions qui ſe preſentent d'arreſter dans l'Etat, le cours des nouveautez eſtrangeres. De ſorte que ſi dans ces fâcheuſes conjonctures, les Empereurs, par une providence particuliere, ne nous euſſent honorez de leur bien-veillance ; il y a long-temps que le Chriſtianiſme auroit eſté détruit dans la Chine, &

peut-eſtre qu'à preſent la memoire en ſeroit entierement éteinte.

On conſideroit donc que peut-eſtre la Cour ne nous ſeroit pas toûjours ſi favorable ; qu'il ne falloit qu'un moment pour perdre les bonnes graces de l'Empereur ; ou ce qui eſtoit encore plus dangereux, pour s'attirer ſon indignation ; que dans l'eſtat d'inſtabilité, où ſe trouvoit la Religion Chrétienne, les moindres oppoſitions des Mandarins ſuffiſoient pour en détourner le peuple ; & que les Grands eux-meſmes, n'oſeroient jamais ſe declarer ou ſe convertir, dans la crainte d'eſtre un jour reſponſables aux Parlements de leur converſion ; dont peut-eſtre dans la ſuite, on leur feroit un crime.

Au contraire, ſi la loy Chrétienne eſtoit une fois approuvée par un Edit public, rien ne pourroit à l'avenir en troubler l'établiſſement : que comme elle ſeroit moins odieuſe aux idolâtres, les Chrétiens en feroient une profeſſion publique, & qu'enfin les nouveaux Miſſionnaires entreroient librement dans ce vaſte champ de l'Evangile, & y ſemeroient ſans aucune contradiction cette ſainte parole, qui produiroit alors au centuple.

La ſeule eſperance d'un ſi grand bien dé-

termina les Peres à tenter cette derniere voye ; d'autant plus qu'ils ne croyoient pas pouvoir trouver à l'avenir aucune occaſion plus favorable d'y réüſſir. La memoire des ſervices importans que le P. Verbieſt avoit rendus à l'Etat, eſtoit encore toute fraîche. L'Empereur avoit témoigné combien il étoit ſenſible à la reſolution que le P. Grimaldi avoit priſe, de repaſſer pour l'amour de luy les mers, & d'entreprendre un tres-long & tres-penible voyage. Le Pere Thomas Flamand s'occupoit alors avec un zele infatigable dans le tribunal des Mathematiques, où il s'eſtoit acquis la réputation & d'un ſçavant homme & d'un tres-ſaint Miſſionnaire. Le P. Pereira, Portugais, travailloit de ſon coſté depuis long-temps à pluſieurs inſtruments & à diverſes machines, qui entretenoient agreablement le Prince. Mais ce qui nous avoit entierement gagné ſon eſprit, eſtoit la paix que le P. Gerbillon venoit de conclure à trois cens lieuës de Pekin entre les Chinois & les Moſcovites. Le Prince *Soſan*, proche parent de l'Empereur, & Plénipotentiaire, fut charmé de ſon zele, & publia par tout que ſans luy cette negociation ne ſe ſeroit jamais terminée à l'avantage de l'Empire. Il en parla en ces termes à l'Empereur, & il

luy inſpira deſlors pour ce Pere des ſentimens d'eſtime & d'affection, qui ont eſté dans la ſuite au-delà de tout ce que nous en pouvions eſperer. De plus ce meſme Pere avec le P. Bouvet, tous deux François, & du nombre de ceux que le Roy avoit envoyez à la Chine en 1685. s'appliquoient depuis pluſieurs années à enſeigner la Geometrie & la Philoſophie à l'Empereur, avec un tel ſuccés, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de les entretenir ſur ces matieres.

Mais parce que tous ces fervens Miſſionnaires eſtoient perſuadez, que quand il s'agit de la Religion, les ſecours humains ſont fort inutiles, ſi Dieu de ſon coſté ne conduit ſecretement tout l'ouvrage; ils commencerent par implorer la puiſſance de celuy à qui rien ne peut reſiſter. Ils répandirent leurs cœurs en ſa preſence, & luy dirent avec cette meſme confiance qui anima autrefois Judith dans ſon entrepriſe: *Elevez, Seigneur, élevez aujourd'huy voſtre bras en noſtre faveur, comme vous avez fait autrefois, & détruiſez tous les obſtacles que la malice de nos ennemis nous oppoſe; que ceux qui ſe ſont vantez de pouvoir renverſer vos temples, qui ont déja profané vos autels, & ſoüillé le tabernacle de voſtre nom, ſentent à preſent que devant vous, toute force* *Iud. c. 9.*

n'est que vanité & que foiblesse. Mettez Seigneur, dans nostre bouche cette sainte parole, & remplissez nos cœurs de ces sages conseils, qui font toûjours triompher la verité. Afin que vostre maison chancelante depuis tant d'années, soit aujourd'huy inébranlablement affermie, & que toutes les nations reconnoissent enfin, que vous estes le veritable Dieu, & que hors de vous il n'en faut point chercher d'autre.

Aprés cette fervente priere, ils présenterent secrétement à l'Empereur la requeste qu'ils devoient ensuite luy offrir en public. Il la lut, & n'y trouvant pas ce qui estoit le plus capable de faire impression sur l'esprit des Chinois, (car on s'estoit arresté à ce qui regarde la sainteté & la verité de la Religion Chrétienne) il en dressa luy-mesme une autre en langue Tartare, qu'il renvoya aux Peres, leur laissant néanmoins la liberté d'en retrancher, ou d'y ajoûter ce qu'ils jugeroient à propos.

En verité, pour peu qu'on fasse réfléxion sur les caracteres particuliers des Empereurs Chinois, on ne peut assez s'estonner, que celuy-cy veuille bien descendre de ce haut point de fierté & de grandeur, qu'il conserve par tout ailleurs, mesme à l'égard des plus grands Princes, pour se familiariser

ainſi avec de ſimples Miſſionnaires. A voir de quel maniere il entre dans le détail de toutes leurs affaires, comme il leur parle, comme il les conduit; ne diroit-on pas que c'eſt un particulier qui ménage les intereſts de ſon ami? Cependant c'eſt un des plus grands Rois du monde, qui ſe donne tous ces mouvemens pour contenter quelques eſtrangers, au dépens meſme des loix les plus fondamentales de l'Etat.

Mais enfin ce n'eſt pas merveille qu'un Dieu, qui pour établir ſa Religion s'eſt humilié luy-meſme, juſqu'à ſe faire ſemblable aux hommes, oblige quelquefois les plus grands Princes du monde, à ſe dépoüiller de leur majeſté, & de leur orgueil naturel, pour cooperer à ce grand ouvrage. Car certainement, quelque ſoin que nous ayions pris de nous rendre ce Prince favorable; nous devons icy principalement reconnoiſtre l'efficace de la grace divine. C'eſt la voix toute-puiſſante du Seigneur, qui peut ſeule, pour parler avec l'écriture, *briſer les cedres & ébranler les montagnes du deſert*, c'eſt-à-dire, abaiſſer les Grands du monde, & donner à leurs cœurs tous les mouvemens qu'il luy plaiſt.

Durant que toutes ces choſes ſe paſſoient à Pekin, le Vice-Roy de *Hamt-chéou, qui*

avoit eu le temps de faire quelque réflexion sur sa conduite, n'étoit pas tranquille en sa Province. Le credit du Prince *Sosan* luy faisoit de l'embarras, & il craignoit sur tout son juste ressentiment. Pour l'appaiser, il prit le parti de luy envoyer un de ses Officiers, sous prétexte de se justifier en son esprit; mais en effet, pour aigrir les principaux Mandarins du *Lipou* contre les Missionnaires, en cas qu'il y trouvast quelque ouverture.

Ce fut en ce temps-là que cet Officier arriva à la Cour; mais le Prince *Sosan* ne voulut pas seulement l'écouter, & en le renvoyant brusquement, il luy dit: qu'il s'estonnoit fort que son maistre fist si peu de cas des personnes que l'Empereur honoroit de son affection, & qu'il employoit avec tant de confiance en son service.

Pour ce qui est, ajoûta-t-il, *de leur affaire, je n'y prens d'autre part que celle que ce Prince y veut bien prendre luy-mesme. Ces Peres ont imploré sa protection, il sçaura bien leur rendre justice sans que je m'en mesle. Au reste quand j'ay écrit en leur faveur, c'estoit moins pour leur faire plaisir, que pour donner par-là une marque d'amitié au Vice-Roy, en le retirant du précipice où il s'estoit imprudemment jetté.*

Cette réponſe étourdit tellement cet Officier, que ſans ſonger à faire aucune autre démarche, il s'en retourna auſſi-toſt à *Ham-tchéou*, rendre compte à ſon maiſtre du mauvais ſuccés de ſa commiſſion. Les Peres, qui en furent avertis, connurent par-là qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit au plutoſt profiter de la bonne diſpoſition du Prince *Soſan*. Ainſi le jour de la Purification de la Vierge, ils ſe tranſporterent au Palais, & offrirent à l'Empereur avec les ceremonies ordinaires, la Requeſte qu'il avoit luy-meſme compoſée, dont voicy la traduction.

SIRE,

Nous expoſons à voſtre Majeſté avec la ſoûmiſſion la plus parfaite & le plus profond reſpect dont nous ſommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de noſtre tres-humble priere, dans l'eſperance qu'elle voudra bien l'écouter avec cette prudence qui accompagne toutes ſes actions, & cette bien-veillance dont elle a couſtume de nous honorer.

Le neuviéme mois de la lune, le P. Intorcetta ſujet de voſtre Majeſté, qui fait ſa demeure dans la ville de Ham-tchéou, nous avertit que le Viceroy avoit donné ordre aux

Mandarins de sa Province, de renverser les temples des Chrétiens, & de brusler les tables d'imprimerie sur lesquelles on a gravé tous les livres de nostre Religion. De plus il a declaré publiquement, que nostre doctrine est fausse & dangereuse, & par consequent qu'elle ne doit point estre tolerée dans l'Empire. Il a ajoûté plusieurs autres choses qui nous sont tres-desavantageuses.

A cette nouvelle, Sire, saisis de crainte & penetrez d'une vive douleur, nous avons crû estre obligez de recourir à vostre Majesté, comme au pere commun des affligez, pour luy expliquer le pitoyable estat où nous sommes reduits; car sans sa protection il nous est impossible d'éviter les embusches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.

Ce qui nous console, Sire, quand nous paroissons aux pieds de vostre Majesté, c'est de voir avec quelle sagesse elle donne le mouvement à toutes les parties de son Empire, comme si c'estoit un corps dont elle fust l'ame; & avec quel desintéressement elle regle les interests de chaque particulier sans faire acception de personne. De sorte qu'elle ne seroit pas en repos, si elle connoissoit un seul de ses sujets opprimé par l'injustice, ou mesme privé du rang & de la récompense qu'il merite.

Vous surpassez, Sire, les plus grands Rois parmi vos predecesseurs, qui ont de leur temps permis dans la Chine les fausses religions. Car vous aimez uniquement la verité, & vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant vos Provinces, vous avez donné mille marques de vostre affection royale aux Missionnaires Européens, qui se sont trouvez sur vostre route; comme si vous eussiez voulu par-là témoigner, que vous estimiez leur loy, & que vous estiez bien aise qu'ils s'établissent dans vos Etats. Ce que nous disons icy est public & generalement connu de tout l'Empire.

Lors donc que nous voyons le Vice-Roy de Ham-tçhéou, traiter la Religion Chrétienne de Religion fausse & dangereuse; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire, comment pouvons-nous renfermer en nous-mesmes nostre juste douleur, & ne pas declarer à vostre Majesté ce que nous souffrons.

Ce n'est pas la premiere fois, Sire, qu'on nous a persecuté sans raison. Autrefois le P. Adam Schaal vostre sujet, comblé des faveurs extraordinaires de vostre prédecesseur, fit connoître à toute la cour que les regles des mouvemens celestes, établies par les anciens astronomes Chinois, estoient toutes fausses;

il en proposa d'autres, qui s'accordoient parfaitement avec les astres : on les approuva, & on s'en servit avec succés, de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'Empire. Vostre Majesté sçait cé qui se passa pour lors à Pekin: il nous est permis aussi de nous en souvenir, puisque ce sont autant de graces que nous y reçûmes.

Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Pere ne souffrit-il pas dans la suite par les calomnies de ses ennemis? Yamquamsien & ceux de sa faction l'accusérent faussement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté, comme si sa nouvelle Astronomie n'eust pas esté d'accord avec le Ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier ; mais vôtre Majesté mit en sa place le P. Verbiest, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Pere a esté trop courte, & ses paroles trop foibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnoissance. Il a néanmoins ressenti vivement tous ses bienfaits, & c'est pour n'estre pas tout-à-fait ingrat, qu'il à employé plus de vingt-ans à composer toutes sortes de livres pour l'utilité publique, sur l'Astronomie, l'Arithmetique, la Musique, la Philosophie, qui sont encore dans le Palais, avec plusieurs autres ausquels il n'a pas eu le temps de mettre la derniére main.

Mais

Mais puiſque voſtre Majeſté eſt parfaitement inſtruite de toutes ces particularitez, nous n'oſons pas la fatiguer davantage par un plus long diſcours. Nous la prions ſeulement de faire réflexion, que tout cela ne ſuffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des peuples ; ſi, comme on nous en accuſe, la loy que nous preſchons eſt fauſſe & dangereuſe ; comment, Sire, juſtifier la conduite des Princes qui nous ont honorez de leur eſtime ?

Cependant, pour ne rien dire de ſes prédeceſſeurs, voſtre Majeſté elle-meſme a tellement compté ſur noſtre fidelité, qu'elle ordonna au P. Verbieſt de fondre des canons d'une nouvelle eſpece, pour mettre fin à une dangereuſe guerre. Elle fit traverſer les vaſtes mers de l'Ocean au Pere Grimaldi, pour aller en Moſcovie avec les lettres & le ſceau du ſuprême tribunal de la milice ; elle a envoyé pluſieurs fois pour des affaires importantes, les Peres Pereïra & Gerbillon à l'extrémité de la Tartarie. Néanmoins voſtre Majeſté ſçait bien que ceux, qui ſe gouvernent par les principes d'une fauſſe religion, n'ont pas accoûtumé de ſervir leur Prince avec fidelité. Ils s'abandonnent preſque toûjours à leurs propres paſſions, & ne cherchent jamais que leur intereſt particulier.

Si donc nous rempliſſon? exactement nos devoirs, ſi juſqu'icy nous avons toûjours cherché le bien public, il eſt manifeſte que ce Zele vient d'un cœur bien diſposé & plein d'une eſtime, d'une veneration, & (ſi nous l'oſons dire) d'une ſinguliere affection pour la perſonne de voſtre Majeſté; au contraire, ſi ce cœur ceſſoit de vous eſtre ſoûmis, il ſeroit deſlors opposé à la droite raiſon, au bon ſens, & à tout ſentiment d'humanité.

Cela ſupposé, Sire, nous vous prions treshumblement de conſiderer qu'aprés les fatigues d'un long voyage, nous ſommes enfin arrivez dans voſtre Empire, non pas avec cet eſprit d'ambition & de cupidité, qui y conduit ordinairement les autrres hommes; mais avec un ardent deſir de preſcher à vos peuples la ſeule veritable Religion.

Et certes quand nous paruſmes icy pour la premiere fois, on nous y reçût avec beaucoup de marques de diſtinction, ce que nous avons déja ſouvent dit, & que nous ne ſçaurions répeter trop ſouvent. La dixiéme année de Chun-tchi, on nous donna la direction des Mathematiques. La quatorziéme année du meſme régne, on nous permit de baſtir une Egliſe à Pekin; & l'Empereur meſme voulut bien nous accorder un lieu particulier pour noſtre ſepulture. La vingt-ſeptiéme

année de voſtre glorieux regne, voſtre Majeſté honora la memoire du Pere Verbieſt, non ſeulement par des titres nouveaux, mais encore par le ſoin qu'elle prit de luy faire rendre les derniers devoirs avec une pompe preſque royale. Peu de temps aprés elle aſſigna un appartement & des maiſtres aux nouveaux Miſſionnaires François, pour leur faciliter l'eſtude de la langue Tartare. Enfin, elle parut ſi contente de leur conduite, qu'elle fit inſerer dans les archives, les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat dans leurs voyages de Tartarie, & dans leur negociation avec les Moſcovites. Quel bonheur, Sire, & quelle gloire pour nous d'eſtre jugez capables de ſervir un ſi grand Prince!

Puis donc que voſtre Majeſté, qui gouverne ſi ſagement cette grande Monarchie, daigne nous employer avec tant de confiance, comment ſe peut-il trouver un ſeul Mandarin aſſez déraiſonable, pour refuſer à l'un de nos freres la permiſſion de vivre en ſa Province? En verité, Sire, on ne peut aſſez déplorer le ſort de ce bon vieillard, qui demande humblement, dans un petit coin de la terre, autant d'eſpace qu'il luy en faut, pour paſſer tranquillement le reſte de ſes jours, & qui ne peut l'obtenir.

C'est pour cela, Sire, que nous tous, les tres-humbles sujets de vostre Majesté, qui sommes icy comme de orphelins abandonnez, qui ne voulons nuire à personne, qui taschons mesme d'éviter les procés, les querelles & les moindres contestations; c'est pour cela que nous vous supplions de prendre en main nostre cause, avec ces sentimens d'équité, qui vous sont si ordinaires. Ayez, Sire, quelque compassion pour des personnes, qui n'ont commis aucun crime; & si vostre Majesté, aprés s'estre informée de nostre conduite, trouve en effet que nous soyons innocens, nous la prions de faire connoistre à tout l'Empire, par un Edit public, le jugement qu'elle aura porté de nos mœurs & de nostre doctrine; c'est pour obtenir cette grace, que nous prenons la liberté de luy presenter cette requeste. Cependant tous les Missionnaires ses sujets, attendront avec crainte & avec une parfaite soumission ce qu'elle voudra bien en ordonner. L'an trentiéme du regne de Cambi, le seiziéme jour du douziéme mois de la lune.

L'Empereur receut cette requeste, & l'envoya le 18. du mesme mois au tribunal des Rites, avec ordre de l'examiner, & de luy en faire au plutost son rapport; mais parce que toutes les Cours des tribunaux

ſe ferment à la Chine à peu prés en ce temps-la, juſqu'au 15. du premier mois de l'année ſuivante, le *Lipou* ne put répondre que le 18. de ce meſme mois. Au reſte ſon avis fut tres-contraire aux intentions de l'Empereur & aux intereſts des Miſſionnaires.

Car les Mandarins, aprés avoir rapporté fort au long les anciens Edits contre la Religion Chrétienne, conclurent que cette affaire ne demandoit pas une plus grande diſcuſſion, & qu'on s'en devoit tenir aux premieres ordonnances des Parlemens & de la Cour, qui défendoient ſous de griéves peines aux naturels du païs, d'embraſſer la loy nouvelle des Européans; que cependant, ils jugeoient à propos de conſerver l'Egliſe de la ville de *Ham-tchéou*, & d'ordonner aux Mandarins de cette Province, de ne pas confondre la Religion Chrétienne avec les ſectes ſeditieuſes de la Chine.

L'Empereur fut preſque auſſi ſenſible que les Miſſionnaires à ce nouvel Arreſt. Quand on le luy preſenta, il parut chagrin, & le laiſſa pluſieurs jours dans ſon cabinet ſans ſe declarer, afin que les Mandarins du *Lipou*, avertis de ſon intention, euſſent le temps de revenir. Mais comme il vit leur obſtina-

tion, il ne voulut pas révolter les eſprits, il ſe réſolut enfin, quoiqu'à regret, de le ſigner.

Cette nouvelle jetta les Peres dans la conſternation ; & un Gentilhomme de la chambre nommé *Chao*, que l'Empereur leur avoit envoyé pour les conſoler, les trouva dans un eſtat digne de compaſſion. Il en fut luy-meſme touché, (car il nous aime tendrement, & il nous a rendu en pluſieurs occaſions des ſervices eſſentiels.) Cet Officier taſcha, comme il en avoit eu ordre, de moderer leur affliction ; mais ſoit que ces Peres ne fuſſent pas maiſtres d'eux-meſmes, ou qu'ils ne ſongeaſſent plus à ménager un Prince, qui les avoit abandonnez ; ils dirent en cette occaſion tout ce que la plus vive douleur peut inſpirer aux perſonnes affligées.

Que nous ſervent, Seigneur, (ajoûterent-ils à la fin) toutes les graces qu'il a plû juſqu'icy à l'Empereur de nous faire, puiſqu'en ce moment il les rend luy-meſme inutiles ? Eſtoit-ce pour nous faire tomber d'une maniere plus éclatante, qu'il s'eſtoit ſi long-temps appliqué à nous élever ? Quel plaiſir aura-t-il de nous voir deſormais, la honte & la rougeur ſur le front, ſervir de joüet à nos ennemis & de ſpectacle à tout

l'Empire ? Pourra-t-il bien dans la ſuite, ce Prince, qui nous avoit ſi tendrement aimez, pourra-t-il bien, ſans en eſtre émeu, apprendre que la populace nous inſulte ; que ſes moindres Officiers nous font battre dans les tribunaux ; que les Vice-Rois nous chaſſent de leurs Provinces ; qu'on nous exile honteuſement de ſon Empire ?

Nous luy donnons nos ſoins, nos eſtudes, toutes nos veilles : une partie de nos freres ſont déja morts dans le travail, les autres y ont ruiné leur ſanté ; & nous, qui vivons encore, pouſſez du meſme deſir de luy plaire, nous luy ſacrifions volontiers tous le momens de noſtre vie.

Nous eſperions meriter, par ce zele, qu'il approuvaſt enfin la Religion qae nous preſchons à ſes peuples ; (car pourquoy vous le diſſimuler, Seigneur, à vous qui connoiſſez depuis long-temps les veritables ſentimens de noſtre cœur) c'eſtoit-là, vous le ſçavez, l'unique motif de toutes nos entrepriſes : quelque puiſſant, quelque magnifique que ſoit ce grand Prince, jamais nous n'aurions eu la penſée de venir ſi loin le ſervir, ſi l'intereſt de noſtre ſainte loy ne nous y avoit engagez. Cependant, il la proſcrit aujourd'huy, & ſigne luy-meſme le honteux Arreſt de noſtre condamnation. Voilà,

Seigneur, où aboutiſſent nos eſperances ; voilà le fruit de tous nos travaux. Avec combien plus de tranquillité aurions-nous reçû une ſentence de mort, qu'un Edit de cette nature ? Car auſſi-bien ne penſez pas que nous puiſſions ſurvivre à la perte du Chriſtianiſme.

Ce diſcours, que le trouble & un torrent de larmes accompagnoient, fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de cet Officier. Il fut ſur le champ le rapporter à l'Empereur, & il luy peignit la douleur des Peres avec des couleurs ſi vives, que ce bon Prince ſe laiſſa toucher. *J'ay toûjours*, dit-il, *cherché les occaſions de les favoriſer ; mais les Chinois ont traverſé tous mes bons deſſeins. Je n'ay pû pour cette fois m'empeſcher de ſuivre le torrent ; mais enfin, quoiqu'il en ſoit, ils peuvent compter que je les aime, & que je ne les abandonneray pas.*

En effet, il commença de les employer plus que jamais en ſon ſervice ; mais il n'y trouvoit plus ni la meſme ardeur dans l'execution de ſes ordres, ni la meſme ſerénité ſur leurs viſages. Ils paroiſſoient toûjours devant luy eſtonnez, mornes, & comme étourdis du coup qu'ils venoient de recevoir. Cependant bien loin de ſe rebuter, il leur propoſa de faire venir à la Cour un

docteur en médecine, nouvellement arrivé à Macao, lequel pour estre plus utile aux Missions, s'estoit fait Religieux de nostre Compagnie.

Les Peres répondirent, que ce Docteur avoit souhaité, avec beaucoup de passion, d'employer sa science & tous ses secrets à conserver une santé aussi précieuse que celle de sa Majesté; mais qu'estant estonné de l'Arrest qu'on avoit porté contre les Chrétiens, il ne songeoit plus à la Chine; & qu'il se disposoit à retourner en Europe; que néanmoins, puisque sa Majesté l'ordonnoit ainsi, on écriroit incessamment à Macao pour le faire venir.

Durant que les Missionnaires estoient plongez dans l'amertume, le Vice-Roy de *Ham-tçhéou* triomphoit de ces premiers succés, & prenoit déja des mesures pour achever son ouvrage. Il occupa durant plusieurs jours tous les Commis des Bureaux, à faire des copies du nouvel Arrest, pour les répandre en toutes les Provinces; ensuite il fit contre les Chrétiens des ordres beaucoup plus rigoureux que les premiers. Enfin, comme il ne doutoit plus de la victoire, il envoya à l'Empereur une ample requeste contre les Missionnaires, pour achever de les défaire entierement; mais

cette requeſte arriva un peu trop tard : & quand elle fut préſentée, les affaires avoient déja changé de face.

Car le Prince *Soſan* ne pouvant réſiſter aux ſollicitations des Peres, & ſur tout du Pere Gerbillon, dont il eſtoit ami particulier, réſolut de ſolliciter tout de nouveau en noſtre faveur. Il alla donc trouver l'Empereur, & luy repreſenta tout ce que le plus fervent Chrétien euſt pû dire en une ſemblable occaſion.

Il luy remit devant les yeux le zele & le dévouëment des Peres en tout ce qui touchoit ſa perſonne, les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, leur application à perfectionner les ſciences & à reglet le Calendrier. *Enfin, Sire,* luy dit-il, *ce ſont des gens qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous obeïr, ou de vous plaire. Il eſt vray que tout cela ne meriteroit pas que voſtre Majeſté approuvaſt leur loy, ſi d'ailleurs elle eſtoit dangereuſe : mais fut-il jamais une doctrine plus ſaine que la leur, & plus utile au gouvernement des peuples ?*

L'Empereur, qui écoutoit volontiers ce diſcours, ne laiſſoit pas de perſiſter dans ſa premiere détermination. *C'eſt une affaire concluë,* luy repondit-il, *je me ſerois fait un*

plaiſir de favoriſer ces bons Miſſionnaires mais le déchainement des Mandarins contr'eux, ne m'a pas permis de ſuivre mon inclination.

Quoy, Sire, repliqua le Prince, *n'eſtes-vous pas le maiſtre? & quand il s'agit de rendre juſtice à des ſujets auſſi diſtinguez que ceux-cy, ne pouvez-vous pas uſer de voſtre autorité? J'iray moy-meſme, ſi voſtre Majeſté le veut bien, trouver ces Meſſieurs; & je ne deſeſpere pas de les rendre plus raiſonnables.*

Enfin, l'Empereur ne pouvant plus tenir contre de ſi preſſantes ſollicitations, fit ſur le champ écrire aux *Colaos*, à leurs Aſſeſſeurs, & à tous les Mandarins Tartares du *Lipou*. Voicy comme la lettre eſtoit conçuë.

La trente-uniéme année du regne de Camhi, *le ſecond jour du duxiéme mois de la lune,* Yi-Sam-o *Miniſtre d'Etat, vous declare les volontez de l'Empereur en ces termes:*

Les Européans, qui ſont à ma Cour, préſident depuis long-temps aux Mathematiques. Durant les guerres civiles, ils m'ont rendu un ſervice eſſentiel, par le moyen du canon qu'ils ont fait fondre. Leur prudence & leur adreſſe ſinguliere, jointes à beaucoup de zele & à un travail infatigable, m'obligent encore à les conſiderer. Outre,

cela, leur Loy n'est point seditieuse, & ne porte pas les peuples à la révolte ; ainsi il nous semble bon de la permettre, afin que tous ceux qui voudront l'embrasser, puissent librement entrer dans les Eglises, & faire une profession publique du culte qu'on y rend au souverain Seigneur du Ciel.

Nous voulons donc que tous les Edits, qui jusqu'icy ont esté portez contre elle par l'avis & le conseil de nos tribunaux, soient à present déchirez & bruslez. Vous, Ministres d'Etat, & vous Mandarins Tartares du souverain tribunal des Rites, assemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutost vostre avis.

Le Prince *Sosan* se trouva luy-mesme dans cette assemblée, comme il en estoit convenu avec l'Empereur ; & quoyqu'il ne fust pas Chrétien, il y parla néanmoins d'une maniere si vive & si touchante en nostre faveur, qu'il sembloit plutost défendre sa propre cause, ou celle de l'Etat, que les interests d'une religion étrangere. Voicy, sans y rien ajoûter, ses propres paroles, comme elles se trouvent dans l'original, que je traduis fidellement.

Vous sçavez, Messieurs, avec quelle application, quel zele, & quelle fidelité ces Européans s'employent au service de sa

Majeſté. Les plus grands hommes parmi nous, quoiqu'intereſſez à conſerver nos conqueſtes, ſe ſont plûtoſt dévoüez à la gloire, aux richeſſes, à leur fortune particuliere, qu'à l'affermiſſement de l'Etat; il en eſt peu qui cherchent purement le bien public. Ces eſtrangers au contraire, exempts de toutes ces paſſions, aiment l'Empire plus que nous ne l'aimons nous-meſmes; & ſacrifient volontiers leur propre repos à la tranquilité de nos Provinces.

Nous l'avons experimenté durant le cours des guerres civiles, & dans les derniers démeſlez que nous avons eus avec les Moſcovites. Car à qui penſez-vous, Meſſieurs, que nous ſoyons redevables de l'heureux ſuccés de cette negociation? Il ſeroit ſans doute de mon intereſt de m'en donner toute la gloire, moy qui ay eſté le Plénipotentiaire pour la paix; mais ſi j'eſtois aſſez injuſte pour m'en faire honneur au préjudice de ces Peres; les Chefs des troupes ennemies, tous mes Officiers, ma propre armée me démentiroit.

C'eſt eux, Meſſieurs, ce ſont ces Peres, qui par leur prudence, leur adreſſe, les juſtes temperamens qu'ils ont apportez, ont mis fin à cette importante affaire. Sans

» leurs conseils, nous aurions esté obligez
» d'exiger, au prix de nostre sang, les droits
» que l'injustice de nos ennemis refusoit si
» opiniastrément d'accorder à l'Empereur ; &
» peut-estre qu'à present vous auriez le dé-
» plaisir de nous en voir tout-à fait dépoüil-
» lez, ou que du moins je ne serois plus en estat
» de les défendre.

» Qu'avons-nous fait, Messieurs, pour re-
» connoistre un si grand service ? Mais que
» pouvons-nous faire pour des gens qui ne
» demandent ni richesses, ni charges, ni hon-
» neurs ? qui nous considerent, sans se met-
» tre mesme en peine de nostre estime ? Cer-
» tainement nous devrions estre inconsola-
» bles, s'il n'estoit pas en nostre pouvoir d'o-
» bliger en quelque chose des étrangers, qui
» se sacrifient si genereusement pour nous ; &
» je croy, Messieurs, que quand vous y aurez
» fait reflexion, vous me sçaurez bon gré de
» vous avoir découvert le seul endroit, par
» lequel ils sont sensibles à nostre recon-
» noissance.

» Ils ont une loy qui leur tient lieu de tou-
» tes les richesses du monde ; ils honorent
» une divinité, qui seule fait leur consola-
» tion & leur bonheur. Permettez-leur de
» joüir librement de ce seul bien qu'ils pos-
» sedent, & souffrez qu'ils le communi-

quent à nos peuples ; quoi-qu'en cela ils nous faſſent plûtoſt une grace, que nous ne leur en faiſons ; ils veulent bien nous en tenir compte, & la recevoir de nous comme la récompenſe de tous leurs ſervices.

Les *Lamas* de Tartarie, les Bonzes de la Chine ne ſont point troublez dans l'exercice de leur Religion. Les Mahometans meſme ont élevé une Moſquée à *Ham-tçhéou*, qui domine ſur nos édifices publics. On n'oppoſe point de digues à ces torrens qui inondent toute la Chine ; on diſſimule, on approuve en quelque ſorte toutes ces ſectes inutiles ou dangereuſes ; & quand les Européens nous demandent la liberté de preſcher une loy, qui ne contient que les maximes de la vertu la plus épurée, non-ſeulement nous les rebutons avec mépris, mais nous nous faiſons encore un merité de les condamner : comme ſi les loix, qui nous obligent de fermer l'entrée de noſtre Empire à la ſuperſtition & au menſonge, avoient auſſi proſcrit la verité.

Comme le Prince s'étendoit beaucoup ſur ce point, il fut interrompu par les principaux de l'Aſſemblée, qui luy remontrerent, que quoi-qu'il pût dire, il y avoit toûjours danger que cette nouvelle ſecte ne

cauſaſt dans la ſuite du deſordre ; & qu'il eſtoit de la bonne politique d'étouffer en leur naiſſance ces petits monſtres de rebellion & de diſcorde ; qu'enfin c'eſtoient des eſtrangers dont l'eſprit & les ſecrets deſſeins pouvoient toujours faire quelque ombrage.

» Quel ombrage, repliqua le Prince ? J'ay
» eſté dix ans *Calao*, & je n'ay jamais eu au-
» cune plainte contre les Chrétiens. Croyez-
» moy, Meſſieurs, il ſeroit à ſouhaiter que
» tout l'Empire embraſſaſt leur Religion. Car
» n'eſt-ce pas cette Religion qui commande
» aux enfans de reſpecter leurs parens, aux
» ſujets d'eſtre fidéles à leur Prince, aux va-
» lets de faire exactement la volonté de *leur*
» maiſtre ? Qui défend de tuer, de tromper,
» de prendre le bien de ſon prochain, qui a
» en horreur la calomnie & le parjure, qui
» improuve le menſonge, qui inſpire la ſim-
» plicité, la droiture, la modeſtie, la tempe-
» rance ? Examinez, Meſſieurs, & pene-
» trez, s'il eſt poſſible, le cœur de l'homme ;
» ſi vous y trouvez un ſeul vice que la loy
» Chrétienne ne défende, ou une ſeule vertu
» qu'elle ne conſeille, je vous permets de
» vous declarer contre elle ; mais ſi tout y eſt
» ſaint, & conforme à la raiſon, pourquoy
» balancez-vous encore à l'approuver ?

Enſuite comme le Prince vit les eſprits ébranlez, il propoſa les dix Commandemens de noſtre Religion, & les expliqua avec tant d'éloquence, que les Mandarins ſe regardant les uns les autres, & n'y trouvant rien à reprendre, avouérent enfin qu'on pouvoit ſans aucun danger ſuivre dans l'Empire cette nouvelle loy. L'Empereur, qui fut averti de ce qui ſe paſſoit, voulut, pour rendre l'action plus celebre, qu'on aſſemblaſt auſſi les Miniſtres d'Etat, & les Mandarins du *Lipou* qui eſtoient Chinois, à qui on fit ſçavoir auparavant la réſolution des Mandarins Tartares.

Dans cette Aſſemblée generale, on repeta tout ce qui s'eſtoit dit dans l'Aſſemblée particuliere; & aprés une infinité de mouvemens que le Prince *Soſan* ſe donna pour faire revenir les Chinois de leur ancienne prévention, on conclut enfin à donner un Arreſt favorable aux Chrétiens, qu'on fit en forme de requeſte, afin de le preſenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Voicy comment il eſtoit conçû.

Héoupataï ſujet de voſtre Majeſté, Preſident du ſuprême Tribunal des Rites, & Chef de pluſieurs autres ordres, luy preſente cette tres-humble requeſte avec toute la ſoûmiſſion & le reſpect que luy & ſes Aſſeſſeurs

doivent avoir pour tous ſes commandemens, ſur-tout quand elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis ſur les affaires importantes de l'Etat.

Nous avons ſerieuſement examiné ce qui regarde les Européans, leſquels attirez de l'extrémité du monde par la renommée de voſtre ſinguliere prudence, & par vos autres grandes qualitez, ont paſſé cette vaſte étenduë de Mers, qui nous ſépare de l'Europe. Depuis qu'ils vivent parmi nous, ils meritent noſtre eſtime & noſtre reconnoiſſance par les ſignalez ſervices qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & étrangeres ; par leur application continuelle à compoſer des livres utiles & curieux ; par leur droiture & leur ſincere affection pour le bien public.

Outre cela ces Européans ſont fort tranquilles, ils n'excitent point de troubles dans nos Provinces ; ils ne font mal à perſonne, ils ne commettent aucune mauvaiſe action : De-plus, leur Doctrine n'a rien de commun avec les fauſſes & les dangereuſes ſectes de l'Empire, de ſorte que leurs maximes ne portent point les eſprits à la ſedition

Puis donc que nous n'empeſchons ni les Lamas de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine d'avoir des Temples, & d'y offrir de l'encens à leurs Pagodes ; beaucoup moins

pouvons-nous défendre aux Européans, qui ne font, ni n'enſeignent rien contre les bonnes loix, d'avoir auſſi leurs Egliſes particulieres, & d'y preſcher publiquement leur Religion. Certainement ces deux choſes ſeroient tout-à-fait contraires l'une à l'autre, & nous paroiſtrions manifeſtement nous contredire nous-meſmes.

Nous jugeons donc que tous les Temples dédiez au Seigneur du Ciel, en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, doivent eſtre conſervez, & qu'on peut permettre à tous ceux qui voudront honorer ce Dieu, d'entrer dans ſes Temples, de luy offrir de l'encens, & de luy rendre le culte pratiqué juſqu'icy par les Chrétiens, ſelon leur ancienne couſtume. Ainſi que nul n'y puiſſe d'oreſnavant former aucune oppoſition.

Cependant nous atteudrons là-deſſus les ordres de voſtre Majeſté, afin que nous les puiſſions communiquer aux Gouverneurs & aux Vice-Rois tant de Pekin que des autres Villes des Provinces. Fait l'an 31. du regne de Cam-hy, le 3. jour du ſecond mois de la lune. Signé, le Preſident du Souverain Tribunal des Rites avec ſes Aſſeſſeurs. Et plus bas, les quatre Miniſtres d'Etat, nommez Colaos, avec leurs Officiers generaux, & autres Mandarins du premier ordre.

L'Empereur receut cet Arreſt avec une joye qu'il ne pouvoit aſſez exprimer. Il le confirma ſur l'heure, & en envoya aux Peres une copie ſcellée du grand ſceau de l'Empire, pour eſtre, dit-il, éternellement conſervée dans les archives de leur maiſon. Quelque temps aprés il le fit publier dans tout l'Empire : & le ſouverain Tribunal des Rites, en l'envoyant aux principaux Officiers, ajoûtoit dans ſon ordre ce qui ſuit : *Vous donc, Vice-Rois des Provinces, recevez avec un tres-profond reſpect cet Edit Imperial, & dés qu'il ſera entre vos mains, liſez-le attentivement, eſtimez-le, & ne manquez pas de l'executer ponctuellement, ſelon l'exemple que nous vous en avons nous-meſmes donné. De-plus, faites-en faire des copies, pour le répandre dans tous les lieux de vos gouvernemens ; & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce point.*

Dés que le P. Intorcetta fut averti de ce qui ſe paſſoit à Pekin, il partit pour la Cour, & fut ſe jetter aux pieds de l'Empereur, pour luy rendre de tres-humbles actions de graces en ſon nom, & au nom de tous les Miſſionnaires de la Chine. Ce bon Prince, aprés luy avoir donné beaucoup de marques d'affection, le fit reconduire dans

ſa Province par le P. Thomas Mandarin des Mathematiques. Il entra dans ſa ville de *Ham-tchéou* en triomphe, parmi les acclamations des Chrétiens, qui le regardoient comme un Ange de paix.

Cependant comme Dieu meſle toûjours quelque amertume à nos conſolations, la joye de ce bon Miſſionnaire fut temperée par l'entiere ruine de ſon Egliſe, enveloppée quelques jours auparavant dans un incendie public, dont une grande partie de la ville avoit eſté conſumée.

Cet accident donna lieu au P. Thomas de prier le Vice-Roy de baſtir au Pere une nouvelle Egliſe, & il luy fit meſme entendre que c'eſtoit l'intention de l'Empereur. Ce Mandarin avoit eu un chagrin incroyable du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, que l'arrivée du Pere venoit encore d'augmenter; mais il fut au deſeſpoir d'eſtre obligé de loger honorablement dans ſa Capitale, un étranger qu'il avoit voulu peu de jours auparavant chaſſer de ſa Province. Il diſſimula neanmoins en habile homme; & pour s'accommoder au temps il donna au Miſſionnaire une des plus belles maiſons de la Ville, juſqu'à ce qu'il euſt luy-meſme rebaſti l'ancien College.

Ce ne fut pas ſeulement à *Ham-tchéou*

que la Religion chrétienne sembla triompher. Toutes les Eglises de l'Empire, que le nouvel Edit tiroit en quelque maniere de captivité, en donnant aux peuples la liberté de conscience, firent par tout de grandes rêjoüissances; mais la ville de Macao, qui avoit autrefois servi de berceau à cette Chrestienté naissante, fit éclater particulierement sa joye par une feste solennelle, qu'elle accompagna de toutes les marques de l'allegresse publique, & que la devotion du peuple rendit encore beaucoup plus celebre.

Ceux qui considereront, MONSEIGNEUR, la forme du gouvernement de la Chine, les difficultez presque insurmontables que les étrangers ont eu de tout temps à y penetrer, l'éloignement des esprits pour les nouveautez en matiere de Religion; & d'autre part le petit nombre des Missionnaires que l'Europe nous a fournis, les guerres civiles, & les révolutions qui ont si souvent troublé l'Etat en ce dernier siecle; avoüeront de bonne foy que cet évenement, l'un des plus memorables qui soient arrivez depuis la naissance de l'Eglise, ne peut estre l'ouvrage de l'esprit humain: *Deus autem rex noster ante sæcula operatus es salutem in medio terræ, tu con-*

* Psal. 73.

firmaſti in virtute tuâ mare.....tu confregiſti capita draconis.....tuus eſt dies, & tua eſt nox. C'eſt noſtre Dieu, c'eſt noſtre Roy éternel, qui a operé le ſalut dans ce vaſte Royaume, qu'on appelle *le milieu de la terre.* C'eſt luy qui a établi pour toûjours la tranquillité ſur cette mer agitée & fameuſe juſqu'icy par tant de naufrages. Vous venez, Seigneur, de briſer la teſte de ce ſuperbe * dragon, dont le nom eſtoit ſi réveré. C'eſt donc à preſent que le jour & la nuit, c'eſt-à-dire, l'Orient & l'Occident vous appartiennent, puiſque l'un & l'autre monde ont enfin reconnu voſtre Empire.

Lorſque j'eus l'honneur de repreſenter au ſaint Pere que l'idolatrie dans l'Orient, attaquée de toutes parts par les Miniſtres de l'Evangile, eſtoit ſur le point de tomber; & que ſi l'on pouvoit une fois obliger la Chine de ſe déclarer en noſtre faveur, tous les peuples voiſins, entraiſnez par ſon exemple, briſeroient bien-toſt leurs idoles, & n'auroient plus de peine à recevoir le joug de la foy: cette ſeule penſée penetra de joye ce ſaint Pontife, & réveilla en ſon cœur cette ſincere pieté, & ce zele ardent qu'il fait paroiſtre en toute occaſion pour

* Le dragon fait les armes de l'Empereur, & eſt adoré à la Chine.

le salut des ames ; mais il m'ajoûta qu'un si grand changement n'estoit pas un miracle ordinaire.

Quels sentimens n'aura-t-il pas, MONSEIGNEUR, en apprenant que ce qu'il osoit pour lors à peine esperer, vient enfin de s'accomplir pour la gloire de son Pontificat, & pour le bien universel de la Chrétienté. Nous sçavons de plus que depuis ce fameux Edit, les Chinois courent en foule au bapteſme, que les Mandarins encore Idolâtres bastissent des temples au vray Dieu ; qu'un Prince du sang * a renoncé à ses erreurs & embrassé la croix & la foy de JESUS-CHRIST, que l'Empereur mesme fait élever une Eglise en son Palais, & loge auprés de sa personne les Ministres de l'Evangile.

Ces heureuses dispositions obligeront sans doute le saint Pere de donner tous ses soins à l'entier achevement de ce grand ouvrage. Nous luy demandons pour cela, des Pasteurs formez de sa main & pleins de son esprit ; des Missionnaires desintéressez, sçavans, mortifiez, qui joignent la prudence à la simplicité Evangelique, qui ne cherchent que la gloire de JESUS CHRIST,

* Un autre Prince du sang, a depuis encore embrassé la foy.

& non

& non pas la leur, ou celle de leur nation. Nous ſouhaittons enfin que tous les Royaumes chrétiens puiſſent à l'envi, ſous l'autorité du ſaint-Siege, envoyer leurs Miniſtres dans ces vaſtes Contrées, afin d'y partager nos travaux, & d'y étendre nos conqueſtes; quand les Univerſitez les plus nombreuſes & les Seminaires les plus celebres s'y tranſporteroient, ce ſeroit encore peu; & avec tout ce ſecours nous ne laiſſerions pas, pour parler avec l'écriture, de *gemir ſous le poids du jour & de la chaleur*. Que ſera-ce, ſi l'on abandonne ce nouveau monde au petit nombre d'ouvriers que la pieté de quelques Princes y entretient?

C'eſt pour ſolliciter cette grace, que je prends aujourd'huy la liberté, MONSEIGNEUR, de mettre entre vos mains les intereſts de ces illuſtres Miſſions. Je ſçay que vous n'avez jamais entrepris aucune affaire importante pour le bien de la Chreſtienté dont vous ne ſoyez venu à bout; & quand celle, que je vous propoſe ſeroit encore beaucoup plus difficile qu'elle ne l'eſt en effet je ſuis en quelqee maniere ſeûr du ſuccés, dés que vous voudrez bien vous en changer.

Cependant, MONSEIGNEUR, pour y réüſſir, il n'eſt point neceſſaire de mettre

en usage toutes ces qualitez de l'esprit qui vous rendent presque toûjours superieur aux plus grandes entrepriſes, cette sageſſe conſommée qui vous mene par les routes les plus seures, cette application continuelle, que le travail le plus rude ne peut interrompre, cette conduite adroite, inſinuante, impénetrable aux plus clairvoyans, cet art enfin qui vous est propre, de perſuader & d'obtenir ce que vous voulez : tout cela n'est point d'usage dans l'affaire dont il s'agit ; il ne faut icy que vous abandonner à voſtre propre zele, & employer cette éloquence vive & naturelle qui anime vos diſcours toutes les fois que vous ſoûtenez dans le ſacré College les intereſts de la Religion, ou que vous repreſentez au Vicaire de JESUS-CHRIST les preſſantes neceſſitez de l'Egliſe.

Vos ſoins, voſtre pieté, MONSEIGNEUR, ſeront ſecondez d'autant d'Apoſtres, que vous nous procurerez de Miſſionnaires ; pour lors les Idolâtres nouvellement convertis, & les fidelles affermis dans la foy, ſentiront également les grands biens que vous leur aurez procuré ; & les peuples éclairez de ces divines lumieres, que le ſaint Siege répandra juſqu'aux extrémitez du monde, beniront toute leur

vie & la charité paternelle du Vicaire de JESUS-CHRIST & le zele ardent de son Ministre. Je suis avec un tres profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obéissant serviteur, L. J.

LETTRE XIV.

A Monsieur L'ABBE' BIGNON.

Idée generale des Observations que nous avons faites dans les Indes & à la Chine.

MONSIEUR,

Quand vous ne seriez pas à la teste des plus sçavans hommes de l'Europe, par le rang que vous tenez dans l'Academie Royale ; la passion que j'ay toûjours euë, de vous donner des marques de mon estime, & de profiter de vos lumieres, m'engageroit à vous communiquer, ce que nous avons executé dans les Indes, pour la perfection des sciences.

Il est, MONSIEUR, de la reputation de cette illustre Academie, avec laquelle nous avons des liaisons si étroites, qu'un homme de vostre merite paroisse faire cas des personnes qu'elle employe dans ses fonctions ; & je crois qu'elle vous sçaura gré de la protection que vous voudrez bien

nous donner dans le monde. Mais il eſt encore plus de noſtre intereſt particulier, que vous examiniez à la rigueur nos ouvrages ; & qu'aprés avoir ſollicité en noſtre faveur l'eſtime du public, vous travailliez par une ſevere & ſçavante critique, à nous perfectionner nous-meſmes, & à nous rendre dignes un jour de ſon approbation & de la voſtre.

Ce n'eſt pas, MONSIEUR, que je veüille icy vous expliquer en détail, tout ce que nous avons fait, pour acquerir à l'avenir une connoiſſance plus exacte des mouvemens des Aſtres ; ou pour donner des memoires à ceux qui veulent penetrer plus avant, dans les ſecrets cachez de la Nature. Cet ouvrage qui a trop d'étenduë pour eſtre renfermé dans les bornes d'une ſimple Lettre, fera le ſujet d'un juſte volume, que nous aurons bien-toſt l'honneur de vous preſenter.

Mon deſſein n'eſt à preſent que de vous en donner une idée generale, afin que connoiſſant par avance la route que nous avons tenuë juſques icy ; vous jugiez mieux de ce qu'il faut ajoûter à noſtre exactitude, ou changer à noſtre methode.

Quand nous partiſmes de Paris, chargez des inſtructions du Roy, de ſes Miniſtres,

& de l'Academie Royale, l'on ne se proposoit rien moins que la perfection des sciences naturelles ; mais comme ce projet renfermoit une grande diversité de matieres, nous crusmes qu'il estoit à propos de nous partager : non seulement, parce que chacun de nous n'avoit pas assez de loisir, pour fournir en mesme temps à tant de differentes études ; mais encore, parce que l'esprit a luy-mesme ses bornes, & qu'il est rare de trouver dans la mesme personne, un genie également propre pour toutes choses.

Ainsi nous convinsmes que les uns s'attacheroient aux Observations Astronomiques, à la Geographie, à l'examen des Arts méchaniques ; tandis que les autres feroient leur principale étude de ce qui regarde l'Anatomie, la connoissance des Simples, l'histoire des animaux, & les autres parties de la Physique, que chacun choisiroit selon son goust : de maniere néanmoins, que ceux-là mesme qui se seroient bornez à quelque matiere, ne negligeroient pas le reste ; quand le lieu, le temps, ou les personnes leur donneroient occasion d'y faire quelque nouvelle découverte. On convint aussi qu'on se communiqueroit mutuellement ses lumieres, afin que chacun profitast des reflexions communes ; & que

rien, s'il se pouvoit, n'échapast à nostre application.

Mais quelque soin que nous prissions pour reüssir, nous conçûmes aisément, que six personnes occupées d'ailleurs à l'étude des langues, & à la prédication de l'Evangile, ne pourroient jamais remplir un si vaste dessein. Il nous vint donc en pensée; premierement, d'y engager les Européans qui se trouveroient alors dans les Indes, & sur tout les Missionnaires; afin que tous concouruſſent à une entreprise également utile & glorieuse à toutes les Nations. Secondement, d'établir en plusieurs endroits, des maisons particulieres, où nos Mathematiciens & nos Philosophes travaillassent à l'exemple & sous la conduite des Academiciens de Paris; qui d'icy, comme du centre des sciences, pourroient nous communiquer leurs pensées, leur methode, leurs découvertes; & recevoir, si j'ose ainsi parler, comme par reflexion, nos foibles lumieres.

Mais ces deux moyens si propres d'eux-mesmes à l'avancement de nostre projet, & si capables de rendre la France illustre dans la posterité, ont esté jusqu'à present assez inutiles. D'un costé, nous avons trouvé dans les autres Nations tres-peu de dispo-

sition à nous seconder ; de l'autre, les revolutions de Siam ont renversé le premier Observatoire, que la liberalité du Roy & le zele de son Ministre y avoient presque entierement élevé.

Ces accidens, quoique tres-fascheux, ne nous avoient pas néanmoins rebutez : nous songions à jetter à la Chine les fondemens d'un second Observatoire, encore plus magnifique que celuy de Siam. Il n'eust pas esté difficile d'en bastir ensuite plusieurs autres à Hispaan, en Perse, à Agra dans le Mogol, dans l'Isle de Borneo sous la Ligne, en Tartarie, & en quelques autres lieux, dont la situation pouvoit faciliter l'execution de nostre dessein ; lorsque la guerre universelle, qui embrase l'Europe depuis tant d'années, se fit sentir jusqu'aux Indes, & rompit dans un moment toutes nos mesures.

Peut-estre, Monsieur, que la paix nous remettra dans ces mesmes routes, que l'orage nous a obligez d'abandonner ; & qu'avec le temps nous joüirons d'un calme également avantageux à la Religion, au bonheur des peuples, & à la perfection des sciences. Cependant, comme les vents contraires n'empeschent pas les habiles pilottes d'avancer un peu, quoiqu'ils les re-

tardent toûjours beaucoup ; nous avons taſché malgré toutes ces tempeſtes, de ſuivre nos premieres vûës, & de continuer un travail, dont l'eſſay, comme vous allez voir, ne ſera peut-eſtre pas tout-à-fait inutile.

La difficulté qu'on a eu de tout temps à regler les mouvemens des Aſtres, n'a pû eſtre ſurmontée, ni par les veilles des anciens Aſtronomes, ni meſme par toute la penetration des nouveaux. Quelque effort que noſtre imagination ait fait, pour entrer dans ces myſteres de la Toute-puiſſance du Createur, nous ne ſommes encore que mediocrement avancez ; & il faut avoüer de bonne foy, que le Ciel eſt beaucoup plus éloigné de nos penſées & de noſtre eſprit, qu'il n'eſt élevé au-deſſus de nos teſtes.

Rien ne peut nous en approcher davantage, qu'une longue ſuite d'obſervations & une recherche exacte de tout ce qui ſe paſſe dans les Aſtres ; parce que cette attention continuelle à leurs mouvemens, faiſant ſentir & comme toucher au doigt les erreurs des anciens ſyſtêmes, donne lieu aux Aſtronomes de les reformer peu à peu, & de les rendre plus conformes aux apparences. C'eſt pour cela qu'en ces derniers temps, on s'eſt appliqué avec tant de ſoin, à perfectionner les inſtrumens, les pendu-

les, les lunettes, & tout ce qui peut en quelque maniere, approcher le Ciel de nos yeux.

En France, en Angleterre, en Dannemark, & en plusieurs autres lieux du monde, on a élevé de grandes machines & basti de magnifiques Tours, comme pour servir de degrez à ceux qui veulent s'avancer dans cette nouvelle route; & le progrés que plusieurs Observateurs y ont déja fait, est si considerable, qu'on peut tout esperer à l'avenir, pourvû que les Princes continuënt par leurs liberalitez, de soûtenir un si penible travail. Voicy, Monsieur, en general ce que nous y avons contribué de nostre part.

Premierement, nous nous sommes attachez à observer les éclypses; & comme celles du Soleil ont attiré plus que toutes les autres, l'admiration des peuples; nous avons taſché de profiter des occasions qui pouvoient nous estre favorables. Parmi celles qui se sont presentées, il y en a eu deux assez particulieres, & qui feront quelque plaisir aux curieux.

La premiere fut l'éclypse qui arriva sur la fin d'Avril de l'année 1688. Nous sçavions qu'elle devoit estre *totale* en quelques endroits de la Chine, quoy qu'à Pekin, où

nous nous trouvions quelque temps auparavant, elle ne d'eût estre que mediocrement grande. Car vous sçavez, Monsieur, qu'il n'en est pas des éclipses de Soleil, comme des éclipses de Lune. La Lune qui n'a qu'une lumiere empruntée, est couverte de veritables tenebres, dés que la terre luy dérobe les rayons du Soleil, & ne paroist point éclypsée à certains peuples, qu'elle ne se cache en mesme temps, & de la mesme maniere aux yeux de tout le monde. Au contraire, le Soleil, qui de sa nature est un corps toûjours lumineux; ou plûtost qui est la lumiere mesme, ne peut estre obscurci: & quand la Lune semble en le couvrant luy oster tout son éclat; ce n'est pas le Soleil qui est éclypsé, c'est la terre; c'est nous qui nous trouvons alors veritablement dans les tenebres. Ainsi les Astronomes parleroient plus juste, si au lieu de la nommer une éclypse de Soleil, ils la nommoient une éclypse de la terre.

De là vient que cette éclypse est en mesme temps fort differente, selon les differens endroits où l'on se trouve; de maniere que si plusieurs Observateurs, éloignez les uns des autres, estoient placez sur une mesme ligne de l'Orient à l'Occident, il se

pourroit faire que les premiers verroient à l'ordinaire tout le corps du Soleil, tandis que les ſeconds n'en découvriroient qu'une partie : là il paroiſtroit à demi-caché, icy ce ne ſeroit plus qu'un arc de lumiere, & plus loin encore, il auroit peut-eſtre entierement diſparu.

C'eſt auſſi par la meſme raiſon qu'un Obſervateur placé au centre de la terre, ne verroit pas le Soleil éclypſé, comme nous le voyons icy ; & cette difference, qu'on appelle *parallaxe*, croiſtroit ou diminuëroit à meſure que cet Aſtre ſeroit plus ou moins élevé ſur l'horizon. C'eſt ce que les Chinois avoient juſqu'icy ignoré, & qu'ils ne connoiſſent encore que ſuperficiellement. Pour les Indiens, beaucoup moins capables de ce rafinement que les Chinois, ils ne ceſſent point d'admirer des effets ſi ſurprenans ; de ſorte que le feu Roy de Siam demandoit un jour, ſi le Soleil de l'Europe eſtoit le meſme que celuy des Indes, puiſqu'il paroiſſoit en meſme temps ſi different dans ces deux endroits.

Nous partiſmes donc tout exprés de Pekin pour nous rendre à *Kiam-tcheou*, ville conſiderable dans la Province de Chanſi, où ſelon noſtre calcul, le Soleil devoit eſtre entierement éclypſé : il ne fut pas néan-

moins, & nous y fuſmes trompez, parce que la longitude du pays ne nous eſtoit pas encore parfaitement connuë ; du reſte nous euſmes ſujet d'eſtre contens : le Ciel fut ce jour-là extrémement ſerain, le lieu fort commode, nos inſtrumens bien placez ; & comme nous eſtions trois Obſervateurs, rien ne nous manqua de ce qui pouvoit rendre l'obſervation exacte.

Parmi les differentes methodes, dont on ſe peut ſervir pour ces ſortes d'*operations*, nous en choiſiſmes deux qui nous parurent les plus aiſées. L'une fut de regarder le Soleil avec une lunete de trois pieds, dans laquelle on avoit placé au *foyer* de l'*objectif* un *reticule*, compoſé de douze filets de ſoye cruë, tres-deliez, & également diſtans les uns des autres ; de ſorte néanmoins qu'ils occupoient preciſément tout l'eſpace du Soleil, dont le diametre paroiſſoit ainſi à l'œil diviſé en douze parties égales.

La ſeconde conſiſtoit à recevoir par une lunette de douze pieds, l'image du Soleil qui s'alloit peindre ſur un carton oppoſé à l'*oculaire* dans une diſtance proportionnée ; afin que cette image fuſt bien nette & parfaitement terminée, on avoit tracé ſur ce meſme carton douze petits cercles *concentriques*, dont le plus grand eſtoit égal

au disque apparent du Soleil. Ainsi il nous fut aisé de déterminer, non-seulement le commencement, la durée, & la fin de l'éclypse, ce qui ne demande qu'une simple lunette & une pendule bien reglée ; mais encore sa grandeur, ou, comme on dit, sa quantité, & le temps que l'ombre ou plûtost la Lune, employe à couvrir ou à découvrir chaque partie du Soleil : car quoyque toutes ces parties soient égales entre-elles, il ne s'ensuit pas qu'il faille un égal nombre de minutes pour les parcourir, à cause que le changement continuel de *parallaxe* retarde ou avance irregulierement le mouvement apparent de la Lune.

Il ne s'en fallut que de sa vingt-quatriéme partie, que le Soleil ne fust entierement couvert ; & nous déterminasmes l'éclypse de onze doigts & demy ; c'est ainsi que les Astronomes parlent : car pour faire leur calcul plus juste, ils ont coustume de partager le diamettre apparent des planettes en douze doigts, & chaque doigt en soixante minutes. Cependant nous remarquasmes ; premierement, que quand les trois quarts du Soleil furent éclypsez, le jour n'en parut presque point changé, & à peine s'en fust on aperçû, si d'ailleurs l'on n'en avoit esté averti : de sorte qu'un nuage ordinaire

estoit capable de faire à peu-prés le mesme effet.

Secondement, quoique l'on ne vist dans le plus fort de l'éclypse, qu'un tres petit arc de lumiere, on pouvoit encore lire dans la Cour tres-aisément les plus petits caracteres. J'ay vû quelquefois des orages qui rendoient le Ciel aussi obscur qu'il l'estoit alors.

Troisiémement, nous ne pusmes découvrir aucune étoile, quelque effort que nous fissions ; nous apperçusmes seulement *Venus*, ce qui ne marque pas une fort grande obscurité, puisque cette planette paroist souvent, lors mesme que le Soleil est élevé tout entier sur l'horison.

Les Chinois ne laisserent pas d'estre allarmez, s'imaginant que la terre alloit bientost estre enveloppée d'épaisses tenebres. Ils faisoient de toutes parts un bruit effroyable pour obliger le *Dragon* à se retirer. C'est à cet animal qu'ils attribuënt toutes les défaillances des astres ; qui arrivent, disent-ils, à cause que le *Dragon* celeste pressé par la faim, tient alors le Soleil ou la Lune entre les dents à dessein de les devorer.

Enfin la lumiere revint peu à peu, & mit les Chinois en repos : mais nous continuas-

mes nostre travail, en conferant par divers calculs la grandeur, la durée, le commencement & la fin de cette éclypse, avec les differentes tables des anciens & des nouveaux Astronomes. On fit en mesme temps de semblables observations à Pekin, à Ham-tchéou, & en plusieurs autres villes de la Chine ; ce qui eust pû servir à déterminer la longitude de tous ces differens endroits, si d'ailleurs nous n'eussions eu d'autres moyens plus seûrs & plus faciles de la connoistre.

Au reste, cette Observation nous donne lieu de faire quelques reflexions sur plusieurs autres éclypses, dont les Auteurs parlent differemment. *Herodote l. 1.* rapporte que le jour mesme auquel le Roy des Medes & celuy des Lydiens donnerent une sanglante bataille, le Soleil parut entierement éclypsé. Le combat, dit-il, avoit long-temps duré avec un égal avantage de part & d'autre ; quand tout à coup d'épaisses tenebres couvrirent la terre, & suspendirent pour un temps la fureur du soldat. Le Pere *Petau* a placé cette éclypse en l'an 597. avant la naissance de nostre-Seigneur, le neuviéme de Juillet ; quoy-que selon son calcul elle ne doive estre que de neuf doigts vingt-deux minutes ; s'imaginant sans dou-

te, que cette partie du Soleil éclypſée eſtoit aſſez conſiderable pour verifier ainſi les épaiſſes tenebres, dont parlent les Hiſtoriens. Cependant bien loin que cela ſuffiſe, noſtre derniere obſervation nous doit convaincre qu'une éclypſe auſſi mediocre que celle-là ne devoit pas meſme eſtre apperçûë par les combattans ; ainſi il eſt bien plus probable que ce fameux combat ſe donna l'an 585. le 28. de May, jour auquel il y eut une éclypſe *totale* du Soleil.

Le P. Petau ne peut pas diſconvenir de cette derniere éclypſe ; mais ſi on la ſuppute ſelon ſes tables, on trouvera qu'elle n'a eſté que de onze doigts vingt minutes ; c'eſt-à-dire, un peu moins grande que la noſtre. Cela meſme ſuppoſe que ſes tables ſont un peu fautives, puiſque la vingt-quatriéme partie du Soleil ſuffit, comme nous l'avons vû, pour faire le jour encore aſſez clair. Cependant l'hiſtoire veut qu'il ait eſté obſcur, & meſme ſemblable à la nuit la plus obſcure.

L'an 310. avant la naiſſance de noſtre-Seigneur, *Agatocle* Roy de Sicile, paſſant en Afrique avec ſa flote pour aller à Carthage, le Soleil diſparut entierement, & les étoiles furent vûës de toutes parts, comme ſi l'on euſt eſté au milieu de la nuit ; ſur-

quoy quelques Aſtronomes, & en particulier *Riccioli*, croyent que les tables qui donnent à cette éclypſe une grandeur approchante de la grandeur *totale* ſatisfont ſuffiſamment à l'hiſtoire. Il eſt néanmoins évident par ce que nous avons remarqué, que les étoiles n'auroient jamais eſté apperçûës, ſur tout avec la clarté, & de la maniere dont *Diodore* & *Juſtin* en parlent, s'il y euſt eu une partie ſenſible du Soleil découverte, à moins que cette meſme partie non éclypſée ne fuſt proche de l'horiſon, comme il arriva l'an 237. au commencement du regne de *Gordien le jeune*; car alors le Ciel s'obſcurcit de telle ſorte, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe reconnoiſtre ſans bougie, du moins ſi nous en croyons *Julius Capitolinus*.

La ſeconde éclypſe que nous avons obſervée, encore plus conſiderable que la premiere, fut vûë par le P. Tachard dans ſon denier voyage des Indes. Il eſtoit ſur mer dans un vaiſſeau Hollandois; & ſi le lieu luy euſt permis de ſe ſervir d'inſtrumens, on n'auroit rien en cette matiere de plus curieux.

L'éclypſe parut *centrale*, c'eſt-à-dire, que le centre de la Lune eſtoit parfaitement oppoſé au centre du Soleil: mais comme

le *disque* apparent du Soleil estoit pour lors plus grand que celuy de la Lune, on voyoit dans le Ciel un anneau éclatant, ou un grand cercle de lumiere; & ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est que le P. Tachard asseure, que ce cercle estoit pour le moins de la largeur d'un *doigt*, ce qui ne s'accorderoit, ni avec les tables des anciens Astronomes, ni avec celles des nouveaux. Mais il n'est pas facile d'estimer au juste la grandeur des corps lumineux, quand on en juge seulement à la vûë, parce que la lumiere qui brille & qui rejaillit, les fait toûjours paroistre beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet.

Quoy-qu'il en soit, ces sortes d'éclypses que nous appellons *annullaires*, sont tres-rares, & plusieurs Mathematiciens n'ont pas crû qu'il y en pust avoir; parce qu'ils supposoient, comme une chose indubitable, que le diametre de la Lune, mesme dans son *apogée*, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, estoit toûjours, ou égal à celuy du Soleil, ou mesme sensiblement plus grand.

Aussi *Kepler* écrivant à *Clavius*, à l'occasion de l'éclypse annulaire qu'on avoit observée à Rome, le 9. d'Avril de l'an 1567. pretend que ce bord lumineux n'é-

toit autre chose, qu'une petite couronne d'air épaissi, enflammé, ou éclairé par les rayons du Soleil; ou bien encore, que ce cercle avoit esté formé par les mesmes rayons, rompus dans l'*atmosphere* de la Lune. Cette derniere observation est capable de détromper ceux qui se seroient jusqu'icy obstinez à suivre une semblable opinion; aussi-bien qu'à désabuser les disciples de *Gassendi*, qui s'imaginent que le Soleil ne peut déborder au-dessus de la Lune que de quatre minutes tout au plus, c'est-à-dire, de sa 180e partie.

Outre ces deux éclypses, nous en avons encore vû quelques autres de moindre consequence; dont je ne parle point, parce qu'elles n'ont rien d'extraordinaire. Celles de la Lune nous ont beaucoup plus occupez, non-seulement parce qu'elles sont en plus grand nombre, mais encore parce qu'il y a plus de difficulté à les bien observer.

Plus le Soleil est éclatant, plus sa *défaillance* est sensible, & le corps de la Lune tres-obscur & tres-opaque de luy-mesme, en le dérobant à nos yeux, ne permet pas de douter un moment du commencement ou de la fin de son éclypse. Il n'en est pas de mesme de la Lune, qui ne

perd ſa lumiere que peu à peu, & par une diminution preſque inſenſible. Comme l'experience que nous en avons, fait mieux ſentir toutes ces difficultez, que les ſpeculations les plus profondes; vous voulez bien, Monſieur, que je vous diſe en peu de mots, ce qui fait en ce point noſtre embarras.

La Terre dans ſes differens aſpects avec le Soleil, a toûjours la moitié de ſon globle illuminé; tandis que ſon autre hemiſphere eſt neceſſairement dans les tenebres; à peu prés comme une boule, qui ſeroit la nuit éclairée d'une bougie: de ſorte qu'il ſe fait d'un coſté une projection, & comme une longue queuë d'ombre formée en coſne, dont la pointe s'étend fort loin, & ſe perd enfin dans la vaſte étenduë de l'air.

Quand donc la Lune, par ſon mouvement particulier, paſſe au travers de cet eſpace tenebreux, elle perd ſa lumiere, & devient elle-meſme obſcure. Que ſi nous pouvions marquer le moment auquel elle y entre ou auquel elle en ſort, nous aurions exactement le commencement & la fin de l'éclypſe; mais pluſieurs accidens qui arrivent alors, ne nous permettent pas de l'obſerver avec une ſi grande préciſion.

Premierement, long-temps avant que la Lune touche l'ombre, dont je viens de parler, son bord oriental n'est éclairé que d'une petite portion du Soleil, que la terre luy dérobe peu à peu & par partie : de sorte qu'en ce temps-là on voit une espece de fumée qui se répand insensiblement sur le corps de la Lune, & qui precede souvent d'un quart d'heure la veritable ombre. Comme cette fumée croist toûjours, & devient plus épaisse, à mesure que l'éclypse s'approche, elle se confond tellement avec le commencement de l'ombre, qu'il est presque impossible de l'en bien distinguer. Ainsi ni l'experience, ni l'application, ni les meilleures lunettes, n'empeschent pas qu'un habile Observateur ne s'y méprenne souvent d'une minute, & quelquefois mesme de deux.

Secondement, quand je dis que l'éclypse se fait par l'interposition du globe terrestre ; ce n'est pas que la Lune soit alors plongée dans son ombre, je parle de l'ombre pure, qui n'est point diminuée par les rayons qui se rompent dans l'atmosphere ; laquelle ne s'étend jamais plus de cinquante milles lieuës ; supposé que le semidiametre de la terre soit de 1146. lieuës de marine ; au lieu que la Lune, mesme dans

ſon *perigée* eſt à plus de cinquante-ſept mille lieuës de la terre. Comme donc le globe de la terre eſt enveloppé d'un air épais & groſſier, que nous nommons ſon *atmoſphere*, & que les rayons ne peuvent pas tout-à-fait penetrer; il ſe fait par l'interpoſition de ces vapeurs une nouvelle ombre, dont le diametre & la longueur ſurpaſſent de beaucoup la veritable ombre de la terre. Or ces vapeurs ſont d'autant plus tranſparentes qu'elles s'éloignent davantage de nous; d'où il arrive qu'elles font auſſi une ombre plus legere au commencement & à la fin de l'éclypſe; & par conſequent, elles ne donnent pas aux Obſervateurs la liberté de les déterminer avec juſteſſe.

Vous connoiſſez par là, Monſieur, pourquoy nous découvrons ſouvent la Lune, meſme dans le plus fort de l'éclypſe, juſqu'à en diſtinguer les plus petites taches. Pourquoy elle ſe peint alors de tant de ſortes de couleurs; car elle devient rouge, cendrée, d'un gris de fer, bleuaſtre, ou tirant ſur le jaune, de maniere qu'elle ſemble ſentir elle-meſme ſa défaillance, & donner des marques de ſes differentes paſſions. Vous voyez au contraire, pourquoy en certaines éclypſes, elle diſparoiſt tout-

à-fait, & se dérobe entierement à nos yeux. Tout cela vient sans doute, de la nature de cette *atmosphere*, qui change perpetuellement, & qui cause par là ces differens effets.

Troisiémement, lorsque la Lune commence à s'obscurcir auprés de l'horizon, il est plus difficile d'en bien marquer le commencement, & il faut prendre garde que le temps de ce commencement apparent, comparé à celuy de la fin, ne donne pas exactement le milieu de l'éclypse; parce que les vapeurs sont beaucoup plus épaisses à l'horizon, qu'elles ne le sont à trente ou quarante degrez d'élevation.

Quatriémement, quoique les rayons directs du Soleil ne passent pas au travers de l'atmosphere de la terre, il y en a néanmoins plusieurs qui en se détournant, & comme on parle, en sa *rompant* par la *refraction*, peuvent éclairer tant soit peu le bord de la Lune, & par consequent empescher l'ombre d'estre exactement terminée.

Cinquiémement, il arrive quelquefois que l'ombre commence à toucher le bord oriental de la Lune, par les endroits où les taches sont plus obscures, que celles du bord occidental; ce qui fait qu'on ne juge

juge pas également de la fin & du commencement. Nous devons, Monſieur, tout ce rafinement d'Aſtronomie aux nouveaux Obſervateurs ; les anciens alloient plus rondement en cette matiere, & *Tycho* luy-meſme avec toute ſa ſubtilité, ne s'en eſtoit pas encore apperçû.

Mais les modernes ont eſté plus ingenieux à découvrir ces difficultez qu'à trouver le moyen de les ſurmonter : & nous avons ſouvent experimenté dans nos dernieres obſervations, que ce n'eſt pas ſans une peine extreſme, qu'on parvient à cette juſteſſe, que demandent les ſçavans de noſtre ſiecle. Nous avions néanmoins cet avantage d'eſtre pluſieurs Obſervateurs enſemble, & de pouvoir, en nous communiquant les uns aux autres nos penſées & nos doutes, approcher plus prés de la verité. D'ailleurs le Ciel nous a fourni pluſieurs éclypſes de Lune, & il ne s'eſt guere paſſé d'années que nous n'en ayons obſervé une ou deux.

Mais dans ce grand nombre, celle qui arriva le onziéme de Decembre 1685. nous fut la plus favorable de toutes. Nous eſtions pour lors à Siam. Le Roy à qui nous l'avions prédite, & qui voulut éprouver la bonté de nos *tables*, fut ſi ſur-

pris en conferant ce qu'il voyoit avec noſtre prediction, qu'il eût dés-lors la penſée de nous retenir auprés de ſa perſonne, ou du moins d'envoyer chercher en Europe des Aſtronomes François. Il s'offrit en ce moment, à nous baſtir un magnifique Obſervatoire à Louveau, pour rendre s'il ſe pouvoit l'Aſtronomie auſſi celebre dans les Indes, qu'elle l'eſt devenuë dans l'Europe depuis l'établiſſement de l'Obſervatoire royal de Paris. Et certainement, ſi jamais les Aſtres ont eſté un préſage de l'avenir, tout le Ciel ſembloit alors nous promettre un heureux ſuccés dans cette nouvelle entrepriſe : mais ce n'eſt pas le cours ſenſible des Planetes qui regle icy-bas nos deſtinées ; elles viennent encore de plus haut, & toute la ſuite en eſt écrite dans ce myſterieux livre de la Providence divine, qui avant tous les ſiecles a déterminé les divers évenemens de ce monde.

Ce projet du Roy de Siam, ſi favorable à la France, aux ſciences naturelles & à la Religion, fut bientoſt executé : mais la mort de ce bon Prince le renverſa preſque en un moment, & fit changer de face à toutes choſes. Les troubles qui s'éleverent alors, obligerent nos Miſſionnaires Mathematiciens à ſe retirer, & cauſerent

par là, ſi je l'oſe dire, une eſpece d'éclypſe, qui a long-temps privé ces Peuples des ſciences de l'Europe & des lumieres de l'Evangile. Ces nuages commencent néanmoins à ſe diſſiper. On nous rappelle avec empreſſement : mais l'experience nous a appris à compter peu ſur la bonne volonté des hommes, & à mettre uniquement noſtre confiance en celuy, qui peut ſeul quand il luy plaiſt, tirer la lumiere des tenebres.

Ce premier eſſay n'a pas laiſſé d'eſtre de quelque utilité pour l'Aſtronomie, & nous pouvons aſſeurer que les éclypſes de Lune obſervées à Siam, à Louveau, à Pontichery, à Pekin, à Nankin, à Kiamchéou, à Canton & en quelques autres endroits de l'Orient, contribueront non-ſeulement à regler les mouvemens des Cieux, mais encore à perfectionner la Geographie.

Quoique la ſcience des Cométes ne ſoit pas de ſi grande importance, elle n'eſt pas moins admirable. Il ſemble meſme que la curioſité des Sçavans en doive eſtre d'autant plus piquée, qu'il eſt moins facile de la contenter ſur ce point : car il y a bien de l'apparence que l'eſprit humain ne pourra de long-temps approfondir la nature

de ce merveilleux *phenoméne*. Les Cometes sont si rares, de si peu de durée, & si differentes entre elles, que si ce sont de nouveaux corps qui se forment & qui se détruisent dans le Ciel, il est presque impossible de faire des regles generales de leurs mouvemens; ou de predire leur apparition & leur durée, si ce sont de veritables Planetes.

Nous avons eu occasion d'en observer deux; la premiere fut vûë dans cette province du Royaume de Siam, qui confine du costé de la mer, avec Camboje. Ce fut au mois d'Aoust 1686. Elle coupa l'Equateur, passant du midy au Septentrion, dans le 111e degré d'ascension droite; & son mouvement particulier, qui l'approchoit toûjours du Soleil, la plongea enfin tout-à fait dans ses rayons.

La seconde parut à Pontichery, à Malaque, & à Pekin, au mois de Decembre 1689. son mouvement estoit contraire à celuy de la premiere, elle s'éloignoit du Soleil & avançoit vers le Pole austral, parcourant les constellations du Loup & du Centaure, où elle disparut au commencement de Janvier de l'année suivante.

Si nous n'avons qu'une legere connois-

fence des Cometes, nous sommes en recompense assez bien instruits de ce qui regarde les Planettes ; & ce que nos Astronomes ont découvert à Paris depuis l'établissement de l'Observatoire, nous console déja de la negligence ou de l'ignorance des anciens.

Parmi les differentes manieres dont on s'y prend pour en déterminer le lieu dans le Ciel, la plus simple & mesme la plus exacte est de marquer le moment de leur conjonction avec les étoiles fixes. Il y a prés de deux mille ans que Saturne, la plus élevée entre les Planettes, parut tout proche de l'Equateur & d'une étoile de la troisiéme grandeur, située dans l'épaule australe de la Vierge. Tycho de son temps l'observa dans le mesme signe, & nous l'avons vû aussi tout auprés de l'épy de la Vierge ; mais avec cet avantage, que les lunettes dont nous nous sommes servi, rendent nostre observation incomparablement plus exacte que celles des anciens, qui n'y employoient que la simple vûë, toûjours fautive dans un si grand éloignement ; sur tout à l'égard des Astres, dont le diametre apparent est augmenté par la lumiere, & par une espece de *chevelure* de rayons étincelans, comme parlent les

Astronomes, qui rejaillit de tout leur corps, & qui le fait souvent paroistre où il n'est pas. Au lieu qu'une bonne lunette les rend moins brillans, les arrondit, leur donne leur veritable grandeur, & les approche tellement des yeux, qu'on les distingue encore les unes des autres, lors mesme qu'ils se touchent par leurs bords, & qu'ils sont sur le point de s'unir ensemble.

C'est ainsi que nous avons determiné le lieu de Mars par l'approche de deux étoiles de la teste du Scorpion; celuy de la Lune par sa conjonction avec *Antarés* ou le cœur du Scorpion: & celuy de Venus qui passa proche d'une étoile de la troisiéme grandeur, appartenante au mesme signe.

La conjonction de Jupiter & de Mars qui arriva sur la fin de Février de l'année 1687. nous occupa aussi plusieurs jours. Nous estions alors à Louveau, où le Roy de Siam, qui se piquoit d'Astrologie, l'observoit de son costé avec un empressement & une inquiétude, qui marquoit plus de superstition que de curiosité naturelle.

Il s'estoit mis dans l'esprit, que cette conjonction luy seroit fatale, & qu'elle estoit un presage asseuré de sa mort. Nous

raſchâmes en vain de le détromper par le moyen de M. Conſtance ſon premier miniſtre, à qui nous fiſmes bien comprendre, que les évenemens de ce bas monde n'avoient rien de commun avec le mouvement particulier des Planettes; & que quand noſtre ſort en dépendroit, le Roy n'y auroit pas plus de part que le dernier de ſes ſujets, pour qui le Soleil ſe leve, & tous les autres Aſtres roulent, auſſibien que pour les plus grands Princes de la terre.

Ces raiſons, ni pluſieurs autres ne le calmerent point; il ſoûtint toûjours que ſon regne ne devoit pas durer long-temps, & qu'il perdroit la vie en peu de mois. Il mourut en effet l'année ſuivante: mais il cherchoit inutilement dans le Ciel la cauſe de ſa mort, qu'il portoit depuis pluſieurs années en luy-meſme. Une maladie habituelle le preſſoit alors extraordinairement, & c'eſtoit là ſans doute le veritable fondement de ſa prediction & de ſa crainte.

Je ne ſçay, Monſieur, ſi toutes ces obſervations vous paroiſtront ſingulieres; il me ſemble du moins que celle dont je vais avoir l'honneur de vous parler, merite un peu voſtre attention.

Vous sçavez que *Mercure* a esté jusqu'icy la moins connue, & si je l'ose dire, la moins traitable de toutes les Planettes. Toûjours plongé dans les rayons du Soliel, ou dans les vapeurs de l'horizon, il fuit, ce semble, les recherches continuelles des Astronomes, qui n'ont pas moins de peine à le fixer dans le Ciel, que les Alchymistes en ont, à fixer leur Mercure sur la terre.

Nous lisons dans la vie de *Charlemagne*, que les Mathematiciens de son temps, desesperant de pouvoir bien l'observer, lorsqu'il estoit le plus éloigné du Soleil, tascherent de le chercher dans le Soleil mesme, sous lequel on soupçonnoit qu'il devoit quelquefois passer. Ils crurent l'y avoir découvert au mois d'Avril de l'année 807. ou plûtost 808. si ce n'est que l'Historien comptast alors le commencement de l'année à Pasques. En effet une marque noire dont l'entrée & la sortie furent dérobées par les nuages, parut dans le Soleil durant huit jours.

Je m'estonne que cette Observation ait pû faire juger que c'estoit Mercure; qui bien loin d'employer huit jours à parcourir un si petit espace, doit selon son cours naturel l'achever en fort peu d'heures: ou-

tre cela, il eſt impoſſible qu'on le puiſſe appercevoir dans le Soleil ſans lunettes, & meſme ſans de bonnes lunettes. Ce qu'on vit donc pour lors, ou ce qu'on crût voir, eſtoit ſans doute une tache ſemblable à celles qui ont ſi ſouvent paru depuis, mais plus grande qu'à l'ordinaire, & aſſez ſenſible pour eſtre découverte à la ſimple vûë.

Gaſſendi fut plus heureux l'an 1631. le ſeptiéme de Novembre; & l'obſervation qu'il en fit, l'a rendu ſi celebre, que quelques Auteurs, pour luy faire honneur, luy ont dedié leurs Livres, comme à un homme, à qui l'Aſtronomie eſtoit infiniment redevable. Quelques autres ſe ſont encore ſignalez dans cette curieuſe recherche; nous ſommes les derniers qui avons eu occaſion de les imiter, mais peut-eſtre que noſtre obſervation ne tiendra pas le dernier rang parmi les autres.

Nous eſtions à *Canton*, ville maritime de la Chine, & aſſez connuë par le commerce des Européans. L'étude particuliere que nous avions faite du mouvement de cette planette, nous fit juger qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la découvrir dans le Soleil le dixiéme de Novembre de l'an 1690. Ainſi, nous préparaſmes deux excellentes lunettes; l'une de cinq pieds, qui portoit un re-

ticule égal au diametre du Soleil, deviſé en douze parties égales : & l'autre de douze pieds, avec un *reticule* formé de quatre filets ; dont l'un repreſentoit un parallele, & l'autre le meridien ; les deux autres les coupoient à l'angle de quarante cinq degrez. Nous reglaſmes auſſi nos pendules ; d'ailleurs le Ciel eſtoit tres-ſerain ; & au vent prés, qui fut un peu violent, nous n'euſmes rien à deſirer pour la juſteſſe de noſtre obſervation.

Mercure nous parut comme un point noir, qui aprés eſtre entré dans le corps du Soleil, le parcourut en trois heures & demie, ou environ. Nous en marquaſmes exactement le temps, la ſortie, ſon éloignement de l'éclyptique, ſa viteſſe apparente, ſa longitude, & ſon diametre. On connoiſt encore par là avec la derniere certitude, que cette planette n'a point de lumiere qui luy ſoit propre, que ſon corps eſt opaque, & qu'elle eſt du moins quelquefois moins éloignée de nous que le Soleil ; ce qu'on ne pouvoit autrefois déterminer que par conjecture.

Nous devons, Monſieur, à l'invention des lunettes, ces belles découvertes ; auſſi-bien que pluſieurs autres choſes, qui font dans nos derniers temps la matiere d'une

nouvelle Aſtronomie. De ſorte que comme par le moyen des Microſcopes, nous multiplions les corps les plus ſimples, & agrandiſſons les plus inſenſibles ; de meſme, par le moyen des lunettes, nous approchons de nos yeux les objets les plus éloignez, & abregeons ces eſpaces infinis qui ſéparent le Firmament de la terre : l'art ayant en quelque maniere forcé la nature à ſouffrir que les hommes euſſent doreſnavant un libre commerce avec le Ciel, & que les Mathematiciens entraſſent plus aiſément en une eſpece de ſocieté avec les Aſtres.

Nous trouvons à preſent des montagnes & des précipices dans la Lune, nous en diſtinguons les moindres ombres, qui croiſſent, ou qui diminuënt ſelon la differente ſituation du Soleil. Nous meſurons les *macules* des planettes, nous nous appercevons de leurs couleurs, de leurs bandes, du mouvement circulaire qu'elles ont autour de leur centre. C'eſt par là qu'on s'eſt apperçû de ce prodigieux anneau qui paroiſt en l'air, ſuſpendu autour de Saturne, en forme de voûte, & ſemblable à un pont qui envelopperoit toute la terre, ſans arches, ſans piles, & ſans autre ſoûtien que le poids uniforme, & la parfaite continuité de ſes parties.

Galilée, & plusieurs autres Astronomes, ont inutilement donné la gesne à leur esprit pour expliquer ce mystere. Ils regardoient cette Planette, comme un autre Prothée, toûjours changeante, toûjours differente d'elle-mesme; aujourd'huy ronde, & ensuite parfaitement ovale; quelquefois armée de deux anses, qui s'ouvroient ou se fermoient selon les temps de sa revolution; ou bien accompagnée de deux petites étoiles qui voltigeoient au-dessus & au-dessous, sans jamais l'abandonner: enfin coupée par la moitié d'une large bande, dont les extrémitez s'étendoient bien loin au-de-là de sa sphere.

Nous avons long-temps examiné ce merveilleux ouvrage de la toute-puissance du Createur; & quoy-que nous admirions l'esprit de M. Hugens, qui a réduit à un système si simple & si facile toutes ces irregularitez apparentes, nous ne laissons pas d'avoüer que nous en ignorons encore beaucoup plus que ce sçavant Astronome ne nous en a pû découvrir.

Il est moins difficile d'expliquer les differentes figures de Mars, de Mercure, & de Venus, qui nous ont paru tantost ronds & tantost bossus; quelquefois *dicothomes*, & d'autrefois encore formez en arc ou en

faucille. Et certainement quand *Venus* s'approche du Soleil, & que d'ailleurs elle ſe trouve dans ſon *perigée*, elle paroiſt avec la lunette, ſi peu differente de la nouvelle Lune, qu'il eſt tres-facile de s'y méprendre.

Je me ſouviens que l'ayant un jour fait obſerver en cet état à un Chinois, peu inſtruit des ſecrets Aſtronomiques; il n'en douta pas un moment, & comme je luy fis en meſme temps remarquer la Lune dans un lieu du Ciel peu éloigné; il s'écria de joye, & me dit alors qu'il concevoit ce qui luy avoit toûjours donné tant de peine. *Je ne ſçavois*, me dit-il ſerieuſement, *comment la Lune pouvoit ſi ſouvent changer de face, & paroiſtre quelquefois ſi pleine, & quelquefois ſi petite: mais je comprens à preſent que c'eſt un corps compoſé de pluſieurs pieces, qui ſe démontent, & qui ſe rejoignent aprés certains temps. Car du moins aujourd'huy j'en vois la moitié d'un coſté, & la moitié de l'autre.*

Ce que les lunettes nous ont fait connoiſtre du nombre des étoiles, eſt encore plus curieux. Cette large bande qui embraſſe preſque tout le Ciel, & qu'on nomme communément à cauſe de ſa blancheur, la voye lactée, eſt un aſſemblage d'une infinité de petites étoiles; dont chacune en

particulier, n'a pas assez de force pour se faire sentir à nos yeux; aussi bien que les *nebuleuses*, dont la lumiere sombre & confuse, est semblable à un petit nuage, ou à la teste d'une Comete; mais qui est en effet un composé de plusieurs Astres; de sorte qu'on en compte trente-six dans la nebuleuse de *Præsepe cancri*, vingt un dans celle d'*Orion*, quarante dans les *Pleiades*, douze dans la seule étoile qui fait le milieu de l'épée d'*Orion*, cinq cens dans l'étenduë de deux degrez de cette mesme constellation, & de deux mille cinq cens dans le signe tout entier. Ce qui a donné occasion à quelques-uns de s'imaginer, que le nombre en estoit infini.

Il est du moins vray, que la grandeur prodigieuse de chaque étoile, qui selon quelques-uns ne differe guere du Soliel; c'est-à-dire, dont le globe est peut-estre un million de fois plus grand que celuy de la terre, & qui neanmoins ne paroist qu'un point dans le Ciel, nous doit convaincre de la vaste étenduë de cet univers, & de la puissance infinie de son Auteur.

Je ne puis, Monsieur, finir cette matiere, sans parler des Observations que nous avons faites des *Satellites*. Ce sont autant de petites Planetes qui vont à la suite des

grandes, & qu'on a découvert en noſtre ſiecle. Elles tournent continuellement autour de Saturne, de Jupiter, de Mars, &c. Les unes plus prés, & les autres plus loin du centre de leur mouvement. Elles ſe cachent ſouvent derriere leur corps, ſouvent auſſi elles ſe plongent dans leur ombre, d'où elles ſortent enſuite avec plus d'éclat; il arrive meſme, que quand elles ſe trouvent entre le Soliel & leur Planete, elles en éclypſent une partie. J'ay vû quelquefois avec plaiſir un petit point noir qui couroit ſur le diſque de Jupiter, & qu'on euſt pris pour un tache, mais qui n'eſtoit en effet que l'ombre d'un de ſes Satellites, qui faiſoit une éclypſe ſur ſon globe, comme la Lune fait ſur la terre, quand par ſon interpoſitiou elle luy dérobe la lumiere du Soleil. Nous ne ſçavons pas à quel uſage particulier la nature a deſtiné ces Satellites dans le Ciel; mais celuy que nos Aſtronomes en font ſur la terre, eſt tres-utile pour la perfection de la Geographie. Et depuis que M. Caſſini a communiqué ſes Tables aux Obſervateurs, on peut aiſément & en tres-peu de temps déterminer la longitude des principales Villes du monde. De ſorte que ſi le mouvement irregulier des vaiſſeaux nous permettoit de nous ſervir ſur

mer de lunettes ; la science de la navigation seroit assez parfaite pour faire avec seûreté les voyages de long cours.

Nous avons observé les *immersions* & les *émersions* des Satellites de Jupiter à Siam, à Louveau, à Ponticheri, au Cap de Bonne-Esperance, & dans plusieurs Villes de la Chine : mais les observations faites à Nimpo & à Cham-hay, qui en sont les villes les plus orientales, ont réduit le grand continent à ses veritables bornes, en retranchant plus de cinq cens lieuës de pays, qui n'avoient jamais esté que dans l'imagination des anciens Geographes.

Puisque je parle, Monsieur, de ce qui regarde la perfection de la Geographie, je vous diray que nous avons aussi beaucoup travaillé à déterminer la latitude des Costes, des Ports, & des plus considerables Villes de l'Orient, par deux autres moyens. 1°. Par un grand nombre d'observations des hauteurs meridiennes du Soleil & des étoiles. 2°. Par les diverses Cartes que nos voyages nous ont donné occasion de faire ou de perfectionner. J'ay un *Routier* depuis *Nimpo* jusques à *Pekin*, & depuis *Pekin* jusques à *Kiam-chéou*, où l'on n'a rien omis de tout ce qui peut contribuer à la parfaite connoissance du pays ; de sorte

que le détail n'en eſt, ce ſemble, que trop grand, & peut-eſtre meſme ennuyeux pour ceux, qui dans ces ſortes de relations, cherchent moins l'utile que l'agreable.

J'ay auſſi le cours des rivieres qui menent de Nankin juſqu'à Canton. C'eſt un travail de deux ou trois mois, & tres-fatiguant, quand on veut faire les choſes avec quelque ſoin. La Carte eſt de dix-huit pieds de long, & chaque minute y occupe plus de quatre lignes ou un tiers de pouce; ainſi tous les détours, la largeur de la riviere, les moindres Iſles, & les plus petits villages y ſont exactement marquez. Nous avions toûjours la Bouſſole à la main, & nous prenions ſoin d'obſerver de temps en temps ſur la route, les hauteurs meridiennes de quelques étoiles, pour corriger noſtre eſtime, & déterminer plus au juſte la latitude des principales Villes du pays.

Sur quoy je ne puis, Monſieur, m'empeſcher de faire icy une reflexion, qui ſervira peut-eſtre à decider un jour un importante queſtion de Phyſique. On ne ſçait pas bien encore ſi toutes les Mers du monde ſont entre-elles de niveau. Les principes generaux de la plus ſaine Philoſophie veulent que les liqueurs de meſme eſpece qui communiquent enſemble, ſe répan-

dent uniformement, soit par leur propre poids, soit par la pression de l'air, & prennent enfin une mesme surface. La plus part des experiences sont en ce point conformes à la raison. Mais quelques nouvelles reflexions ont fait douter si la mer n'avoit point en effet quelque pente & n'estoit pas plus élevée en certains endroits qu'en quelques autres. Ce qui j'ay remarqué à l'occasion de cette Carte, dont je viens de parler, semble appayer ce dernier sentiment.

Car entre la Province de *Canton* & celle de *Kianſi*, l'on voit une montagne, d'où sortent deux rivieres. L'une va au Sud, & aprés avoir arrosé environ cinquante lieuës de pays, elle se jette dans la mer auprés de la ville de *Quantcheou*. L'autre au contraire coule vers le Nord, traverse plusieurs Provinces durant l'espace de deux cens lieuës, & se détourne insensiblement pour entrer dans la mer de l'Est, ou du Japon. De maniere que les embouchûres des deux rivieres ne sont éloignées l'une de l'autre, en suivant mesme les costes qui les séparent, que de trois cens liuës on environ.

Cependant la riviere du Nord paroist plus rapide en tout son cours, que celle du Sud; & comme d'ailleurs elle est quatre

fois plus longue, il faut bien que les mers, où l'une & l'autre aboutiſſent, aient une élevation differente, ou, ce qui eſt la meſme choſe, ne ſoient pas de meſme niveau.

Je ne parle point, Monſieur, de pluſieurs autres Cartes, où nous avons reformé une partie des coſtes de *Coromandel*, de la *Péſcherie*, de *Malaque*, de *Mergui*, & de *Camboje*; parce qu'elles n'ont pas encore toute la perfection, que nous eſperons pouvoir leur donner dans la ſuite. Mais j'en ay deux qui peuvent dés à preſent paroiſtre au jour; l'une repreſente l'entrée du Port de Nimpo, la plus difficile qui ſoit au monde, à cauſe de la multitude infinie d'Iſles & de rochers qui la couvrent de toutes parts, & qui embarraſſent les plus habiles Pilotes. On y a joint la route de Siam à la Chine, avec les vûës des principales coſtes, ou des Iſles qui ſe trouvent ſur le chemin.

L'autre eſt encore beaucoup plus curieuſe, & meſme unique en ſon eſpece. Le peu d'occaſions qu'avoient eu juſqu'icy les Européans de voyager dans la grande Tartarie, obligeoit les Geographes de ſe ſervir dans la deſcription qu'ils en faiſoient de je ne ſçay quels memoires ſi peu conformes à la verité, qu'on s'eſtoit, ce ſemble, attaché tout exprés à nous en oſter la connoiſſance.

Mais la guerre s'estant il y a quelques années, échauffée entre l'Empereur de la Chine & le Duc de Moskovie ; on a de tous costez examiné soigneusement les limites des Royaumes, la grandeur des Provinces, la bonté des terres ; les rivieres, les montagnes, les deserts, & tout ce qui pouvoit entrer dans les interests de ces deux Princes, & servir dans la suite à conclure entr'eux une solide paix.

Outre ces memoires, qui sont tombez entre les mains du P. Gerbillon, ce Pere a fait encore diverses excursions de deux & de trois cens lieuës, dans le cœur du pays ; allant quelquefois vers l'Occident, quelquefois vers le Nord ; & observant, autant qu'il estoit possible, la latitude & la longitude des principaux endroits. De sorte que la Carte qu'il en a tracée, commence à present à nous donner une idée assez juste de la veritable disposition de ce vaste pays.

Parmi les choses singulieres qui s'y trouvent, on peut remarquer une chaisne de montagnes, qui s'étend si loin dans la mer entre l'Orient & le Septentrion ; qu'il a esté jusqu'icy impossible aux Navigateurs, d'en connoistre ou d'en doubler le Cap. Ce qui fait soupçonner à quelques-uns, que cette partie de l'Asie tient peut-estre par cet en-

droit, à la terre ferme de l'Amerique. Nous avons outre cela fait diverſes remarques ſur la variation de l'aiguille, ſur les marées, ſur la longueur du ſimple pendule, qui peuvent toutes contribuer quelque choſe à la perfection des Arts.

Ces obſervations generales ne nous ont pas néanmoins tellement occupé, que nous n'ayons eu le temps d'examiner ce qu'il y a dans l'Orient de plus curieux en matiere de *Phyſique*, d'*Anatomie*, & de *Botanique*.

Le ſejour que nous avons fait à Siam, nous a donné lieu de conſiderer pluſieurs animaux particulieres, que nous ne voyons preſque jamais en Europe. Par exemple les Elephans, dont nous avons décrit le naturel, la docilité, la force, le courage, l'adreſſe, la conformation interieure & exterieure de toutes les parties, & pluſieurs autres proprietez que les gens meſme du pays, qui y ſont accoûtumez, ne peuvent s'empeſcher d'admirer.

Nous y avons vû des Tigres bien differens de ceux qui paroiſſent quelquefois en France; ſoit pour la couleur, qui eſt d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires; ſoit pour la grandeur, qui eſt quelquefois égale à celle des chevaux: on les appelle *Tigres royaux*. Ceux qu'on nomme *Tigres*

d'eau sont parfaitement semblables aux chats, ils se nourrissent de poisson, mais ils vivent ordinairement dans les bois, ou sur le bord des rivieres.

On y voit encore des *Rhinoceros*, l'un des animaux le plus singuliers qui soient au monde. Il a quelque chose, ce me semble, de semblable au Sanglier, si ce n'est qu'il est beaucoup plus grand, que les pieds en sont plus gros, & le corps plus lourd. Sa peau est toute couverte de larges & épaisses écailles, de couleur noirastre & d'une dureté extraordinaire, elles sont divisées en petits quarrez ou boutons, élevez environ d'une ligne au dessus de la peau, à peu prés comme celles du Crocodile. Ses jambes paroissent engagées dans des especes de bottes, & sa teste enveloppée par derriere d'un capuchon applati; ce qui luy a fait donner par les Portugais le nom de *Moine des Indes*. Sa teste est grosse, sa bouche peu fenduë, son museau allongé, & armé d'une grosse & longue corne, qui le rend terrible aux Tigres mesmes, aux Bufles, & aux Elephans.

Mais ce qui paroist encore de plus merveilleux en cet animal, est sa langue, que la nature a couverte d'une membrane si rude qu'elle n'est guere differente d'une lime;

ainſi il écorche tout ce qu'il veut lecher. Au reſte, comme nous voyons icy des animaux, qui ſe font un ragouſt des chardrons, dont les petites pointes picotent agreablement les fibres, ou les extremitez des nerfs de leur langue; de meſme le Rhinoceros mange avec plaiſir des branches d'arbres, heriſſées de toutes parts de groſſes épines. Je luy en ay ſouvent donné, dont les pointes eſtoient tres dures & tres longues; & j'admirois avec quelle avidité & quelle adreſſe il les plioit ſur le champ, & les briſoit dans ſa bouche, ſans s'incommoder. Il eſt vray qu'il en eſtoit quelquefois un peu enſanglanté; mais cela meſme en rendoit le gouſt plus agreable; & ces petites bleſſures ne faiſoient apparemment ſur ſa langue d'autre impreſſion, que celles que fait le ſel ou le poivre ſur la noſtre.

Ce qu'on voit dans l'Iſle de *Borneo*, eſt encore plus remarquable, & paſſe tout ce que l'Hiſtoire des Animaux nous a juſqu'icy rapporté de plus ſurprenant. Les gens du pays aſſeurent, comme une choſe conſtante, qu'on trouve dans les bois une eſpece de beſte, nommée *L'homme Sauvage*; dont la taille, le viſage, les bras, les jambes, & les autres membres du corps, ſont ſi ſemblables aux noſtres, qu'à la parole

prés, on auroit bien de la peine à ne les pas confondre avec certains Barbares d'Afrique, qui sont eux-mesmes peu differens des bestes.

Cet homme sauvage, dont je parle, a une force extraordinaire; & quoiqu'il marche sur ses deux pieds seulement, il est si viste à la course, qu'on a bien de la peine à le forcer; les gens de qualité le courent, comme nous courons icy le Cerf; & cette chasse fait le divertissement le plus ordinaire du Roy. Il a la peau fort veluë, les yeux enfoncez, l'air feroce, le visage brusle; mais tous ses traits sont assez reguliers, quoique rudes & grossis par le Soleil. Je sçay toutes ces particularitez d'un de nos principaux Marchands François, qui a demeuré quelque temps en cette Isle. Cependant je ne croy pas qu'on doive aisément ajoûter foy à ces sortes de relations: il ne faut pas aussi les rejetter entierement, mais attendre que le témoignage uniforme de plusieurs voyageurs nous éclaircisse plus particulierement de cette verité.

Pour moy, en passant de la Chine à la coste de Coromandel, je vis dans le Détroit de *Malaque* une espece de Singe, qui me rendroit assez croyable, ce que je viens de raconter de *l'homme Sauvage*.

Celuy-

Celuy-là marche naturellement sur ses deux pieds de derriere, qu'il plie tant soit peu, comme un chien à qui on a appris à danser. Il se sert comme nous, de ses deux bras; son visage est presque aussi formé que celuy des Sauvages du Cap de Bonne-Esperance; mais le corps est tout couvert d'une laine blanche, noire, ou grise: du reste il a le cri parfaitement semblable à celuy d'un enfant; toute l'action exterieure si humaine, & les passions si vives & si marquées, que les muets ne peuvent guere mieux exprimer leurs sentimens & leurs volontez. Ils paroissent sur tout d'un naturel fort tendre; & pour témoigner leur affection aux personnes qu'ils connoissent & qu'ils aiment, ils les embrassent & les baisent avec des transports qui surprennent. Ils ont encore un mouvement qui ne se trouve en aucune beste, & qui est fort propre à des enfans; c'est de trépigner de joye ou de dépit, quand on leur donne, ou qu'on leur refuse ce qu'ils souhaitent avec beaucoup de passion.

Quoy-qu'ils soient fort grands (car ceux que j'ay vûs avoient au moins quatre pieds de haut) leur legereté & leur adresse est incroyable. C'est un plaisir qui va jusqu'à l'admiration, que de les voir courir dans les

cordages d'un vaisseau, où ils joüent quelquefois, comme s'ils s'estoient fait un art particulier de voltiger ; ou qu'ils eussent esté payez, comme nos danseurs de corde, pour divertir la compagnie.

Tantost suspendus par un bras, ils se balancent quelque temps avec nonchalance pour s'éprouver, & tournent ensuite tout à coup avec rapidité autour de la corde, comme une rouë, ou une fronde qu'on a mise en mouvement ; tantost prenant la corde successivement avec les doigts qu'ils ont tres-longs, & laissant tomber tout leur corps en l'air, ils courent de toute leur force d'un bout à l'autre, & reviennent avec la mesme vîtesse. Il n'est sorte de figures qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent ; se courbant en arc, se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des pieds, & des dents, selon les differentes singeries que leur bizarre imagination leur fournit, & qu'ils font de la maniere du monde la plus divertissante : mais leur legereté à s'élancer d'un cordage à un autre à trente & à cinquante pieds de distance paroist encore plus surprenante.

Aussi pour en avoir plus souvent le plaisir, nous les faisions suivre par cinq ou six petits Mousses ou Matelots, formez à ce

ſorte d'exercice, & accoûtumez eux-meſmes à courir dans les cordages. Alors nos ſinges, pour les éviter, faiſoient des ſauts ſi prodigieux, & gliſſoient avec tant d'adreſſe le long des maſts, des vergues, & des plus petites manœuvres, qu'ils ſembloient plûtoſt voler que courir ; tant leur agilité ſurpaſſoit tout ce que nous remarquons dans les autres animaux.

Comme les Crocodiles ſont peu connus en Europe & tres-communs dans les Indes, nous avons eu ſoin d'en examiner les proprietez & toute la *ſtructure*. Peut-eſtre, Monſieur, que nos premieres diſſections ſeront dans la ſuite de quelque uſage, pour le projet qu'on a formé à l'Academie, & qu'on a déja fort avancé, de perfectionner l'Anatomie. Nous y avons joint quelques remarques anatomiques accompagnées de figures ſur les *Tockaies*, qu'on nomme ainſi, parce qu'ils prononcent tres-ſouvent & tres-diſtinctement ce mot. Ce ſont de gros Lézards, ou de fort petits Crocodiles, qu'on trouve par tout à Siam dans les bois, dans les champs, & dans les maiſons.

Le *Caméleon* eſt encore une autre eſpece de Lézard de huit à dix pouces de long, qui a ſervi de matiere à nos Obſervations.

On en voit à la coste de *Coromandel*, & nous en nourrissions en nostre maison de *Pontichery* ; car ils ne vivent pas seulement d'air, comme quelques Naturalistes l'ont écrit : ils mangent & mesme avec avidité. Il est vray qu'estant d'un temperament froid & humide, ils peuvent passer plusieurs jours sans nourriture ; mais enfin, si on ne leur en donne point du tout, on les voit peu à peu languir, & ensuite mourir de faim.

Au reste, tout est singulier dans le *Caméleon* : ses yeux, sa teste, son ventre sont extrémement gros ; & quoy-qu'il ait quatre pattes comme le Lézard, il est d'une si grande lenteur en tous ses mouvemens, qu'il se traisne plûtost qu'il ne marche ; & si la Nature ne luy avoit donné une langue d'une conformation particuliere, jamais il n'attrapperoit les animaux qui sont sa nourriture ordinaire. Cette langue est ronde, épaisse, & longue au moins d'un pied. Il la darde à sept ou huit pouces hors de la bouche avec une adresse merveilleuse : & la substance en est si visqueuse, qu'elle arreste les mouches, les sauterelles, & autres semblables insectes, pour peu qu'elle les touche de sa pointe.

Tout son corps est couvert d'une peau tres-fine, mais de couleur changeante se-

lon les differentes paſſions qui l'agitent. Dans la joye il eſt d'un vert d'émeraude, meſlé d'oranger & haché de petites bandes griſes & noires. La colere le rend obſcur & livide ; la crainte, paſle & d'un jaune effacé. Quelquefois toutes ces couleurs & pluſieurs autres ſe confondent enſemble ; & il ſe fait alors un ſi beau meſlange d'ombre & de lumiere, qu'on ne voit point dans la nature de plus belles nuances ; ni dans nos tableaux, des peintures plus vives, plus douces, & mieux aſſorties.

On me fit voir à Pontichery deux autres eſpeces d'animaux peu connus dans l'Europe. L'un ſe nomme *Chienmarron*, qui tient preſque également du chien, du loup, & du renard. Il eſt de grandeur mediocre, d'un poil gris & roux. Il a les oreilles courtes & pointuës, le muſeau affilé, les jambes hautes, la queuë longue, le corps greſle & déchargé. Il n'abboye point comme le chien, mais il crie à la maniere des enfans ; au reſte, il eſt tres-*vorace* de ſon naturel, & quand la faim le preſſe, il entre la nuit dans les maiſons & ſe jette ſouvent ſur les perſonnes.

La ſeconde eſpece eſt la *Mangouze*, qui pour la forme exterieure, approche aſſez de la *Belette*, ſi ce n'eſt qu'elle a le corps

plus gros & plus long, les jambes plus courtes, le museau plus délié, l'œil plus vif, & je ne sçay quoy de moins sauvage.

Cet animal est en effet extrémement familier, & il n'y a point de chien qui jouë & qui badine plus agréablement avec les hommes. Cependant il est colere & traistre quand il mange; grondant alors presque toûjours, & se jettant avec fureur sur ceux qui se mettent en devoir de le troubler.

Il aime sur-tout les œufs de poules, mais comme il n'a pas la gueule assez fenduë pour les saisir, il tasche de les rompre en les jettant en l'air, ou en les roulant sur la terre de cent manieres differentes. Que si pour lors il trouve une pierre auprés de luy, il luy tourne incontinent le dos, & élargissant les jambes de derriere, il prend l'œuf avec celles de devant & le pousse de toute sa force par-dessous le ventre, jusqu'à-ce qu'il se soit cassé contre la pierre.

Il chasse non-seulement aux rats & aux souris, mais encore aux serpens, dont il est le mortel ennemi, & qu'il prend sur la teste fort adroitement sans en recevoir aucune blessure. Il n'est pas moins contraire aux Caméleons, qui, à sa seule vûë sont saisis d'une si grande frayeur, qu'ils deviennent tout d'un coup plats comme une feüil-

le, & tombent ordinairement à demi-morts ; au lieu qu'aux approches d'un chat, d'un chien, ou de quelque autre animal encore plus à craindre, ils s'enflent, se mettent en colére, & prennent le parti de se défendre ou de les attaquer.

Comme l'Inde est un pays fort chaud & fort humide, elle produit un grand nombre d'autres animaux. On y voit sur-tout une infinité de serpens de toute sorte de grandeur ; & mesme si beaux pour la varieté des couleurs, que sans l'horreur naturelle que nous avons de cette espece de beste, je ne sçay presque rien, dont la vûë deust faire plus de plaisir. Les Siamois ne sont pas si delicats que nous en cette matiere. Ils en prennent dans les bois une quantité prodigieuse, & ils les vendent au marché comme des anguilles.

Il en est pourtant d'une espece particuliere qu'on ne mange pas, le poison en est tres-present, & mesme sans remede ; on les nomme *Cobra capelo*. Quelques autres sont courts & de figure triangulaire ; de sorte qu'ils rampent toûjours sur l'une de leurs trois faces. D'autres encore plus singuliers n'ont point de queuë ; leurs extrémitez sont terminées par deux testes parfaitement semblables en apparence, mais en effet fort dif-

ferentes, en ce que l'une des deux n'a pas comme l'autre, l'usage ordinaire de ses organes. Car en celle-cy les lévres se tiennent, les oreilles sont bouchées, les paupieres couvrent entierement les yeux; tandis que l'autre mange, voit, entend, & conduit tout le reste du corps.

Néanmoins un Anglois de Madras, qui en nourrissoit par curiosité dans sa maison, m'a asseuré, que de six en six mois les organes de cette seconde teste se débouchoient peu à peu, & qu'au contraire ceux de la teste opposée, en se fermant, cessoient de faire leurs fonctions ordinaires; qu'aprés un pareil nombre de mois, elles revenoient l'une & l'autre en leur premier estat, & partageoient ainsi chacune à son tour, le soin & le gouvernement de la machine.

Mais comme Dieu n'est pas moins admirable dans les petites choses que dans les grandes, il y a dans les Indes une infinité d'insectes, qui meriteroient les reflexions les plus serieuses. On y voit des mouches que la Nature a peintes d'un jaune si vif, si poli & si éclatant, que la plus belle dorure n'en approche pas; d'autres sont proprement des points de lumiere, qui brillent de tous costez durant la nuit; ainsi, comme elles vont par essein, tout l'air en paroist en-

flammé quand elles volent ; & quand elles s'arreſtent ſur les feüilles ou ſur les branches, les arbres reſſemblent de loin à ces beaux feux d'artifice, qu'on fait dans les Indes pour les illuminations publiques.

Les fourmis blanches qui ſe trouvent par tout, quelque ſoin qu'on prenne de les détruire, ſont celebres par l'incommodité qu'elles cauſent, & par leurs proprietez naturelles. Elles ſont tres-petites, d'une ſubſtance molle, blanche, & quelquefois un peu rouſſe. Elles ſe multiplient à l'infini, & quand elles ſe ſont emparées d'une maiſon, oud'un appartement, il n'y a que les fourmis noires qui les en puiſſent chaſſer. Elles ont les dents ſi aiguës & ſi penetrantes, qu'elles percent dans une nuit non-ſeulement les plus gros balots, les draps, la laine, la ſoye, & toutes les autres étoffes, mais encore les cabinets & les armoires, dont le bois devient en peu de jours tout vermoulu. Elles gaſtent meſme le fer, le cuivre, & l'argent, ſur leſquels on voit ſouvent les traces & les veſtiges de leurs petites dents. Neanmoins il y a bien de l'apparence que cet effet vient encore plus de la qualité particuliere de leur ſalive qui eſt une eſpece de *diſſolvant*, & qui agit alors à peu-prés, comme l'eau forte fait icy ſur nos métaux.

Il n'y a pas juſqu'aux ſauterelles qui n'en ſoient extraordinaires. On en voit à Siam qui naiſſent dans les branches de certains arbres, & qui en ſont, ſi je l'oſe dire, en quelque maniere les fruits. Car les feüilles conſervant leur figure & leur couleur naturelles, s'épaiſſiſſent un peu; leurs coſtez jettent à droit & à gauche des eſpeces de filamens verds en forme de longues jambes; une des extrémitez de la feüille s'allonge en queuë, & l'autre s'arrondit comme une teſte: tout cela devient dans la ſuite animé, & ſe metamorphoſe en ſauterelles. C'eſt ainſi que le rapportent les gens du pays, qui les détachent eux-meſmes des branches. Nous en avons vû pluſieurs; & il eſt vray que la feüille y paroiſt toute entiere avec ſes fibres; ou du moins, que rien n'eſt plus ſemblable à une feüille que le corps de ce petit animal. Si cela eſt, cet arbre n'eſt guere moins admirable que celuy dont les feüilles en tombant dans la mer, ſe changent en peu de temps en canards; comme quelques Naturaliſtes nous le veulent faire croire.

Ce ſeroit ici le lieu de vous parler de arbres extraordinaires que nous avons trouvé dans l'Orient. Mais il me ſemble, Monſieur, que j'ay déja eu l'honneur de vou

en entretenir fort au long, ſur tout de ceux qui produiſent le vernis, le thé, l'oüatte, le cotton, le ſuif, le poivre; & de pluſieurs autres, tous ſinguliers en leur eſpece, & tres-utiles pour le commerce.

J'ay eu auſſi l'honneur Monſieur, de vous preſenter prés de quatre cens plantes de la Chine. deſſinées avec leurs couleurs naturelles, & copiées d'aprés celles qui ſe gardent dans le cabinet de l'Empereur de la Chine. C'eſt principalement ce qui compoſe l'Herbier Chinois, & ce qui ſans doute enrichira le noſtre; ſur tout quand nous aurons la traduction du livre, où les proprietez & l'uſage de tous ces ſimples ſont parfaitement bien expliquez.

Je ne m'eſtendray pas non plus ſur nos Obſervations, qui regardent la beauté, la grandeur, la diverſité des oiſeaux des Indes; car quoi-que ce ſoit là peut-eſtre le plus bel endroit de l'Hiſtoire des Animaux; on en a déja dit tant de choſes dans les Relation précedentes, qu'il ſeroit inutile de vous en parler plus au long.

Mais je ne puis m'empeſcher en finiſſant, de vous rapporter une partie de ce que la mer nous a découvert de plus curieux. Il y a des poiſſons, dont le ſang eſt chaud comme celuy des hommes; d'autres

reſpirent l'air comme les animaux terreſtres. On en voit qui volent comme les oiſeaux, qui croaſſent au fond de l'eau comme les grenoüilles, qui abboyent comme les chiens. Quelques-uns ont la teſte aſſez ſemblable à la noſtre : on les nomme à Siam, *Poiſſon-femme*. En certains, la chair eſt ſi ferme qu'elle nourrit du moins autant que la viande ; en d'autres elle eſt ſi molle, que ce n'eſt pas tant un poiſſon, qu'un amas informe d'une glaire épaiſſie & tranſparente, dans lequel on ne diſtingue aucun organe : il eſt néanmoins vivant, il ſe meut, & nage meſme avec methode. Enfin quoy-que la pluſpart ſoient bons à manger, nous en avons vû qui ſont venimeux, & qui eſtropient infailliblement les peſcheurs ; quand, en ſe défendant, ils peuvent les piquer de leurs nageoires.

Je laiſſe toutes les autres merveilles de la mer, qui ne cedent guere à celles du Ciel & de la terre, pour vous parler plus particulierement de ce que nous avons appris de la naiſſance, de la nature & de la peſche des perles. Ce ſont de ces ſortes de connoiſſances ſur leſquelles le public peut compter, parce que nous les avons puiſées dans leur ſource. Voicy ce que le P. *Bouchet* Miſſionnaire de Maduré, & Envoyé par le Roy

dans les Indes, m'en a luy-meſme laiſſé par écrit.

On ſçait aſſez que les perles ſe forment dans une eſpece d'huître qu'on trouve aux Indes entre le Cap de *Comorin* & le Canal de la *Croux* ; ce qui a fait donner à toute cette coſte le nom de *la Peſcherie*. Cette peſche eſt d'une grande dépenſe, ſoit à cauſe qu'elle dure ſans aucune diſcontinuation, trois mois entiers ; ſoit à cauſe qu'on y employe quelquefois en meſme temps plus de cent cinquante mille hommes. Ainſi avant que de s'y engager tout-à-fait, on commence par un eſſay, d'où l'on connoiſt à peu-prés le profit qu'on en peut eſperer : & ſi les perles des premieres huîtres ſont belles, groſſes, en grand nombre ; alors tout le corps des Peſcheurs ſe tient preſt pour le quinziéme de Mars, temps auquel les *Paravas* (ce ſont les peuples de cette coſte) commencent toûjours cette precieuſe peſche. Dans la derniere qui ſe fit, il n'y eut que huit cens barques, mais on y en voit quelquefois juſqu'à trois mille. Les Hollandois arment pour lors deux *Pataches* pour convoyer la Flote & pour la défendre des Pyrates.

L'équipage de chaque barque eſt de cinquante ou de ſoixante Matelots ; parmi leſ-

quels il y a vingt plongeurs, dont chacun a deux aides, qu'on nomme pour cela les Pescheurs *Assistans*. Au reste, le gain est distribué de la maniere suivante. Chaque plongeur est obligé de payer six écus aux Hollandois; ce qui a quelquefois produit jusqu'à un million. De huit en huit jours on pesche un jour entier au profit du Patron de la barque; & tous les jours encore, le premier coup de rets est pour luy: on donne le tiers de ce qui reste aux *Assistans*; le surplus appartient aux plongeurs. Mais les Hollandois ne leur permettent pas toûjours d'en disposer à leur gré: de sorte que ces pauvres malheureux se plaignent quelquefois de leur sort, & regrettent le temps auquel ils vivoient sous la domination des Portugais.

Quand le temps de la pesche est venu, voicy la maniere dont les *Paravas* s'y preparent. Toute la flote s'avance en mer jusques à la hauteur de sept, huit, & dix brasses d'eau, vis à-vis de certaines montagnes qu'on découvre bien avant dans les terres. L'experience leur a appris que c'estoit là le meilleur *parage* de la Coste, & le lieu où la pesche se trouvoit la plus abondante.

Dés qu'ils ont jetté l'anchre, chaque plongeur s'attache fortement au-dessous

ventre une pierre épaisse de six pouces, longue d'un pied, & taillée en arc, du costé qu'on l'applique sur la peau. Ils s'en servent comme de lest, pour n'estre pas emportez par le mouvement de l'eau, & pour marcher avec plus de fermeté au-travers des flots. Outre cela ils en attachent à l'un des pieds une seconde fort pesante, qui les emporte en un moment au fond de la mer d'où on la retire sur le champ dans la barque, par le moyen d'une petite manœuvre.

Mais parce que les huîtres sont tres-souvent attachées au rocher, ils entourent leurs doigts de plusieurs bandes de cuir, de crainte de se blesser en les arrachant avec violence. Quelques autres mesme se servent de fourchettes de fer pour le mesme usage.

Enfin chaque plongeur porte un grand rets en forme de sac, suspendu à son cou par un long cordage, dont l'extrémité est amarrée sur le bord de la barque. Le sac est destiné à recevoir les huîtres qu'on ramasse durant la pesche; & le cordage, à retirer les pescheurs, quand ils ont rempli leur sac.

C'est en cet équipage qu'ils se précipitent, & qu'ils descendent quelquefois plus de soixante pieds dans la mer. Comme il

n'y a point de temps à perdre pour eux; dés qu'ils touchent le fond ils courent de tous costez sur le sable, sur une terre glaireuse, & parmi les pointes des rochers, arrachant avec précipitation les huîtres qui se rencontrent en leur chemin.

A quelque profondeur qu'ils soient, le jour est par tout si grand, qu'ils découvrent ce qui se passe dans la mer, avec la mesme facilité que s'ils estoient sur la terre. Ils y voyent souvent des poissons monstrueux, dont les Chrestiens se défendent avec le signe de la Croix; ce qui les a jusqu'icy preservez de tout accident: car pour ceux qui sont Mahometans ou Payens, quelque effort qu'ils fassent en troublant l'eau ou en fuyant pour les éviter, plusieurs en ont esté devorez: & de tous les dangers de la pesche, c'est sans doute le plus ordinaire & le plus grand.

Au reste, les bons plongeurs durent ordinairement sous l'eau une demie heure; les autres n'y sont pas moins d'un bon quart d'heure; ils retiennent simplement leur haleine, sans se servir pour cela ni d'huile ni d'aucune autre liqueur; la coûtume & la nature leur ayant donné cette force, que tout l'art des Philosophes n'a pu jusqu'icy nous communiquer.

Dés qu'ils ſe ſentent preſſez ils tirent la corde, où leur ſac eſt attaché, & ils s'y attachent eux-meſmes fortement avec les mains. Alors les deux *Aides* qui ſont dans la barque, les guindent en l'air & les déchargent de leur peſche, qui eſt quelquefois de cinq cens huîtres, quelquefois auſſi de cinquante ou de cent ſeulement, ſelon leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Parmi les plongeurs, quelques-uns ſe repoſent un moment pour ſe rafraiſchir à l'air, les autres n'en ont pas beſoin, & ſe replongent incontinent aprés dans l'eau; continuant ainſi ſans relaſche ce violent exercice; car ils ne mangent que deux fois par jour; le matin avant que de ſe mettre en mer; & le ſoir quand la nuit les oblige de gagner le rivage.

C'eſt ſur ce rivage qu'on décharge toutes les barques, dont les huîtres ſont portées dans une infinité de petites foſſes de quatre à cinq pieds en quarré, creuſées dans le ſable. Les monceaux qu'on y jette, s'élevent en l'air de la hauteur d'un homme, & forment par tout un grand nombre de petites buttes, qu'on prendroit de loin pour une armée rangée en bataille.

On laiſſe les huîtres en cet eſtat juſqu'à ce que la pluye, le vent, & le Soleil les obli-

gent de s'entrouvrir d'elles-mesmes ; ce qui les fait bien-tost mourir. Alors la chair se pourrit & se desseche ; & on en retire plus facilement les perles, qui tombent toutes dans la fosse à mesure qu'on en retire les *nacres*. C'est ainsi qu'on nomme les écailles, semblables en-dehors à celles des huîtres communes ; mais en-dedans beaucoup plus argentées & plus brillantes. Les plus grandes sont larges à peu-prés comme la main. La chair en est tres-bonne ; & si les perles qu'on y trouve, sont au sentiment de quelques Medecins, des pierres qui s'y forment par la mauvaise constitution du corps, comme il arrive dans les hommes, & dans le *Bézoart* ; cette maladie n'en altere pas sensiblement les humeurs : du moins les *Paravas* qui en mangent, ne trouvent aucune difference entre celles qui ont des perles & celles qui n'en ont point.

Quand on a purgé les fosses des immondices les plus grossieres, on crible à diverses fois le sable, pour en séparer les perles. Cependant, quelque soin qu'on se donne il s'en pred toûjours beaucoup ; & quoy qu'on y revienne souvent, on en trouve encore en assez grand nombre, plusieurs années aprés la peſche.

Voilà, Monsieur, ce qui regarde le l

& l'ordre de cette riche peſche. J'ajoûteray quelques autres particularitez qui ſerviront à vous donner une connoiſſance plus exacte de la nature des perles.

Elles ſe trouvent répanduës dans toute la ſubſtance de l'huître ; dans ſa teſte, dans le voile qui la couvre, dans les muſcles circulaires qui y aboutiſſent, dans le ventricule, & generalement dans toutes les parties muſculeuſes & charnuës. De ſorte qu'il n'eſt pas probable qu'elles ſoient dans les huîtres, ce que les œufs ſont dans les poules & dans les poiſſons : car outre que la nature ne leur a point déterminé de lieu particulier pour leur *formation*, les *Anatomiſtes* qui ont examiné ſoigneuſement cette matiere, n'y découvrent rien qui ait rapport à ce qui ſe paſſe à cet égard dans les autres animaux.

On peut néanmoins dire que comme il y a dans les poules une infinité de petits œufs en forme de ſemence, dont l'un croiſt & augmente, tandis que les autres demeurent tous à peu-prés dans le meſme eſtat ; de meſme dans chaque huître on voit ordinairement une perle plus groſſe, mieux formée, & qui ſe perfectionne beaucoup plûtoſt que toutes les autres. Mais cette perle n'a point de lieu fixe, & elle ſe trouve

tantoſt dans un endroit, & tantoſt dans un autre. Il arrive meſme quelquefois que cette perle devient ſi groſſe, qu'elle empeſche les nacres de ſe fermer. Alors l'huître meurt & ſe pourrit.

Le nombre des perles, n'eſt pas moins indéterminé. Souvent toute la chair de l'huître en eſt ſemée, mais il eſt rare d'y en voir plus de deux qui ſoient d'une raiſonnable groſſeur.

Elles ſont toutes naturellement blanches, plus ou moins ſelon la qualité de la nacre. Les jaunes & les noires ſont tres-rares & de nul prix. Cependant *Tavernier* rapporte qu'on luy en donna ſix dans les Indes parfaitement noires, ſemblables au jayet & fort eſtimées dans le pays. Si cet Auteur ne nous a pas voulu tromper en ce point comme en pluſieurs autres, peut eſtre qu'il y a eſté trompé luy-meſme. Il eſt du moins certain que dans toute la coſte de la *Peſcherie*, on n'en fait nul cas; & les Peſcheurs les rejettent meſme comme inutiles.

Cette diverſité de couleurs eſt ſans doute cauſée dans les perles, par les differentes parties de l'huître, où elles ſe forment. Ainſi quand le haſard ou la nature en a porté le ſemence dans le méſentaire & dans le foye, ou plûtoſt dans les parties qui en ti-

nent la place : (car on a remarqué qu'il y a dans les huîtres une cavité assez grande, où l'on découvre deux ouvertures, qui aboutissent à deux petites membranes, où le chyle se purifie principalement, & se décharge de ses parties les plus grossieres; les intestins de cet animal n'estant point accompagnez de veines mesaraïques & lactées;) quand, dis-je, les perles se trouvent engagées dans ces cavitez, la bile & les impuretez du sang peuvent bien alterer leur blancheur naturelle & les rendre jaunes ou noires. Aussi remarque-t-on que ces sortes de perles ne sont pas nettes, mais sales, & chargées de crasse.

Ce qui regarde leur forme exterieure est assez connu, puisqu'on en voit en Europe aussi-bien que dans les Indes. C'est ce qui les a distinguées par des noms differens. Ainsi nous disons perle en *pointe* ou en *poire*, perle *ronde*, perle *ovale*, perle *barroque*; c'est à-dire, platte d'un costé & ronde de l'autre; on peut ajoûter perle *irreguliere*; car on en voit à plusieurs petits angles, de bossuës, d'applatties, & generalement de toutes sortes de figures.

Au reste, s'il est difficile d'expliquer comment les perles naissent dans les huîtres, il n'est pas plus aisé de comprendre la ma-

niere dont les huîtres se forment dans la mer. Quelques-uns disent qu'il en est de cette espece de poisson, comme de tous les autres qui produisent des œufs, dont la substance exterieure, molle au commencément & glaireuse, se durcit enfin peu à peu & se change en coquille. Voicy ce que les *Paravas* ont remarqué, & ce qui merite bien qu'on y fasse quelque attention.

Au temps des pluyes, les torrens des terres voisines, qui se déchargent tout le long de la Coste, coulent prés de deux lieuës sur la surface de la mer sans se mesler avec elle. Cette eau surnage ainsi quelque temps, conservant sa douceur & sa couleur naturelles; mais elle s'épaissit dans la suite par la chaleur du soleil, qui en fait une espece de créme legere & transparente; bientost aprés elle se divise d'elle-mesme en une infinité de parties, dont chacune paroist animée & se meut de toutes parts, comme autant de petits insectes. Les poissons en prennent quelquefois en passant, mais dés qu'ils en ont gousté, ils les abandonnent aussi-tost.

De quelque nature que soient ces petits animaux, il est certain qu'ils croissent sur la surface de l'eau; leur peau s'épaissit, se durcit, & devient enfin si pesante, qu'ils descendent par leur propre poids au fond

de la mer. Les *Paravas* asſeurent de plus, qu'ils prennent dans la ſuite la figure de l'huître.

Voilà un ſyſtéme dont les Sçavans ne ſe fuſſent pas apparemment aviſez, & que l'experience a découvert aux Barbares. Et en effet, c'eſt ſeulement en ces endroits que ſe trouvent les perles, & les années les plus pluvieuſes ſont auſſi les meilleures pour la peſche.

J'ajoûteray pour détromper ceux qui ſuivent l'opinion des anciens, que les huîtes demeurent toûjours au fond de la mer. On croyoit autrefois qu'elles s'élevoient tous les matins ſur la ſurface de l'eau, & qu'elles ouvroient leurs nacres pour y recevoir la roſée du Ciel, qui comme une perle fonduë s'inſinuoit dans les chairs de l'huître, ſe fixoit par le moyen de ſes ſels, & y prenoit enfin la couleur, la dureté, & la figure des perles; à peu prés comme certaines liqueurs ſe changent en criſtaux dans les terres; ou comme le ſuc des fleurs ſe transforme en miel & en cire dans la ruche des abeilles. Tout cela eſt ingenieux & admirable; mais par malheur tout cela eſt faux. Car ces huîtres ſont fortement attachées aux rochers, & jamais peſcheur n'en a vû aucune, flotter ou paroiſtre ſur la ſurface de la mer.

Quoy-qu'on trouve des perles en plusieurs endroits, celles de la *pescherie* sont les plus estimées, elles ne perdent jamais leur éclat; les autres deviennent jaunes ou d'une blancheur passe & effacée. Pour le prix, il est difficile d'en rien dire de certain. La plus grosse de toutes celles qu'on trouva dans la derniere peſche, ne fut venduë que six cens écus.

J'ay demandé aux plongeurs, s'ils ne voyoient point quelquefois du corail dans le fond de la mer; ils m'ont dit que comme ils estoient principalement occupez de ce qui regarde les perles, ils donnoient peu d'attention à tout le reste; que néanmoins ils ne laissoient pas de trouver de temps en temps, des branches de corail noir. Il y en a, ajoûterent-ils, qui, quoy-qu'assez dur dans le fond de l'eau, le devient beaucoup davantage quand il a esté quelque temps exposé à l'air; mais la plûpart a déja acquis, mesme dans la mer, toute sa dureté naturelle. Il est fortement attaché aux rochers; & quand nous mouillons dans un gros temps, il arrive assez souvent, que les pattes de l'anchre s'accrochent à des branches de corail noir, & en enlevent des arbres entiers; mais il est tres-rare d'en voir de rouge dans toute la coste de la pscherie.

J

Je feray icy une reflexion que peu de gens ont faite ; c'eſt que ſouvent l'arbre de corail n'a aucune racine : on en montroit à Rome dans le cabinet du P. *Kirker*, qui ſortoient de pluſieurs pierres ; quelques-uns aprés en avoir eſté détachez, non-ſeulement n'y avoient pas jetté de racines, mais n'y eſtoient pas meſme liez par aucune fibre ou par le moindre filament. Là-meſme on voyoit pluſieurs branches de corail qui ſortoient d'une nacre de perle. Et dans le cabinet du Cardinal Barberin, il y a encore un arbuſte de corail dont le pied eſt noir, le tronc blanc, & la cime rouge.

C'eſt ainſi, Monſieur, que la nature ſe jouë dans les abiſmes, auſſi bien que dans toutes les autres parties de l'Univers, par la production d'une infinité de choſes également utiles & pretieuſes, qu'elle donne non pas pour irriter la cupidité des hommes ou pour entretenir leur folle vanité ; mais pour ſervir à leurs ornemens, de la maniere que la raiſon & la bienſeance de chaque eſtat le demande ou le permet.

Peut-eſtre auſſi, Monſieur, que ces beautez de de l'Univers ont eſté creées beaucoup moins pour orner le corps, que pour occuper l'eſprit : *Reliquit mundum diſputationi eorum.* Car de tous les plaiſirs naturels, le

plus innocent & le plus ſolide eſt ſans doute l'étude de la nature & la conſideration des merveilles qu'elle renferme. Quand une fois on a parcouru ce grand ouvrage de la Sageſſe divine, & qu'on en a penetré les myſteres, cette vûë generale de tant de beautez a des charmes plus puiſſans, & forme en noſtre eſprit une image plus touchante, que ce que tous les ſens ou les paſſions nous peuvent preſenter.

Vous le ſçavez, Monſieur, mieux que perſonne, vous qui par voſtre étude particuliere, & par le commerce continuel des Sçavans, avez acquis en ſi peu de temps tant de belles connoiſſances, dans tous les differens genres d'érudition. Et certainement cette application conſtante que vous donnez tous les jours à ce qui regarde la perfection des Arts & des Sciences, marque aſſez, que rien ne peut occuper plus utilement & plus agreablement un honneſte homme.

Mais ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt que vous ſanctifiez toutes ces connoiſſances par le bon uſage que vous en faites. Vous les portez, ſi j'oſe ainſi parler, dans le ſanctuaire; vous vous en ſervez dans la chaire de vérité, pour rendre nos myſteres plus intelligibles; & non content de la Phi-

losophie & de l'Eloquence ordinaires, vous devenez par-là un Philosophe Chrestien & un Orateur Evangelique. Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Vostre tres humble & tres-obeissant serviteur,
L. J.

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES,
contenuës dans ces Memoires.

A

ADam Schaal, Jesuite fort estimé à la Chine; ses travaux, *II. T.* 185. 189.
Adresse des Chinois dans le commerce, &c. *I. T.* 401.
Aiman, pierres d'aiman & la maniere de les couper, *I. T.* 384.
Anatomie de differens animaux, *II. T.* 405.
Animaux extraordinaires, *II. T.* 406. 407. 411. 413. 415.
Antiquité de la Nation Chinoise, *I. T.* 205.
Arcs de Triomphe à la Chine, *I. T.* 152.
Audience de l'Empereur, & comme nous en fûmes receus, *I. T.* 66. nostre arrivée à Pekin, *I. T.* 59.
Autorité des peres dans leur famille, *II. T.* 38.
Exemple sur ce sujet, *ibid.*

B

Balance de la Chine, sa description, *II. T.* 91.
Barques de la Chine, destinées aux voyages des Manderins, leur description, *I. T.* 51.
Bastimens & maisons de la Chine, *I. T.* 108.
Bonzes, leur maximes, *II. T.* 133. leurs penitences publiques, 138.
Bousſole de la Chine, sa division, *I. T.* 383.

C

Calendrier Chinois, *II. T.* 87.
Cameleon, *II. T.* 411.
Canaux de la Chine, *I. T.* 180.
Caractéres des anciens Chinois, *I. T.* 211.
Cartes diverſes, nouvellement faites pour l'utilité de la Geographie, *II. T.* 400. *& ſuiv.*
Céremonies dans les viſites, *II. T.* 47. dans les feſtins, 51.
Chekiam, Province conſiderable de la Chine, *I. T.* 45.
Chemins de la Chine, leur beauté & leur commodité, *II. T.* 95.
La Chine, ſa deſcription, *I. T.* 27. 162. c'eſt un pays fertile, *II. T.* 12. revenus de cèt Empire à quoy eſtimez; *ibid.*
Chronologie Chinoiſe, *I. T.* 206.
Civilité tres-eſtimée parmi les Chinois, *II. T.* 45. comment elle ſe pratique, 46.
Cloches de la Chine, *I. T.* 180.
Colique extraordinaire & ſon remede, *I. T.* 367.
Commerce, le talent extraordinaire des Chinois pour le commerce, *I. T.* 401. *II. T.* 73. 75. 249.
Comete obſervée en 1686. & 1689. *II. T.* 308. maniere de déterminer le lieu des Cometes dans le Ciel, 389.
Concubines de l'Empereur, *I. T.* 107.
Confeſſion de ſes fautes à l'Empereur, pour quel ſujet, *II. T.* 32.
Confucius, ſon caractere, ſa vie & ſes maximes, *I. T.* 327. *& ſuiv.*
Conqueſtes de la Chine par les Tartares, *I. T.* 32.
Converſion des Idolatres, comment on y travaille, & les difficultez qu'on y trouve, *II. T.* 201. 238. converſions extraordinaires, 240. *& ſuiv.* 282.

Corail noir & rouge, *II. T.* 432.
Cordiaux admirables de la Chine, *I. T.* 368. 377.
Cours Souveraines de la Chine, *II. T.* 24.
Crin d'une espece singuliere, qu'on porte au bonnet, *I. T.* 228.
Crocodyle, *II. T.* 411.

D

Deuil à la Chine, *I. T.* 247. comment il se pratique ordinairement, *II. T.* 37.
Devotion des Chrestiens pour la personne du Sauveur, pour la Croix, pour la Sainte Vierge, *II. T.* 226.
Divitez des Chinois, *II. T.* 122. *& suiv.* 125.
Dragon reveré à la Chine, & quelle idée les Chinois s'en forment, *I. T.* 115. 166. *II. T.* 375.

E

Ecluses de la Chine, & leur description, *I. T.* 144. 145.
Eclypse de Soleil, observée en 1690. *II. T.* 371. Eclypse totale & anulaire observée par le P. Tachard, 379. maniere d'observer les Eclypses du Soleil, 373. 374. attribuées par les Chinois au Dragon celeste, 373.
Eclypse de Lune, comment elle se fait, & la difficulté d'en bien observer le commencement, *II. T.* 381. *& suiv.* Eclypse de 1685. observée par le Roy de Siam, *II. T.* 385.
Edit donné par l'Empereur en faveur de la Religion Chrestienne, avec diverses circonstances curieuses, *II. T.* 303. *& suiv.*
Eglise de la Chine, en quel estat elle estoit en 1690. *II. T.* 287.
Empereurs de la Chine, comment respectez du peuple, *II. T.* 4. leur autorité, *I. T.* 14. mesme sur la vie des Princes, 11. ce pouvoir temperé par les loix.

17. portrait de l'Empereur regnant, I. T. 72.
Il aime nos sciences, II. T. 218.
Encre de la Chine, I. T. 315.
Esprit des Chinois pour les Sciences, les Arts, &c. I. T. 356.
Estangs extraordinaires, I. T. 194.
Estoffes de la Chine, I. T. 237.
Estrangers éloignez de la Chine par les loix de l'Etat, II. T. 62.
Evesques d'Heliopolis, ses voyages, & sa mort, II. T. 204. 205.
d'Argolis, son caractere, II. T. 205.
de Basilée, son merite, ses travaux & sa mort, II. T. 207. 208.
Eunuques Chinois, I. T. 106.
Examens rigoureux pour les graduez, I. T. 59.

F

Faber, P. Jesuite, sa saintetè, II. T. 182.
Femmes excluës du gouvernement, II. T. 72.
Festes des Chinois, I. T. 274.
Feux d'artifice extraordinaires, I. T. 277.
Fohi premier Empereur Chinois, I. T. 207.
Fontaines qui ont flux & reflux, I. T. 194.
Fourmis blanches, leurs proprietez, II. T. 417.
Fourrure des Chinois en hyver, I. T. 244.
Fruits de la Chine, I. T. 169.

G

Ginsem cordial admirable, sa description, & la maniere d'en user, I. T. 477.

H

Habits des Chinois, I. T. 217. 227. 247.
Hamtcheou, ville considerable de la Chine, I. T. 144.
Hieroglyphes Chinois, I. T. 307.
Histoire ancienne des Chinois, & leurs Livres classiques, I. T. 318. 319.

Hiſtoire d'une fauſſe Chinoiſe, *I. T.* 219. de la fin malheureuſe d'un Empereur trop adonné à ſes plaiſirs, *I. T.* 281. *& ſuiv.*
Homme ſauvage de l'Iſle de Borneo, *II. T.* 407.

I

Jardins de la Chine, *I. T.* 268.
Idoles, comment traitez par les Chinois, *II. T.* 127.
Jeu de hazard défendu, *II. T.* 80.
Imprimerie de la Chine, *I. T.* 212.
Inſpecteurs Chinois, *II. T.* 29.
Jukiao, ſecte des Docteurs Chinois, *II. T.* 145.

K

Ki, Empereur Chinois, ſes débauches & ſa fin malheureuſe, *I. T.* 281.

L

Lacs extraordinaires, *I. T.* 195.
Langue Chinoiſe, ſon caractere; &c. 297. 298. *& ſ.*
Lanternes extraordinaires, *I. T.* 274. 281.
Legumes de la Chine, *I. T.* 178.
Livre de Religion, compoſez en Chinois, *II. T.* 223.
Letchi, fruit particulier de la Chine, *I. T.* 171.
Lonyen, autre fruit particulier de la Chine, *I. T.* 171.
Lunettes, leur utilité dans les obſervations celeſtes, *II. T.* 395.

Magnificence des Chinois dans leurs voyages, viſites, &c. *I. T.* 287.
Maledictions que les Chinois donnent à ceux qui leur font du mal, *II. T.* 256.
Mandarins, leurs differens ordres, *II. T.* 67. ils peuvent avertir l'Empereur de ſes défauts, 18. *& ſuiv.*
Mangouze, eſpece de Belette particuliere, *II. T.* 413.
Marchand Chinois fort enclins à tromper, *II. T.* 249.
Marche des Empereurs, quand ils vont ſacrifier aux Temples, *I. T.* 290

Mariages, comment ils se pratiquent, II. T. 81.
Medecins Chinois, leur capacité, I. T. 361.
Mercure veu dans le Soleil, II. T. 393.
Metempsicose des Chinois, II. T. 136.
Miracles : il s'en fait à la Chine, II. T. 268.
Missionnaires de la Chine, leur habillement, leur nourriture, &c. II. T. 233. quel ordre ils gardent dans l'instruction des Idolâtres, 238.
Monnoye de la Chine, II. T. 89.
Montagnes de la Chine, leurs proprietez, I. T. 162.
Monument ancien & celebre de la Religion Chrétienne, II. T. 160.
Morale de la Chine, II. T. 35.
Muraille, grande muraille de la Chine, I. T. 129.

N

Nankin, ville Imperiale, I. T. 133.
Navigation des Chinois, leurs vaisseaux, I. T. 385. & suiv. 393.
Nimpo, ville la plus Orientale de la Chine, I. T. 11.
Nipchou, ville Septentrionale de la grande Tartarie, où la paix fut concluë entre les Chinois & les Moscovites, II. T. 217.
Niveau : nouvelle observation pour déterminer le niveau de la Mer. II. T. 403.

O

Observatoire de Pekin, ses machines, I. T. 110. & suiv. de Nankin, 134.
Oranges de la Chine, leurs differentes especes, I. T. 173.
Ousangouei, sa revolte, II. T. 198.
Outom-chu, arbre particulier, I. T. 26.

P

Palais de l'Empereur de la Chine, I. T. 67. 103.
Papier de la Chine, I. T. 314.
Pekin, capitale de l'Empire, sa description, I. T. 94. 101. 125.

Perles, maniere de les pescher, *II. T.* 421.
Persecution contre les Chrestiens, *II. T.* 176. 190.
Pesche, maniere de pescher à la Chine, *I. T.* 398.
Petci, ce qu'il en faut croire, *I. T.* 179.
Philosophe (Li-laokun) premier auteur de l'Idolatrie, *II. T.* 220. sa doctrine, 120. 121.
Physionomie des Chinois, *I. T.* 214.
Pieds des Chinoises, leur petitesse, *I. T.* 217.
Pieté : Exemple celebre de la pieté d'un Empereur, *II. T.* 116.
Poids & mesures de la Chine, leur proportion avec les nostres, *II. T.* 92. 93.
Poisson-femme qui se trouve à Siam, *II. T.* 420.
Poissons d'or & d'argent, *I. T.* 197.
Poissons petrifiez, *I. T.* 196.
Poivre de la Chine, *I. T.* 177.
Politique des Chinois & leurs maximes, *I. T.* 406. *II. T.* 2. 32. 56.
Ponts de la Chine, *I. T.* 181.
Porcelaine, comment elle se fait, *I. T.* 256.
Ports de la Chine, *I. T.* 149.
Postes reglées dans tout l'Empire, *II. T.* 98.

R

Religion ancienne de la Chine, *II. T.* 108.
Revolution de l'Empire de la Chine, *II. T.* 179.
Rhinoceros, ses proprietez, *II. T.* 406.
Le P. Ricci, premier Apostre de la Chine, ses travaux & ses succés, *II. T.* 172.
Ris, & la maniere de le cultiver, *I. T.* 168. comment on le conserve, *II. T.* 101.
Rivieres considerables de la Chine, *I. T.* 188.

S

Satellites de Jupiter, leur utilité pour déterminer la longitude, *II. T.* 389.
Sciences : dessein des Ministres de France, pour leur

perfection, *I. T.* 3. la passion qu'a l'Empereur pour nos sciences, *II. T.* 218.
Serpens de differente espece, *II. T.* 415.
Seze, fruit particulier de la Chine, *II. T.* 171.
Singe extraordinaire qui se trouve dans le détroit de Malaque, *II. T.* 408.
Sosan, Prince de l'Empire, Plenipotentiaire pour la paix entre les Chinois & les Moscovites. *II. T.* 217.
Soutcheou ville considerable, *I. T.* 146.
Sterilité de sept années à la Chine, *II. T.* 115.
Suif, arbre qui porte le suif, *I. T.* 175.
Superstition des Chinois, *I. T.* 15.

T

Taille, comment on la leve, *II. T.* 100.
Talapoins, Prestres idolâtres de Siam, *I. T.* 10.
Tçoum-tchin dernier Empereur Chinois, *I. T.* 36.
S. Thomas a presché dans les Indes, & apparemment dans la Chine, *II. T.* 158.
Toiles de la Chine, *I. T.* 242.
Tombeau de S. Xavier nouvellement découvert, *II. T.* 169.
Tour de porcelaine, sa description, *I. T.* 135.
Tributs bien reglez à la Chine, *II. T.* 11.
Troupes nombreuses entretenuës à la Chine, *II. T.* 65.
Typhon, ce que c'est, *I. T.* 20.

V

Le P. Verbiest, sa mort, son éloge, *I. T.* 56. 60. 77.
Vernis, ce que c'est, *I. T.* 253.
Vice-Rois, leur autorité, *II. T.* 26.
Villes de la Chine, leur nombre & leur grandeur, *I. T.* 127. 133. 143. *I. T.* 78. leur figure & l'ordre qui s'y garde, *II. T.* 78.
Voleurs Chinois, leur adresse, *II. T.* 404.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 22. Juin 1696. signées PERROTIN, il est permis à Jean Anisson Directeur de l'Imprimerie Royale, d'imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Memoires sur l'Etat present de la Chine, par le P. Loüis le Comte de la Compagnie de Jesus, Mathématicien du Roy;* & ce pendant le temps & espace de dix années consecutives, à compter du jour que ledit Livre aura esté achevé d'imprimer pour la premiere fois. Avec défenses, &c.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 27. Juin 1696. Signé P. AUBOÜYN, Syndic.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France; suivant le pouvoir que j'ay receu de nostre R. P. General, je permets au P. le Comte de faire imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Memoires sur l'Etat present de la Chine*, qui a esté vû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la presente. Fait à Amiens le 30. de Mars 1696.

PIERRE DOZENNE.

A 1675257

Paris le
est per-
te Roya-
Memai-
Louis le
cien du
x années
vre aura
s. Avec

es Impri-
s. Signe

Jesus
ir que
s au P.
, Nos-
e, qui a
nostre
esente.

E.